N° 626 35° Année. Tome CLXXIII 15 Juillet 1924

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France....... *3 fr. 50* | *Étranger*....... *4 fr.*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Les échanges au comptant se sont développés de façon significative, et notre marché paraît tout disposé à abandonner l'attitude d'expectative qu'il observe depuis plusieurs mois ; la reprise s'effectue jusqu'ici graduellement et a grandes chances de se poursuivre si les négociations internationales prennent une tournure favorable. Les changes se sont de nouveau un peu tendus, mais comme malgré tout les devises étrangères font montre d'une assez grande stabilité, les acheteurs sont moins timorés et les capitaux reviennent s'employer. Parmi les sociétés qui sollicitent leurs concours, notons la société Senelle-Maubeuge, ainsi que les aciéries de Micheville, qui procèdent en ce moment au placement d'obligations 7 o/o nets d'impôts, à l'exception de la taxe de transmission sur les titres au porteur. Elles sont offertes au public à 740 fr.

La tenue de nos rentes est assez satisfaisante, le 6 o/o est ferme à 79.50. Les différents types d'obligations du Crédit National sont bien achalandés, le 5 o/o 1919 à 418, le 1920 à 415,25; les rentes étrangères sont généralement fermes, toutefois les fonds russes sont languissants, le scepticisme commençant à s'emparer de ceux même qui pensaient que la reconnaissance *de jure* du régime des Soviets n'était plus qu'une question de jours.

Nos grandes banques se sont immobilisées à leurs cours précédents : le Comptoir d'Escompte 985, le Crédit Lyonnais à 1580, la Société Générale à 765. La Banque Nationale française de Commerce Extérieur a tenu son assemblée ordinaire le 25 juin, les comptes de l'exercice 1923 ont été approuvés par les actionnaires. S'est tenue également l'assemblée du Crédit National. Reprise notable des banques étrangères, particulièrement des banques mexicaines : Banque Nationale 645, London Mexico 273.

Un certain nombre de valeurs minières ont été demandées ; Penarroya s'inscrit à 1484, Balia à 259, Montecatini à 212. Les cuprifères sont également bien impressionnées par la meilleure tenue des valeurs similaires à New-York. Les charbonnages sont infiniment meilleurs et la reprise de ce groupe est générale : Lens 431 ; Courrières 650 ; Bruay 2870. En valeurs de produits chimiques, les variations ne sont pas bien grandes, signalons cependant l'amélioration importante de Saint-Gobain à 4230, et celles plus modestes bien que significatives de Bozel-Lamotte à 325, et de l'Electro-Chimie et Electro-Métallurgie à 581. Toujours très bonne orientation des valeurs de nitrate qui se présentent en nouvelles plus-values: le Lautaro à 746, Lagunas Nitrate à 144.50. Le compartiment des valeurs d'électricité est parmi les plus actifs : Compagnie Générale d'Electricité 1491, Constructions Electriques de France justement recherchées à 250 pour les belles perspectives d'avenir que vient de laisser entrevoir le compte rendu de son assemblée générale.

Les affaires textiles restent actives, Dollfus-Mieg se traite à 3450, le Comptoir de l'Industrie Linière est plus lourd à 1155. Les pétroles sont assez calmes, Royal Dutch reste à 23.550, la Shell à 332. Dans le groupe roumain, la Roumano-Belge passe de 95 à 102,50 en prévision de sa prochaine cotation à terme. Les valeurs de caoutchoucs ne marquent aucun entrain et leur tendance reste lourde. Les mines Sud-Africaines sont pour la plupart assez fermes : De Beers 1029 ; Rand Mines 252 ; Transvaal 81.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
UN AN	60 fr.	UN AN............	75 fr.
SIX MOIS	32 »	SIX MOIS	40 »
TROIS MOIS	17 »	TROIS MOIS.........	21 »

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr 50; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259,31*; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.

LA CRISE
DE LA CULTURE INTELLECTUELLE
EN ALLEMAGNE

—

A côté des puissantes secousses politiques et sociales qui ont remué l'Europe au cours de la dernière décade, on constate une transformation intellectuelle qui, tout en étant plus silencieuse et plus lente, amène néanmoins des résultats tout aussi profonds. L'évolution des esprits a devancé les faits extérieurs, comme c'est généralement le cas. La guerre et les bouleversements qui l'ont accompagnée et suivie n'ont fait qu'accélérer la transformation et mettre au grand jour un mouvement qui, depuis longtemps, n'échappait plus à l'observateur attentif : le refoulement de ce qu'on appelle l'esprit de la culture du dix-neuvième siècle, surtout de sa dernière période, par un autre esprit en bien des choses opposé et qu'on pourrait définir, si l'on s'en tient à la terminologie chronologique, comme l'esprit du premier quart du vingtième siècle. On dirait que la conscience européenne est arrivée à un des tournants de son développement historique, car rarement on a pu constater une tendance aussi unanime à se replier sur soi-même, une inquiétude aussi générale née de la notion que quelque chose dans l'ensemble de notre culture ne fonctionne plus comme il faudrait. Rarement aussi s'est fait sentir une aspiration aussi intense vers de nouveaux supports intellectuels, capables de servir de points d'appui à la conscience égarée. Il ne s'agit plus d'introduire telle ou telle réforme, de fortifier tel ou

tel renouvellement, mais de fonder la vie entière sur une autre base, de changer quelque chose d'essentiel dans l'existence intellectuelle, qui, ensuite, puisse irradier sur tous les domaines. De même que cela s'est produit à certaines époques révolues, la conscience humaine demande qu'on lui montre un but si vrai et si sûr que le dévouement pour la cause à faire triompher ne puisse être amoindri par l'ombre d'un compromis.

On ne saurait nier que cet état d'esprit ne soit à l'heure actuelle un phénomène européen, dont la forme seule varie suivant le pays où il se manifeste. Partout apparaissent les symptômes de cette inquiétude grandissante; partout on ressent l'insuffisance de l'idéal existant pour satisfaire aux aspirations de l'âme moderne; partout on constate une stagnation intellectuelle et une tendance désastreuse à ériger toute chose en problème. Mais c'est dans les pays où la secousse de la guerre a été la plus violente et où la défaite a ébranlé les fondements mêmes de toute construction intellectuelle et morale, que la crise dont nous parlons se manifeste avec une force particulière. Aussi est-ce en Allemagne et en Russie que la « transmutation de toutes les valeurs », pour employer la formule de Nietzsche, a pris une intensité qui ne laisse pas de trahir une certaine morbidité.

Dans une étude parue ici-même (1) nous avons déjà eu l'occasion de parler des aspirations d'une certaine partie de la jeunesse allemande, de ceux qui se refusent à voir une issue de la crise actuelle dans une restauration de l'état de choses d'avant-guerre. Mais le mouvement que nous signalons aujourd'hui a des causes plus profondes et en même temps plus troublantes. Tout en empruntant sa force aux événements vécus au cours de la dernière décade, il embrasse, cependant, une période plus étendue et décèle un fait dont l'importance ne saurait être sous-estimée, et que nous

(1) *Les aspirations de la jeunesse allemande*, « Mercure de France », 1er octobre 1923.

serions tenté de définir comme le crépuscule d'une *Weltanschauung* (façon de concevoir la vie).

A première vue on pourrait croire que le matérialisme du siècle passé avec ses conséquences — égoïsme effréné, exploitation éhontée des circonstances, contraste de plus en plus violent entre les richesses amassées de quelques-uns et la misère des masses — arrive seulement à sa pleine maturité. Mais celui qui regarde plus profondément aperçoit, sous la surface de la vie, des processus mystérieux qui se répètent périodiquement au cours de l'histoire. La mentalité du dernier siècle est en train de céder la place à un nouvel esprit.

Il faudrait se remémorer les énormes espérances fondées au cours de la seconde moitié du dix-neuvième siècle sur les sciences pour comprendre la déception qui a suivi. Le développement formidable des sciences exactes, les conquêtes successives remportées par l'expérimentation, les découvertes qui se suivaient avec une rapidité qu'on aurait naguère jugée impossible, l'essor prodigieux de la technique, ont paru légitimer des espoirs illimités. Le progrès des sciences naturelles ayant fait comprendre bien des processus qui jusque-là paraissaient mystérieux, on l'avait cru capable d'élucider tous les mystères, y compris ceux qui ont trait aux causes premières de l'existence. L'humanité, que les grands problèmes du sens de la vie et de la mort n'ont jamais cessé d'émouvoir, se tournait vers les sciences exactes et leur réclamait une réponse nette. Ne pouvant l'obtenir, elle est tombée dans l'extrême opposé : l'évaluation exagérée des progrès de l'expérimentation exacte et de la technique fut suivie d'une dépréciation tout aussi exagérée du dix-neuvième siècle et de la culture de l'Occident, en général. C'est cet état d'esprit qui a créé l'atmosphère favorable au retentissement énorme du livre de Spengler : *Le Déclin de l'Occident*.

Certes, l'attitude des positivistes eux-mêmes a fortement contribué à l'éclosion de cet état d'esprit. Par le mépris qu'ils

témoignaient à l'égard de tout ce qui ne peut être l'objet d'une recherche empirique, par leur incapacité à tenir compte du sentiment religieux, moral, artistique, c'est-à-dire des aspirations humaines les plus profondes, qu'ils traitaient dédaigneusement d' « irrationnelles » et par là même ne méritant pas d'être sérieusement prises en considération, ils ont rejeté un grand nombre d'esprits dans le camp de la métaphysique. Pendant un temps on avait essayé de prêter à l'Etat une signification métaphysique et mystique. Tel qu'il apparaissait en Europe occidentale depuis le XIVe et le XVe siècle, l'Etat s'efforçait d'imiter en tout l'organisation de l'Eglise universelle. Aussi a-t-on pu croire qu'on arriverait à en faire le meilleur remplaçant de la religion. C'est à cette tâche que s'étaient attachés les historiens allemands, désignant l'Etat comme un but en soi. Mais l'Etat à son tour ne tarda pas à devenir un mécanisme sans âme. Même la puissance militaire, autrefois élément de discipline morale, n'était plus qu'un moyen destiné à conquérir des sources de matières premières et des marchés de vente pour les produits allemands. Finalement l'Etat cessa d'avoir une existence indépendante, pour n'être plus qu'une fonction des puissances industrielles, désormais plus puissantes que lui. Tout pareillement, le socialisme, religion qui promettait l'établissement prochain de l'Etat parfait sur la terre, se transforma vite en un appareil énorme, véritable Etat dans l'Etat. Il s'ensuivit un dégrisement auquel succéda une profonde dépression. La guerre et la débâcle y aidant, le sol se trouva tout préparé pour l'éclosion des tendances mystiques et des nombreux succédanés de la religion, théosophie, anthroposophie, occultisme, etc.

C'est un fait évident que jamais depuis cent ans l'intérêt pour la philosophie n'a été aussi intense en Allemagne que maintenant. Mais à l'inverse du caractère purement intellectuel de la philosophie, tel qu'il se manifestait du temps de Hegel et dans l'enseignement philosophique propagé plus tard par les universités allemandes, l'intérêt qu'on porte au-

jourd'hui aux questions philosophiques est d'une nature plus concrète et vise à l'obtention de directions pour la vie.

A ce point de vue il est extrêmement curieux de suivre le développement de l'influence que la doctrine catholique acquiert en Allemagne, de même que l'attention croissante pour la philosophie de l'Asie. On est surpris de constater, en parcourant les catalogues des éditeurs allemands, le nombre stupéfiant des œuvres qui traitent de la langue, de la philosophie et de l'art des peuples asiatiques, notamment de l'Inde et de la Chine anciennes. C'est ainsi qu'on voit paraître trois volumes de Paul Deussen : *Histoire de la philosophie hindoue*, une traduction complète de l'œuvre de Bouddha par Karl Neumann et une œuvre de Léopold Ziegler, inspirée par cette traduction et intitulée : *L'éternel Bouddha*. Richard Wilhelm entreprend la traduction en dix volumes des principaux éléments ayant trait à la religion et à la philosophie chinoises. Une partie de ce vaste projet est déjà exécutée : la maison d'édition Eugen Diederichs, à Iéna, a publié les entretiens de Confucius et de Mencius, de même que les œuvres de Djouang-Tse, de Liedsi et du plus profond philosophe chinois, Laotsu. Toutes ces traductions sont faites sur l'original. Le même éditeur fait paraître une collection de contes hindous et chinois. Un grand nombre d'études allemandes sont consacrées à l'art de l'Orient. Si l'on considère la crise que traverse la librairie et les frais énormes occasionnés par ces éditions volumineuses, il faut admettre que celles-ci répondent à un intérêt réel, qui assure le débit de ces publications.

Cet intérêt n'a, d'ailleurs, rien de commun avec celui que Goëthe et Herder avaient jadis manifesté pour la première traduction de *Sakuntala*, ni avec l'admiration de Wilhelm v. Humboldt pour la traduction latine que Schlegel avait faite de Bahavad-Ghita. L'intérêt qui nous occupe ici n'est point « littéraire ». Il n'est pas non plus uniquement inspiré par l'attrait d'une culture étrangère. Au

fond, il y a autre chose : la nostalgie d'un nouvel idéal. Le culte de la culture matérielle, qui a régné pendant des dizaines d'années, a été suivi par une aversion pour l'utilitarisme. On en a assez de l'*organisation* qui se développait aux dépens des *organismes* et qui produisait des systèmes plus parfaits que ne le sont les hommes. Des milliers d'hommes sont pénétrés du sentiment que l'« éthos » de l'Europe a fait son temps, et c'est dans les vieilles cultures de l'Asie qu'ils espèrent trouver l'idéal d'une nouvelle humanité. La fiévreuse activité des décades précédentes cède la place au besoin d'une contemplation religieuse et d'une communion avec Dieu. La philosophie de Confucius, de Mencius et surtout de Lao Tseu paraît répondre à ces aspirations nouvelles.

Très caractéristique aussi est le renouveau du prestige du catholicisme, qu'on constate actuellement en Allemagne. Le protestantisme perd visiblement du terrain, et c'est vers l'Eglise catholique que se tournent de plus en plus les âmes en détresse. De nombreux faits témoignent de ce revirement. Il y a maintenant à Berlin un évêque catholique. Quand un prêtre catholique, invité par l'université de cette ville, annonce un cours, on s'y précipite en foule. Au congrès de l' « Ecole de Sagesse » de Keyserling à Darmstadt, institution ésotérique née de l'opposition contre l'université existante, on a placé en tête de l'ordre du jour la question d'une culture unitaire dirigée par une église universelle. Les études sur le moyen âge, considéré comme le paradis perdu, se multiplient. Ce serait un leurre de mettre ces faits tout simplement au compte d'une « politique adroite ». Certes, ce facteur joue un certain rôle, car la souplesse du catholicisme est notoire. Toutes les formes de sociabilité laïques, la famille, l'association professionnelle, l'Etat, etc. ne sont pour lui, en fin de compte, que des moyens techniques pour atteindre son but : l'instauration sur la terre du royaume de Dieu personnifié par l'Eglise universelle. La structure intérieure de ces formes de sociabilité lui est à

peu près indifférente. Capitalisme, organisation économique précédant ou suivant celui-ci, légitimité, régime patriarcal, démocratie occidentale ou système des soviets, il est prêt à les reconnaître tous, s'il peut les asservir à son but final.

Mais cela ne suffirait pas à expliquer l'influence grandissante de la doctrine catholique. Ce fait relève des mêmes causes que nous avons signalées plus haut. L'homme moderne ressent les profondes crevasses de la culture d'aujourd'hui, il souffre de ses nombreuses contradictions et du manque d'unité dans cette culture, il n'y trouve pas ce qui pourrait donner satisfaction à son ardent besoin de communauté et, cela joue un rôle essentiel, — à son besoin de *mystère*. Car, on ne saurait le nier, le catholicisme n'est autre chose que le *mystère organisé*, et c'est surtout en cela que réside son attirance et sa force de rayonnement.

Il y aurait certainement beaucoup à dire contre l'idéalisation du moyen âge, qui règne à présent dans la littérature allemande. Il ne serait pas difficile de démontrer combien le tableau qu'on nous trace de cette époque, correspond peu à la réalité. Mais cela n'entre pas dans le cadre de cette étude. Notre tâche est uniquement de constater un état d'esprit dans l'Allemagne d'aujourd'hui, d'en analyser les causes et de révéler certaines tentatives faites pour surmonter la crise actuelle.

S'il nous était permis d'user d'une schématisation quelque peu sommaire, nous serions tentés de dire que toute époque se voit à son tour dominée par un des trois besoins essentiels de l'homme : la faim, l'amour et le mysticisme ou instinct religieux, le premier en tête dans les époques de misère, le second dans les époques de prospérité et le troisième dans celles où l'âme est en proie au désespoir. Les nombreux romans sociaux (romans de la faim) écrits au siècle révolu, la prédominance des romans d'amour au commencement du présent siècle et la vogue actuelle des tendances vers l'au delà, pourraient en fournir l'illustration.

Que cela soit ainsi ou non, il est, cependant, un fait indiscutable : c'est l'essor des tendances mystiques dans l'Europe d'aujourd'hui, essor qui se trouve stimulé ou atténué par les conditions générales de chaque pays. Essayons donc d'en démêler les motifs.

Un petit livre de M. Rudolf Kayser, directeur de l'excellente revue « *Die neue Rundschau* », qui a récemment paru sous le titre : *L'époque sans mythe* (« Die Zeit ohne Mythas », édition *les Forgerons*, Berlin, 1924), fournit à ce sujet des suggestions intéressantes.

A l'époque de l'universalisme moyenâgeux, la religion, la philosophie, l'art et la science n'étaient que la révélation d'une seule et unique volonté dominatrice ; c'étaient diverses formes du même état d'esprit. La chrétienté était le but et la raison de toute vie surnaturelle. La Renaissance fut la fin révolutionnaire de cet état d'esprit, dit M. Kayser. Elle fut la révolte de toutes les forces naturelles contre l'Eglise, qui prétendait diriger les sentiments et la pensée. Aussi la Renaissance fut-elle la révolution culturelle la plus radicale qu'on ait connue. Elle ne se contenta pas de détruire certaines formes et certains dogmes : elle fut la destruction d'un style de vie. Tout mouvement révolutionnaire se crée une nouvelle conception de la liberté ; celle de la Renaissance s'appelle individualisme. Mais, en fin de compte, ce symbole, reconnu par toute l'époque moderne, était une erreur. Car l'individualisme est une chose toute formelle, qui ne saurait remplacer le contenu substantiel de la conception moyenâgeuse de la vie. Il n'est qu'une négation : la suppression de la communauté spirituelle, dans laquelle se déroulaient jusque-là la vie et les œuvres. Il ne signifie que ceci : notre vie ne doit plus être opprimée par une dictature d'aucune espèce ; toutes les capacités et possibilités qui nous sont données par la nature doivent atteindre leur plein développement ; car toute existence est créée et dirigée par le Moi. Mais cela n'est qu'un principe tout verbal, quoique plus moderne. Comment notre époque saurait-elle

formuler un idéal de vie d'un ordre général, puisqu'elle prétend ne regarder que le Moi ? Si l'on considère cette origine de l'individualisme moderne, on comprendra que le sentiment de liberté, créé par le XIV[e] et le XV[e] siècle, était une affaire exclusivement psychologique. On avait été libéré d'un poids écrasant, sans toutefois avoir conçu un but nouveau et une tâche nouvelle.

Il faut, d'après M. Kayser, songer à ces sources historiques de la culture moderne pour comprendre sa misère actuelle. Ayant remplacé la substance par la forme et récolté des succès purement psychologiques, l'humanité s'est trouvée appauvrie. Cela expliquerait également l'absence du mythe dans l'époque où nous vivons. L'auteur applique ce terme à un idéal vital, dont l'influence se ferait sentir dans tous les domaines. Cela n'existe plus depuis le moyen âge. A la place d'un tel idéal irradiant sur tout, on a eu le triomphe des grandes personnalités isolées, accidentelles, placées en dehors du temps, et en face de ces personnalités les masses abruties et végétatives.

Les défaites que cette Europe, privée de mythe, a eu à subir, sont faciles à reconnaître. Elles ont eu lieu chaque fois qu'il a fallu mettre des constructions auxiliaires psychologiques à la place d'un esprit dominant les individualités. Tant que les possibilités psychologiques n'étaient pas épuisées et que l'autorité, la raison, l'expérience ou l'anarchie du « laisser faire, laisser-passer », ou encore le principe relativiste de l'histoire offraient un succédané du mythe absent, les choses continuaient à marcher tant bien que mal. Mais l'heure devait fatalement venir où ces possibilités se trouveraient enfin taries et où la conception toute formelle de l'individualisme révélerait son insuffisance en face du monde démoniaque qui est en nous et du monde cosmique et métaphysique qui est en dehors de nous.

La notion de cette crise est éclose, il y a une quarantaine d'années, mais sa manifestation empirique — guerre, révoltes, extases, invraisemblable chaos dans les esprits et les

âmes — n'est apparue que plus tard. D'abord il y a eu la révélation du destin nihiliste et la prophétie effroyable de Nietzsche : « L'Europe actuelle ne se doute même pas autour de quelles décisions formidables tourne mon être et à quelle roue de problèmes je me sens attaché, ni quelle catastrophe se prépare dont je sais le nom, mais que je me garderai de prononcer. » Maintenant, dit M. Kayser, cette catastrophe s'est produite et son nom est : la fin de l'époque individualiste et psychologique.

La crise avait commencé au moment où nous nous étions mis à analyser l'époque où nous vivons, à en démêler l'essence et les dangers. C'est alors qu'on perdit confiance dans les possibilités de l'époque. Notre style de vie, dernière expression raffinée de l'esprit de la Renaissance, devint artificiel et terne. L'âme fut en proie à l'angoisse, au doute et à l'inquiétude. A partir de ce moment, la notion de la crise ne fit que s'accentuer. On parle de la « mécanique de l'esprit ». Cette constatation du mystère principal de notre vie devait amener sa destruction. Toute tyrannie est la liberté tant qu'elle n'est pas reconnue comme tyrannie. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle devient insupportable et commande la révolte. Certes, notre vie était devenue mécanique, attelée à un système de catégories. Mais cette mécanique nous avait donné une sécurité, elle était l'unique moyen d'oublier l'absence du mythe et de maintenir la fiction individualiste. Dès qu'elle était reconnue, nous étions obligés de la sacrifier et de la détruire. Mais il n'y avait rien à mettre à la place...

Jamais la distance qui sépare les créateurs de la masse n'a été aussi grande qu'à présent. Jamais l'isolement de ceux-ci n'a été aussi désespérant. Car, à l'inverse de ce qui a lieu aux époques mythiques, dont le trait caractéristique est précisément la communion spirituelle, le créateur individualiste ne représente dans son œuvre que lui-même, ne trace des horizons qu'autour de lui-même. Cela expliquerait le mot tragique du poète allemand Rainer Maria Rilke

que la gloire ne serait autre chose qu'un ensemble de malentendus surgis autour d'un nouveau nom...

Afin d'éviter de tirer la dernière conséquence de l'idée individualiste, laquelle serait l'anarchie, on a construit un système qui, au fond, n'est qu'une concession sociale. Ce système est la légalité, destinée à limiter la liberté des individus pour ne pas détruire celle des autres. Ce dépérissement de l'idée individualiste, devenu, cependant, inévitable, révèle le paradoxe tragique, dont l'étendue n'apparaît qu'aujourd'hui. On avait cependant fait de cette construction auxiliaire un ensemble puissant de constitutions, de lois, d'institutions, d'associations, enveloppant toute la vie dans un système abstrait et artificiel.

Aux époques universalistes, la liaison spirituelle entre les hommes est opérée par la religion, le mythe, la foi, et c'est là une véritable puissance politique et culturelle. L'individualisme moderne prétendait assurer ce rôle au Moi. Mais, à mesure que les exigences individualistes devenaient plus impérieuses, on voyait augmenter la puissance de la légalité, destinée à mettre un frein à ces exigences. Le dualisme entre le Moi naturel et la légalité artificielle prend pied jusque dans l'intérieur du Moi et y produit une fissure. C'est ainsi que surgit la lutte entre ce qui nous est naturel et ce qui est légal. L'individu se voit engagé sur le chemin du calvaire de l'isolement, qui a pour sommet les œuvres; celles-ci ne sont autre chose que la libération douloureuse d'une légalité qui a pénétré du dehors en dedans.

L'appareil des lois, prescriptions et conventions, est organisé à ce point qu'il ne laisse guère de liberté aux relations entre les hommes. Une époque qui ne possède plus ni divinité ni mythe, et dont l'individualisme reconnaît les institutions artificiellement abstraites de l'Etat comme unique objectivité en dehors de la nature, devait fatalement ériger le principe de ces institutions en puissance souveraine.

Mais il se passa un temps assez long avant qu'on s'aperçût des résultats produits par la révolution de la Renais-

sance. On entonnait des chants de liberté individualistes, on raillait l'Eglise comme un souvenir du moyen âge mythique, on s'enorgueillissait de penser librement et on ne voyait pas le nouveau Dieu malin qui avait subjugué la vie entière...

Mais une époque qui ne possède ni mythe ni révélation ne saurait remplir la fonction d'éducatrice, dit M. Kayser. Certes elle peut enseigner certaines formes, certaines opinions, certaines techniques à la génération qui vient. Mais elle ne saurait allumer en elle une foi générale, créer un Dieu qui entraînerait les âmes. Son action est tout extérieure et ne produit pas de valeurs.

A toutes les époques possédant un idéal central, les éducateurs n'étaient, en somme, que l'émanation du mythe régnant. C'est ainsi que Platon, en formulant son idéal d'éducation comme une harmonie humaine, ne faisait qu'exprimer l'idée dominante du monde grec, la totalité du mythe grec. Au moyen âge, la théologie s'était assuré la suprématie dans l'éducation, de même que dans l'art et la science. Aussi l'Eglise devint-elle l'expression totale du mythe de la chrétienté européenne. Conduire l'homme vers ce mythe, réaliser ce Dieu dans l'âme et l'esprit; le révéler à tout individu — telle était la tâche de l'éducation à cette époque.

La Renaissance avait enlevé le mythe à l'éducation et mis à sa place la fiction individualiste. Par là le paradoxe de l'époque s'est trouvé porté également dans les âmes de la jeune génération. Il s'en serait certainement suivi une débâcle, si, là comme ailleurs, on n'avait eu recours aux constructions auxiliaires : la légalité a encore servi à empêcher l'anarchie, dernière conséquence de l'individualisme. Une véritable éducation étant ainsi rendue impossible, on a tâché de la remplacer par l' « instruction ». Celle-ci était le compromis entre le mythe disparu et un individualisme radical. Mais là aussi la fiction n'a que trop duré. A partir du moment où elle a été reconnue comme

telle, elle a provoqué une crise qui s'est manifestée dans ce qu'on appelle en Allemagne la « Jugendbewegung » (mouvement des jeunesses) (1).

Telle serait donc la situation. Serait-elle désespérée ? La culture européenne se verrait-elle réellement condamnée à dégénérer en civilisation et, privée de toute force créatrice, à approcher de son déclin? Faudrait-il se tourner vers l'Asie pour y chercher un renouveau ?

M. Kayser se refuse à juger la situation avec autant de pessimisme. Il ne croit pas non plus qu'on puisse la sauver en décalquant les cultures asiatiques, ou en essayant de restaurer une foi disparue à jamais. Le remède, selon lui, devrait être cherché ailleurs.

Puisque l'Europe n'est, en somme, qu'une péninsule de l'Asie, sa culture devrait forcément être eurasiatique. Par là même se trouverait indiquée la mission de cette culture, qui devrait être une polarisation de l'esprit éclos entre l'Atlantique et le Pacifique, esprit si vaste et si intimement lié aux dieux des monts, des fleuves et des villes qu'il a pu nous donner Tao-Te-King, les Védas, la Bible, la loi de la gravitation et la Critique de la raison pure. Cette notion que l'Eurasie est en même temps mythe *et* science, prière *et* analyse, chant *et* machines, devrait nous aider à surmonter la crise actuelle, dit M. Kayser. Il ne s'agit pas d'établir un contact entre l'Orient et l'Occident, mais d'arriver à une polarisation des deux. La tâche du nouvel esprit européen ne saurait être une négation de l'Europe, ni une fuite en Orient. On ne saurait importer les dieux de l'Asie comme on importe son riz ou son thé. Transporté hors de son climat, un dieu se transforme en poupée ou en songe. Il est partie de l'histoire, symbole d'une certaine manière d'être, liée au paysage ainsi qu'à la destinée des familles qui, depuis des générations, lui adres-

(1) Voir l'étude citée plus haut, sur *Les aspirations de la jeunesse allemande.*

sent sa prière. La culture européenne ne saurait exister qu'en restant européenne. Nous ne pouvons nous défaire de notre conscience européenne. Aucune divinité orientale ne saurait nous sauver, parce qu'elle n'entend pas les prières de l'Européen. Cette Europe elle-même a cessé d'être une unité. Elle représente une Trinité romano-germanico-slave, une Trinité du sens latin de la forme, du pragmatisme anglo-saxon et de la transcendance slave des sentiments. « C'est de la relativité de ces centres, liés entre eux, que s'absolutise le dieu européen », dit M. Kayser. « Ce dieu n'a pas encore de nom, ajoute-t-il, mais il avance, eurasiatique dans sa structure. »

On voit que la « thérapeutique » de M. Kayser est assez vague. Comment, du reste, ne le serait-elle pas ? Mais son « diagnostic » mérite d'être pris en considération, parce qu'il caractérise la façon dont le problème est posé en Allemagne. Les cliniciens, réunis au chevet de l' « Europe malade », sont unanimes à constater que la crise est réelle. Le désaccord n'est pas essentiel non plus en ce qui concerne les causes du mal. Mais celles-ci sont si compliquées et remontent si loin, tout en ayant subi une aggravation singulière par suite des événements des dernières années, que la guérison, si toutefois elle est possible, sera forcément lente et demandera l'avènement d'une nouvelle génération.

Voyons maintenant comment la question se présente pour un autre penseur allemand, psychologue et naturaliste. Il s'agit de Rudolf Maria Holzapfel, auteur de la vaste œuvre *Panidéal*, dont une édition nouvelle et considérablement augmentée a récemment paru chez Eugen Diederichs à Iéna (1).

Holzapfel aborde le problème par un autre côté. Il est d'avis que l'étude de l'*âme* humaine n'a guère avancé depuis quatre mille ans. Dans les sciences naturelles, dans la

(1) *Panidéal : La vie psychique et sa réorganisation sociale.*

technique, la conviction s'est implantée depuis longtemps qu'un progrès ne saurait être possible sans une connaissance exacte de la nature et de ses lois. Mais tout ce qui constitue notre connaissance des rapports des hommes entre eux, dans la famille, dans les groupements de race, professionnels et nationaux, de même que la connaissance des institutions sociales, de la morale, de la justice, repose, pour l'essentiel, sur des notions primitives. Pour être à même de réparer le mécanisme d'une montre, il faut en connaître tous les rouages. Pour redonner de la vie à une plante qui s'étiole, il faut savoir quel sol, quelle nourriture, quelle quantité de lumière et d'ombre conviennent à sa nature. De même ne saurait-on trouver une issue au désarroi mental qui caractérise notre époque, sans connaître à fond les processus compliqués de l'âme humaine. Toutes les tentatives de sauvetage faites jusqu'ici se trouvaient selon Holzapfel, condamnées par avance à l'insuccès, parce qu'il leur manquait à toutes la connaissance scientifique de l'âme humaine, de la conscience, du travail, de l'idéal et des sentiments humains. Ce n'est qu'une étude étendue, minutieuse, des forces psychiques, créatrices de la culture, qui peut fournir les fondements et tracer les voies d'une rénovation réelle. Holzapfel part de l'idée que ce n'est pas tant une réorganisation des conditions extérieures, qu'une connaissance nouvelle et approfondie de la vie psychique et des conditions de son développement qui peut amener un changement fécond de la vie humaine. Aussi s'est-il attaché à créer, pour la connaissance des processus compliqués de l'âme, des fondements scientifiques aussi sûrs que ceux qui existaient jusqu'ici pour la connaissance de la nature extérieure. Il a essayé de pénétrer les phénomènes mystérieux de la conscience, de soumettre à une analyse microscopique les sentiments humains, la solitude, la nostalgie, l'espoir, la prière, la lutte, la tension vers l'idéal, d'étudier les processus de la création artistique et scientifique ; d'observer la naissance d'un

sentiment, son développement, sa différenciation, sa liaison avec d'autres sentiments, et la réaction de cette liaison sur le sentiment primitif. Il cherche à démêler des états d'âme et des sensations que leur complexité et leur caractère fugitif paraissaient soustraire à une analyse empirique. C'est en connaissant à fond le mécanisme de la vie psychique qu'on pourra établir les moyens et la méthode aptes à stimuler l'action des forces créatrices, à en éviter les dépenses infructueuses, à atténuer les heurts entre les individus et les groupements sociaux, à éliminer les causes de maints conflits intérieurs et extérieurs et à obtenir le rendement maximum et la qualité la plus haute de la production humaine.

L'étude de la psychologie de la « lutte » a amené Holzapfel à constater que les forces et les besoins de lutte, inhérents à la nature humaine, sont, au fond, de puissantes sources de création et d'expansion et que si la lutte a jusqu'ici si souvent abouti à la violence et à la destruction, la cause ne saurait être attribuée qu'à une désorientation psychologique et à une éducation psychique insuffisante. Aussi est-il nécessaire de rendre ces forces productives et de les mettre au service du progrès humain, en soumettant à une étude minutieuse leur fonctionnement et leurs rapports mutuels.

Ce n'est donc pas en tentant de ressusciter l'idéal d'une époque révolue, ni en essayant d'imposer à la conscience européenne un idéal qui s'est formé sous d'autres conditions géographiques, historiques et psychologiques et qui par là même jure avec elle, qu'on pourra guérir l'Europe de son mal actuel, mais par une étude moderne, scientifique, des processus compliqués et mystérieux de l'âme humaine, source créatrice de toute culture intellectuelle.

C'est également en analysant les lois qui régissent le travail humain qu'on pourra établir une psychologie de la création qui, à son tour, permettra de soustraire l'art aux

expériences et aux théories paradoxales et de lui indiquer des buts nouveaux.

Mais c'est aux processus mystérieux de la « conscience » humaine que Holzapfel attache une importance particulière. En effet, la conscience, considérée avec raison comme expression d'une puissance supérieure et sage, comme émanant de la divinité, n'a pas toujours joué un rôle bienfaisant dans le progrès de l'humanité. Loin de stimuler ce progrès, elle l'a souvent entravé, en suscitant des conflits douloureux dans l'âme humaine, et en forçant parfois les hommes à sacrifier des aspirations précieuses à des commandements injustes ou surannés. L'évolution de la conscience étant extrêmement lente, infiniment plus lente que celle du progrès technique ou de l'intelligence, les actes des hommes se trouvent fréquemment subordonnés à des jugements qui datent d'une autre époque. Certes, la conscience chrétienne, qui commande l'amour général du prochain, signifie un progrès incontestable en face de la conscience brutale et égoïste des peuples primitifs, ou de la conscience des groupements sociaux. Mais cette conscience chétienne contient des erreurs psychologiques et des contradictions si énormes qu'on ne saurait songer à guérir l'humanité de ses maux actuels sans remplacer cette conscience par une autre. La critique de la conscience chrétienne et bouddhiste constitue la partie essentielle de la philosophie de Holzapfel. L'altruisme absolu de la conscience chrétienne, qui annule et nie les différences entre les hommes, a détruit plus de forces qu'il n'en a créé et développé, dit Holzapfel. Il n'existe pas d'égalité. La conscience est un système d'appréciations et, loin d'écarter la différenciation, il s'agit, au contraire, de la développer de plus en plus. Aussi le problème de la possibilité d'une nouvelle culture est-il, en fin de compte, celui de la possibilité d'une nouvelle conscience. Il faut donc une révolution de la conscience pour créer une nouvelle culture intellectuelle.

L'idéal synthétique qui embrasse toutes les forces et les

besoins éthiques, artistiques, scientifiques et religieux et dont la réalisation harmonieuse leur permet d'atteindre le plus haut degré de développement et de productivité, a reçu de Holzapfel le nom de *Panidéal*. Ce nom indiquerait la différence entre le nouvel idéal, suggéré par l'auteur, et les idéals partiels qui sont actuellement offerts à l'humanité.

On voit ainsi que la question de la crise intellectuelle se pose en Allemage avec une acuité particulière. Les avis sont à peu près conformes en ce qui concerne la cause essentielle de cette crise. On tend à l'apercevoir dans l'absence d'un idéal synthétique qui rassemblerait toutes les forces et les aspirations de l'homme en les dirigeant vers un but identique. Mais l'appréciation de la nature de ce but et des voies qui y conduiraient présente des divergences si considérables qu'elle reflète plus clairement que toute autre chose le désarroi et le chaos intellectuels au milieu desquels se débat l'Allemagne actuelle.

RÉGINA ZABLOUDOVSKY.

UN PSYCHOLOGUE DU PÉCHÉ
MARCEL PROUST

Il y a des femmes qui naissent masculines et des hommes qui naissent féminins.
ARISTOTE.

Les « hideux royaumes » que Vigny évoquait, et dont les habitants donnent une si curieuse impression d'éternité, puisque la race s'en perpétue, sans qu'elle ait pour habitude d'y employer, que l'on sache, les moyens ordinaires, ont trouvé en Marcel Proust un explorateur qualifié. Et de quels dons de peintre et d'investigateur ! Le comique de silhouette d'un Dickens qui ne serait pas pour les familles ; un peu du génie de Saint-Simon, fouillant et farfouillant les travers, et en sous-œuvre, pour enrichir ces dons singuliers, toute l'acuité douloureuse de l'auteur d'*Adolphe*, jointe à la grâce d'Amiel, ce Narcisse genevois, qu'il rappelle par l'art d'amenuiser les sentiments, la finesse inquiète, je ne sais quelle flamme subtile et pâle...

Abordant un sujet périlleux entre tous :

Ces passions qu'eux seuls nomment encore amours (1),

il y emploie le ton qui sauve, j'entends ce tour dégagé et vif, à la française, qui fait de son récit moqueur, où la souffrance se cache, une chronique désinvolte, enjouée, d'un faire charmant, digne de notre audience. Ce n'est ni la touche si fine, presque trop légère, d'un Abel Hermant, candidat à l'Académie française, ni la timidité cauteleuse de Gide, ce « frôleur » de sujets, encore moins le plaidoyer,

(1) Verlaine.

d'un goût douteux, de ces romans spéciaux qui sentent la confidence, mais une méthode directe et franche, bien de chez nous et qui, s'accommodant de tout, sait tout dire.

Pour Marcel Proust, la société n'est, comme pour Stendhal, que duperie. Où cela se voit-il mieux que dans ce qu'on appelle « le monde » ? Il s'en fera donc le chroniqueur férocement amusé, épiant les mille manèges de cette comédie perpétuelle, expertisant les vanités, les palpant, en jouant en virtuose, non sans d'ailleurs s'y chatouiller avec un brin de complaisance.

La marque de ces mondains est une incurable sécheresse qui va, notez-le, si loin qu'elle leur fausse le goût et l'esprit (1). Incapables autant qu'on peut l'être de goûter la nature, le site le plus émouvant ne sera pour eux que prétexte à vanités et réceptions. Du moins leur pourrait-on supposer quelque raffinement de culture; mais non, car chez eux tout n'est que semblant. Qu'un violoniste leur joue un morceau qu'il est de bon ton d'admirer, et par malice, sans crier gare, l'enchaîne à un refrain vulgaire, tout l'auditoire, croyant que c'est encore du Debussy, continuera à se pâmer en criant au sublime (2). Car quoi qu'on pense, un peu de cœur est, Dieu merci, nécessaire pour avoir de l'esprit.

Relisez les cent pages consacrées au dîner chez les Verdurin, et vous aurez un aperçu de ce royaume du néant qu'est le monde. Chacun s'y trouve traduit au vif avec un entrain incroyable. C'est un jacassement, un caquetage merveilleusement orchestré, et, dans sa verve un peu

(1) « Mme Verdurin, comme presque tous les gens du monde, justement parce qu'elle avait besoin de la société des autres, ne pensait plus à eux, après qu'étant morts ils ne pouvaient plus venir aux mercredis, ni aux samedis, ni dîner en robe de chambre. » (*Sodome et Gomorrhe*, II, 2e vol. p. 145). A rapprocher du passage où le duc de Guermantes, costumé pour une fête, et malencontreusement averti de la mort d'un parent, court à son bal, en s'en tirant par ce mot admirable : « Il est mort! Mais non, on exagère! » —L'anecdote et le mot se retrouvent, textuels, dans les Mémoires de Robert de Montesquiou, tome I, p. 279.

(2) *Sodome et Gomorrhe*, II, 2e vol. p. 225.

fumeuse, une réplique, au goût du jour, du *Repas ridicule*.

Dans cette mascarade où triomphent le conventionnel et le faux, comment Proust n'eût-il pas été attiré par ces êtres à l'existence singulière, qui circulent louvoyants, furtifs, sous le coup de la loi des suspects, vivant dangereusement au prix d'un perpétuel mystère, tenus de déguiser leurs gestes, leurs pensées (les maquillant bien plus que leurs visages) et jour et nuit de les dérober sous un glacis de mensonges?

Et voici que, grâce à ce mystère, la barrière des classes disparaît. Le prince, abordant l'ouvrier, serait tenté de lui dire, tel Assuérus à la reine : « *Ami*, que craignez-vous? Suis-je pas votre frère? » De sorte qu'à tout prendre et sans le pouvoir proclamer, ils résolvent le problème social le plus élégamment du monde et comme le philosophe prouvait le mouvement, en marchant. Tant il est vrai que la question sociale, au fond, est une question morale!

Vie romanesque, invraisemblable, où l'ambassadeur est ami du forçat, le grand seigneur, de l'apache; « partie réprouvée de la collectivité humaine, mais partie importante, soupçonnée là où elle n'est pas, étalée, insolente, impunie là où elle n'est pas devinée; comptant des adhérents partout, dans le peuple, dans l'armée, dans le temple, au bagne, sur le trône », et que la société flaire sans doute, mais qu'elle met son point d'honneur, à moins que ce ne soit sa prudence, à ne pas trop repérer. On dirait qu'elle pressent ce que tend à admettre la science (1), qu'à l'origine, l'instinct sexuel n'est guère différencié, que par la suite, la différence entre les tendances normales et les autres reste faible, si bien qu'à projeter un rayon trop vif sur celles-ci, on risque de susciter d'étranges vocations et de faire chavirer les sensibilités plus nombreuses qu'on ne croit, demeurées vacillantes et en équilibre instable. Tant

(1) Cf. Freud.

de choses se pensent en nous, tant de larves traînent, si l'on ose dire, dans cette poubelle de l'inconscient, d'où elles remonteraient pour un rien !

Délicieux réprouvés, ne parlons pas de vous, ou parlons-en si bas que ce ne soit qu'un murmure, de crainte de réveiller dans les cœurs nostalgiques les doux serpents dorés qui n'y sont qu'assoupis...

Exercer un droit de regard sur ces régions interdites suppose donc quelque audace, en France surtout, où la consigne sociale est plus stricte qu'ailleurs et où ce qui trouble nos habitudes d'esprit aisément nous répugne (1). Il est vrai qu'au grand siècle on faisait moins de façons ; mais n'est-ce pas, la vertu a tant progressé depuis ! Rappelez-vous cette petite-maîtresse d'abbé de Choisy, vouée aux chiffons dès son enfance, vivant en travesti, passant son temps à faire la belle, et si aimée, si choyée de ses contemporains qui n'y voyaient qu'une gentille bizarrerie de la nature. Songez encore à Saint-Simon, parlant avec la liberté que l'on sait des goûts de Monsieur, frère du roi, ou du chevalier de Lorraine.

Aussi bien, serait-il difficile de ranger Marcel Proust parmi les timides. Cette race qui tout ensemble le captive et l'inquiète, il nous la décrit pullulante. « Ils forment dans tous les pays une colonie orientale, cultivée, musicienne, médisante, qui a des qualités charmantes et d'insupportables défauts », individus dont le vrai nom est Légion, qui médisent des femmes, sans se douter qu'il y aurait de l'indulgence encore à les traiter seulement de douze fois impures et chez qui, même s'ils n'ont vécu pour rien de petit, même quand leur front est noble, leurs yeux humectés de lumière, en cherchant bien, on trouverait toujours le pied du satyre.

Entre tous les membres de l'ardente confrérie, quel discernement divin à se reconnaître !

(1) Cela tient à l'esprit de mode qui y sévit dans tous les domaines. Et la morale, n'est-ce pas ce qui est d'usage et de mode chez la majorité ?

Souvent, quand dans la salle du casino deux jeunes filles se désiraient, il se produisait comme un phénomène lumineux, une sorte de traînée phosphorescente allant de l'une à l'autre. Disons en passant que c'est à l'aide de telles matérialisations, fussent-elles impondérables, par ces signes astraux enflammant toute une partie de l'atmosphère, que Gomorrhe dispersée tend, dans chaque ville, dans chaque village, à rejoindre ses membres dispersés, à reformer la cité biblique, tandis que partout les mêmes efforts sont poursuivis, fût-ce en vue d'une reconstruction intermittente, par les nostalgiques, par les hypocrites, quelquefois par les courageux exilés de Sodome (1).

Ce regard scrutateur, adhérent et qui en dit long, n'avait pas échappé à un grand visionnaire. Lorsque Dante nous mène, avec Virgile, au septième cercle de l'Enfer, parmi ceux qui ont fait violence à la nature, les âmes sont en émoi à l'arrivée du couple délectable et le regardent « comme l'on a coutume, le soir, de se regarder sous la nouvelle lune » (entendez quand il fait à peine clair), aiguisant leurs yeux vers les jeunes arrivants « comme le vieux tailleur le fait au chas de son aiguille » (2).

C'est la manière dont font rencontre M. de Charlus et Jupien, dans la scène mémorable qui ouvre *Sodome et Gomorrhe*. Le baron, apercevant l'ancien giletier sur le seuil de sa boutique, le fixe avec un sérieux, une attention extraordinaires, cependant que celui-ci, cloué sur place devant M. de Charlus enraciné comme une plante, contemple le baron d'un œil émerveillé. Et l'entente entre les deux inconnus se révèle si soudaine qu'on dirait de la rencontre de deux compatriotes, à l'étranger. Relisez cette scène filée avec un art consommé, à la fois si comique et poignante

(1) *Sodome et Gomorrhe*. II, 2e vol., p. 85.

(2) *L'Enfer* (Chant XV). Ces problèmes, qu'il est de bon ton d'ignorer, ont intéressé les plus grands, même quand leur sensibilité ne les y portait guère. Gœthe a bien vu les deux pôles de ces passions : le démoniaque, lorsqu'à la fin du second Faust, Méphistophélès adresse aux plus charmants des anges ses propositions polissonnes; le pôle noble, dans tel passage de *Wilhelm Meister* où il nous montre deux jeunes amis se baignant et ayant, éblouissante, la révélation de la beauté masculine.

et dont l'étrangeté va croissant. Proust s'y révèle tout entier, avec la manière lente et traînante, patiente au point d'en être un peu impatientante, coupée d'éclairs au magnésium, de ce maître du film au ralenti de la vie intérieure.

Et sans doute la scène, vue et prise d'une lucarne, risque-t-elle de désobliger par son rendu minutieux. Balzac procédait autrement quand il nous campait son Vautrin. C'est la différence entre le grand intuitif découvrant les replis du cœur, d'un coup d'œil de génie, et l'entomologiste qui, la loupe à la main, les détaille ; toute la distance du peintre à fresque et du miniaturiste, pour un peu, j'ajouterais, du voyant au voyeur. — Ceci dit, comme il se rattrape dans la silhouette et le croquis ! Ses personnages les plus épisodiques sont enlevés d'un crayon charmant. C'est M. de Vaugoubert, gloussant, sémillant et sot, qui grapille de chiches plaisirs au sein de perpétuelles alarmes ; M. Nissim Bernard s'installant au contraire dans les siens et les organisant solidement, à la juive. Simples comparses, humbles servants de l'idole centrale sur qui le rayon se concentre, majestueuse et pimpante, avantageuse bien que fripée, peinturlurée, pansue, baissant dévotement ses yeux aux cils fardés, balançant un ventre qui bedonne et une croupe symbolique : j'ai nommé Son Insolence le baron de Charlus.

Au physique, avec son masque enfariné et ses paupières d'ecclésiastique, le personnage est d'un relief étonnant. Mais le portrait moral n'est guère moins poussé. Proust s'est penché sur lui avec une pénétration de confesseur, notant ses vices avec une joie maligne qui ressemble à une absolution et groupant ces nouvelles fleurs du mal en bouquet, pour en former un bien galant et scabreux florilège.

Ce seigneur concupiscent entretient de lui une grande image. D'un éclat quelque peu affecté, il apparaît glorieux, ardent, dominateur, s'apparentant ainsi (suprême orgueil) à la milice céleste, en la personne des Trônes, des Domina-

tions et des Ardeurs (1). Très fin, vindicatif, tâtillon, insupportable, avec des violences touchantes et tout à coup des rémissions inattendues de gentillesse, il faut avouer que c'est un singulier mélange. Jusqu'à ses dernières années, les bizarreries du baron sont d'ailleurs restées assez douteuses ou secrètes pour ne nuire en rien à sa grande situation. Et Dieu sait s'il y eut du mérite, pour peu qu'on s'en tienne au relevé de ses gaillardises !

Que si Proust a choisi d'ailleurs son modèle dans les hautes sphères, est-ce par malice de portraitiste, heureux de reproduire les traits de tel contemporain notoire ? Non, mais pour des raisons plus profondes. La double vie des hommes qui donnent dans ce genre étant riche en contrastes, plus leur rang sera élevé, plus piquant sera le spectacle de leurs singulières accointances. Le désordre, qui n'est, comme on sait, recommandable que dans les mœurs, acquerra tout son prix chez des défenseurs nés de l'ordre. Qui sait s'ils ne goûtent pas eux-mêmes un relâchement d'autant plus délicieux qu'il fait contraste avec leurs habitudes de perpétuelle contrainte ? Plaisir charmant de l'abandon et joie de la détente ! C'est ainsi que M. de Châtellerault, reçu chez les Guermantes, reconnaît dans l'huissier qui l'annonce le jeune homme qu'il vient de rencontrer dans les Champs-Elysées ; que M. de Vaugoubert, quand un marchand de journaux lui crie en plein nez : *La Presse !* plus encore que de désir frémit d'épouvante, se croyant dépisté. Savoureuses conjonctions, bien faites pour séduire notre auteur et allécher ce parfait docteur ès sciences immorales. Ce n'est pas lui qui, comme Baudelaire, parlerait du « spectacle ennuyeux de l'immortel péché ». Cette vue le ragaillardit, même si l'amusement qu'il y prend n'est pas sans se nuancer d'un peu de tristesse et de spleen. Et, par un raffinement pervers, il ne lui déplaît pas de mêler à ces relents suspects des parfums d'encens et de myrrhe, comme lorsqu'il nous peint un sérail de garçons

(1) Il va de soi que le baron est fort dévotieux.

de restaurant ou de jeunes attachés d'ambassade (aussi corrects et distingués, ma foi, les uns que les autres) à travers des évocations pieuses d'Athalie ou d'Esther.

Mais revenons au baron. L'Eros de M. de Charlus le pousse vers le sexe fort. Cela est constant; il n'en peut mais. Et d'ailleurs, ce faisant, il donne satisfaction à la nature, puisque ce sexe est, en somme, celui auquel il n'appartient pas.

M. de Charlus avait l'air d'une femme : c'en était une ! Il appartenait à la race de ces êtres, moins contradictoires qu'ils n'en ont l'air, dont l'idéal est viril, justement parce que leur tempérament est féminin, et qui sont dans la vie pareils, en apparence seulement, aux autres hommes.

Il n'est que de le voir à certains moments « se trémoussant avec mièvrerie et la même ampleur dont un enjuponnement eût élargi et gêné ses dandinements ». C'est qu'à force de penser aux hommes, on devient femme, et une robe postiche entrave vos pas. Des femmes il a la coquetterie : « Je suis un très vieux Monsieur. Mais si, mon cher, ne protestez pas, j'ai plus de quarante ans, dit le Baron, qui avait dépassé la soixantaine. » Bien mieux, possédant au fond, malgré sa morgue, ses duretés et son génie de l'anathème, une insoupçonnable bonté, l'auteur lui accorde du coup, à défaut de douceur, la vertu féminine suprême (bien qu'à dire vrai, tant de femmes aient la douceur sans la bonté). Mais son malheur est qu'il recherche justement l'amour d'un homme aimant les femmes, et qui, par conséquent, ne pourra pas l'aimer. Joignez-y cette complication, fréquente chez les individus supérieurs de sa sorte, qu'à son besoin tout féminin de s'abandonner, se dévouer, s'allie le désir masculin de dominer moralement ce qu'il aime. Et dans tout cela rien qu'obéissance, en somme, aux lois de nature. Tenons-nous-le pour dit : chez ces êtres, moraux au fond, quoique vicieux, la déviation est la voie naturelle, si, comme on l'admettra peut-être, il n'est pas indifférent qu'ils puissent rencontrer ici-bas le seul plaisir qu'ils soient vraiment

capables de goûter. « Pour l'inverti, le vice commence, non pas quand il noue des relations (car trop de raisons peuvent les commander), mais quand il prend son plaisir avec des femmes. » Nul doute qu'il soit un grand vicieux en tâtant d'une maîtresse (1). C'est que, suivant la parole si profonde du *Faust*, l'Enfer même a ses lois, ce qui veut dire qu'il peut y avoir dans certains égarements de la sensualité, dans certaines révoltes apparentes contre la nature, plus d'idéalisme que dans une existence terre-à-terre, vouée aux joies faciles d'un trop sage équilibre. Combien de ces déchaînés au fond cherchent des chaînes, victimes de leurs attraits qui tombent quand leur ardeur ne s'éteint pas, promenant à travers l'inquiétude des hommes leur blessure taciturne, se rachetant d'être des vierges folles en étant parfois des martyrs ! La fureur d'aimer est toujours si poignante ! Elle s'exaspère chez ceux-là des obstacles mêmes qu'ils rencontrent et de l'affinement nerveux qui résulte d'une vie soumise au refoulement. Leur raffinement artistique, d'ailleurs, est indéniable.

On tremble au rapport que le physique peut avoir avec les qualités morales, quand on songe au petit déplacement de goût purement physique, à la tare légère d'un sens, qui expliquent que l'univers des poètes et des musiciens, si fermé au duc de Guermantes, s'entr'ouvre pour M. de Charlus..... M. de Charlus n'était en somme qu'un Guermantes. Mais il avait suffi que la nature déséquilibrât suffisamment en lui le système nerveux pour qu'au lieu d'une femme, comme eût fait son père le Duc, il préférât un berger de Virgile ou un élève de Platon, et aussitôt des qualités inconnues au duc de Guermantes et souvent liées à ce déséquilibre avaient fait de M. de Charlus un pianiste délicieux, un peintre amateur qui n'était pas sans goût, un éloquent discoureur. Le style rapide, anxieux, charmant, avec lequel M. de Charlus jouait le morceau schumanesque de la Sonate de Fauré, qui aurait pu discerner que ce style avait son correspondant —

(1) Cf. Havelock Ellis : *L'Inversion sexuelle.* « L'acquisition de l'instinct normal par un inverti ressemble fort à l'acquisition d'un vice par un individu normal ».

on n'ose dire sa cause — dans des parties toutes physiques, dans les défectuosités nerveuses de M. de Charlus ?

Problème troublant, auquel jusqu'ici les médecins, faute d'être philosophes, ont apporté peu de lumière. Bien plus logiques sont les religions, qui, sans détour, considèrent comme débauche toute recherche du plaisir amoureux, en dehors de la propagation de l'espèce. Il faut convenir qu'en refusant d'admettre ce principe, on éprouve quelque embarras à incriminer les pratiques spéciales. Ce grand clairvoyant de Pascal les eût condamnées, certes, mais en se gardant bien de les déclarer « d'un autre ordre ». Tant est profond et admirable l'esprit de sagesse de l'Eglise ! Mais le Dr Cottard et M. Pierre Hamp en jugent autrement.

Pourtant, comme il est frappant, le parallélisme des amours normales et des autres ! Toutes se ressentent de la qualité noble ou basse de l'âme qui en éprouve le tourment. L'appétit sexuel ne s'accroît pas forcément avec l'exaltation amoureuse. Même dans les relations charnelles les plus maladives, ce trouble et fumeux embrasement peut faire place à la flamme d'une affection haute et pure. D'aventure, ces maraudeurs de l'amour ne seraient-ils pas des rôdeurs de l'idéal, ces charnels, des amateurs d'âme en quête de l'introuvable ? C'est un peu le cas de M. de Charlus vis-à-vis de Morel. Relisez, vers la fin du tome V, la lettre qu'il lui adresse. Le désarroi, l'affolement du baron ballotté entre son amour et le soin de sa gloire, et s'en voulant d'être cassant, de peur d'être cassé, mais trop monté pour s'interdire la joie suprême de l'insolence et (telle Phèdre ou Kundry) recourant à la fureur, atteint à une beauté passablement douloureuse (1). Bel exemple de folie unilatérale chez un homme supérieur s'adressant à un imbécile sensé.

(1) *Dienen... dienen !* C'est le mot de Kundry, la Femme par excellence, et de beaucoup de ceux qui (à vrai dire pour d'autres raisons que Parsifal) sont réfractaires à ses charmes.

Tant il est vrai que plus encore que l'intérêt, l'amour est un merveilleux instrument pour nous crever les yeux !

Comme pendant à cette scène de fureur (puisqu'aussi bien le baron fait ici figure de symbole) j'en aurais assez aimé une autre, plus adoucie, où nous l'aurions vu, se penchant sur son ami malheureux ou malade, lui prodiguer un peu de féminine, de chaude et vraie tendresse. Pour une fois, j'eusse profilé sur la tête sarcastique du baron la cornette symbolique de la sœur de charité. Charlus-Lucifer se muant en Charlus-Eloa n'aurait manqué, ce me semble, ni de piquant, ni de vrai.

Mais si Proust a rendu merveilleusement l'inquiétude de ces hommes « obligés de cacher leur vie, de détourner leurs regards d'où ils voudraient se fixer, de les fixer sur ce dont ils voudraient se détourner, de changer le genre de bien des adjectifs dans leur vocabulaire, contrainte sociale légère auprès de la contrainte intérieure que leur vice, ou ce qu'on nomme improprement ainsi, leur impose non plus à l'égard des autres, mais d'eux-mêmes, et de façon qu'à eux-mêmes il ne leur paraisse pas un vice », reconnaissons que c'est plutôt à peindre leurs façons, à croquer leurs tics extérieurs qu'il déploie sa maîtrise : leur ton d'équivoque paternité avec tous les jeunes gens, mal dissimulé par des propos d'une habileté dérisoire ; leur don d'arranger un salon, de composer des « intérieurs » ; leur regard, aveu du penchant, pourchasseur et lécheur, vernissé de désir (1), et surtout cette voix complaisante, maniérée, insistante, avec mille moues de la bouche « qui fait que, sans se le dire précisément, on sent que c'est une douce et souriante dame qui vous répond et qui paraît maniérée, parce qu'elle

(1) Tout en se dirigeant vers le petit chemin de fer, il ne pouvait s'empêcher de jeter sur les hommes de peine, les militaires, les jeunes gens en costume de tennis, un regard furtif, à la fois inquisitorial et timoré, après lequel il baissait aussitôt ses paupières sur ses yeux presque clos, avec l'onction d'un ecclésiastique en train de dire son chapelet, avec la réserve d'une épouse vouée à son unique amour ou d'une jeune fille bien élevée. (*Sodome et Gomorrhe*, 3e vol., II, p. 110).

se donne pour un homme et qu'on n'est pas habitué à voir les hommes faire tant de manières ».

§

Ces extraits, qu'on prodigue à dessein et où éclate si vivement le talent de l'auteur, n'en font pourtant apparaître qu'une des faces. A quelque perfection que chez lui atteigne l'art du portrait, celui-ci reste un peu extérieur, fait de grimaces prises sur le vif plutôt que solidement construit. Et cependant, Proust ne laisse pas d'être un prestigieux psychologue, mais c'est quand il peint des états d'âme bien plus que des caractères. L'abondance des sensations fines exagère jusqu'à la maladie son goût de l'analyse. Alors, dans ces moments de rêverie délétère où il se livre, perspicace et tourmenté, à cette sorte d'onanisme intellectuel qui lui est cher, il est vraiment incomparable.

Pour cet Hamlet parisien, né fatigué de tout, sauf d'observer, et demeuré un grand enfant ambigu et morose, l'amour est une grande pitié, quelque chose de si angoissant et précaire ! Qu'est-ce donc ? Même pas une réussite : l'illusion furtive d'un instant. On y peut goûter du bonheur juste « ce simulacre qui en est donné dans un de ces moments uniques dans lesquels la bonté d'une femme ou son caprice, ou le hasard appliquent sur nos désirs, en une coïncidence parfaite, les mêmes paroles, les mêmes actions que si nous étions vraiment aimés ». La curiosité amoureuse elle-même n'est que duperie. Comme celle qu'excitent en nous certains noms de pays, toujours déçue, elle renaît et reste insatiable. Notre sort est donc de poursuivre à jamais des fantômes, et cela, jusqu'au jour où l'on ne se sent plus assez d'attraits pour plaire, d'ardeur pour y aspirer ni de force pour aimer.

On sait de quelle nature spéciale sont les craintes de l'amoureux du livre, au sujet d'Albertine. (Ce singulier féminin ne vous a-t-il pas, entre nous, un petit air cachotier et suspect ?) A dire vrai, les goûts de la jeune fille sont plu-

tôt soupçonnés que décrits. Cet aquafortiste de Sodome nous peint une Gomorrhe à l'aquarelle. Le pinceau est plus pâle, la touche a moins de vigueur ; j'y trouve beaucoup moins le ressenti de la vie, soit que l'auteur se soit penché moins curieusement sur ce domaine, soit que, frappé surtout des déviations, douloureuses ou comiques, qu'inflige aux anormaux le milieu hostile où ils vivent, il accorde un intérêt forcément secondaire à celles de ces passions que le monde, pour des raisons que la raison ne connaît pas, ne laisse point, sinon d'approuver, du moins d'envelopper d'une indulgence relative.

Au fond, les goûts d'Albertine ne servent que de prétexte à une étude, d'ailleurs magistrale, de la jalousie. Ce sentiment, voisin du cauchemar, qui enveloppe l'être aimé d'un nuage frémissant d'hypothèses et se débat dans le vide avec le désarroi du rêve, a trouvé en Marcel Proust un peintre étonnant. Pour ce cœur nostalgique, persuadé que l'on n'aime que ce qu'on ne possède pas et que jamais les êtres ne coïncident avec l'idée qu'en donne le désir, l'amour, cette torture réciproque, n'est qu'une perpétuelle alarme, et le baiser, même le divin baiser, est moins l'élan délicieux, le don total de l'âme, que le moyen désespéré de calmer une angoisse. C'est que le monde des astres est moins difficile à connaître que les pensées des hommes ; à peine si l'on en peut saisir quelques lueurs dans les prunelles, comme le spectateur qu'on n'a pas laissé entrer dans la salle et qui, collé au carreau vitré de la porte, ne peut rien apercevoir de ce qui se passe sur la scène.

La conversation d'une femme qu'on aime ressemble à un sol qui recouvre une eau souterraine et dangereuse ; on sent à tout moment derrière les mots la présence, le froid pénétrant d'une nappe invisible ; on aperçoit çà et là son suintement perfide, mais elle-même reste cachée... Sous toute douceur charnelle un peu profonde, il y a la permanence d'un danger.

Même ces instants doux, gais, innocents en apparence, la possibilité, en nous insoupçonnée, du désastre s'y accu-

mule, ce qui fait de la vie amoureuse la plus contrastée de toutes « celle où la pluie imprévisible de soufre et de poix tombe après les moments les plus riants et où ensuite, sans avoir le courage de tirer la leçon du malheur, nous rebâtissons immédiatement sur les flancs du cratère d'où ne pourra sortir que la catastrophe ».

Tout ce côté inquiet, affreusement tourmenté, de l'amour qui, formé par le désir, ne vit et ne s'entretient que par l'anxiété douloureuse, l'ingéniosité avec laquelle, à demi-conscients, nous jouons à nous-mêmes et à l'autre la comédie de la rupture, cet art de se torturer par les soupçons, antennes subtilement dirigées vers la vérité qui fait mal, tout cela, traité par ce clinicien des états fébriles de l'âme, prend une beauté singulière. Voyez-le se pencher sur le sommeil de son amie, si bonne et si belle quand elle dort, et notant que, vue de côté, un certain aspect d'elle apparaît qu'il ne saurait souffrir, « crochu comme en certaines caricatures de Léonard, semblant révéler la méchanceté, l'âpreté au gain, la fourberie d'une espionne, qui semblait démasquée par ces profils-là (1) ». Attrait maladif de l'horrible, sadique raffinement de l'amoureux chercheur d'angoisse et s'acharnant à sa propre torture. C'est dans ces pages que la qualité supérieure, partout chez lui éparse et diffuse, tend à se concentrer pour briller d'un éclat subtil, plus pénétrant d'être assourdi, tels ces pâles rayons, doués du privilège mystérieux de traverser la matière. Etrange pouvoir d'un grand poète de la vie intérieure! Il lui suffit de se regarder vivre ou d'écouter l'écho en lui des cloches du souvenir, pour arriver sans effort à nous faire sonder l'insondable. Les états les plus vagues de l'âme vont s'éclairant de lueurs singulières. Hantise de la mort prochaine, démêlée sur le visage de tel visiteur entrant dans un salon et qui en porte déjà l'inéluctable marque (2) ; culte du regret pour nos

(1) *La Prisonnière*, p. 106. C'est la misère des cérébraux quand ils aiment, ce besoin de voir trop clair et de dédorer leur idole.

(2) *Sodome et Gomorrhe*, II, 1er vol, p. 85. — Cf. p. 210, la courte mé-

morts qui, par le souvenir, agissent sur nous plus qu'un vivant, parce que, la véritable réalité n'étant dégagée que par l'esprit, nous ne connaissons vraiment que ce que nous sommes obligés de recréer par la pensée, alors que la vie de tous les jours nous le cache. Analyse de ce monde du sommeil où nous visitent nos chers défunts, où la connaissance interne, placée sous la dépendance des troubles de nos organes, accélère le rythme du cœur, ce qui fait que « dès que, pour y parcourir les artères de la cité souterraine, nous nous sommes embarqués sur les flots noirs de notre propre sang, comme sur un Léthé intérieur aux sextuples replis, de grandes figures solennelles nous apparaissent, nous abordent et nous quittent, nous laissant en larmes ». Ces développements sur le sommeil, la singulière race d'androgynes qui le peuplent, la durée qui s'y révèle d'une qualité si différente du temps de l'homme éveillé, les souffrances et les plaisirs du rêve, si spéciaux qu'on ne saurait les faire figurer au compte de l'existence, les subtils efforts du dormeur pour se réveiller, se tirer de cette mer d'irréel et se réintégrer dans la vie courante, toutes ces pages d'une originalité psychologique étonnamment nouvelle sont, aussi bien, la vraie gloire de l'auteur. Ce n'est plus la sécheresse savante des investigations de Bourget (car Bergson a passé par là), mais une analyse aux glissantes douceurs, baignant dans une sorte de lumière opaline qui la poétise, en lui prêtant l'allure de je ne sais quel mystérieux voyage en profondeur où, lentement, nous descendrions par l'escalier des songes... Etranges vagabondages d'un malade lucide qui, dans le demi-jour de sa chambre, rêve ses observations plus encore qu'il ne les pense et en tisse subtilement la trame couleur clair de lune. On dirait d'un monde réfléchi dans quelque ancien miroir. Et rien n'est curieux comme une telle acuité de vision au

ditation sur la dernière photographie de sa grand'mère. Dans ces livres, où règne une atmosphère si pénible, une seule note de fraîcheur, mais charmante : la description de pommiers en fleurs, par un printemps normand (p. 211).

sein de la pénombre. Cela ferait songer à ces fleurs marines des profondeurs, dont la pâleur décolorée fait ressortir encore les fines découpures. Lui-même, au demeurant, n'était-il pas un étrange humain, d'une clairvoyance de somnambule, qui déverrouille sans effort les portes de l'inconscient, vivant les volets clos, halluciné du vrai, n'y voyant (il l'avoue lui-même) un peu clair que dans les ténèbres, s'y complaisant pour filer dans le secret ses rêveries arachnéennes ? Dans un bien curieux passage de *La Prisonnière* (1), il semble apparenter lui-même son procédé à ceux du rêve. Son art, si lucide pourtant, a la fluidité versatile, l'étirement du songe, il en a le verbiage incessant et subtil. Pour peindre ces états évanouissants où l'âme se fond en morbides somnolences, il lui fallait créer de toutes pièces sa manière. Ses longues recherches, un peu fatigantes, ont toujours pour effet d'atteindre à la nuance fugitive. Au cours de ses infinis tâtonnements, force lui est d'étirer ses sentiments comme ses phrases ; et, à défaut d'une forme accomplie (il se hâtait d'ailleurs, sentant sans doute la mort prochaine), on y goûte cette harmonie de la forme et du fond qui suffit pour donner l'impression du chef-d'œuvre.

Saint François de Sales, expert en nuances, prétendait de certaines que ce sont choses si minces et délicates qu'on ne les peut plus dire, une fois qu'elles sont passées. Mais Proust, avec des moyens à lui qu'il serait vain de recommander, arrive à dire l'indicible. Penché sur les tremblements de son âme, il en écoute les vibrations dans un enchantement de silence où neigent les flocons subtils de ses sensations. Son talent irisé se vaporise, dirait-on, en fines gouttelettes. Les formes du sentiment les plus incertaines, les plus pâles, d'une main diaphane il en caresse la pâleur...

(1) Je jouissais encore des débris du sommeil, c'est-à-dire de la seule invention, du seul renouvellement qui existe dans la manière de conter, toutes les narrations à l'état de veille fussent-elles embellies par la littérature, ne comportant pas ces mystérieuses différences d'où dérive la beauté (p. 169).

Aussi, comme elles vont loin, ses analyses du plus profond des arts, j'ai nommé la musique. Miraculeux privilège de cet art qui nous replonge dans les profondeurs du sentir, n'étant que la sensibilité même se prenant à vivre pleinement et à jouir de la liberté de son rêve, et qui, à sa manière, aboutit à l'intuition émouvante de l'absolu. Au plus profond de nous-mêmes il institue une expérience riche, passionnée, expérience si totale et si belle que toute autre paraît faible quand on la lui compare. Expérience, ajouterai-je, infiniment adoucissante, si les motifs que nous aimons sont comme autant de mystérieux amis qui fidèlement nous visitent et, tout le long de notre vie, nous suivent et nous consolent.

Même alors que nous en mesurons la profondeur, il semble que nous ne puissions la traduire en langage humain, « pas plus que ne le peuvent les esprits désincarnés quand évoqués par un médium, celui-ci les interroge sur les secrets de la mort ». Etrange appel, promesse enchantée d'une réalité supérieure, pressentie plus vraie et plus belle que toute autre, que le néant du plaisir et le mirage de l'amour. Rappels d'une patrie perdue dont nous aurions la souvenance, et qui nous inviteraient (mais point sur le ton du reproche) à pleurer sur les péchés de je ne sais quelle vie antérieure. Exemple unique de ce qu'aurait pu être, s'il n'y avait pas eu l'invention du langage, la communication des âmes, se révélant leur tréfonds l'une à l'autre, ce résidu spirituel le plus intime, « que la causerie ne peut transmettre même de l'ami à l'ami, du maître au disciple, de l'amant à la maîtresse, cet ineffable qui différencie qualitativement ce que chacun a senti et qu'il est obligé de laisser au seuil des phrases, où il ne peut communiquer avec autrui qu'en se limitant à des points extérieurs, communs à tous et sans intérêt (1) ».

Disons bien que c'est dans ces parties que Proust se révèle

(1) *La Prisonnière*, II, p. 75.

vraiment grand, bien plus que lorsqu'il se divertit, à la suite de ses déplorables héros, à nous faire errer dans Sodome. Si ces désenchantés de la cité dolente, dont aussi bien, triste est le sort, portant un cœur si plein dans un monde si vide, méritent qu'on les plaigne, on ne saura pas mauvais gré à l'auteur de ces lignes, s'essayant à faire sien l'idéal du héros wagnérien qui, par la compassion s'élevait à la clairvoyance, d'avoir tâché de ne manquer envers eux ni de l'une ni de l'autre.

BERGOTTE.

A PROPOS DU CENTENAIRE DE BOUDIN

NOTES D'UN VOYAGE EN BRETAGNE
(1867)

—

Le peintre Eugène Boudin dont l'œuvre délicate et personnelle demeure, dans l'histoire de la peinture française au XIXᵉ siècle, un trait d'union entre l'Ecole de 1830 et Corot, d'une part, et les Impressionnistes, d'autre part, était né, il y a précisément cent ans, le 12 juillet 1824 à Honfleur. Il m'a été donné ailleurs (1) de réunir sur la vie et l'œuvre du peintre des documents nombreux : celui-ci toutefois n'avait pu être utilisé. C'est un petit cahier qui porte sur sa couverture cette simple indication « 14 juillet 67, — voyage en Bretagne (2) ». Selon toute vraisemblance, le peintre avait noté ces impressions à l'intention de son frère Louis qui habitait le Havre et manifestait alors des velléités littéraires. Une profonde affection unissait les deux frères et maintes fois, au cours de la correspondance qu'ils échangèrent, on les voit se signaler mutuellement leurs impressions, dans l'espoir que la peinture ou la littérature de l'un ou de l'autre en pourra tirer profit.

Ce n'était pas le premier voyage de Boudin en Bretagne ; dès 1857 il était allé à Châteaulin, Quimper, avait assisté au Pardon de Sainte-Anne-la-Palud et de Douarnenez, écrivait à son frère : « J'ai découvert trop tard ce pays, car c'était l'objet de mes rêves, j'y reviendrai. » Il retourna dans la même région en 1858, et des études faites au Pardon, ces deux années-là, il composa son envoi du Salon de 1859 : *le Pardon de Sainte-Anne-la-Palud*, aujourd'hui au musée du Havre et sur lequel on trouve une appréciation de Baudelaire dans les *Curiosités esthétiques.*

(1) G. Jean-Aubry : *Eugène Boudin*, d'après des documents inédits, un vol. in-12, (Bernheim jeune et Cᵒ, Paris, 1922).

(2) C'est un tout petit cahier de 42 pages (13 cm.-sur 10 cm.) entièrement de la main de Boudin... J'ai respecté l'orthographe des noms propres qui diffère parfois d'une page à l'autre pour un même nom.

Il menait à cette époque une vie de travail obstiné et de difficultés matérielles dont ses lettres nous révèlent un écho véridique et touchant. Les difficultés de ces débuts furent allégées par la compagnie de celle qu'il appelle dans ses lettres « le camarade », une jeune Bretonne, Marie-Anne Guédès, qui avait été sa compagne depuis 1860, qu'il épousa en 1863, et qui devait s'associer à ses voyages, à ses infortunes et à ses succès jusqu'en mars 1889, date à laquelle elle mourut. Durant les années qui suivirent son mariage, Boudin passa les étés soit à Honfleur ou à Trouville où il retrouva Courbet et Whistler, soit sur la plage de Deauville que l'on venait de « lancer » et où il fit ces croquis de groupes mondains qui font de lui, avec Constantin Guys, un des plus pittoresques historiens de l'élégance du Second Empire. En 1867 il retourna en Bretagne: il devait y faire, jusqu'à l'année 1897 qui précéda sa mort, de nombreux séjours, et il en rapporta bien des esquisses et quelques-uns de ses plus beaux tableaux, témoin l'admirable *Vue de Douarnenez, l'Ile Tristan, le Matin,* qu'il peignait un an à peine avant sa mort, et à l'âge de 73 ans.

Sa femme, Marianne, à laquelle il fait allusion à plusieurs reprises dans le manuscrit que nous reproduisons ici, lui facilita grandement la connaissance du pays, parce qu'elle en parlait la langue et qu'elle avait une grande partie de sa famille dans cette région où ils s'établirent pour plusieurs mois, *au manoir de Kerhoan, par le Faou* (*Finistère*), vieux manoir en ruines, où il avait trouvé une vaste chambre, « la seule habitable d'ailleurs », nous dit le peintre dans une lettre de cette époque.

G. JEAN-AUBRY.

— Départ du Havre. Samedi 13. — Joli temps. Nous laissons derrière nous les côtes de la Normandie. Le Havre se développe en panorama et en lignes assez gracieuses. La terre devient petite à mesure que nous prenons le large : les côtes ne sont bientôt plus qu'une teinte au fond de l'horizon : le ciel est immense et devient plus immense au moment où nous avançons en pleine mer... La mer. — Un ton sombre et assez semblable à du verre fondu dans lequel on aurait jeté des acides colorés. Au sud, un orage sombre qui nous menace : dessous la mer

est plus verte. Les côtes se développent en une longue ligne jusqu'à la pointe d'Etretat dans une lumière rouge phosphorescente. Du côté du nuage sombre, les flots sont ternes [*deux mots illisibles*] et chaque cime est dessinée par un accent noir très prononcé.

Sur le pont, des Bretons sont groupés ou couchés à plat ventre, fumant leur pipe. Au milieu d'eux, une singulière bonne femme du Plyben-Christ fume également. Elle est couleur de bois. A l'avant, grand tumulte parmi les passagers du pont, c'est un marin qui se débat au milieu d'un groupe de gens agités. On cherche à le calmer, il veut absolument se jeter par-dessus bord. Le capitaine donne l'ordre de l'attacher solidement, c'est fait avec grand'peine, pourtant, car notre homme est devenu furieux et mord son monde. Il finit par se calmer — *Door,* dit-il, *door* (de l'eau). Belle tête brune. Dans sa folie : « Je t'aime bien Mahaïc (Marguerite) j'ai du cœur, un grand cœur, va : viens que ton Françaïque (François) te serre dans ses bras, viens, je vais te revoir, je suis honnête : il est honnête ton Françaïque : viens ! »

. . . .

Le soir est venu, les passagers du pont s'étendent sous leur tente, le dos appuyé contre la chaudière. Les Bretons psalmodient une espèce de chant à répliques, assez étrange : c'est dolent et peu musical, mais ils vont s'endormir avec cela. La mer devient sombre, comme un baquet d'eau indigotée. Au fond, des nuages, en forme de montagnes, se découpent sur l'horizon : c'est peu rassurant. Le second prétend que c'est du vent, moi je crois au grain.

Marine. — Un brick vient sur nous toutes voiles dehors, bonnettes, perroquets : c'est majestueux, je n'en avais jamais vu : plus loin vient un grand trois-mâts qui file aussi majestueux, toutes voiles dehors, puis un pilote qui passe devant nous. Il n'y a plus rien en vue. La mer

est tout à fait sombre et l'apparence de plus en plus mauvaise. Regagnons notre cabine.

Au petit jour, grand bruit de pas sur le bateau. Le navire est arrêté. On met un canot à la mer. Réveillé en sursaut, je saute sur le pont, une lueur fauve qui vient autant de la mer que du ciel permet à peine de distinguer ce que l'on a devant soi. Tous les yeux sont fixés sur la mer qui est devenue houleuse en diable... Le pauvre matelot exalté s'est noyé. Profitant d'un prélart dont on l'avait couvert, il a détaché ses liens et tandis que les hommes de quart avaient le dos tourné, il s'est précipité par-dessus le bord. Il avait mangé ses décomptes au Havre, et c'est de désespoir qu'il a pris cette funeste résolution.

14. — 4 heures. — En vue des îles. Voici Guernesey à droite, précédée de quelques gros îlots. La ville commence à sortir de la brume sombre du matin, le froid est très vif : les vitres s'illuminent. Sur la côte au-dessus de la ville on me fait remarquer la demeure de V. Hugo. Pour nous tout cela est perdu dans une immensité brumeuse. On voit la mer blanchir de son écume la base des falaises et des rochers.

Le ciel devient superbe, lie de vin, verdâtre, d'immenses nuages sont emportés dans l'air et vers les lointains. La mer clapote et s'agite, déplacée par le bateau qui plonge et se relève dans ce vaste clapotis. A la crête de chaque vague une aigrette lumineuse est emportée par le vent. — Le soleil se dégage et tout se transforme dans le ciel : nuages argentés sur fond bleu, vapeurs plus brumeuses mais les nuages lie-de-vin traversent encore l'atmosphère sur ce beau fond.

La houle augmente encore. Je n'ose plus descendre pour soigner ma pauvre malade : le maudit mal de mer finit par me gagner : c'est une espèce de supplice dont on voudrait bien sortir. Encore quatre heures avant d'apercevoir les sept îles. Plus de terre en vue ! — J'ai

traîné comme j'ai pu ma pauvre malade sur le pont. — On commence à voir poindre de loin en loin les îles. C'est encore quatre heures de trajet avant d'y être. Le soleil est clair et n'était la grosse houle qui nous secoue, et les nuages massés à l'horizon, vers l'ouest, on pourrait croire au beau temps.

— Enfin, nous touchons à la rocheuse baie de Morlaix ou plutôt à Lannion. Mer bleu très foncé. Voici un phare perché sur un petit bout de rocher. Tout autour et bien loin, une chaîne de roches qui immergent par endroits. Nous naviguons au milieu des plus grands écueils sans nous en douter : voici d'autres rochers : le *Château,* gros massif rocheux qui ressemble en effet à une ruine. Cette baie est splendide : côtes veloutées par les blés jaunes et les végétations, lignes gracieuses. Au fond l'île de Batz : puis les côtes du Léon avec leurs clochers qui dépassent les pays. Nous entrons enfin dans la rivière. Voici le fort du *Taureau,* espèce de château planté sur un bout de rocher où l'on place quelquefois une garnison. Nous respirons un peu.

Morlaix est en fête, nous le traversons après avoir dîné et nous arrivons le soir à Landernau avec un grand besoin de repos.

15. — Quitté Landernau le matin par une tempête à tout rompre. La place est jonchée de mâts renversés avec leurs oriflammes. Très étonnante ville d'un aspect tout particulier, vieilles maisons gothiques en granit brun, rues sonores où les figures ont un étrange caractère.

... Arrivés au moulin de Kerkidec. Joisic, la belle meunière, fait la lessive au fond de la cour. La Mame-Gousse, assise sur l'âtre de la grande cheminée. Elle peigne ses cheveux blancs tout en racontant à Marianne, sa nièce qui la console, combien elle est souffrante et malheureuse de ne plus pouvoir travailler. Joisic a la taille superbe, il semble qu'elle pourrait nous tenir comme deux pou-

pons sur chacun de ses robustes bras qui se modèlent sous la chemise de grosse toile...

Le chemin est malaisé. Barrières nombreuses à sauter. Nous allons traverser les chemins difficiles. Enfin, Marianne s'écorche la jambe en prenant possession de sa terre. Voilà le petit toit paternel, triste, caché dans le creux d'un petit sentier. Les champs qui descendent vers la mer font partie du modeste apanage. De jolis arbres, un pré, un verger au-dessus, couvert de fruits. Le devant de la maison est entouré d'un gros fumier qui « jute » devant la porte. — Un grand tas de bois. — Une meule de foin plus haute que la maison.

Entrons. L'obscurité est telle que je n'y vois rien tout d'abord. Marianne entre, embrasse sa mère qui se met à pleurer. Je finis par découvrir la « Mame-Gousse » appuyée sur un grand bâton et assise sur une petite borne au fond de l'âtre. Elle voit pleurer Marianne, la console et lui assure que ça me déplairait. Elle est pâle, blême : son nez est fin pourtant et ses yeux sont singulièrement vifs. Son langage est accentué et énergique : une volubilité extraordinaire : — elle scande,par moments, son parler comme si elle disait des vers, ses gestes sont vifs. Elle se plaint d'être vieille et veut se détruire puisqu'elle n'est plus bonne à rien... Elle veut nous fricasser du lard... Voici des mioches, deux, trois, qui me regardent avec des yeux hébétés. Ils ne sont pas beaux. Magaïte, sa sœur, arrive, elle veut se cacher parce qu'elle est sale. Je dis à Marianne de la faire venir et que quiconque travaille n'est jamais sale. Moins fine que Marianne elle est mince cependant et possède bien le type breton, mais la mère l'emporte sur tous par la chaleur du geste et la finesse des traits.

— Intérieur. — Un vaste lit clos, en entrant, dont on ne voit que le dos : pas de plancher : — de la paille ; à gauche une vieille armoire, noire à force d'être brune. — Une auge à pétrir la pâte ; à droite une espèce de

couloir formé par les lits. Des lits gothiques avec leur date (1570), une grande table qui reçoit le jour d'une petite lucarne sans carreaux et que l'on ferme avec des planchettes. Tout est noir au premier abord. En s'asseyant sur le banc du lit, espèce de bahut, l'œil finit par s'habituer à l'obscurité, alors que les figures s'éclairent par accents et tout devient beau dans ce jour mystérieux : on voit un petit palier avec quelques assiettes colorées, des images, des andouilles suspendues, des quartiers de lard fumé. Tout cela prend, à la longue, la couleur bistre de la fumée : les cailloux sont noirs, la suie a tout teinté. L'un des enfants a un petit oripeau de bonnet argenté qui agace la lumière et rappelle les petits Hollandais de Rembrandt. Il règne dans tout cela une forte odeur qui vient du lait sûri qu'on conserve pour le cochon. C'est triste, sombre : pourquoi n'est-ce pas laid ? Pourquoi revient-on avec plaisir s'asseoir sur ce banc et s'accouder sur cette vieille table à côté de cette forte miche de pain noir enveloppée de grosse toile.

Le soir on a voulu nous régaler de bouillie. Dans une grande marmite remplie de lait on jette de la farine de blé noir : le feu est attisé de joncs marins secs. Une femme armée d'un long bâton remue, remue jusqu'à ce que cela ait pris une consistance de colle. Alors on mange avec du lait frais *tourné*...C'est un mets peu régalant pour nous, n'en médisons pas, il fait la joie du foyer breton.

— Le matin, la *mame* s'était un peu redressée. Marianne a fait du café et tous en ont mangé. La mame blanchissait son lin qu'elle a filé tout l'hiver. — Les enfants chassent devant eux le petit troupeau : — une mendiante vient apporter les nouvelles locales.

Nous visitons les fermes du voisinage : curieux intérieurs chauds de la famille, vivifiés par de gros mioches qui bâfrent des terrines de soupe aux crêpes et qui courent dehors pieds nus avec des tranches de *bara du* (pain noir).

Les hommes sont aux champs. — Voici l'heure du goûter, dix heures. On sonne la trompe pour appeler les hommes. On s'attable devant le chaudron de bouillie. Patrons et valets piquent à la même gamelle. Il y a une heure de repos pour les hommes.

— Bonjour, cousins. Voici Fraçaïque : Marjanic est aux champs, asseyez-vous. On va vous servir des crêpes. Ah ! ma Doué, Jésus, Maria, c'est toi, Marianne, tu arrives bien, nous marions demain Marjanic !

En effet le fermier de Kerlever, l'oncle de Marianne, mariait sa fille aînée le lendemain. Or, à l'aspect de la maison, qui s'en fût douté ? Il est vrai que la noce se donnait chez le père de l'épouseur où la jeune femme était destinée à demeurer, en attendant qu'on les mette sur une part des profits. Ici, l'intérieur est plus confortable, la maison est grande, avec un plafond — et un étage pour conserver les grains. La longue ligne des lits atteste que la famille est nombreuse. La lumière vient par la porte et éclaire vigoureusement la maîtresse du logis, femme à la peau tannée, peu pourvue de dents, vêtue d'une capeline noire comme ses servantes. Une femme coud dans le manteau de la cheminée et pousse du pied un berceau de forme ancienne où s'agite un gros marmot : la lumière frappe vivement la couseuse. Un autre marmot s'enfouit le nez dans une écuelle et en retire son museau tout barbouillé de lait. La servante rentre avec une cruche sur la tête. Voici des gros pains sur une planche, des tas de crêpes, des chaudrons luisants rangés au-dessus des lits, de vastes marmites à cuire la soupe. Les animaux viennent à la porte chercher leur pitance. Les cochons montrent leurs groins. Un gros mioche les rosse avec un balai de genêts. La fermière ne dit pas un mot et travaille activement. Avec la même part de bien, voilà des gens qui sont devenus riches, tandis que le père Guédès s'est appauvri. L'or repose en gros rouleaux au fond de ces armoires solides : il y a de telles

hardes pour les fêtes : de bonnes grosses chemises en piles. Le soir est venu, on nous invite à profiter d'un lit. La maison s'emplit. Voici les filles et fillettes : elles continuent modestement leur travail. La table est servie pour le souper : du lard gras cuit dans la soupe, de fortes tranches de pain : chacun pique au plat et se sert un morceau. Le patron parle peu et vient s'asseoir dans la grande cheminée. — Il tire sa pipe. — La table se dessert prestement. Les femmes apportent quelques vêtements pour les revoir avant la fête, on cause peu, car il faut se coucher de bonne heure.

Gagnons notre lit. Mais comment ôter sa culotte ? les femmes passent. Il est vrai que la lumière est faible, à peine sensible, le fermier monte sur son banc et s'appuie les bras au-dessus de la tête sur la face du lit. — C'est la prière. — Au fond, les femmes sont à genoux, sur le carreau, la tête dans leurs mains. Tous prient. C'était la première fois que j'étais placé entre deux hontes. Faire une chose par hypocrisie ou feindre une fausse prière. Nous nous sommes fourrés dans notre trou comme des chiens. N'avons-nous donc jamais un remerciement à envoyer au Créateur ? Ce père demandait au dispensateur des biens d'éviter à sa fille les rudes atteintes du malheur. La mère lui souhaitait un homme économe sans doute et bon travailleur. La fille pleurait, se demandant si, dans cette maison où elle va entrer, elle trouvera la paix, la sécurité au milieu de ses belles-sœurs. Déjà elle a dit à Marianne : « Je me marie, mais je voudrais aller bien loin et vivre pour mon homme ! »

Demain, elle dira *vous* à son épouseur, camarade la veille. Ces liens vont leur imposer le respect.

— J'ai passé une assez mauvaise nuit dans cette boîte. Marianne s'est grattée toute la nuit : moi, j'avais l'appréhension d'étouffer : elle, c'était la peur des puces qui ne manquent jamais dans ces chaumières.

Je mets la tête à la fenêtre... du lit. La maisonnée est

levée : il n'est guère que trois heures pourtant. La mariée de tantôt est à son poste. Elle balaie, range et mélange la farine avec l'eau pour les veaux : ses gros sabots résonnent sur la terre durcie. Allons déjeuner, le temps est froid, brumeux et un bol de lait chaud nous fera du bien. Il faut aussi faire un bout de toilette pour honorer dignement nos hôtes.

La noce. — Voici débouchant sur la lande de fougère les sonneurs (biniou et bombarde) en tête d'une forte bande d'hommes. —Costumes de drap noir, chemise blanche avec col relevé et un nœud de ruban blanc qui leur tient lieu de cravates : ce sont les amis et voisins qui vont chercher la mariée. Montons avec eux. La maison est pleine de monde. Petits et grands sont gourmés dans un bel habit, espèce de veste à col droit, large chapeau de feutre — c'est presque le costume des citadines, — cependant celui-là a plus de caractère. Il y a de beaux hommes, peu de cheveux longs : tous ont l'air un peu empruntés dans leurs beaux habits : on s'y fera. Le maître fait les honneurs de la maison, on nous offre un goûter de bœuf fumé, de lard gras, nous en usons avec un coup de vin ou d'eau-de-vie. Voici les parents, les amis qui nous serrent la main. Et d'autres, car la table est petite pour tant de convives. La mariée descend avec ses compagnes : son costume est ravissant et la fille est jolie sous cet accoutrement. Son pur type armoricain est bien encadré dans sa coeffe toute garnie de dentelles. Son large col si gracieux continue l'encadrement comme les belles collerettes du moyen âge. Un petit châle de dentelles couvre sa taille et donne à son costume un air de maman. — Des bijoux — une croix d'or, un cœur, une grande chaîne, quelques perles, et une grande ceinture bleue brodée en soie de diverses couleurs. Tablier de soie violet clair. Petits souliers ronds du bout et très gracieux, en drap fin, découverts, une large boucle en argent de forme ancienne : un jupon de drap noir qui s'enferme dans

une jupe blanche placée dessus d'une façon très originale, car la nécessité force à prendre des précautions contre la pluie et les ronces. Toutes les autres n'étaient pas moins curieuses et les fines têtes au nez aquilin, aux pommettes saillantes, avec ce beau teint animé et ces yeux fortement dessinés faisaient un beau bouquet quand on s'est rangé devant la maison pour céder le pas à la mariée et à sa fille d'honneur. Deux ou trois pauvres malheureux étaient venus là, armés de leurs fusils, et lorsque les sonneurs eurent dit le chant des adieux sur un ton pleurard qui tire les larmes à ces bonnes gens, tout le cortège se mit en route ; les fusils éclatèrent, les enfants étendirent leurs rubans au-dessus des têtes : un moment plus tard tout le cortège défilait sur la colline parmi les fougères et les genêts : le vent détroussait les coeffes, chiffonnait les dentelles, mais il fallait se rendre à une lieue de là pour la bénédiction. Nous retrouvâmes la noce l'après-midi, à la ferme de Kerliout, mais nous eûmes à lutter contre un grain terrible qui faillit nous faire rétrograder. Enfin nous arrivâmes trempés jusqu'aux os et pûmes à peine trouver un abri, tant les bâtiments étaient bondés de monde.

La ferme de Kerliout est bâtie de l'autre côté de la rivière — ou plutôt bras de mer — sur une petite colline qui descend vers la mer. Les bâtiments sont nombreux, construits en gros blocs de pierre granitique. Des arbres courbés par le vent d'aval garantissent autant que possible les constructions. Au fond, on voit la rade, magnifique nappe d'eau bordée de collines, de terres de labours, de rochers, sur la petite côte qui descend, des tas de pauvres diables abrités derrière des barriques. Ils font un feu d'ajoncs.

— A gauche, se reliant aux bâtiments — quatre grandes tentes recouvertes de toiles à voiles rouges, puis une pile de barriques de vins, des plats en masse, un four à

cuire le pain, des bancs pour placer les plats et tout l'attirail d'un festin en plein air.

La pluie tombe à torrents : tout est perdu, on se réfugie où l'on peut : on étouffe dans les maisons bondées de meubles. Les demoiselles ont peur pour leurs jupes, les coeffes se déforment, les hommes mettent des blouses sur leurs habits. Enfin, c'est gâté.

Pas encore. Voici une éclaircie, le soleil luit et va dessus tout cela. On donne le festin : la cour se remplit de nopceurs qui veulent fricoter. On se dirige vers les tentes — la gaîté renaît. Les plus jolies d'entre les jeunes filles vont faire l'office de servantes, ornées de leurs tabliers blancs à bavettes, la jupe retroussée, elles ont l'air d'un essaim de mouettes ; en voilà par files, courant vers les tentes avec leurs écuelles, les garçons portent le vin : on rit, on « bâfre » furieusement. Après la soupe qu'on mange à même l'écuelle, dans sa cuillère de buis, voici le bœuf dont chacun enlève une éclanche avec son couteau, puis des tripes frites et grasses, un peu croquantes. Le vin circule, on pousse les convives à consommer. Après vient le *Far,* pâté de blé noir sucré et parfumé, cuit au four dans de vastes terrines, c'est le pudding breton, très digestif dans sa façon. Le fin *Far gouen,* composé de fin froment également sucré et parfumé : puis le riz en gâteau et finalement le rôti qui clôt le repas.

Je me trompe : on ne se lève pas de table, sans entonner les grâces. Tous debout, tête nue, on écoute le prêtre : puis on vient vous demander un petit morceau de pain que vous déposez dans un plat selon que vous êtes du côté de la mariée ou du marié ; ceci est une façon de régler les frais de la noce et de régaler ses invités à soi.

C'est une forte noce que la noce du fils de Kerliout : cinq cents invités au moins. Deux bœufs, un veau, dix moutons avaient été sacrifiés pour ce jour pantagruélique. Mais laissons les pochards vider les verres. Le biniou vient de saluer les derniers (manière de se

donner un pourboire) son gousset est garni et il s'achemine avec sa bombarde vers l'aire où sont déjà groupées les danseuses avides de ce plaisir.

Une longue file de gens se tenant par le doigt font un branle curieux : les plus habiles marquent le pas : les autres donnent la mesure, c'est un peu triste,mais cela ne manque pas de charme, surtout dans cette belle verdure qui l'encadre. La danse bretonne n'est pas sensuelle, ni licencieuse : on ne presse pas sa danseuse comme dans la valse : on ne peut guère lui parler, car ce branle vous met continuellement en mouvement.

Le biniou et la bombarde font merveille, laissons-les s'amuser. Voici la nuit et il faut gagner son gîte, fût-il à deux lieues.

Nous avons déjà couché chez une tante à l'*Hôpital*,petit bourg sur la grand'route : cette bonne femme nous a bien accueillis et nous sommes remontés vers la noce encore aujourd'hui : mais ça a été notre jour de réception. Entourés de parents Marianne et moi avons dû prendre place sous la tente près de la mariée : jamais on ne se vit entouré d'un plus grand nombre de cousins et de cousines. Tout le monde reconnaît sa parenté. Le dîner eût été gai et cordial si la pluie ne s'en fût mêlée encore ce jour-là. On trinqua autant que le premier jour : et comme la veille, on dit les grâces après dîner, puis sur l'aire on dansa gaiement. Quelques bons rayons de soleil vinrent raviver la joie. On but pour s'achever sous les buvettes ambulantes et quand nous partîmes la gaieté allait se changer en querelles, mais nous eûmes une véritable ovation et nous emportions avec quelques croquades un souvenir curieux de la noce bretonne.

J'oublie encore la danse grotesque des mendiants qui fit pouffer nos demoiselles et l'étrange concours de gueux bourrés jusqu'aux oreilles des reliefs du festin.

Ce soir on va coucher la mariée. Il y aura la soupe au lait, la cuillère percée, les morceaux de liège, la chan-

son narquoise des loustics et tout ce qui se pourra imaginer de plus drôle. Sans parler des garçons qui viendront, sous feinte d'erreur, ouvrir le lit de la *porquesse* qu'on fera rougir, endêver jusqu'aux larmes. Il y avait un bon patriarche à tête vénérable, souche d'une progéniture belle et nombreuse, c'était l'homme le plus instruit, le plus émancipé de tout le canton. Je suis arrivé pour assister à ses divagations. Il vient de perdre la tête, sa folie est la vanité de la décoration. Il se nomme Jean Cariou et a été maire de sa commune, Hanvec.

... Ce matin, dimanche, nous sommes descendus à la chapelle qui est ici près. L'ancienne église du couvent de Kerohan : construction basse et plus bizarre que belle. Quelques croix tombales entourent le petit enclos qui sert de cimetière. C'est là qu'est enterré le père de Marianne. Nulle trace des anciens possesseurs : un ossuaire, à gauche, contient sans doute leurs os confondus aujourd'hui avec la poussière des manants. Tout ce qui est de l'homme passe et se perd, la nature seule est éternelle. A deux pas de là, au bout du petit sentier, la mer fraîche et la bonne odeur du goémon vient doucement mourir sur le rivage. La source est la même qui a fourni l'eau pure aux moines austères, les pierres sont usées, arrondies, mais les ormes de la grande allée reverdissent à chaque retour du printemps.

Le prêtre nous a manqué de parole. Agenouillés durant une heure sur la pierre froide, les bons Bretons se sont retirés sans messe.

Kerohan. — Notre demeure du moment — vaste chambre aux solives vermoulues, à peine un plancher : deux lits clos : au milieu une table — vaste cheminée — un crochet pour les hardes suspendu au plafond : un banc, deux ou trois vieux bahuts sculptés grossièrement. Dans un tas de décombres on a fait un four à cuire le pain. Les figuiers ont multiplié par hasard. Il y en a cependant un qui doit dater de la fondation du manoir : sur

la porte d'entrée cintrée en granit on lit 1670. C'est tout ce qui reste avec deux grossières fleurs faites au badigeon à l'ocre jaune et rouge. Des sentiers effondrés, en haut une courte allée de hêtres. Il y a maintenant des maisons faites avec des décombres. Voici la croix des vieux tailleurs d'images. On n'a plus cette foi à présent. D'un côté le Christ, de l'autre la Vierge couronnée par un ange : au-dessus, des ornements gothiques. Elle domine la mer, placée qu'elle est dans le chemin qui y conduit.

Hanvec. — Arrivé sur le point culminant de la côte, le pays qui s'étend tout autour du spectateur est très vaste : aussi vaste qu'on peut le souhaiter. Les collines descendent vers un vallon qui s'arrête à la rivière du Faou d'un côté. Au-dessus on voit encore des collines arrondies, couvertes de bois ou de champs jaunis ou blanchis par les blés noirs en fleurs : plus loin voici le Ménéham, la montagne la plus haute du Finistère. De l'autre côté, même étendue et là-bas, bien loin, dans la brume, les montagnes d'Arrez. Bien loin aussi on voit les clochers des villages dominer les collines. Beau pays !

A l'entrée d'une rue de village, voici un tohu-bohu infernal. Les moutons geignent, les veaux couplés marchent peureusement : on bat des cochons qui ne veulent pas avancer : les charrettes sont l'une sur l'autre. Voici une auberge ornée d'un drapeau et d'un bouquet vert. On y boit force cafés. La presse y est : sous la porte en granit on s'étouffe. Sur la place de l'église c'est bien autre chose : les moutons sont en tas les uns sur les autres. La foule est compacte : on s'agite au milieu des bœufs, on se frappe dans les mains. En voilà un qui emporte un mouton dans ses bras : d'autres ont fait un nœud coulant à une corde qu'ils ont passée au groin d'un porc, lequel pousse des grognements terribles, poussé qu'il est par deux paysans. Les hommes sont nombreux. Voici les ouvriers pour la récolte : en voici qui descendent des montagnes et qui viennent acheter un cochon

pour leur fumoir. Les femmes tirent leurs hommes du cabaret où le vin engendre des querelles. C'est un bruit assourdissant. Nous sommes à Hanvec le jour de la grande foire de juillet.

Nous avions un ami de fraîche date qui, quoique natif du pays, s'entendait au mieux avec nous. Nous avons eu le malheur de le perdre aujourd'hui. Il avait nom Tudeilic et aimait trop à courir.

Y a-t-il un pays qui soit beau sans soleil, sans chaleur surtout, si l'on y est enrhumé ou malingre ? loin de toute espèce de secours. Il n'y a qu'une plante de bourrache dans la cour, Dieu soit loué.

C'était aujourd'hui la grande foire du Faou. Partis par un temps très chargé d'électricité, nuages sombres coupés de soleil : la petite ville aux pignons du seizième siècle est bondée de Bretons descendus de tous les coins de la Bretagne. Les Plougastel qui ressemblent exactement aux Napolitains. Bonnets phrygiens, culottes serrées par le bas ; les « brayons-bras » des montagnes avec leurs habits en *pillon* faits de tous les fragments de laine achetés comme chiffons. Espèces de colosses aux larges épaules, vêtus souvent de peaux de mouton, ils vont jusqu'aux confins de la Loire vendre et acheter. On les voit défiler sur les routes derrière de grands troupeaux, montés à la façon des amazones. Ils ont un vaste chapeau de feutre tout dégingandé qui leur sert de toiture. On voit aussi les gros bouchers des environs de Brest, de Châteaulin et d'autres moindres villes. Il faut les voir empoigner la main du Breton qui ne consent jamais, tant qu'on n'est pas arrivé à son chiffre : en vain l'acheteur gesticule, tire une nouvelle pièce, puis encore une, reprend son argent, fait trois pas et revient.

Enfin, le Breton est vaincu, lâche la corde de son veau ou de sa vache, puis compulse longuement son argent, retourne pièce à pièce et ne se décide qu'à la longue à ouvrir son boursicot pour y mettre ses écus.

Certes, c'est autre chose que la mise en scène de l'Opéra, cette fourmilière d'intéressés. Il s'y fait de grosses affaires : mais voici les premières gouttes d'un orage violent : c'est un sauve-qui-peut général : on s'enfourne les uns sur les autres dans tous les bouchons. Les pauvres petits veaux liés par les quatre pattes sont abandonnés dans la place : les vaches, les bœufs et chevaux n'ont plus de guide. Les cochons errent sur la place, les truies entourées de leur nombreuse progéniture cherchent à l'abriter de leur mieux. En attendant on boit la fine décoction de chicorée et toutes les maisons se changent pour la circonstance en débits. Le tonnerre s'en mêle, la pluie descend par torrents, la rivière charrie une boue jaunâtre. C'est un déluge. Voilà quatre heures, la pluie cesse enfin, et chacun court, qui à ses veaux, qui à son cheval, qui à ses porcs. On s'étonne vraiment qu'il n'y ait pas plus de confusion. C'est une foire gâtée.

Nous sommes loin et il faut s'en aller avec le regret de n'avoir pu profiter de cette belle réunion. — Les foires sont rares. — Nous nous embarquons dans une carriole : Marianne sur le banc, moi dans le fond de la carriole, assis sur une paire de gros sabots, nous revenons par le bord de la mer et chaque cahot menace de nous précipiter dans la vase : nous avons de la vase jusqu'à l'essieu. Mais on est encore trop content de se faire voiturer comme veaux, soi et ses provisions de la semaine.

Les enfants de Kerhoan. — Il y en a six d'âges gradués dans la ferme au-dessous de nous. Quand la mère est aux champs, ils se groupent tous au soleil sur les marches du grand escalier de pierre à la rampe sculptée : les plus grands tiennent les plus petits sur leurs genoux. — L'on peut faire une parenthèse sur le passé de ces vieilles demeures seigneuriales. — Il est probable que la gentry qui a construit, à grands frais, ces demeures alors très belles où l'on cherchait, — les murs et fossés en témoignent, — à se mettre à l'abri contre un coup de

main durant les guerres de la Ligue ou plutôt de l'animosité religieuse, n'ont pas songé à la destination future de ces vastes escaliers. Il est vrai qu'il a fallu un cataclysme social pour chasser à tout jamais les usurpateurs du sol et les remplacer par les sabots de la fermière, la boîte à pigeons et le tas de fumier juteux, mais revenons à nos mioches qui trônent, sans plus se soucier, à la place des enfants du châtelain ou sur la rampe où glissait la robe du moine. Voici *Jubique* aux grands yeux noirs, sombre comme un enfant prédestiné, il est impossible de lui arracher un sourire. Son petit bonnet noir orné d'un ruban jadis doré laisse passer une forêt de cheveux dorés, — la petite y fourre souvent ses petits doigts pour déranger un hôte importun. Son nez est un peu large, mais sa bouche est mignonne, comme les amours d'enfants de Prud'hon, — son teint est blanc et mat comme celui d'une enfant gâtée et son pied qui sort de dessous sa petite jupe est fin et blanc aussi. Ses petites mains potelées sont croisées ou soutiennent sa grosse tête. — Elle ne dépare pas l'escalier de granit.

Les autres plus ou moins gais mangent de grosses tartines de pain noir. — Voilà Joisic, l'avant-dernière qui roule de gros yeux bleu de ciel, — son jargon clair et décidé s'entend d'ici, à travers les interstices des planches vermoulues. Les deux cochons fraternisent avec eux, ne viennent-t-ils pas aussi à leurs heures demander la pitance ? Bons voisins toujours en bel appétit, malins autant que bête peut l'être, ils ont constamment l'œil sur la barrière, c'est qu'ils ont découvert ici près un bon champ de pommes de terre qu'il fait bon remuer du grouin.

Le soleil est passé derrière la côte.Voici la courte *Maar Janic* (Marie-Jeanne) qui pousse devant elle son petit troupeau : deux vaches à lait, quelques génisses, une demi-douzaine de moutons variés de laine. Marjanic, son sion à la main, gesticule et crie. Il leur faut aussi une petite botte de foin vert pour la nuit et de la fougère en

guise de paille pour litière. Ceux-là se couchent de bonne heure !

Au logis il y a fort à faire. Les hommes vont rentrer et il faut leur préparer à souper, chacun revient traînant ses jambes et faisant claquer ses lourds sabots sur le caillou : la faucille a fait son jeu : on rentre à la nuit noire, vu que nous sommes en août et que le temps menace : on fait diligence.

Il y a un peu de feu dans l'âtre : c'est toute la lumière du logis. Les hommes s'asseyent sur les grands bancs, des moutons rampent sur l'âtre ; chats, chiens quêtent le souper.

Il est pourtant assez maigre, le souper du soir, et généralement assez sombre. La maîtresse, femme parcheminée à la voix nasillarde, peu avenante, place, d'un air maussade, un plat de lard sur les tables. Le patron tire son couteau, distribue à chacun une tranche de pain noir et une petite portion de porc gras qu'on étale sur le pain. Voilà tout le souper. Pas de boisson, — une jatte et une cruche à la disposition de tous. Le Facousse (grand'père) s'est logé sous la cheminée sur son banc habituel. On échange quelques propos sur les travaux du lendemain. Pendant ce repas modeste, la ménagère loge ses mioches dans les lits : on agite un peu le berceau suspendu du petit Françaïque et déjà chacun a fermé son couteau et s'apprête à s'enclore à son tour. On ne se dit jamais *bonsoir* en breton.

Singulier calcul de ces gens qui vendent leurs pommes à cidre et ne se donnent pas la satisfaction d'une piquette, même médiocre. Jamais le moindre extra, une vie tous les jours frugale et encore frugale le dimanche. C'est peut-être pour cela qu'ils s'intéressent tant à la *noce*.

Les paysans se ressemblent à peu près tous d'aspect. Il y a cependant un abîme entre certains individus quant au but à atteindre. Ils sont âpres au gain, soucieux d'augmenter leur patrimoine. Aussi durs pour eux-mêmes que

les plus pauvres fermiers, ils se refusent encore plus que ceux-ci, et s'ils envoient leurs enfants quelques années à l'école, au retour on ne leur laisse pas perdre une minute : vite aux vaches, vite à la charrue. En faisant ma sortie matinale, je rencontre souvent le pauvre vieux de la ferme d'en bas : sa faucille sous le bras il se traîne encore sur ses deux bâtons, le dos courbé, en maudissant son sort, car il parle tout seul et geint en marchant. Il va encore aux champs et rampant sur ses genoux, il coupe encore sa poignée.

Est-on assez loin du bruit des pauvres humains qui s'agitent là-bas dans cette capitale des bavards et des cocottes ? Le seul *Figaro* qui ait pénétré dans ce lointain est sûrement celui qui enveloppait mes souliers : il fait une drôle de figure ici dans l'herbe, — s'il m'en tombe un fragment sous les yeux, il me semble d'un haut comique. Comment peut-on prendre intérêt à de si piètres cancans ? Il nous serait pourtant impossible à nous-mêmes, de vivre longtemps sans les hochets de la ville, tant nous sommes gâteux ou gâtés.

Il y a en bas une petite chaumière si près de la mer que les vagues viennent en humecter les pierres, elle est si pauvre qu'il n'y a autour qu'un petit lopin de sable avec quelques plantes de pommes de terre toutes desséchées. Point de carreaux : à peine un petit jour pratiqué dans l'épaisseur du mur. A côté un rocher qui forme l'angle de la rivière du Faou, — devant la chapelle grise entourée d'arbres verts et hauts. — Puis enfin un coin de la rade de Brest dominé par les hautes terres. — L'eau limpide et brillante comme un miroir posé à plat et sur cet argent liquide la flotille des petits sabliers aux voiles rouges qui défile silencieusement et se perd derrière un petit cap, espèce d'îlot couvert de moissons jaunies. Derrière, au-dessus, Kerhoan, ses jardins et ses beaux champs dorés, gras paysage coupé de ruisseaux et dominé par le bâtiment du manoir. Je descends souvent dans cet

endroit où je retrouve le calme de la campagne et les odeurs saines des algues. Il y a d'ailleurs un horizon si lointain qu'on peut se croire au bord de la vraie mer. Jusqu'à présent je n'y avais pas aperçu l'ombre d'une physionomie humaine. Hier, quelle n'a pas été ma surprise de trouver assise sur un petit tronc d'arbre couché une mignonne petite fileuse. Proprette, la tête couverte de sa capeline noire, un tablier rosé, sa quenouille garnie de laine noire : une petite femme en miniature et naturellement je tire mon crayon et me mets à croquer la pauvrette qui ne se rendant pas compte de mon action s'est sauvée tout effrayée en dépit de mes appels.

Ce soir j'ai retrouvé ma petite fileuse, mais dans un autre rôle. Assise sur le bord du rivage, elle hélait le matelot d'une barque qui descendait vers Brest, chargée de passagers.Le matelot a accosté la terre et la petite s'est avancée dans l'eau jusqu'au ventre, tendant son sac qui n'était autre qu'un sac de ces coquilles qu'elle cherche à marée basse en furetant dans les cailloux couverts d'algues.

Un renseignement sur Kerhoan. — Le manoir a été fondé en 1613, ainsi qu'il appert d'une inscription gravée sur une pierre du mur, par les Quelyn (?), seigneurs bretons très dévots, ce qui explique ces croix de pierre, belles images pleines d'onction où le côté grotesque touche au sublime comme dans la peinture primitive. Pourtant tout cela date d'une époque de décadence où l'art des Italiens commence déjà à corrompre notre précieux gothique. Fondé, dis-je, par un seigneur agronome, comme il y en avait bon nombre à cette époque où les armes non plus que l'industrie, ni les faveurs de la cour ne pouvaient occuper les plus rustiques, ils se construisirent ces demeures, espèces de réduits fortifiés, et entourés de leurs métayers et gens de corvée qui reconnaissaient la souveraineté du maître, ils vivaient, environnés

d'estime et de considération, emportant le plus gros de la récolte.

Tout cela durait depuis des siècles lorsque survint la Révolution. Chassés de leur manoir par la peur, plutôt que par le danger, ils abandonnèrent tout, confiant à de vieux domestiques fidèles le soin d'enterrer les objets précieux. C'est ainsi que la chapelle du vieux manoir recéla pendant des années le trésor du manoir, la forte vaisselle d'argent massif, les brocs, les hanaps ciselés. Tout cela était si bien caché que les acquéreurs récents ne s'en doutèrent jamais. Les vieux domestiques moururent, mais les exilés avaient l'œil sur le trésor, et rentrés en possession du manoir paternel, les Quélyn actuels firent démolir la vieille chapelle et l'on retrouva intacts, dit le vieux fermier, tout ce qui avait été caché, tant on avait pris de précautions. Il reste cependant avéré qu'il y avait deux cachettes, dont l'une conserve encore son trésor. Mais que sont devenus les meubles : les lits à colonnes, les bahuts, les crédences armoriées, plus trace de tout cela !...

La vie du campagnard breton se compose en somme d'un régime particulier, peu varié, peu agréable, et qui pourrait au besoin s'augmenter de quelques douceurs. Je regrette toujours pour eux de les voir boire à même la cruche, tandis qu'ils pourraient se donner une piquette passable s'ils avaient plus de soin de la pomme. Leur pain noir n'est pas toujours agréable, difficile à digérer pour les habitants. Il est assez sain pour le travailleur. Les enfants en bâfrent un nombre énorme de tartines... Il n'est pas rare de voir disparaître chaque jour une de ces énormes boules de son ne pesant pas moins de 18 ou 20 livres dans une maison pourvue d'enfants. La détresse sera grande cette année où l'avoine est complètement perdue. Si encore le blé noir donne, on pourra faire des crêpes : mais la crêpe coûte des peines infinies, — c'est presque le luxe dans l'ordinaire. — Voilà sa confection.

La farine de blé noir est délayée dans une grande quantité d'eau, — quelquefois un peu de lait y est ajouté, alors la *crêpière* (je fais le mot) place l'une auprès de l'autre deux plaques d'environ 30 ou 35 centimètres de diamètre. On les chauffe avec de la fougère, du jonc marin ou quelques brindilles d'herbe — ceci fait on passe dessus un corps gras, beurre ou graisse, puis l'habile femme verse une petite jattée de pâte très claire, l'étend avec une espèce de petit rateau, puis la crêpe prise, elle l'enlève avec une grande spatule de bois et la pose habilement sur l'autre tôle où la cuisson est complète. — C'est un rude métier, en été surtout. — J'ai vu la sœur de Marianne suer à faire frémir, sa grosse chemise collée à la peau.— C'est qu'il faut en confectionner quelques centaines dans les bonnes maisons. — Fraîches et passées dans un peu de beurre salé, c'est un assez bon régal. Dans la soupe grasse ou dans la soupe au lait, c'est un délicieux pain. Les autres mets bretons ne m'ont pas encore séduit, je l'avoue.

— Une conversation de l'aînée des enfants du fermier, 8 ans environ, — une gamine à l'œil froid : « — Ta mère ira-t-elle au pardon de Rumengol ? — Je crois bien, elle a toujours le pied levé. — Et ton frère ? — Oh ! elle le plantera sur son cul, et s'il pleure nous lui donnons du pain... — Et ton père ? — Oh ! mon père, il ne sort pas, il est trop loup. — Irez-vous aussi ? — Oui, — après une pause,et touchant la robe de Marianne, — ma petite sœur pourra devenir aussi une demoiselle. Elle n'est que barbouillée ! — Mais elle ne sait pas le français. — Maman la mettra à l'école, elle l'a dit. Vous aussi, d'abord, vous avez été élevée comme nous, vous aviez aussi des sabots ! — Mais si ta mère ne t'envoie pas à l'école, tu ne sauras jamais parler français ? — Eh bien, j'irai à la ville et j'apprendrai. — Tu ne veux donc pas rester à la campagne ? — Oh ! non, on mange trop de pain noir et on marche nu-pieds ! »

— Charlotique, une pauvre vieille qui nous fait nos commissions et qui va de porte en porte demander sa vie. Elle avait pourtant un peu de bien, un petit champ, des vaches. Il a fallu établir les enfants. Et à présent les enfants ont des enfants : ils ne peuvent plus loger ni nourrir la pauvre vieille qui est forcée de mendier.

— Nous rencontrons un individu de forte taille. — « Voilà le taureau (le tarreau) ! » — « Pourquoi l'appelle-t-on ainsi ? » — « Je ne veux pas le voir, il a fait mourir ma tante. » — « Comment cela ? » — « Il y avait dans la ferme là-bas un beau fermier très délicat de santé qui faisait cultiver par ses domestiques. Il avait voyagé à Paris et il avait rapporté toutes sortes d'instruments perfectionnés qu'on ne connaissait pas ici, et puis des vaches énormes comme il n'y en a point en Bretagne. Placé au séminaire de bonne heure, il était revenu sur sa ferme à la mort de son père et avait épousé ma tante, une paysanne riche, belle, qu'il conduisait souvent à la ville où ils passaient un certain temps. Ils n'avaient pas d'enfants. L'homme était appelé par les Bretons « le poitrinaire ». Enfin il mourut il y a quelques années, laissant tout son bien à sa femme qui continuait à faire valoir lorsque de méchants bruits se répandirent sur le compte de la belle Bohan. Elle était enceinte et l'on mit bientôt la chose sur le compte du Tarreau qui s'en vantait en effet. La Bohan humiliée accoucha bientôt et l'on venait de la délivrer d'un premier enfant, quand le médecin dit : « Il y en a encore un autre. » La pauvre femme ne prononça que ces mots : *Jesus Maria*. Elle était morte.

Autre touchant le Tarreau. — Le même individu avait été pris pour domestique dans une ferme dont le maître était atteint d'une maladie de langueur depuis longtemps et ne couchait plus avec sa femme : ce qui n'empêcha pas la dame de devenir enceinte et d'accoucher bientôt, au désespoir du triste invalide qui voulait dépenser le peu de force qui lui restait à tuer sa femme. Il était dans

un triste état quand il alla déclarer la naissance de son enfant qu'il ne voulait pas reconnaître. De retour chez lui, il fut saisi d'une nouvelle rage et voulut se précipiter sur sa femme : ses forces le trahirent : on dut le mettre au lit où il mourut peu après en maudissant l'infidèle. Le Tarreau épousa la veuve, espérons que ça mettra fin à ses prouesses.

— L'air est frais : un peu d'agitation dans les feuillages qui promènent leurs ombres dentelées sur le chemin bordé de hêtres. Le gazon moussu est d'un vert frais, le feuillage du hêtre est bronzé : on croirait que tout cela ne passera jamais, tant c'est tonique et vivant. Le champ est couvert de blé mûr et d'orge barbelée. Le blé noir pousse à vue d'œil et grandit sur la tige rouge : ses feuilles sont tendres, sa fleur est odorante. Il est vivace et bien abrité derrière les haies où il peut onduler sans danger. Le ciel est très vif au-dessus de tout cela et de ces majestueux nuages frangés d'argent sort une lumière qui court partout. De grandes ombres ambulantes font les chemins éblouissants par endroits. Partout du mouvement, de la vie, des chants d'oiseaux, une susurration des abeilles, mystérieuse musique qui se fond dans la grande harmonie des fleurs des gros massifs d'arbres sombres, une couleur douce qui lie le grand tout dans son harmonie délicate. On se laisse aller à la jouissance ineffable qu'il y a au fond de l'œuvre divine : c'est la communion en plein air, à la face du Créateur.

Pourquoi faut-il placer au milieu de ce paysage une pauvre image de la décrépitude humaine ? Nous sommes dans le chemin où s'enfonce la chaumière de Rossaden. Les portes sont grand'ouvertes. Nous allons au lit. Personne. Enfin dans le petit préau,espèce de jardinet enfoui, entouré de pruniers, nous trouvons la pauvre *mame*, couchée sur un lit de fougère et d'algues marines. Elle peut à peine respirer. Elle est maigre, chétive et pousse une plainte qui ressemble à un gémissement parlé. Marianne

lui fait avaler un peu de vin et d'eau : elle ne veut rien prendre, elle a la fièvre et sa face hâve et blême est complètement décolorée. Elle demande un peu de café, c'est la seule chose qui la tente. Là-haut, dans les arbres à fruits, les moutards avec l'insouciance de leur âge détruisent et abîment tout. — Au fond, là-bas, dans le champ, le père coupe son orge : il mange sa soupe, entre et sort sans prononcer un mot.

— Du grain sur une toile à voile, des sacs, des vans, une grande fille debout, pieds nus, la main sur la hanche, avec une grâce digne de Léopold Robert : elle agite son van, espèce de tambour basque d'où s'échappe une fine poussière. Opposée à la lumière qui argente les eaux de la rade, elle se détache vigoureusement. A ses pieds une grosse gaillarde, puissante de poitrine, accroupie sur les genoux, remplit le van qu'elle passe à sa sœur. Derrière, un champ de blé descend vers la mer, quelques pruniers à droite : un vrai décor ! Sous un prunier, une vieille, un enfant vêtu de rouge, deux autres femmes.

— *Une histoire que Marianne m'a contée dimanche.* — Il y aura deux ans bientôt, le choléra sévissait furieusement. Ces pauvres paysans dépourvus de soins mouraient comme des mouches. Il y avait grande besogne chez le fossoyeur de la chapelle qui, très vieux, tomba malade à son tour. Son petit-fils dut prendre la pelle et la pioche. Or le fléau s'abattit juste à ce moment sur le village et les premiers dont il dut creuser la tombe furent ses frères et ses parents. Le courageux jeune homme ne faiblit pas, mais une épreuve plus terrible lui était réservée. Sa fiancée, atteinte à son tour, après avoir vu partir tous les siens, était abandonnée dans la chaumière en deuil. Il y courut, mais son dévouement devait être impuissant. Le lendemain il l'ensevelit et lui creusa sa tombe à son tour, mais quand il voulut la couvrir de terre, les forces l'abandonnèrent, il tomba sur le bord de la fosse. Et la terreur était telle que personne n'osa le relever, tout le monde

se sauva. Le vieux prêtre seul le prit dans ses bras et le porta à sa petite maisonnette qui n'était qu'à deux pas. Le délire le tourmenta pendant vingt-quatre heures ; quand le sentiment lui revint, il fut effrayé et pria Dieu de lui envoyer la terrible maladie. Ne pouvant porter les yeux sur cette terre entourée de beaux arbres qui recélait toutes ses affections, il se jeta dans un bateau qui passait et partit pour on ne sait où. La maison était vide. Une femme, la plus faible du logis, un vieillard accablé et un pauvre idiot qui riait de tout ce qu'il voyait autour de lui, ne comprenant rien au mystère environnant.

Il est resté absent près de deux années, lorsque dernièrement, il est revenu pour fermer les yeux de son aïeul et aider la pauvre veuve à élever deux marmots restés orphelins et le pauvre idiot, qui ne rit plus et suit partout son frère qui cultive à cette heure le petit patrimoine de la famille.

Aussitôt qu'on fouille le moindrement dans cette pauvre humanité on y trouve des plaies cachées, des misères. — Le ver rongeur est au cœur de tout cela...

— Nous avons été voir le père Cariou, vénérable bonhomme dont la tête est détraquée. Folie singulière. Il veut embrasser l'impératrice, aller trouver le pape, se faire décorer et mille aberrations semblables. Troyon voyait de l'or partout, lui c'est l'espèce de folie vaniteuse. On l'a mis dans une vieille maison inachevée, les bras amarrés derrière le dos : il se plaint à fendre le cœur : il gémit. Il est devenu gênant, et tout ce petit monde qui l'entoure ne serait pas fâché d'entrer en possession de ces champs, de ces fermes. Il ne faut donc pas vivre longtemps quand on a deux sous...

Vous voyez le paysan former des tas de gerbes, charger d'immenses charrettes et sur l'aire s'amonceler des tas de grain. Cela vaudra cher le sac cette année. — Vous lui demandez s'il est content : il vous répond invariablement : « Heu ! le seigle est perdu, l'avoine est perdue ! »

Partout sur les hauteurs, dans les vallons, on entend le bourdonnement des batteuses qui travaillent activement : les chevaux surexcités par le bruit du *tambour* font un rapide manège, les travailleurs sont nombreux : la machine avale les gerbes les unes après les autres avec une sorte d'avidité. Les hommes arrachent des charretées de gerbes, tandis que les femmes, armées de fourches, de rateaux, font voler la paille et mettent le grain en tas. L'air est plein de poussière et c'est à peine si, au milieu de cette atmosphère chaude, on aperçoit les travailleurs, tellement la poussière les estompe. Les femmes du voisinage sont là, pieds nus : elles travaillent avec ardeur. En un jour ou deux on expédie la récolte tout entière, mais il faut vingt ouvriers, quatre ou cinq chevaux, mais que de sueurs épargnées à ces pauvres gens qui pendant quinze jours ou trois semaines battaient au fléau.

15 août. — *Le Pardon de Rumengol.* — Nous l'attendions avec une certaine anxiété, ce Pardon qui n'était pourtant pas le plus grand de l'année. Ce matin nous nous sommes acheminés de bonne heure vers le Faou. Là les paysans arrivaient de toutes les directions. Le temps menaçait, les coups de soleil promettaient de la pluie, malgré cela la route était couverte de pèlerins. Nous faisons route avec les gens de Plougastel qui vont pieds nus, un petit bâton blanc à la main. Leur costume est superbe, et la désinvolture de ces femmes est tout à fait particulière : elles ressemblent à des dames, — beaucoup plus franches que les paysans qui ont l'air guindé. Le plus drôle c'est leur charretée d'enfants, un amas de mômes dorés, rouges, verts, violets, jaunes, une vraie orgie de couleurs chaudes. Sur la route, à une lieue du Pardon, voilà les malingreux spéculateurs de ces grands jours. — Couverts de haillons, ils vous montrent des plaies hideuses, des membres coupés, quelquefois une épouse vêtue à peine et une nichée d'enfants bien venants et même bien venus. Ces gueux procréent comme

chiens et chats. Entremêlant latin et breton sur un rythme qui tient de la plainte et du plain-chant, ils vous chantent un *Pater Noster* et vous appellent : « Frères, voyez cette pauvre famille déshéritée qui vous implore, ces pauvres malheureux ne peuvent pas gagner leur pauvre vie, donnez à Dieu qui vous le rendra dans son saint Paradis, rachetez-vous du Purgatoire. » Je n'essayerai pas de traduire cette harangue à jet continu qui va leur procurer une soif ardente. Plus loin, en voilà une qui n'a pas de bras, ce qui ne l'empêche pas de présenter une protubérance à l'abdomen qui prouve que si elle n'a pas pris son *époux dans ses bras,* ils n'en ont pas moins trouvé moyen de concourir à l'acte de la procréation. — En voilà qui ont l'air peints en vieux bois, en pain d'épice : ils vous présentent des plaies affreuses et disent tant de *Pater* que c'est à dégoûter tout chrétien honnête. Mais passons après avoir distribué quelques sous à cette plèbe bretonne. — Nous allons trouver de bien plus gros mendiants...

(*Le manuscrit s'arrête ici.*)

EUGÈNE BOUDIN.

DEUX ÉPITRES FAMILIÈRES

—

A Madame Aïda de R***.

Princesse, il est minuit. Je songe, sous la lampe
D'une auberge étrangère où passe mon destin,
Et mon âme est semblable à quelque vieille estampe
Où brille en tons fanés un éternel matin.
Lumineuse et glacée, une nuit de Provence
Baigne l'heure où je suis de rêve et de grésil,
Et c'est comme le pas d'un ange qui s'avance,
Que ce silence pur au bord de cet exil.
J'ai relu longuement tous mes vers — et les vôtres,
Princesse : et je sais mieux mon sort et sa fierté.
J'ai compris sans rougir, que j'eus plus que les autres,
Et qu'en dépit des jours mon trésor m'est resté.
Je me suis souvenu, car le passé demeure,
De votre Chatterton et de Cophetua ;
J'ai vu qu'il ne faut pas que leur étoile meure,
Et que l'Amour fait mal, mais jamais ne tua.
La douleur ne s'apprend qu'après beaucoup de plaintes,
— La mienne avait peut-être encore à m'enseigner,
Et parfois elle pose une main belle et sainte
Sur notre cœur, après l'avoir bien fait saigner :
Alors, un court moment qui vaut des jours sans nombre,
On comprend son destin, qu'on sait cruel mais beau,
Et l'on entend chanter une voix douce et sombre,
Qui surplombe la vie et passe outre au tombeau.
Moi, je sais quelque jour qu'un peu de gloire blanche
Rayonnera, plus tard, de ces vers doux-obscurs,
Mais que tout leur orgueil sera cette pervenche
Que leur versaient de loin vos yeux constants et sûrs.
C'est pourquoi je vous donne en cette nuit lointaine,

Pareille à tant de nuits d'Ailleurs et de Jadis,
Ces vers, pareils à l'eau d'une noire fontaine,
Qui revète l'azur, les oiseaux et les lys,
— Pareils à l'eau du puits qui s'égoutte en lumière,
Pareils au rûcher gris qui s'épuise en douceur,
Pareils au rucher gris qui s'épuise en douceur,
Et pareils à vos yeux de princesse et de sœur.

Nov. 1921.

—

A Fagus.

FAGUS, *je pense à vous et je viens vous le dire,*
Simplement, pauvrement, sans raison, sans façon :
Si vos pensers parfois en rêve m'entendirent,
Ces mots parviendront bien jusqu'à votre prison...
Votre prison, Fagus ? mais elles sont plus d'une,
Hélas : vous êtes homme, et poète, et chrétien ;
Et, comme la princesse errante sous la lune,
Votre grande âme est loin de tous nos entretiens.
Mais je la rejoindrai dans la forêt du monde,
Fagus : je franchirai les portes tour à tour ;
Pauvreté, solitude, et Paris, foule immonde,
Et ce génie enfin, roi farouche en sa tour,
Tout, j'écarterai tout sans parole et sans lutte,
Pareil au serviteur qui, n'étant rien, peut tout,
Et qui n'a qu'à poser ses lèvres à sa vûte
Pour, rêveur éveillé, pouvoir passer partout :
Il a marché longtemps, traversé bien des salles
Vides, erré le long d'immenses corridors,
Monté puis descendu d'innombrables dédales,
Et croisé tout un peuple triste et des bruits d'or
Infâmes, et des voix affreusement mortelles,
Et des rires pourris de blasphème et d'ennui...
Les rumeurs s'éloignaient. Silence.
Et soudain, telle
Qu'un porche de douceur sur une sainte nuit,
Une clairière bleue ouvrait son ciel d'aurore,
Et la campagne heureuse était un paradis.

« Ici, l'automne est doux », dit une voix sonore :
Fagus était assis à l'ombre de midi.
— Il est midi, Fagus, au ciel et sur la terre,
Et le soleil de Dieu caresse tous les fronts.
Il n'est pas que douleur au cœur des solitaires,
Et vous êtes Fagus qui riez aux affronts.

Nov. 1923.

ALPHONSE MÉTÉRIÉ.

LE CENT MÈTRES

—

La foule s'étage au creux des tribunes et la piste cendreuse aligne ses rubans de chaux. Au départ, six bustes penchés d'où coulent des bras blancs. Et, debout, derrière eux, raide, un Monsieur noir qui tient un pistolet.

C'est la finale du cent mètres.

Courir, puis toucher le premier ce large fil de laine qui barre le fond des minuscules avenues, c'est tout. Onze secondes cela dure. Pendant ces quelques pulsations, spectateurs et coureurs, débarrassés du souvenir, oublient le monde.

Les entournures des maillots cernent les deltoïdes. Sur les bras, les triceps mouvants s'effacent et cordent tour à tour. Les doigts raidis mordent le sol des ongles. Une force s'y appuie qui tout à l'heure servira. Les reins ont des courbures de cerceau, la tête prolonge la voussure des épaules, les yeux, face au sol, d'un regard horizontal coupent, là-bas, le fil de laine.

Cuisses et jambes pliées sont des ressorts cassés en angle aigu ; les mollets pétrissent leur boule ; les jarrets tiennent la détente. Tout cela bouge imperceptiblement. Ramassée, la machine humaine refrène des sursauts de pur sang. L'élan se comprime... les quarts de seconde, comme une pluie de feu, tombent sur les épaules nues.

L'homme noir dit :

— Préparez-vous !

Le canon de son pistolet pointe le ciel.

L'avertissement électrise les veines du coureur, le visage cligne d'un tic qui s'ignore.

« Préparez-vous » : deux, trois secondes, le temps de l'ultime préparatif... puis le coup de feu.

Les six acceptent le supplice d'attendre. Leur corps oscille, cherche le point propice qui favorise le départ. Faire passer leur centre de gravité sur ce point, au moment où claque le signal, c'est un chef-d'œuvre.

Aux poignets battent les secondes, des jets de vif argent fulgurent sous la peau que hérisse une invisible chair de poule. Des évanouissements de muscles font fluider la vigueur qui s'évapore. Mais des hommes, les moins nerveux, se durcissent pour mieux bondir, comme une balle.

Ils comptent mal.

— Partir trop tard... trop tôt ! pensent-ils.

Soudain un maillot déboule. Le silence du pistolet, une brève rumeur venant des gradins, le ramène.

— Préparez-vous !

Le temps s'émiette. Trois hommes détalent. Les trois autres, debout sur place, mains levées, se désespèrent. Plusieurs coups de pistolet lapident les envolés qui, colère au cœur, freinent leur course. Ce faux départ ravage leur musculature. Mais toutes se redressent, vite apaisées.

D'un bloc ils sont partis.

Les premières foulées s'arrachent du sol, petites, heurtées, rageuses, et comme s'il y avait une courte voûte, très basse, au-dessus d'eux, les bustes, sur sept, huit mètres, restent courbés, épaules et tête en tas, pendant que sur les dos dansent à qui mieux mieux les coudes pointus.

Jusqu'ici, aucun des coureurs n'a pris sa manière. Le temps qu'il faut saisir n'a pas permis au corps de se glisser dans son élan familier qui seul assure la captation des forces, et, partant, la vitesse. C'est un tumulte, un bouillonnement maladroit, incertain, qui se traduit par de menues ondulations de la course.

Si puissant fut l'effort que la machine se décale. Mais

voici l'équilibre. La vigueur, douce, huilée, s'infiltre dans les muscles. L'athlète, redevenu lui-même, va disputer sa chance.

Le torse redressé, d'aplomb sur le bassin entre l'envol des poings et des coudes, la foulée se dégrossit, s'allonge, s'affine, genoux hauts, très hauts ; et, dessous, les pieds, à longueurs égales, découpent le terrain.

La ligne des sprinters s'infléchit. Des maillots, en un lent glissement, se dépassent. Les spectateurs, aspirés par cet élan, vibrent déjà, debout. Mais la vie la plus intense flamboie sous le front des hommes.

Plus rien n'est que leur course. Inconsciemment, ils devinent que leur vitesse n'augmentera plus. Cependant, afin de la maintenir pareille, ils arrêtent le jeu des poumons. Respirer avant les quatre-vingts mètres gaspille une parcelle de ce temps qui vaut de la gloire. Par surcroît, ainsi qu'un supplicié qui subtilise un peu de sa douleur en criant, lui, le coureur, escamote l'effort par des grimaces de damné. La face s'étire, se creuse et puis se tord. Sur les muscles tourmentés, comme se ride l'eau d'une vasque, un léger froissement rose. Au milieu, clouant le souffle, les dents humides jettent leur éclair blanc.

L'œil ne distingue pas les alentours, mais l'athlète pense à l'adversaire, au fil de laine.

— Gagner, oh ! gagner ! crie son cœur.

Il n'est pas possible qu'il soit battu. Nul ne le pourra vaincre, car le vol rapide de ses bras allège le buste, lève les genoux, et les poings durs, crispés de vouloir, défoncent l'air hostile.

Ah ! une ombre à gauche. Cette ombre le poignarde. Pour l'annuler, sa course oblique vers elle, frôle la chaux, repart. Une autre silhouette à droite. Il recule, s'enlise et se débat entre ces ailes qui avancent. Il veut remonter. Aussitôt les coudes s'écartent, rament sans propulser. La tête, soudain baissée à la recherche d'une force, se re-

dresse, devient droite, s'incline un peu, beaucoup, en arrière, pendant que s'élargit l'éclair des dents. La foulée s'écartèle, se raccourcit, trépigne ; la gorge, à souffles courts,égrène des râles de détresse. Lhomme est vaincu.

Ils sont deux à vingt mètres de l'arrivée, un rouge, un vert. Aux tribunes s'accroît le tumulte et couvent les hourras.

Toute la course ils sont restés liés sur la même ligne. Ni l'un ni l'autre n'a gagné le moindre centimètre. Ils se voient mal : à peine les boules blanches des poings et des genoux qui jonglent.

L'un de l'autre ils ont peur. Une secousse d'orgueil mate cette peur, mais le sursaut dérange la foulée et l'allure des coudes. La poitrine, de guingois, offre un seul pectoral à l'immobile fil de laine. Les traits se crispent davantage ; la bouche puise une grimace profonde dans l'argile des muscles, la tête tourne à demi sur le pivot du col où saillent, en réseau, des nerfs exacerbés.

Les deux hommes respirent vite, une seule fois. Ils poussent. Toute la machine gémit. C'est une explosion et une agonie, un malaxage de la douleur et de la joie, la fusée d'un espoir et les ténèbres d'une chute. Un couloir les sépare. Eux, à cause de cet espace, ne peuvent à l'avance se connaître vainqueur, étant trop éloignés.

Cinq mètres encore. Ah ! n'être plus qu'un jet, la flèche qui se plante.

Et alors, pour mieux concentrer le dernier bond dans les jarrets, ils crispent les paupières et se font presque de la nuit. Puis, le fil là, tous deux, ramenant droites leurs épaules, les seins gonflés, se jettent... avec un ahan de bûcheron... comme un fardeau.

Une immense rumeur emplit le stade.

— Le vert gagne, dit un chronométreur.

Le maillot rouge sourit, très pâle ; et le vert, joyeux, écoute la fraîcheur des hourras couler dans sa poitrine.

LOUIS-HENRY DESTEL.

LA THÉORIE PASTORIENNE DES MALADIES CHRONIQUES ET LE PROBLÈME DE LA SYPHILIS HÉRÉDITAIRE

—

I

La durée de la vie humaine augmente. Les maladies aiguës deviennent rares, et la mortalité qu'elles déterminent diminuera encore lorsque les lois de leur prophylaxie seront mieux connues et mieux appliquées. Mais la santé humaine reste mauvaise, parce qu'elle dépend des maladies chroniques, qui sont devenues, *relativement*, plus fréquentes et sont aujourd'hui la cause principale de la mortalité.

Nous savons, depuis Pasteur, que les maladies aiguës, en dehors de celles qui sont dues à des causes physiques, — à un traumatisme, — à une intoxication, — s'expliquent par l'infection de l'organisme, l'invasion d'agents pathogènes. Choléra, fièvre jaune, dysenterie, fièvre typhoïde, pneumonie, fièvre puerpérale, érysipèle, rougeole, scarlatine, diphtérie, méningite cérébro-spinale, rage, tétanos... sont l'effet de causes animées, vivantes, de microbes qui pénètrent dans un organisme non immunisé, réceptif, et y cultivent. L'histoire d'une maladie aiguë est celle d'une lutte entre cet organisme et un parasite spécifique ; lorsqu'elle guérit, une immunité — plus ou moins complète, plus ou moins durable — s'est établie, le malade se retrouve dans un état normal.

Mais nous ne savons pas encore ce que sont les maladies chroniques : les médecins ne s'entendent ni sur leur mécanisme, ni sur leurs causes, ni même sur leur définition. Les chapitres relatifs à leur étiologie, dans les livres de médecine, sont d'une extrême confusion ; j'ai parlé à leur sujet de *salade étiologique* et le mot ne me semble pas trop fort.

Les notions répandues dans le public sont celles qu'admettent les médecins eux-mêmes. Comme ceux-ci, les laïques croient qu'il existe des maladies du cerveau, de la moelle épinière, du foie, du rein, des poumons, bref, des *maladies locales*.

Nos livres de pathologie décrivent des maladies aiguës et chroniques du cœur et de l'aorte, péricardites, myocardites, endocardites et aortites (1). L'origine des formes aiguës n'est plus discutée et n'est pas discutable : elles sont la suite d'infections générales, qui provoquent une inflammation locale, mais se manifestent, en même temps, par de la fièvre et d'autres signes généraux, parfois d'autres localisations sur d'autres organes. Les parasites colonisent au niveau de telle ou telle région cardiaque, mais l'organisme a été et reste infecté tout entier : une infection générale précède, provoque, accompagne une infection locale.

Il n'existe pas, à vrai dire, de maladies aiguës, mais des *affections* aiguës du cœur, dues à une *maladie* générale, à une infection, streptococcique, pneumococcique, rhumatismale ou autre.

L'origine des « maladies chroniques », péricardites, myocardites, des endocardites, qui se localisent surtout

(1) On donne le nom de *péricarde* à l'enveloppe séreuse du muscle cardiaque, le nom de *myocarde* à ce muscle lui-même divisé après la naissance en deux cavités indépendantes (cœur droit, cœur gauche), le nom d'*endocarde* à la séreuse qui tapisse la face interne de ces cavités. L'*aorte* est l'artère qui part du ventricule gauche et, par ses subdivisions, conduit le sang rouge, oxygéné, à tous les organes du corps.

au niveau des orifices et des valvules du cœur, amenant des insuffisances, des rétrécissements ou des rétrécissements associés aux insuffisances, reste encore obscure. Depuis l'ère bactériologique, on leur attribue souvent une origine microbienne : on suppose qu'une infection a laissé des reliquats, des « séquelles », ou même une inflammation chronique, qui peut persister pendant vingt ou trente ans et amener la mort à la suite des désordres dont elle est la cause.

Un grand nombre de « maladies » du cœur seraient ainsi des maladies locales, consécutives à des infections disparues, à des lésions cicatricielles déterminées par une infection aiguë passagère. Parfois celle-ci s'est manifestée par des signes précis au cours ou à la suite d'une pneumonie, d'une diphtérie, d'une scarlatine ; presque toujours elle est restée latente, inaperçue au moment où elle a déterminé les lésions cardiaques.

L'existence de ces infections, qui n'ont pas fait leur preuve à l'origine, que rien ne démontre dans la suite, est un *postulat* de la médecine contemporaine.

Il est bien difficile cependant d'attribuer à la plupart des maladies chroniques le mécanisme que je viens d'indiquer pour les maladies du cœur. Au niveau du système nerveux, du poumon, du foie, du rein, d'autres organes, elles ont, sauf de rares exceptions, comme les affections aiguës, une évolution : un début obscur, suivi d'une période d'état au cours de laquelle elles s'aggravent ; les lésions s'étendent, se multiplient, les symptômes s'accusent. Parmi les maladies cardiaques mêmes, une myocardite, une aortite, donnent l'impression d'inflammations actives, qui se développent peu à peu, et dont la thérapeutique doit chercher à arrêter les progrès. Le processus de cicatrisation, de « sclérose », qui accompagne les « maladies chroniques », ne peut être comparé à celle qui suit une brûlure de la peau : ici, la cicatrice est immédiate, définitive ; dans ces « maladies », l'état

scléreux s'établit peu à peu, se généralise ; il semble révéler l'action de causes persistantes.

§

Les problèmes relatifs à l'origine des maladies chroniques du cœur sont compliqués par l'existence de l'artériosclérose : elle se traduit, chez de nombreux malades, au niveau du myocarde, de l'aorte, des parois artérielles, du rein, par des lésions dues à une condensation, à une « sclérose » des tissus conjonctifs ; assez souvent des plaques calcaires, « athéromateuses », à la face interne des gros vaisseaux : le tout a été associé pendant la vie à une hypertension artérielle.

L'artériosclérose apparaît encore à de nombreux médecins comme une maladie héréditaire, liée à un état diathésique, qu'on appelle arthritisme, qui se révèle souvent chez les artérioscléreux par la goutte, le diabète, diverses affections de la peau, des troubles articulaires : l'artériosclérose serait une *maladie constitutionnelle*, ainsi, bien entendu, que toutes les maladies locales du cœur dont elle peut être le point de départ.

Une maladie chronique du cœur peut donc, au dire des auteurs actuels, être due à des causes pastoriennes, externes, dont j'ai déjà parlé, mais aussi à un état morbide, congénital, à l'artériosclérose, parfois favorisée dans son développement par des excès alimentaires, le surmenage... : favorisée, mais non déterminée, indépendante, à son origine, de toute cause externe.

Maladies de cause externe, de cause interne, maladies créées par des agents qui pénètrent dans l'organisme ou maladies créées par l'organisme lui-même, les deux conceptions s'opposent. Nous retrouvons, à l'occasion des « maladies chroniques », les théories de la médecine prépastorienne, qui sont exprimées avec éclat, il y a près de cinquante ans, lors des discussions historiques

de l'Académie de Médecine. L'infection purulente, pour Pasteur, est due à des germes, à des parasites ; sans germes, sans parasites, pas d'infection purulente. Ses adversaires croyaient à « l'intériorité » du « principe » de l'infection purulente et acceptaient la formule lapidaire sous laquelle Pidoux avait résumé les idées de la médecine prépastorienne : *La maladie est en nous, de nous, par nous.*

Ces idées sont toujours vivantes, elles s'expriment à l'occasion de l'étiologie de presque toutes les « maladies chroniques ». La médecine accepte, à leur sujet, les hypothèses pastoriennes, mais ne veut pas abandonner les hypothèses prépastoriennes. Au niveau de tous les organes, du système nerveux en particulier, nous trouvons des maladies chroniques attribuées à des causes externes, d'autres que l'on croit nées de l'organisme : souvent, et ce fait révèle le désordre qui règne dans l'esprit médical,une même maladie est attribuée par un même auteur, tantôt aux causes pastoriennes, tantôt aux autres.

L'épilepsie,pour ne prendre qu'un exemple, serait due à des infections, comme les maladies chroniques du cœur ; comme celles-ci, quand elles dépendent de l'artériosclérose, elle serait également le résultat de l'hérédité morbide. Cette cause, purement métaphysique, explique (?) encore de nombreuses maladies, qu'on l'invoque sous la forme vague d'états diathésiques, ou la forme plus précise de « maladies du germe » (Apert), existant en fait dès la fécondation, se révélant, se manifestant, sans qu'on sache pourquoi, à un âge quelconque.

Les recherches de laboratoire, anatomiques et surtout bactériologiques, ne permettent pas de choisir entre ces hypothèses. Comment démontrer, du reste, qu'une « maladie chronique » du cœur, qu'une « maladie » du système nerveux, est due à une infection, si l'on admet que celle-ci n'a existé qu'à l'origine et a disparu au moment où ses effets se révèlent ? Comment démontrer,

d'autre part, le rôle de l'hérédité ? Il semble que la médecine soit parvenue à un point mort ; les problèmes étiologiques sont tranchés par des affirmations dont il est impossible de prouver la valeur.

Que faire, de plus, contre des maladies qui ne sont pas dues à une cause agissante ? Les maladies pastoriennes peuvent être prévenues, lorsque le mécanisme de la transmission microbienne est connu ; le typhus est dû à la piqûre du pou, il suffit d'épouiller les malades pour empêcher la contagion, ou de mettre les individus sains à l'abri des piqûres.

D'autres peuvent être guéries par des moyens séro ou chimio-thérapiques, ainsi de la diphtérie, de la méningite cérébro-spinale.

D'autres peuvent encore être prévenues en mettant les organismes en état d'immunité préalable, ainsi de la variole.

Mais que faire lorsque l'origine de la maladie doit être cherchée dans l' « hérédité morbide », l'hérédité « neuro-pathologique », l'hérédité « arthritique » ? L'hygiène ne suffit pas à les prévenir ; la thérapeutique ne peut qu'atténuer des effets ou lutter contre des symptômes. La médecine, toute puissante contre l'infection aiguë, est désarmée. Les médecins qui admettent les théories prépastoriennes restent sceptiques, lorsqu'on leur parle de la guérison d'une maladie chronique dont ils font une maladie du germe, d'une maladie qui s'accompagne de lésions, de sclérose, quel qu'en soit le siège — et traitent volontiers de charlatans les médecins qui leur en parlent. Ce sont des esprits résignés et fatalistes, des thérapeutes qui n'ont jamais eu la foi, ou l'ont perdue de bonne heure.

§

Un fait, des plus curieux, confirme cependant le rôle de l'hérédité. Nous connaissons les maladies chroniques

qui se répètent dans une même famille, s'observent chez des parents et leurs enfants, des frères et des sœurs, et qu'on retrouve parfois pendant trois ou quatre générations. Ces « maladies familiales » sont nombreuses ; en voici un exemple :

La « maladie de Basedow » (goître exophtalmique) est caractérisée par l'hypertrophie du corps thyroïde, une exophtalmie, une tachycardie et un tremblement spécial. Dans un cas d'André Bergé et Schulmann, 6 enfants nés d'un même père sont basedowiens ; — dans un cas de Zelenew, une femme basedowienne a 4 enfants basedowiens ; — dans un cas de Leredde et Drouet, une femme, dont le père est basedowien, est atteinte, elle a une sœur et deux cousins germains atteints de la même maladie.

La liste entière de ces « maladies familiales », dont les lésions peuvent atteindre, en dehors du système nerveux, du système osseux, du corps thyroïde, le cœur, le rein, le foie, la peau... comprend bien une cinquantaine de types morbides, et ce nombre s'accroît sans cesse, depuis que l'attention est attirée sur des coïncidences qui n'étaient pas remarquées il y a peu d'années.

Le nombre des maladies locales — je parle toujours des maladies chroniques — est illimité, et c'est un fait qu'on ne peut remarquer sans une certaine inquiétude. Tel auteur décrit cinq ou six maladies de l'estomac et tel autre une dizaine ; le nombre des maladies du système nerveux ou de la peau dépasse la centaine pour quelques-uns et est beaucoup moindre pour les autres. On décrit d'ailleurs des maladies qui ne s'accompagnent d'aucune lésion, qui sont de purs « syndromes » : c'est ainsi que des médecins d'enfants étudient parmi les maladies du système nerveux les tics, l'onanisme, les terreurs nocturnes, le bégaiement et l'onychophagie. De même la migraine, la dyspepsie, la constipation, la diarrhée,

l'hémoglobinurie, la syncope, ne sont que des syndromes cliniques, dépourvus de toute base anatomique.

Ainsi comprise, la classification nosologique obéit à des raisons d'ordre pratique, mais elle n'a aucune valeur au point de vue philosophique ; le terme maladie est un vêtement qui habille les faits pathologiques les plus divers.

L'école actuelle croit qu'un organe peut être atteint d'une maladie, sans que l'organisme lui-même soit intéressé, autrement que par les désordres créés par cette maladie même. Elle croit qu'il existe des maladies du cœur, qui détermineront, au cours et à la fin de leur évolution, des troubles du rein, du poumon, du foie, de la circulation générale ; qu'il existe des maladies du système nerveux, latentes depuis la fécondation, de même que des maladies d'autres organes, des maladies du larynx, de la vessie, du tube digestif, mais que les unes et les autres sont, à leur origine, des maladies indépendantes, limitées à l'organe qu'elles atteignent. La médecine étudie des lésions, décrit des symptômes, — elle étudie l'étiologie pour mémoire, sous une forme académique, en énumérant à peu près au hasard les causes les plus diverses. L'école actuelle mérite ainsi le nom d'école topologique que je lui ai donné.

Quel est le rôle de l'hérédité en pathologie ? Est-il vrai qu'elle puisse être la cause première, nécessaire, de certaines maladies ? Quelles sont les limites de l'hérédité morphologique, physico-chimique et de l'hérédité pathologique ?

On ne peut répondre à ces questions sans exposer les faits qui se dégagent de l'étude des infections microbiennes de caractère chronique, dont il me reste à parler.

Le caractère d'un enfant, son intelligence, ses facultés de travail, dépendent du milieu où il vit, de son éducation, elles dépendent surtout du caractère, de l'intelli-

gence, des facultés de ses parents. Mais un enfant dont le développement cérébral est arrêté, un débile, un arriéré est un malade ; s'il meurt, l'étude des méninges et du cerveau révélera fréquemment des lésions, et tout nous permet de croire que celles-ci existent, dans des cas nombreux où les moyens actuels ne permettent pas de les découvrir. De même dans toutes les « maladies » mentales. Parler de « dégénérescence », autrement que pour constater un état morbide qui peut s'aggraver d'une génération à une autre, en faire une cause active, c'est admettre une hypothèse qui ne satisfait pas l'esprit d'une manière complète, qui ne mène à rien d'utile au point de vue prophylactique et thérapeutique.

II

Je crois que les maladies chroniques locales, sans exception, comme les maladies aiguës locales, sont dues — en dehors des cas où elles sont d'origine traumatique ou toxique — à des infections générales, à la localisation de parasites, sur tel organe, telle ou telle région d'un organe. Il n'existe que des *affections* chroniques dépendant de maladies générales chroniques et il est facile, dans cette hypothèse, de comprendre le caractère artificiel de la nosologie contemporaine. Le choléra, la fièvre typhoïde, la diphtérie, sont des maladies créées par la nature : un ulcère d'estomac, une insuffisance mitrale, une hémorrhagie cérébrale, sont des syndromes, créés par l'esprit humain dans son effort pour entrer en contact avec la nature (1).

Il existe des maladies chroniques, que j'ai laissées de côté jusqu'ici, qui sont des infections, des maladies microbiennes, comme les maladies aiguës, mais dans lesquelles l'immunité ne s'établit pas, après la période

(1) Leredde, *La syphilis et l'école topologique. Nouvelles études sur la syphilis*. Maloine, Paris, 1921.

d'invasion, ou plutôt s'établit sous des formes qui n'assurent pas la guérison, tout en limitant les désordres de l'infection et en atténuant celle-ci. Depuis le début, jusqu'à leur fin, on trouve, dans les unes et dans les autres, comme dans les infections aiguës, des causes, actives et agissantes, qui en commandent l'évolution et la rendent intelligible.

Passons sur les « mycoses » assez rares (sporotrichose, actinomycose), la lèpre, infection exceptionnelle en France, les « leishmanioses », et d'autres maladies des pays chauds, le paludisme, rare dans notre pays, maladie aiguë qui passe à l'état chronique par suite de la persistance du parasite (hématozoaire de Laveran), en particulier dans la rate. Etudions seulement deux grandes maladies microbiennes, la tuberculose et la syphilis, dont la fréquence est extraordinaire, dont la gravité est extrême à ce point qu'elles sont, à elles deux, les plus meurtrières de toutes les maladies humaines (1).

Le début *réel* de la tuberculose se fait presque toujours en bas âge : elle atteint la plupart des individus et est, à son origine, une infection aiguë généralisée, parfois mortelle, en général atténuée, qui ne se manifeste par aucun signe clinique. L'immunité s'établit, sans être complète, l'infection générale s'éteint, en laissant quelques foyers résiduels ; quelques bacilles survivent dans les ganglions lymphatiques et y vivront jusqu'à la mort.

Nous avons tous été, à de rares exceptions près, et nous restons tuberculeux, atteints d'une maladie de gravité nulle et qui ne se développe pas au cours de l'existence, dans la plupart des cas. Dans d'autres, l'infection se réveille au cours de la vie, et se réveille sous la forme d'une « maladie » locale. Ce sera, en général, une tuberculose pulmonaire, précédée quelquefois d'une pleurésie, —

(1) La mortalité annuelle, due à l'une et à l'autre, dépasse largement en France le chiffre de 200.000 par an (mortalité totale : 700.000).

ailleurs une ostéo-arthrite, une péritonite ou une entérite tuberculeuse.

Ici encore, le terme « maladie » est un terme incorrect. De même qu'une péricardite aiguë n'est en fait qu'une affection aiguë du péricarde, la phtisie pulmonaire n'est qu'une *affection* du poumon, due à une maladie générale, la tuberculose, l'infection par le bacille de Koch. Une adénopathie, une entérite, une arthrite tuberculeuses, sont des *affections* bacillaires des ganglions, de l'intestin, d'une ou plusieurs articulations, mais non des *maladies* des ganglions, de l'intestin, ni des *maladies* articulaires.

Le professeur Poncet, de Lyon, a cru, il y a une quinzaine d'années, que la tuberculose, sous ses formes atténuées, peut déterminer de nombreuses affections considérées comme des maladies chroniques. Certes, nous ne connaissons pas d'une manière complète le « domaine » de l'infection bacillaire, nous ignorons encore certaines de ses formes — mais nous ne pouvons comprendre la tuberculose sans bacilles. Nous sommes fondés à croire que partout où il y a des bacilles,la preuve de la tuberculose, quand elle ne peut être fournie par l'examen direct, peut l'être par l'inoculation chez les animaux du laboratoire. Nous ne connaissons pas les frontières réelles de la tuberculose : les preuves expérimentales démontrent qu'elles ne débordent pas très largement le cadre actuel et la théorie de Poncet n'a pas survécu à son auteur.

§

La syphilis, par contre, apparaît aujourd'hui comme la cause d'un nombre immense de « maladies locales » qui ne sont plus que des affections syphilitiques. Son domaine s'étend, il envahit la pathologie tout entière. Reste à en déterminer les limites ; la chose n'est pas des plus faciles.

L'histoire de la révolution syphiligraphique, à laquelle nous assistons en ce moment, est des plus intéressantes.

Jusqu'à la découverte du spirochète, qui en est le parasite, par Schaudinn, en 1905, la syphilis a été caractérisée par des lésions de la peau et des muqueuses, d'aspect spécial, de structure différenciée, et des lésions des organes profonds, de structure identique.

La maladie présente d'ailleurs, à son début, une évolution originale. Son premier accident est un « chancre », qui naît au point d'inoculation ; six semaines plus tard, survient, sur le tronc, une éruption, une roséole accompagnée d'érosions des muqueuses, d'angine... Les malades, qui ont eu ces accidents, se savent souvent syphilitiques, mais certains, surtout des femmes, ignorent leur maladie, les accidents initiaux étant restés inaperçus.

Les lésions du début, celles qui surviennent plus tard au cours des périodes « secondaire » et « tertiaire », sont enfin curables par les agents antisyphilitiques.

Vers 1880, le professeur Fournier reconnut qu'une « maladie » du système nerveux, l'ataxie locomotrice de Duchenne, tabes actuel, attribuée par les neurologistes à l'hérédité « neuro-pathologique », se rencontrait chez des syphilitiques avec une telle fréquence que 85 ou 90 % des malades présentent, soit des antécédents précis, soit des traces certaines de syphilis. Il en est de même de la paralysie générale (méningo-encéphalite), qui est la forme la plus grave de l'aliénation, maladie toujours mortelle, que les neurologistes expliquaient de même par des causes métaphysiques, hérédité, dégénérescence. Fournier put conclure à l'origine syphilitique du tabes et de la paralysie générale malgré l'absence de toute lésion de structure semblable à celles de la peau. Ses idées s'imposèrent peu à peu, malgré la résistance opposée par les aliénistes et les neurologistes, s'appuyant sur des raisons d'ordre doctrinal.

La découverte du spirochète — ou tréponème — n'a pas apporté, contrairement à ce qu'on aurait pu croire, de grands progrès dans la connaissance du domaine de la syphilis, le parasite ne pouvant être découvert au cours de la vie, à de rares exceptions près, et étant même très difficile à reconnaître dans les pièces d'autopsie.

Cependant le Dr Noguchi, suivi par Levaditi, Aug. Marie et autres, a pu démontrer sa présence dans les lésions du tabes et de la paralysie générale et confirmer ainsi d'une manière définitive les recherches de Fournier sur les rapports de ces « maladies » et de la syphilis.

La révolution syphiligraphique date véritablement du jour où Wassermann, appliquant une découverte de Bordet et Gengou, reconnut l'existence d'altérations du sérum sanguin propres à la syphilis.

La réaction de Bordet-Wassermann est une réaction spécifique, qu'on sait aujourd'hui appartenir à la seule infection syphilitique (en dehors de certaines maladies tropicales), qui apparaît vingt jours après le début du chancre, dont l'intensité croît jusqu'au début de la période secondaire et s'atténue ensuite, qui obéit enfin aux traitements antisyphilitiques, tout comme les lésions organiques dues au spirochète de Schaudinn.

Nous sommes amenés à attribuer à ce parasite et à classer dans le domaine de la syphilis toutes les « maladies locales » dans lesquelles la réaction spécifique est d'une fréquence anormale. Ainsi des aortites, de l'angine de poitrine, des cirrhoses du foie, des néphrites chroniques et d'un nombre important de maladies du système nerveux, en dehors même de la paralysie générale où la réaction est cent fois sur cent positive, à la période d'état, et du tabes où la réaction est normalement positive. Nous sommes amenés à croire que, parmi ces maladies, les unes, comme la paralysie générale, sont

constamment dues au spirochète, d'autres, comme les aortites, l'angine de poitrine, l'anévrysme de l'aorte, d'une manière presque constante, d'autres enfin, comme les cirrhoses du foie, où la réaction est positive 25 ou 30 fois sur cent, d'une manière fréquente, d'autant mieux qu'on peut parfaitement bien être syphilitique, tout en présentant une réaction négative.

III

La révolution syphiligraphique, due à l'étude de la syphilis acquise, prend aujourd'hui une ampleur nouvelle grâce à l'exploration du domaine de la syphilis héréditaire.

Seul, parmi les parasites qui déterminent les maladies humaines, le spirochète passe de la mère à l'enfant au cours de la grossesse et détermine une *hérédo-infection.*

Lorsque l'enfant est une fille, il peut même passer aux enfants de celle-ci. La syphilis héréditaire de seconde génération est d'une fréquence extrême, et nous devons admettre, en saine logique, l'existence d'infections de troisième et de quatrième génération, sous des formes, d'ailleurs, de plus en plus obscures, de moins en moins virulentes.

D'après les recherches que j'ai faites, l'infection se transmet de la mère aux enfants d'une manière à peu près fatale ; on l'observe, quand on emploie les moyens d'étude nécessaires, dans des cas même où la mère a été soignée d'une manière rigoureuse par les méthodes actuelles. Je me hâte d'ajouter que le traitement amène, quand il est bien fait, une énorme atténuation ; les enfants naissent avec les apparences d'une santé normale et paraissent à l'abri des conséquences les plus précoces de l'hérédo-infection.

La syphilis héréditaire ne préserve pas de l'infection acquise. Un fait, un seul, limite l'extension indéfinie de

la maladie ; la transmission de l'homme à la femme n'est pas fatale, lorsque l'union s'est faite longtemps après la contamination du premier, lorsque le mâle a été traité d'une manière rigoureuse par les moyens que nous connaissons aujourd'hui. Mais cette transmission est d'une extrême fréquence : un très grand nombre de femmes mariées à un syphilitique sont contaminées ; presque toutes, dans les milieux ruraux par exemple, sont malades sans le savoir.

Tout ceci permet de prévoir la fréquence de la syphilis héréditaire qui paraît supérieure à celle de la syphilis acquise, laquelle paraît atteindre le dixième de la population et même le cinquième dans les très grandes villes.

Il existe, d'une manière certaine, en France, plusieurs millions de syphilitiques héréditaires, dont les uns sont des infirmes, des « dégénérés », dont les autres paraissent d'une santé normale ou seulement d'une santé débile. Chaque année, l'infection congénitale, due au spirochète de Schaudinn, fait disparaître, semble-t-il, quarante ou cinquante mille enfants avant terme — cette infection étant la cause habituelle des fausses couches et des avortements — tue quarante mille enfants de 0 à 5 ans ; cent mille survivent, exposés à toutes ses conséquences (1).

§

L'étude de la syphilis héréditaire et de son domaine est des plus difficiles, aucune méthode ne permettant de la reconnaître de suite dans la plupart des cas, *quels que soient les moyens de recherche.*

Parfois le diagnostic peut être posé, en raison de la présence de signes spécifiques, analogues à ceux qu'on

(1) Leredde : *L'organisation de la lutte contre la syphilis héréditaire et la circulaire du Ministre de l'Hygiène du 16 juin 1923.* Rapport à la Ligue nationale française contre le péril vénérien. Paris 1923.

observe dans l'infection acquise : lésions de la peau, des muqueuses, lésions osseuses, ou de « stigmates » caractéristiques, altérations des dents, de la cornée, du squelette, du crâne en particulier. Assez souvent la réaction de Bordet-Wassermann est positive. Plus fréquemment elle reste négative ; comme toutes les réactions biologiques, elle est d'une sensibilité insuffisante, et ne permet pas de découvrir les formes atténuées, celles précisément dont le diagnostic est difficile.

Chez la plupart des hérédosyphilitiques, le diagnostic ne peut être qu'un diagnostic de présomption.

Un fait est constant : tout enfant hérédosyphilitique est né nécessairement d'une mère syphilitique ou hérédosyphilitique, dont l'infection est souvent ignorée, très souvent obscure, ce qui a permis de croire, pendant longtemps, qu'un enfant peut être infecté du fait de son père sans que la mère le soit elle-même.

Mais si les enfants des femmes syphilitiques sont atteints en général de la même maladie que leur mère, nous ne pouvons affirmer qu'ils le soient toujours. L'existence de la maladie chez une femme ne permet pas d'affirmer celle-ci chez ses enfants ; elle est encore un signe de probabilité de la plus haute importance, et les probabilités augmentent lorsque la santé des enfants n'est pas normale, quels que soient les troubles qu'ils présentent.

En général, un diagnostic de présomption, quand il a été établi après une analyse sérieuse des faits, se confirme, lorsqu'on soumet les malades au traitement, par les agents antisyphilitiques. Les symptômes se modifient, les altérations du milieu sanguin, du liquide céphalo-rachidien s'atténuent d'une manière graduelle, mais on comprend, et c'est ce qui nous intéresse, à quel point l'impossibilité de reconnaître de suite l'infection congé-

nitale, d'avoir la preuve immédiate et certaine de sa présence, gêne les recherches médicales et peut amener des discussions entre médecins.

Qu'on en juge. Certains, parmi les médecins d'enfants, trouvent, sur cent nourrissons vus dans une consultation hospitalière, trente hérédosyphilitiques ; d'autres n'en trouvent que cinq pour cent. Tel médecin nous dit que sur 20 enfants atteints *d'idiotie mongolienne*, il a trouvé 12 hérédosyphilitiques, tel autre répond qu'il en a trouvé 1 seulement sur 12.

Les statistiques administratives impriment qu'il meurt à Paris 80 enfants hérédosyphilitiques par an, — mais le diagnostic n'est fondé que sur la présence de signes de certitude : le chiffre réel paraît être de trois ou même de quatre mille !

Lorsqu'on examine des enfants nés de mères syphilitiques, on découvre chez eux les affections les plus variées.

J'ai relevé, par exemple, les affections que j'ai rencontrées dans une centaine de cas : 14 présentent des affections de la peau, depuis l'eczéma jusqu'à l'ichtyose et à la pelade, 12 des affections du squelette, 26 des affections du système nerveux, hémiplégie, méningite chronique, arriération mentale, neurasthénie, épilepsie, paralysie agitante, chorée chronique, hydrocéphalie, vertiges, migraines, tabes, rachialgie, sciatique, 8 des affections de l'œil ou de l'appareil auditif, 14 des affections cardio-vasculaires variées, 12 des affections du tube digestif, 3 une « maladie » de Basedow, etc... Aussi nombreuses, aussi variées sont les affections qui se rencontrent à la seconde génération. A l'exception de la goutte, de la lithiase biliaire et de la lithiase rénale, il n'est pas une affection chronique qui ne paraisse, dans certains cas, pouvoir être attribuée à la syphilis acquise ou héréditaire.

Cette liste permet de juger de l'infinie variété de manifestations qui toutes peuvent disparaître par le traitement antisyphilitique lorsqu'il est appliqué au moment où elles apparaissent. On a ainsi la preuve de leur origine. Et si on prend pour règle, comme il faut le faire aujourd'hui, de rechercher d'une manière systématique l'hérédosyphilis chez tout malade atteint d'une affection chronique, *quelle qu'elle soit*, de la rechercher suivant les méthodes nécessaires, par les moyens cliniques et de laboratoire, d'étudier les parents des malades, leurs frères et leurs sœurs, on la rencontre à tout instant, quelquefois sous une forme certaine, plus souvent sous forme de syphilis de présomption, dont l'existence sera démontrée par les résultats du traitement d'épreuve; on se convainc de plus en plus du rôle immense que la syphilis héréditaire, en dehors de la syphilis acquise, joue en pathologie humaine.

§

Reprenons l'exemple des « maladies chroniques » du cœur, dont j'ai parlé au début de cet article. Les cardiologues reconnaissent maintenant que la syphilis en est la cause fréquente, beaucoup plus que le rhumatisme lui-même. Encore n'ont-ils pas cherché jusqu'ici l'infection congénitale avec le soin, suivant les méthodes qu'il faudrait employer dans tous les cas. Les malades atteints de myocardite chronique, de pouls lent permanent (dû à la lésion d'un faisceau spécial du muscle cardiaque), sont fréquemment des hérédosyphilitiques, quand ils ne sont pas atteints de syphilis acquise. De même, ceux qui souffrent d'angine de poitrine, de même ceux qui sont atteints de lésions valvulaires dues à une endocardite, au moins de lésions de l'orifice aortique ou de rétrécissement mitral — ou d'aortites. L'artériosclérose elle-même est due très souvent à la syphilis congénitale, si l'on en juge par sa fréquence chez les victimes

de cette infection et le fait que les hypertendus jeunes sont, d'une manière normale, des syphilitiques héréditaires.

En dehors des maladies du cœur, la mortalité due aux maladies chroniques est surtout la suite de maladies du système nerveux. Il n'est pas une seule de celles-ci qui ne puisse être due à la syphilis héréditaire, quand l'infection acquise n'est pas en jeu...

Et nous savons aujourd'hui que sur cent aliénés, quarante présentent une séroréaction sanguine positive. Or, la réaction est habituellement négative chez les hérédosyphilitiques et de nombreux aliénés présentent des signes, des « stigmates » qui peuvent être dus à l'infection spirochétique congénitale.

Et voici que les maladies familiales elles-mêmes paraissent reconnaître la même cause, ne sont plus des maladies du germe, mais des affections syphilitiques. L'hérédité a un rôle, elle détermine la localisation, elle crée des lieux de moindre résistance. Mais les lésions, l'évolution, sont le résultat de l'action du spirochète. Toutes les « maladies familiales » dans lesquelles la syphilis a été recherchée, non d'une manière superficielle, mais avec soin, par les méthodes actuelles, peuvent être d'origine spirochétique. Restent seulement des maladies où des recherches n'ont pas été faites, ou ont été faites par des moyens insuffisants : jusqu'à nouvel ordre, nous pouvons conclure qu'il n'existe pas de maladies *par génération spontanée*, que leur existence reste à démontrer (1).

Les syphiligraphes actuels ne méritent pas le reproche, qu'on leur fait toujours, qu'on a fait à tous leurs devanciers, de voir la syphilis partout ; ils veulent, et c'est bien leur droit, la chercher partout, connaître les bornes de son empire. A la conception « topologique » de la

(1) Leredde : *Existe-t-il des maladies par génération spontanée ? Syphilis et maladies familiales*. Presse Médicale, 1922.

médecine, ils opposent une conception « étiologique ». Pour eux, la pathologie toute entière est une pathologie pastorienne ; il n'existe pas de maladies créées par l'organisme ; toutes les maladies sont de cause externe : traumatique, toxique ou parasitaire. Les grandes maladies humaines sont des infections aiguës ou chroniques ; les unes et les autres déterminent des affections aiguës ou chroniques, des syndromes. Et il n'existe pas de maladies locales, en dehors de celles qui se développent sur des régions directement accessibles à l'action des causes externes.

A ceux qui n'acceptent pas leur manière de voir, qui croient à l'existence de maladies locales en nombre illimité, les syphiligraphes répondent par les faits : tel malade présente une réaction sanguine, qui démontre la présence de la syphilis dans des cas où on ne l'avait jamais cherchée, tel autre, atteint d'une « maladie » jugée incurable, guérit, sous l'action du traitement antisyphilitique : l'enquête familiale révèle l'existence de l'infection chez ses parents, chez des frères ou des sœurs, parfois chez des grands-parents.

Les médecins n'ont plus le droit de se dispenser des recherches nécessaires, et ceux qui protestent, en ce moment, contre les tendances de la syphiligraphie contemporaine sont toujours des médecins qui ne les ont pas faites, qui n'ont pas étudié de près les questions relatives au diagnostic de la syphilis, qui tranchent, par de simples négations, des problèmes étiologiques d'une importance capitale, et s'appuient, pour contester les résultats du traitement antisyphilitique, sur l'observation de malades, devenus incurables, parce qu'on a négligé de les soigner, à la période où il était presque toujours possible de les guérir, et surtout à celle où il était facile de prévenir les conséquences de la syphilis.

Combien d'enfants survivraient, combien ne seraient pas imbéciles, arriérés, sourds-muets, aveugles, épilep-

tiques... si les médecins recherchaient l'infection, dans tous les cas, chez tout enfant dont la santé n'est pas absolument normale, et chez ses parents par les moyens nécessaires, avec la patience nécessaire, et la traitaient par les moyens actuels !

D'ailleurs, parmi les affections chroniques dont la médecine actuelle fait encore des maladies locales, toutes ne sont pas dues à la syphilis, acquise ou héréditaire. Nous ne connaissons pas, je l'ai déjà dit, les limites exactes du domaine de la tuberculose, toutes les conséquences de cette infection, et il existe assurément d'autres infections chroniques, dont nous commençons à soupçonner l'existence. La tâche de la *médecine étiologique* sera de déterminer la part exacte qui revient aux unes et aux autres. Il est certain, toutefois, que l'histoire de la syphilis en constitue le chapitre essentiel, d'autant qu'un malade atteint d'une affection quelconque, d'une affection tuberculeuse en particulier, peut être un hérédosyphilitique, et que le spirochète de l'infection congénitale paraît assez souvent « faire le lit » du bacille de la tuberculose.

IV

Je voudrais faire prévoir les conséquences, au point de vue social, au point de vue humain, des recherches dont je viens de parler et de l'extension de la doctrine pastorienne à toutes les maladies de notre espèce.

J'ai dit, au début de cet article, que la mortalité est actuellement le résultat des maladies chroniques, mieux vaudrait dire des infections chroniques, plus que des infections aiguës.

Contre les infections chroniques, nous sommes armés, aussi bien que contre les infections aiguës.

La tuberculose disparaîtra, quand la lutte antituberculeuse sera organisée avec la collaboration active de

tous les médecins, et lorsque les pouvoirs publics auront enfin compris qu'il faut s'attaquer aux taudis où elle se développe.

La syphilis disparaîtra, beaucoup plus rapidement, grâce aux méthodes de stérilisation, qui permettent de supprimer les accidents contagieux, chez tout malade, de prévenir toute contamination nouvelle, lorsque ces méthodes sont appliquées dès l'apparition du chancre.

Ainsi notre espèce, dans les pays civilisés, sera affranchie, au cours de ce siècle, des maux innombrables que détermine la maladie, des misères matérielles et morales dont elle est la source. Sauf accidents, l'homme aura une vie longue et une vie saine, mourra presque centenaire et conservera, jusqu'à l'extrême vieillesse, sa vigueur physique et son intelligence ; il sera tué par des infections aiguës, pneumoniques ou autres, par des microbes qu'il héberge à l'état normal et qui deviennent pathogènes lorsque la résistance organique est affaiblie par la nature.

L'humanité n'aura jamais accompli un progrès plus grand ; elle le devra tout entier à la science et à la méthode expérimentale, appliquée par un savant français à l'étude des maladies qui l'affligent.

Dr LEREDDE.

LE GAGNE-PAIN DE STENDHAL [1]

(1830-1842)

Dans le manuscrit d'*Henri Brulard*, au verso du feuillet nº 807, Beyle écrivit ces quelques lignes : « Travail à Cività-Vecchia : trois ou quatre heures seulement du 24 février au 19 mars 1836, le reste au métier », et il ajoutait, immédiatement après le dernier mot, entre parenthèses, « gagne-pain ». Ce métier aux fins alimentaires, c'était le Consulat. De 1830 à 1842, Beyle fut titulaire du poste de Trieste, puis de celui de Cività-Vecchia. S'y montra-t-il supérieur à sa tâche et digne d'être fait ambassadeur ? Balzac a dit oui et Farges (2) l'a répété, mais Albert Sorel a dit non (3)... En revanche, il semble qu'il y ait eu unanimité d'opinion sur sa façon d'être consul. « Sinécure », fredonnait Alfred de Musset dans des stances badines adressées à son frère ; « résidence à Cività-Vecchia ou révocation », grondaient les bureaux du ministère ; à Rome, enfin, les insinuations et les réticences du chancelier Lysimaque Tavernier mettaient en émoi quelques membres de l'Ambassade. Il faut, croyons-nous, faire appel contre ces jugements défavorables.

(1) Nous nous sommes servi pour cette étude du tome III de la *Correspondance* réunie par Paupe et Cheramy et de la *Vie d'Henri Brulard* éditée par H. Debraye, chez Champion. Nous avons aussi trouvé, dans les archives du Consulat de France à Rome, des documents inédits, qui complètent fort heureusement ce qui a été publié jusqu'ici. Nous sommes heureux de remercier M. François Charles-Roux, Conseiller d'ambassade, M. Barois, secrétaire d'ambassade, et M. Gachet, consul de France, qui ont fort aimablement aidé à nos recherches.

(2) Farges : *Stendhal diplomate. Rome et l'Italie de 1829 à 1842*, Paris, Plon 1892.

(3) Albert Sorel : *Lectures historiques*, Paris, Plon 1894 : voir *Le consulat de Stendhal*, pp. 153-167.

De 1830 à 1842, Beyle fut en même temps fonctionnaire et homme de lettres ; cette dualité était nouvelle en lui. De 1800 à 1814, il avait été presque constamment au service de l'Etat sous des formes diverses. De 1814 à 1830, demeuré sans emploi, il avait fait métier d'écrire. Allait-il, en 1830, maintenir un harmonieux équilibre entre ses deux professions ?

Si Beyle se fit nommer consul en 1830, après une inutile démarche auprès de Talleyrand (1) en 1814, ce ne fut pas par un irrésistible penchant pour cette profession ; mais, grâce à elle, il allait pouvoir satisfaire à ses besoins d'argent sans trop heurter ses goûts. Il était « tombé avec Napoléon » et la demi-solde du grade d'adjoint aux commissaires des guerres ne lui fut pas payée sans difficulté. En 1819, la mort de son père le mit en face d'une situation désastreuse ; cependant, il ne se laissa pas abattre, et, soulignant l'insensibilité avec laquelle de riche il était devenu pauvre, il écrivit au Baron de Mareste le 1er septembre 1819 :

J'ai déjà ma demi-solde, environ huit cents francs, plus une rente viagère de 1.800 francs ; si je trouve de quoi me faire une rente viagère de 400 francs, je ne prends pas de place, sinon je sollicite.

La vente de ses œuvres ne lui donna pas le supplément de ressources qu'il espérait et il lui fallut « solliciter ». En 1828, une place de 1.700 francs, aux Archives, lui échappa ; en 1830, Molé, devenu ministre des Affaires étrangères sous la Monarchie de Juillet, promit un consulat à Mme de Tracy et à di Fiore qui lui recommandèrent Beyle.

Cosmopolite par goût et aussi parce que le régime napoléonien l'avait accoutumé, comme tant d'autres Français, à ne plus connaître de frontières en Europe, sachant l'italien, l'anglais et un peu d'allemand, Stendhal devait éprouver de l'intérêt pour ses nouvelles fonctions, surtout si elles l'appelaient en Italie. Il crut, un moment, obtenir le

(1) Farges : *op. cit.*, p. 255.

poste de Livourne, mais ce fut à Trieste qu'on le nomma, avec 15.000 francs de traitement, le 26 septembre 1830.

« A Trieste, *in mezzo ai barbari* », avait-il écrit tout de suite à son ami Mareste, et c'est au même confident qu'il adressait, le 4 décembre, ces lignes désenchantées : « Je suis comme Auguste, j'ai souhaité l'empire, mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu. Je crève d'ennui... » Il le répètera souvent, mais il ne démissionnera pas cette fois, comme il fit, en 1802, pour sa sous-lieutenance. Bien au contraire, il craignit de la part de Metternich cette hostilité dont il avait déjà éprouvé les effets à Milan en 1821 et en 1828 : « Etre obligé de trembler pour la conservation d'une place où l'on crève d'ennui ! » Aussi, bien qu'à l'ennui s'ajoutassent une cuisine indigeste et le froid, Beyle s'efforça à faire son métier ; il lui trouva des charmes. « Il est bon, honnête, agréable en soi, paternel », disait-il à de Mareste le 17 décembre ; il alla à Fiume pour étudier le commerce des blés du Banat, il projeta d'aller à Cattaro, mais Vienne refusa d'agréer le nouveau consul. Il demanda Palerme, ou Naples, ou Cadix ; on lui attribua le poste de Cività-Vecchia (5 mars 1831).

C'était une chute sensible. La nouvelle résidence, port principal des Etats romains, n'était cependant qu'un village d'environ sept mille habitants, « un trou qui ressemble fort à Saint-Cloud, si ce n'est qu'il est beaucoup plus laid », d'après Beyle, et le traitement du consul était fixé à 10.000 francs seulement. Or, après les journées de juillet, la situation d'un Français y était délicate : le prédécesseur de Stendhal, le baron de Vaux, venait de l'éprouver à ses dépens. Malgré seize ans et demi de service, on le destituait, peut-être parce que les fonctionnaires pontificaux l'accusaient d'avoir fait descendre les armes du pape de la porte du Consulat pour y arborer les trois couleurs. Qu'allait-on penser de l'auteur de certaines pages des *Promenades dans Rome* ou de *Rome, Naples et Florence*, un homme à qui les brigands, c'est-à-dire les libéraux révoltés, étaient

bien capables de sauter au cou et de dire : « Nous vous aimons » ? Repoussé par Metternich, Beyle allait-il être agréé par le Saint-Siège ? Il fut dans l'incertitude pendant près de quatre mois. Il ne croyait pas avoir à Rome un avocat convaincu dans la personne de l'Ambassadeur de France, le comte de Saint-Aulaire. Il le savait doctrinaire, ami de Guizot, et n'attendait de ce chef que de mauvais offices.

Il dut donc ruminer longuement l'amertume de sa situation et nous comprenons ces plaintes à ses amis de Paris : « Ah ! que n'ai-je une chaumière et quinze cent francs dans la rue Saint-Roch ! » Ce qu'il écrivait à Mme Ancelot le 1er janvier 1831, il le répéta maintes fois sous une forme à peine différente, mais il accepta tout de même son sort. Il avait dit un jour qu'il ne pourrait rester plus de deux ou trois ans à Trieste, mais il n'envisagea la fin de son séjour à Civitâ-Vecchia que pour le moment où il aurait droit à une pension de retraite. Beyle aurait pu considérer comme un esclavage cette profession ; l'ennui aurait pu le conduire à la paresse, à la négligence. Il n'en fut rien. Arrivé à Civitâ-Vecchia le 17 avril 1831, il écrivait à Mareste le lendemain : « Je veux faire le métier en conscience » et, sauf aux jours de malaise, nous pensons qu'il fit comme il avait dit.

§

Dans le registre des correspondances du consulat de Civitâ-Vecchia, les fins jambages de la calligraphie stendhalienne apparaissent, pour la première fois, sous la date du 18 avril 1831. Une première lettre annonce au ministre des Affaires étrangères la prise de gestion du consulat : « J'espère, écrivait ensuite Beyle, que quatre dépêches par moi écrites à Florence seront parvenues au Ministère. » Un second envoi, du même jour, est désigné ainsi : « Dépêche politique ; état de la haute Italie ; ordonnance en 47 articles de M. le Cardinal Oppizoni portant réformation de la Justice

dans les quatre légations ». Le nouveau titulaire partit le lendemain pour Rome afin de se présenter à l'ambassadeur et attendre l'agrément du Saint-Siège. Son brevet fut visé par la Secrétairerie d'Etat le 26 avril.

Stendhal, consul de France dans les Etats Romains, se trouvait ainsi le chef de divers agents à Ancône, Corneto, Fermo, Lorette, Mont Alto, Pesaro, Porto d'Anzio, Ravenne, Rimini, Sinigaglia, Terracina. C'est à eux qu'il adressa le 4 mai une circulaire, un véritable programme de travail, qu'il est intéressant de reproduire (1) :

J'ai l'honneur de vous annoncer que S. M. le Roi des Français a daigné me nommer consul de France dans les Etats Romains. Le 26 avril dernier, mon Brevet a été revêtu du visa de Son Eminence M. le Cardinal Bernetti, Prosecrétaire d'Etat.

Je me félicite, Monsieur, des rapports que je vais avoir avec vous. S. E. M. le Ministre des Affaires Etrangères demande beaucoup de célérité dans la correspondance. Il ne faut jamais remettre au lendemain un renseignement que l'on peut donner le jour même. Quatre fois par mois, des bateaux à vapeur relâchent à Civitâ-Vecchia en allant à Marseille. Son Excellence m'ordonne de me servir de ce moyen de correspondance économique et rapide. J'entre dans ce détail, Monsieur, pour vous montrer comment un retard de 24 heures, dans l'envoi d'un renseignement que je vous aurai demandé, peut en entraîner un d'une semaine dans l'expédition d'une dépêche pour Paris. La tranquillité s'est heureusement rétablie et il est à espérer que vous n'aurez plus de nouvelles politiques à me transmettre. Dans le cas où vous auriez à me faire quelque communication de ce genre, je vous engage à séparer vos nouvelles en trois classes distinctes :

1° Ce que vous avez vu.

2° Ce qui est un bruit accrédité parmi les gens sages.

3° Ce qui se réduit à un simple bruit de ville, à un simple on-dit.

Nous avons vu, dans les derniers troubles, combien les nou-

(1) Nous reproduisons ce document d'après le texte transcrit par Lysimaque Tavernier dans le Registre de correspondance de Civitâ-Vecchia, 1830 1833 (Archives du Consulat de France, Rome).

velles se dénaturent en passant de bouche en bouche. Il est essentiel que S. E. M. le Ministre des Affaires Etrangères reçoive, pour chaque événement, le rapport original de l'agent français le plus rapproché du lieu où il s'est passé.

Il ne faut pas craindre d'être trop long. Il convient de donner beaucoup de détails. Souvent un détail, qui semble insignifiant à celui qui l'écrit, prend un caractère important quand il est réuni à tous ceux que reçoit l'autorité supérieure.

Au reste, Monsieur, j'espère que de longtemps vous n'aurez à faire usage de ces instructions pour les nouvelles politiques proprement dites. Mais je vous engage à ne pas perdre de vue que depuis l'établissement des bateaux à vapeur passant chaque semaine, Cività-Vecchia doit au ministère des Affaires Etrangères des nouvelles détaillées de toute l'Italie. Je vous engage, Monsieur, à me mettre à même de rendre compte à S. E. le Ministre de ce qui se passe dans votre arrondissement. Les mensonges des gazettes ont pris une telle extension depuis les troubles que souvent c'est donner une nouvelle rassurante que de dire qu'il n'y a rien de nouveau.

Dans cette circulaire, dont nous n'avons supprimé que les formules de politesse, Stendhal ne songe qu'aux informations politiques. Grâce à elles, il pourra dire : « J'ai fabriqué 3 ou 4 dissertations pleines de faits, c'est du jus de faits. » C'était certainement pour lui une des tâches les plus intéressantes du métier de consul ; mais il dut refréner ses libertés d'expression et il s'en plaignit à di Fiore dès le 5 juillet : « Les chefs sont niais et ne veulent pas d'avis. Dominique ferait des rapports superbes. Mademoiselle Sophie lui a fait conseiller de s'abstenir. » Aussi, lorsque le nouveau vice-consul d'Ancône, Bourbon del Monte, demanda quelques conseils, en mai 1832, Beyle se borna à indiquer très rapidement les trois rubriques sous lesquelles devaient être groupées les nouvelles.

Moins agréable, certes, lui fut la comptabilité à laquelle il était contraint. Il savait son inexpérience ; ainsi, le 8 mai 1831, il écrivait au banquier Jullien, à Rome, pour une dépense faite par le consul précédent : « Dites-moi, je vous

prie, vous qui, depuis nombre d'années, avez l'expérience des traites tirées de Civitâ-Vecchia pour le service de la Marine, si vous croyez que le payeur à Paris admettra mes traites tirées pour une dépense antérieure à ma gestion. Je fais de vaines recherches dans le recueil des règlements et circulaires de la Marine. » Les questions de trésorerie seront le vrai tourment de Beyle et la crainte de voir porter à son débit des dépenses non justifiées sera le refrain d'un grand nombre de ses lettres aux vice-consuls. L'histoire de sa mission à Ancône (1) est, à ce point de vue, très instructive. Il en exposait ainsi la genèse, dans une lettre au ministre de la Marine, le 21 août 1833 :

En juin 1831, M. le Comte de Saint-Aulaire avait nommé vice-consul honoraire de France à Ancône M. Frédéric Quilliet, maître de langues à Rome. Arriva l'expédition d'Ancône ; M. de Saint-Aulaire me remit, dans les premiers jours de mars 1832, la dépêche secrète de Votre Excellence qui autorisait le Consul d'Ancône à émettre des traites. M. de Saint-Aulaire et moi, nous fûmes un peu étonnés de la faculté qu'allait avoir M. Quilliet, fort honnête homme sans doute, mais sans antécédent et à moi particulièrement tout à fait inconnu... Diverses conférences eurent lieu à ce sujet et le résultat fut que j'irais à Ancône pour signer moi-même les lettres de change nécessaires. Je partis le 6 mars 1832.

Il devait finir sa mission le 31 mars ; elle aurait dû consister principalement à pourvoir aux besoins éventuels des vaisseaux français et aux dépenses de solde et de subsistance des troupes mises à terre ; mais il dut accepter aussi les fonctions d'intendant militaire et ce fut sans plaisir. Il n'y voyait qu'un avantage et l'écrivait à Saint-Aulaire :

Si Votre Excellence voulait écrire sur mon compte avec sa bonté accoutumée, ce serait une occasion d'effacer les mauvaises impressions qu'ont pu laisser les insinuations de la rue de la Planche et les rapports de M. le Maréchal Maison au sujet du refus

(1) Cf. notre article sur *La Mission de Stendhal à Ancône* (mars 1832) dans le supplément littéraire du *Figaro*, 14-21-28 juillet 1923.

d'exequatur de M. de Metternich. Si Votre Excellence a la bonté de s'occuper un instant de moi, cette mission qui devient désagréable pourra m'être du moins utile.

Cet espoir ne lui faisait pas ignorer cependant les reproches inévitables qu'allait lui valoir la vérification d'une comptabilité dont il devait signer toutes les pièces malgré son incompétence : « Je désire vivement, disait-il en terminant sa lettre, rentrer dans ces paisibles fonctions. »

Cette mission de vingt-cinq jours lui valut des mois de tracasseries bureaucratiques, avec, toujours, véritable épée de Damoclès, la menace d'être rendu responsable de certaines sommes dépensées sans justification. Pris entre le ministère et l'agent d'Ancône, Beyle multiplie ses lettres, argumente à coups de règlement ; il nous apparaît, faut-il le dire, comme un fonctionnaire un peu rageur, fort désireux de conserver ses prérogatives et surtout de limiter ses responsabilités.

Nous avons dit ailleurs l'essentiel de sa querelle avec Quilliet et le baron de la Susse, commandant de la flotte française devant Ancône. Il n'hésita pas à écrire au ministère pour dénoncer les irrégularités et les empiètements que se permettait le vice-consul. Saint-Aulaire soutint son point de vue et remplaça Quilliet par le marquis Bourbon del Monte. A ce nouvel agent, Beyle multiplie les recommandations : « La besogne dont vous êtes chargé n'est pas difficile, il ne faut que de l'*exactitude* », écrit-il le 20 mai. Le même jour, dans une autre missive de trois petites pages, les mots « en règle » reviennent trois fois et, à deux reprises, sont fortement soulignés. Le 2 juin, Bourbon del Monte apprit que, dans la comptabilité compliquée du Trésor français, « le plus beau succès est de n'être pas blâmé » ; mais, alors que Stendhal prétendait avoir seul le droit d'émettre des traites sur le Trésor à Paris, le vice-consul d'Ancône recommença les errements de Quilliet pour ne pas provoquer une sédition, dit-il, par des retards de paiement. La réponse de Beyle est curieuse par sa solennité voulue :

Civitâ-Vecchia, le 17 juin 1832.

Monsieur,

Son Excellence Monsieur le Comte de Saint-Aulaire veut bien me faire connaître le désir que vous avez de recevoir des instructions de moi sur la manière de remplir les fonctions de Vice-Consul. Je ne sais trop que vous dire, Monsieur, vos lettres ne sont pas encourageantes. Vous m'annoncez que les Marins français se révolteront si vous ne tirez pas de lettres de change sur Paris. Une assertion aussi étrange, aussi contraire à l'honneur de cette brave troupe, serait peu en harmonie avec le parfait bon sens que j'ai eu l'occasion d'apprécier chez vous, Monsieur, lorsque j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance à Ancône. Elle me fait supposer que vous êtes environné de mauvais conseils. Je vous engage à vous méfier de M. Paul et à étudier l'histoire de la marine ; vous y verrez, Monsieur, que les marins français savent endurer les plus grandes privations sans cesser d'être fidèles au devoir...

Ces discussions ne hâtaient en rien la mise à jour de ses comptes. Il connaissait mal le fonctionnement de la trésorerie de la Marine et cela ralentissait son travail. « Vous croyez-vous en état, Monsieur, écrivait-il à Bourbon del Monte, de bien distinguer si un état de solde de la Marine est en règle? Pour moi, je n'en puis venir à bout qu'en feuilletant pendant toute une journée les règlements. » Nous trouvons une preuve de ces difficultés dans les quelques lignes qu'il adressa à un comptable de métier, M. Simon, payeur de la guerre à Ancône.

Civitâ-Vecchia, 27 juin 1832.

Monsieur,

Vous avez mis tant d'obligeance à m'envoyer, il y a un mois, le reçu dont j'avais besoin pour le ministère de la Marine, que je prends la liberté de vous demander encore un moment de votre attention.

Il s'agit toujours du même compte. Il manque à mon avoir une somme de 17 fr. 96. Si je ne puis pas la trouver par mon arithmétique, je le payerai au Ministère de la Marine.... Elle n'est d'aucune importance, mais il est piquant pour mon arithmétique de me tromper dans un compte aussi simple.

Dans les derniers jours de juillet, le ministère approuvait enfin les dépenses faites à Ancône et prenait une mesure qui dut réjouir Beyle : désormais le Payeur de la Guerre installé à Ancône fournirait les fonds sur les traites émises par le Baron de la Susse.

Il restait encore à dresser la comptabilité de Quilliet, qui avait quitté son poste sans remettre aucune pièce justificative à son successeur. Cela fut long. Beyle avait cependant donné de fort bons conseils à son subalterne dès le 2 mars :

Je vous prie de tenir deux registres séparés : sur l'un, vous porterez les petites dépenses auxquelles vous auriez dû faire face dans le cas où nos troupes ne seraient pas venues à Ancône. Dans le second registre, vous porterez, à partir du 21 février, toutes les dépenses, tous les faux frais auxquels notre expédition a donné lieu... Je vous engage, Monsieur, à ne pas dépenser un Paule sans vous en faire donner un reçu bien en règle.

Etait-ce incompétence, négligence ou mauvaise volonté ? Quilliet opéra fort irrégulièrement. La gestion du consulat d'Ancône ne fut mise au clair qu'en 1834 ; pendant un an et demi, elle fut le sujet de fréquentes lettres de Beyle à Bourbon del Monte : « Vous pourriez, écrivait-il, par charité, essayer d'établir le compte de M. Quilliet. » Les réclamations d'un certain Corradi occupèrent fort Stendhal. Corradi avait négocié 65.000 francs de traites émises par Quilliet, en évaluant le franc à 18 baioques 45. En réalité le franc ne valait alors que 18 baioques 30 ; de là une différence dont Corradi demandait le remboursement. Il prétendait aussi à un droit de commission de 3 o/o. De tout cela, les bureaux demandaient raison au consul de Civitã-Vecchia qui faisait appel au témoignage de Saint-Aulaire : « Il m'est pénible d'avoir l'apparence d'un tort », disait-il. Dans une lettre à Bourbon del Monte, il écrivait ces lignes qui peuvent servir de conclusion à ses pensées sur les finances administratives :

Vous voyez, Monsieur, combien, dans une administration financière aussi bien réglée que celle de France, sont désagréables et

longues les suites des moindres irrégularités. Je vous engage pour votre intérêt à être correct à l'avenir.

Cependant, de cette « malheureuse affaire d'Ancône », Beyle n'avait pas retiré que des ennuis. La sympathie que Saint-Aulaire avait bientôt montrée au consul de Civitâ-Vecchia se montra profonde et active pendant cette mission. L'ambassadeur apprécia pleinement Stendhal comme fonctionnaire et c'est à cette époque sans doute qu'il écrivit la lettre citée par Chuquet (1) :

Je ne sacrifierais pas un homme auquel je ne savais aucun reproche à faire dans ses fonctions. Au fait, je trouve que Beyle était mal choisi pour les convenances locales de sa place; mais, depuis qu'il l'exerce, il n'a pas commis une faute à ma connaissance, et c'est un témoignage que je dois en conscience lui rendre auprès de vous.

Saint-Aulaire fit en outre deux démarches qui durent être toutes deux fort agréables à Stendhal. Il le proposa pour la Légion d'Honneur et l'on sait l'âpre désir qu'avait notre consul d'être « crucifié » ! Il l'aida enfin à obtenir un congé : en réponse à la demande du 25 septembre 1832, le duc de Broglie, alors ministre des Affaires étrangères, accorda, par une lettre du 16 octobre, un congé d'un mois pour affaires de famille. Beyle, retenu sans doute par la liquidation des comptes de Quilliet, ne partit pour la France qu'en août 1833.

§

Il revint à Rome au début de 1834. « Le retour d'un congé est un moment bien triste », écrivait-il en juin 1834 à Mme Jules Gauthier et il s'expliquait : « On se dit : vais-je vivre, vais-je vieillir loin de ma patrie ? » Cette nostalgie de la terre natale n'était pas la seule cause de la tristesse de Beyle. Lui, qui avait toujours montré tant d'indifférence vis-à-vis de la richesse, devait maintenant se préoccuper des effets d'une nouvelle ordonnance du 20 août 1833. Elle

(1) Cf. Chuquet : *Stendhal-Beyle*, p. 196, 2e édition, Plon, 1902.

établissait un classement des consulats, d'après leur importance relative, et des titulaires, d'après l'ancienneté de grade. Le poste de Civitâ-Vecchia était rangé dans la seconde classe et Beyle aussi. Certes, le ministre terminait sa lettre par cette phrase apparemment pleine de promesses :

Les dispositions bienveillantes que Sa Majesté a adoptées dans l'ordonnance sur le personnel des consuls vous garantissent, Monsieur, un prompt avancement si, comme je me plais à le croire, vous continuez à vous en rendre digne par votre zèle et votre dévouement.

Maigre consolation pour Stendhal, trop âgé pour bénéficier d'une promotion et qui, avec dix mille francs de traitement, se voyait obligé de participer au paiement d'un employé.

D'autres déboires lui venaient du choix qu'il avait fait de Lysimaque Caftangioglu Tavernier comme chancelier. Ce Grec, fils d'une Française, avait été éloigné du consulat par le baron de Vaux pour des motifs ainsi énoncés dans une lettre au ministre Sébastiani, en février 1831 :

Et à ce propos, je ne puis me dispenser d'observer que, si je n'ai pas cru convenable de lui préférer le jeune Grec, Lysimaque Caftangi, que j'avais reçu dans ma chancellerie avec l'espoir de le rendre un jour de quelque utilité dans l'un de nos nouveaux consulats du Royaume de la Grèce, c'est qu'outre qu'il n'est pas d'une religion agréable au chef suprême de l'Eglise catholique, motif de peu d'importance d'ailleurs, sa mère, fille d'un de nos consuls, Tavernier, a depuis flétri un nom honorable en érigeant ici une maison de commerce, sous son nom de fille, et volant à divers négociants français les deux tiers de la valeur des marchandises qu'ils lui avaient confiées.

Malgré les avertissements de son prédécesseur, Beyle reprit à son service Lysimaque, que d'ailleurs recommandait Donato Bucci. Il en fut d'abord satisfait et le disait à Saint-Aulaire en 1832 :

M. Lysimaque Tavernier sert bien, il a du zèle, il est dévoué de cœur aux intérêts des Français. Il désire être nommé vice-consul

sans appointements à Cività-Vecchia. Je désirerai que Votre Excellence voulût bien appuyer sa demande auprès du ministre.

En septembre, il écrivait au général de Cubières, à Ancône, à propos de plaintes d'officiers du corps d'occupation : « Je certifie au besoin la parfaite probité de M. Lysimaque Tavernier. » En 1834, il le proposa pour la place de chancelier à titre définitif : ce n'était pas cependant sans faire des réserves : « Tavernier, était-il dit, qui croit tout savoir et tout mériter... » Faute de connaître un employé plus habile, Stendhal proposait tout de même le Grec et, dans le cours de l'année, lorsque Lysimaque donnera sa démission, puis la retirera, Beyle consentira à le reprendre. Il savait cependant que son chancelier « voulait le brouiller avec tout le monde »... Tavernier, aveuglé sans doute par l'orgueil d'avoir géré le consulat de Cività-Vecchia pendant le congé de Beyle, s'était mis en tête d'obtenir pour lui-même le poste (1). Pour cela il essaya de semer la défiance contre son chef parmi le personnel de l'Ambassade. Saint-Aulaire avait quitté Rome, au grand regret de Stendhal, qui voyait finir « ces parties de volant qu'on appelle avoir de l'esprit... Après lui il faut laisser la raquette, plus d'idée exprimée à demi-mot ». Beyle affirma bientôt qu'il se sentait devenir stupide ! Le nouvel ambassadeur, le marquis de Latour-Maubourg, avait sans doute une conversation moins brillante que Saint-Aulaire, mais c'était un homme raisonnable. Beyle continua à être très régulièrement l'hôte de l'ambassadeur qui l'appuya discrètement dans l'affaire de la résidence à Cività-Vecchia.

Habiter toute l'année la petite ville avait paru tout de suite impossible à Beyle. Le climat, affirmait-il, y était insupportable. Il prétendit donc passer à Rome tout le carnaval et quinze jours par mois ; il y eut constamment un

(1) Pour l'histoire des démêlés de Beyle avec son chancelier, nous renvoyons à l'étude, riche de documents inédits, que doit faire paraître sous peu Mme M.-J. Durry.

logement (1). Saint-Aulaire avait fermé les yeux ; sous son successeur, les bureaux du ministère se montrèrent moins complaisants. Un premier avertissement en 1834 n'eut aucun effet ; le 5 février 1835, le ministre de Rigny adressait au consul de Cività-Vecchia une longue semonce de trois pages où tous les griefs des « komis » se trouvaient énoncés (2). En voici l'essentiel :

J'ai lieu de croire, Monsieur, que, malgré l'invitation particulière que vous a donnée mon prédécesseur de vous conformer à l'article 35 de l'ordonnance du 20 août 1833 par une résidence non interrompue à Cività-Vecchia, vous avez continué à vous absenter fréquemment de cette ville; je ne consens à fermer les yeux sur une violation aussi formelle et aussi prolongée des ordonnances que dans l'espoir qu'elle ne se renouvellera plus. Je vous le recommande, Monsieur, si vous avez à cœur de conserver le poste que S. M. vous a confié; car il ne me serait pas possible de vous affranchir, par exception, de cette partie de vos devoirs.

Vos rapports avec votre chancelier m'ont donné un autre sujet de mécontentement presque aussi grave. Après une discussion que je ne veux pas approfondir, dans la crainte de me trouver forcé de vous appliquer l'avant-dernier paragraphe de la circulaire du 2 septembre 1833, vous m'avez fait connaître, le 7 juin dernier, que M. Tavernier vous avait offert sa démission et que vous l'aviez acceptée. C'est seulement le 25 octobre que vous m'avez annoncé qu'il avait retiré sa démission et que vous l'aviez autorisé à reprendre ses fonctions, et cependant, Monsieur, il les avait de fait continuées pendant tout cet espace de temps; et les actes de votre chancellerie ont ainsi porté, pendant quatre mois, la signature d'un agent que je devais considérer, d'après votre correspondance, comme devenu complètement étranger au ministère. Au surplus, la manière dont vous vous exprimez encore dans votre lettre du 28 octobre sur le compte de M. Tavernier m'oblige à vous rappeler pour la seconde fois que, comme chancelier, il agit sous votre responsabilité et que, s'il n'a pas votre

(1) Cf. notre article : *Les logements de Stendhal à Rome de 1831 à 1842* dans la *Revue de Littérature Comparée*, Avril-Juin 1924.

(2) Cf. le carton Cività-Vecchia. Direction des consulats et Affaires commerciales. Archives du Consulat de France, Rome.

confiance, vous devez faire un autre choix. Je ne saurais admettre qu'il vous fût difficile de le remplacer convenablement, d'après le taux actuel des émoluments revenant à votre chancelier.

Des retards dans l'envoi des pièces de comptabilité, des erreurs étaient ensuite relevés avec un ton sévère. S'il faut en croire Stendhal, cette lettre ne lui parvint pas. Il reçut en revanche, fin mars, une lettre-circulaire du duc de Broglie, annonçant son retour au ministère des Affaires étrangères : « Vous pouvez toujours compter, y est-il dit, sur mon empressement à faire valoir auprès de Sa Majesté l'utilité de vos services. » Formule administrative banale, dira-t-on peut-être; nous ne le croyons pas, en constatant la hâte que mit Beyle à répondre le jour même et le ton de sa lettre :

Votre Excellence me fait l'honneur de me dire que je puis compter sur son empressement à faire valoir auprès de Sa Majesté l'utilité de mes services. Je la remercie de ces dispositions favorables. Je chercherai à m'en rendre digne par l'activité et le zèle dont je continuerai à chercher à donner des preuves dans le poste qui m'est confié.

Ceci est plus et mieux qu'un simple accusé de réception. Est-ce le changement de ministre? Est-ce l'appui de l'ambassadeur? La lettre comminatoire du 5 février resta sans effet. Beyle continua à séjourner longuement à Rome; ainsi, lorsqu'il composa *Henri Brulard*, nous savons que, du 23 novembre 1835 au 23 mars 1836, il fut présent à Cività-Veccchia du 5 au 13 décembre, puis du 15 février au 17 mars, une quarantaine de jours au total sur cent vingt ! Lysimaque Tavernier soulignait ces absences ; lorsqu'il écrivait, en février 1836, au chevalier Bellocq, ministre de France à Florence, l'arrivée de l'ambassadeur par le vapeur le *Castor*, il ajoutait :

M. Beyle sera bien fâché de n'avoir été présent. Mais il ne tardera pas d'arriver dans la crainte que les officiers du *Castor* à leur retour à Toulon ne parlassent de son absence.

Pour sa justification, Beyle invoquait l'effet désastreux du climat sur sa santé. Sur ce point, il n'avait que trop raison. A peine arrivé à Cività-Vecchia, il y fut malade pendant cinq semaines et le bruit de sa mort courut à Rome. Chaque année, il eut la fièvre de l'*aria cattiva*, que nous appelons aujourd'hui *malaria*. Ces maladies n'étaient pas sans réveiller et compliquer les crises de goutte et de gravelle qui étaient déjà son lot. Ce qu'il ne disait pas aux bureaux, c'était l'ennui qui, à Cività-Vecchia, l'accablait. Il signait ses lettres de pseudonymes significatifs : l'Ennuyé, Baron Dormant. Peu d'habitants répondaient à son idéal de gens d'esprit : Donato Bucci, l'avocat Blazi, le chevalier Manzi sont les seuls qui lui plurent et, en un jour d'abattement, il écrivit que les êtres les plus intéressants étaient les douze cents forçats du bagne. Des voyageurs débarquaient, mais « en voyant ce pays abominable, les arrivants prennent la poste et s'enfuient à Rome ». Beyle fit comme eux et, dans ses réponses au Ministre, il se contenta de faire remarquer qu'il ne s'éloignait pas de son poste à plus de sept heures de marche.

Bien des hommes, qui ont pour leur propre conduite des trésors d'indulgence, sont sans pitié pour leur prochain et en particulier pour leurs subordonnés. Beyle n'eut pas ce défaut. En juillet 1832, il parlait de « charité » à Bourdon del Monte pour tirer d'affaire Quilliet. « Il peut y avoir recours contre cet agent, ce qui serait désagréable. » Vis-à-vis de Lysimaque, il fit preuve d'une longue patience. Il s'était vite aperçu des défauts et de l'ignorance de son chancelier, mais il le gardait tout de même : « Donner un successeur à M. Tavernier, c'était lui faire une peine mortelle. J'ai craint une résolution tragique. » Ceci accompagnait, dans une lettre de février 1834, la constatation qu'un employé capable devait être mieux payé que Lysimaque. N'était-ce donc que fausse pitié? On ne peut plus émettre ce soupçon après ce que Beyle écrivait à Mareste en juillet 1834 ; il venait d'être abondamment calomnié par Tavernier

et voici comment il le jugeait : « Le Lysimaque est noir, méchant, visionnaire et malheureux. » Cette fin de phrase n'est-elle pas significative ? Stendhal ne fut pas davantage un chef de bureau exigeant. A un nouvel employé, nommé Rabot, il laissait toute latitude pour combiner ses heures de présence avec le chancelier. L'essentiel était ceci : « Si un marin ou un voyageur a affaire au Bureau, il convient qu'il trouve quelqu'un. » Il consentait à ce que son commis vînt cinq jours par mois à Rome, ce qui faisait deux mois par an..... Il ne voulait pas refuser à ses subordonnés les distractions qu'il jugeait indispensables à lui-même.

Sa tâche de consul souffrit-elle de ses absences ? Nous croyons pouvoir assurer que non. « Que faire dans ce poste ? » écrivait-il un jour. Le travail y était assez restreint. Il n'y avait pas un négociant français à Cività-Vecchia ; dans toute l'année 1833, il n'y aborda que 23 navires français. Viser des passeports n'exigeait pas l'intelligence de celui qui devait écrire *la Chartreuse de Parme*, et signaler les déclarations de quarantaine, pas davantage. D'ailleurs, pour n'être pas à son poste, il n'en conservait pas moins la direction et nous n'avons trouvé que fort peu de lettres officielles signées par Lysimaque. Il signait, rédigeait les réponses et souvent envoyait le brouillon pour qu'il fût copié sur le registre de correspondance. Cela nous vaut des blancs assez fréquents dans le texte : le chancelier déchiffrait avec peine l'écriture de son chef ! Stendhal lui-même nous a indiqué à maintes reprises sa façon de procéder.

A chaque instant, 8 ou 10 fois par semaine, écrit-il en juillet 1834, je dois avoir des communications avec lui (l'ambassadeur). Au lieu d'écrire, je vais le matin à l'Ambassade et, en deux mots, tout se fait ; 4 fois la semaine j'y vais le soir ; on m'invite à dîner une fois la semaine. Voilà, ce me semble, ce qu'on appelle être bien avec son colonel. Il n'y a pas matière à écrire au Ministère. J'ai sué sang et eau pour écrire 27 lettres en 1834.

Dans le cas du consul de Cività-Vecchia, il y avait donc

oisiveté forcée et non paresse. Il fait montre d'une activité minutieuse lorsque se présente à lui quelque travail d'importance. Nous avons vu quelle part il prit à l'affaire d'Ancône. Après 1834, nous trouvons dans la correspondance de ce vice-consulat de nombreuses lettres, signées par Beyle, qui traitent de questions administratives banales, frais de service, états de commerce, état de navigations, rapports sur les importations françaises. Lorsque Lysimaque a rédigé la lettre, Stendhal, avant de signer, ajoute fréquemment quelque précision, quelque demande supplémentaire. Ecrire lui coûtait peu; il ne rechignait pas devant un rapport à faire et nous en connaissons plusieurs de sa main.

Le 12 décembre 1834, le *Henri-IV*, paquebot français qui unissait Naples et Cività-Vecchia à Marseille, s'échoua sur les écueils du Monte Argentaro, environ 7 milles au sud-ouest de Porto Ercole. Beyle avait tout de suite indiqué, d'après l'avis d'un marin du pays, qu'il y avait 99 à parier contre un qu'on ne relèverait pas le *Henri-IV*. L'événement lui donna raison. Voici par exemple une lettre écrite à l'ambassadeur :

Cività-Vecchia, le 21 décembre 1834.

Monsieur le Marquis,

Le vent du Nord a forcé l'*Océan* à ne partir que le 20 à 11 h. 1/2. Ce bâtiment porte à M. Guys le paquet que le courrier Giorgini a rapporté du lieu du sinistre du *Henri-IV*. Giorgini n'a pas rapporté les dépêches de Naples, mais le frère de M. Andrac, qui est venu réclamer des secours ici, a dit qu'il avait sauvé les dépêches de Naples et j'ai écrit à ce sujet à M. de Béarn.

Il a fallu abandonner l'espoir de sauver le *Henri-IV*; hier soir, le *San Rocco*, le plus considérable des bâtiments frétés pour aller au secours du *Henri-IV*, est rentré à Cività-Vecchia. J'ai interrogé M. Vignola, ouvrier habile, chef de sauvetage. Le point où gît le *Henri-IV* est en proie à tous les vents, les vagues passent sur le pont, on a sauvé la cheminée en tôle et une partie des roues. Le capitaine Andrac avait 40.000 francs à bord et rien n'a manqué. J'ai aussi copie du rapport de M. l'officier de marine

sarde au commandant de la Corvette. Il n'est arrivé aucun bâtiment.

Je suis avec respect, M. le Marquis, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

DE BEYLE.

Les marins et les passagers, et parmi eux J.-J. Ampère, étaient tous saufs. La correspondance diplomatique de l'ambassadeur de France à Naples fut perdue. Dans son rapport, Stendhal ne fut pas favorable au capitaine du *Henri-IV*, « caractère gascon et hâbleur » ; il lui reprochait d'avoir serré de trop près la côte, d'avoir envoyé un messager négligent qui ne s'était point hâté de venir chercher du secours, et enfin d'avoir fait un mensonge inutile en annonçant d'abord que tous les plis de Naples avaient été sauvés par lui. Il faut noter que Beyle avait déjà critiqué le personnel des bateaux français. En octobre 1831, il avait écrit à leur armateur, Bazin de Marseille, que les capitaines du *Henri-IV* et du *Sully* étaient impolis et que les étrangers préféraient user des bateaux de la Compagnie napolitaine. En avril 1834, il disait les marins trop bavards sur les troubles politiques en France. « Il est dans ce pays, notait-il, des hommes disposés à décupler tout ce qu'on peut dire de désavantageux à la France.... »

En 1835, Romanelli, commissaire du port de Cività-Vecchia avait fait des difficultés à l'entrée d'un bateau français ; Beyle indiqua par lettres, puis par un rapport de quinze pages, tout ce qui était nécessaire à l'ambassade pour protester auprès du Gouvernement pontifical (1). Deux ans auparavant, le secrétaire de police, qui avait prononcé des paroles blessantes pour les Français, avait été obligé à des excuses publiques à l'ambassadeur de France à Rome.

Tout en critiquant la thèse de Balzac et de Farges, Albert Sorel a reconnu que Beyle était un « fonctionnaire très

(1) Nous avons trouvé ces lettres et ce rapport dans les archives de l'ambassade de France auprès du Saint-Siège. Mme M. J. Durry a bien voulu se charger de les étudier.

convaincu » et il a signalé « ce fond d'activité, d'énergie, de feu sacré que l'âge n'avait pas éteint, cette attention sur lui-même qui lui faisait prendre au sérieux tout ce qui le touchait et l'occupait ; la manie du détail... » C'est ainsi qu'en 1835 il adressa au ministère un rapport sur la construction des nouveaux trottoirs du Corso à Rome. Somme toute, ne croit-on pas qu'il serait juste d'absoudre Beyle de tout ce qui a pu lui être reproché comme fonctionnaire ?

§

Au début de son consulat, il disait oublier Paris : « Je commence à faire mon nid, je ne pense pas plus à Paris qu'à Babylone. » L'ennui lui fit ensuite délaisser Cività-Vecchia pour Rome, mais le charme de la Ville Eternelle s'évanouit lui aussi peu à peu à ses yeux (1) et il désira un poste en Espagne ; il en informait en 1835 son ami di Fiore :

J'ai adoré et j'adore encore, du moins je le crois, une femme nommée mille ans. La passion a été une folie de 1814 à 1821. J'ai obtenu en mariage sa sœur aînée, nommée Rome ; c'est un mérite grave, sévère, sans musique ; je la connais exactement et à fond ; il n'y a plus rien d'exalté, ni de romanesque entre nous après quatre années de matrimonio ; je l'abandonnerais avec plaisir pour Mademoiselle Valence, de laquelle on dit beaucoup de bien.

Dans le manuscrit d'*Henri Brulard*, il nota ses raisons de ne plus aimer Rome ; celle qui avait à ses yeux le plus de poids était la nullité intellectuelle de la société romaine. Rares étaient ses amis :

Je vous aime réellement, écrira-t-il plus tard au Napolitain di Fiore, et il n'y a pas foule.

A Rome, il n'accordait de l'esprit qu'aux Caetani.

Les trois princes de ce nom sont mes meilleurs amis, disait il

(1) Cf. P. Arbelet : *Stendhal relu par Stendhal*; « Revue de Paris », 15 novembre 1917, et F. Novati : *Stendhal et l'anima italiana*, p. 93 et sq., Milan 1915.

en juin 1832. Leur mère, ancienne amie de Paul-Louis Courrier, me donnait une occasion charmante de bavarder le soir.

Parmi ces trois frères, le plus jeune, don Enrico, n'avait alors que 18 ans et cela seul suffit à expliquer qu'il fut, moins que les autres, l'ami de Stendhal. En revanche, l'aîné, don Michelangelo, né en 1804, et le cadet, don Filippo, né en 1805, étaient, par leur âge, plus proches de Beyle ; ils l'étaient aussi par l'esprit qu'ils avaient vif et cultivé, avec un talent remarquable pour la caricature. Don Filippo semble même, plus que son frère aîné, avoir plu à l'écrivain français. C'est son portrait à l'aquarelle qui se trouve dans le premier volume du manuscrit de Brulard ; c'est à « l'aimable don Fi » que Beyle léguait ses livres, dans son testament du 8 juin 1836 ; c'est lui qui se voyait offrir une chambre chez Stendhal à Paris, pendant que le choléra sévissait à Rome. Mais les Caetani, de même que le comte Cini, un autre ami de Rome, étaient souvent en voyage, et notre consul devait se morfondre dans sa solitude, que ne suffisaient pas à égayer les lettres qu'il échangeait avec ses amis (1).

Il n'eut pas d'ami véritable dans le personnel de l'Ambassade. A la Villa Médicis, il apprécia les toiles de Schnetz, mais préféra parler des réceptions de Vernet ou de sa fille plutôt que de ses travaux. Quant aux pensionnaires de ce temps, il n'en cita aucun et l'exposition des envois annuels le laissa chaque fois déçu.

Il s'associait aux fouilles du chevalier Manzi, il voyageait, il lisait à force et couvrait de notations les marges de ses livres (2), il écrivait *Henri Brulard*, les *Chroniques ita-*

(1) Nous avons en vain cherché la trace de cette correspondance dans l'Archivio Caetani de Rome. Don Gelasio Caetani, aujourd'hui ambassadeur d'Italie à Washington, nous a accordé la rare faveur de consulter les liasses relatives à cette époque et nous lui en exprimons notre reconnaissance. M. François Charles-Roux, conseiller de l'ambassade de France, fut pour nous, auprès de la grande famille romaine, un avocat pressant et écouté.

(2) Cf. nos études sur *la Bibliothèque de Stendhal à Rome* (*1842*) dans la *Revue de Littérature comparée*, juillet 1923, et sur *Donato Bucci et les dernières volontés de Stendhal* à paraître dans la même revue.

liennes, ruminait la *Chartreuse de Parme*, mais, en vérité, tout cela n'était que palliatif.

Il louait un jour la duchesse du Maine d'avoir offert, dans ses salons, les satisfactions de l'esprit et de l'amour. A Rome, les unes et les autres manquaient également à Beyle. Ce n'était pas insensibilité de sa part ; il suffit de lire, pour s'en convaincre les dernières pages de *Brulard* ; le souvenir de son amour pour la Pietragrua est si vivace que Stendhal n'a pas le calme nécessaire pour en faire le récit. En novembre 1835, il écrivait en parlant des femmes :

Je suis si loin d'être blasé sur leurs ruses et petites grâces qu'à mon âge, cinquante-deux ans, et en écrivant ceci, je suis encore tout charmé d'une longue chiaccherata qu'Amalia a eue hier avec moi au Théâtre Vallé:

Plus tard, au cours du printemps 1840, il inscrivit dans les marges d'un de ses ouvrages les phases d'une brève passion pour une femme qui nous est restée inconnue. Il n'est pas sûr que Beyle ait été payé de retour. En 1831, alors qu'il approchait de la cinquantaine, il avait en vain voulu persuader à une jeune Triestine que 48 = 25. Etait-ce le manque de gravité ou bien sa réputation d'immoralité? Etait-ce la crainte de ces indiscrétions dont l'ouvrage *Rome, Naples et Florence* offrait l'exemple? Il faut constater que les Romaines n'acceptèrent pas davantage son arithmétique sentimentale. Les prénoms écrits en 1836 sur le sable d'Albano rappellent tous des amours passées : Angela, Mélanie, Clémentine, Giulia, Alberthe ne sont que des souvenirs. Le présent est moins brillant et, si certains passages de *Brulard* annoncent quelques bonnes fortunes, peu nombreuses d'ailleurs, ce n'est jamais qu'un plaisir sans lendemain.

Beyle n'avait cependant pas perdu le désir de plaire, et nous en trouvons la preuve dans le nombre des portraits qu'il fit faire de lui en ses dix dernières années. Louis Ducis, Alfred Dedreux-Dorcy, Soedermarck ont fixé les traits de notre consul ; Mérimée eut un portrait de son ami en

uniforme de consul et en donna un autre, fait à Rome par le prince D... à l'impératrice Eugénie ; enfin le Comte Primoli possède un tableau daté de 1836. Ajoutons, à ces six portraits connus, deux bustes que signale l'inventaire fait à Civitá-Vecchia en 1842 (1). Les peintres ont fait valoir la vivacité du regard, l'ironie du sourire et la finesse de la main, mais ils n'ont pas dévoilé la calvitie cachée sous une perruque, ni la petitesse de la taille, ni la lourdeur de la silhouette. A quoi bon la recherche dans le costume ? Ceci n'effaçait pas cela. Voilà pourquoi, tout en songeant à un troisième volume de *Promenades dans Rome*, Stendhal disait :

En écrivant ce dernier volume, l'auteur ne vivait plus dans l'aimable société avec laquelle il fit les premiers ; il était plus âgé et beaucoup plus triste.

Cette tristesse, qui à Rome l'accable, lui fait désirer ardemment le retour à Paris. Une chambre au midi et au cinquième, dix francs à dépenser par jour, et il sera satisfait, pourvu qu'il ait cela à Lutèce ! Une femme, Mme Jules Gauthier, pour qui il n'avait eu jusque-là que des sentiments d'amitié, devient l'objet d'une active cristallisation, mais il nous semble que la nostalgie de Paris y est pour au moins autant que l'amour... Beyle demandait aux journaux de quoi tromper son impatience ; il se plaignait de leurs mensonges, mais il tenait tout de même à recevoir le plus vite et le plus régulièrement possible les exemplaires qui lui étaient destinés. Nous avons trouvé à ce sujet le curieux brouillon d'une lettre adressée au prince Massimo, administrateur général des postes pontificales :

J'ai des remerciements à faire à Votre Excellence de ce qu'elle a bien voulu s'occuper de ma réclamation en ordonnant que mes journaux me soient envoyés régulièrement et intacts, mais je dois maintenant l'informer qu'elle n'a pas été obéie, ce qui prouve

(1) Stendhal avait écrit avant 1830 : « Il n'y a qu'un peintre en Italie, c'est M. Hayez, de Milan, comme il n'y a qu'un sculpteur, M. Tenerani, de Rome. » Cf. *Mélanges d'art*, p. 269-70.

que chez vous, comme partout ailleurs, les bureaux font autrement que les chefs. Je devais recevoir aujourd'hui la (deux mots illisibles) du 29, 30 et 31 août. Je n'ai reçu que celle du 1er septembre qui aura échappé aux interruptions ; celle du 2 septembre dont le Diario porte un extrait a été également retenue. Ces contretemps, qui sont peu de chose pour un particulier, deviennent graves pour un officier public qui doit être au courant de ce qui se passe dans sa patrie et c'est pourquoi je me plains...

Le 15 février 1836, il sollicita un congé de six semaines ou deux mois. Le 12 mars, le ministre le lui accorda sans en préciser la durée. Beyle, prompt à pardonner, avait proposé Lysimaque pour la gestion du Consulat, mais le ministère désigna un élève-consul, Galloni d'Istria. Ce fut à ce dernier que Stendhal laissa son poste en mai 1836. Grâce à l'amitié du ministre Molé, il prolongea son séjour en France pendant trois ans. Le 21 décembre 1836, Tavernier annonçait au chevalier Bellocq, ministre de France à Florence :

M. Beyle écrit qu'il allait s'occuper pour obtenir une prolongation de congé jusqu'au premier mars : un de ses amis, arrivé de Paris, m'a dit que M. Beyle a définitivement renoncé à ses velléités sur l'Espagne et qu'il était décidé à revenir à Civitâ-Vecchia, ayant arrangé la question de la *Résidence*.

Décidé à revenir, Beyle ? Peut-être, mais le plus tard possible. En octobre 1837, Lysimaque écrivait à nouveau : « M. Beyle m'a écrit qu'il compte revenir à son poste le printemps prochain. » En attendant ce retour, Galloni d'Istria était remplacé par un autre élève-consul, Doumerc, qui sut plaire au chancelier. « C'est pour la première fois, écrira Tavernier plus tard, que j'éprouve le regret de voir partir un consul de Civitâ-Vecchia. »

Le ministère Molé tomba et Beyle revint à son poste en août 1839. Le travail n'avait cessé d'y croître depuis 1831, mais Stendhal n'y trouva pas raison à diminuer sa curiosité de toutes choses. En avril 1841, Guizot l'informait que :

L'année dernière, deux dépêches que vous avez adressées au

département, l'une sur la vente de la morue, l'autre sur la récolte des foins dans la partie littorale des Etats pontificaux, ont fourni d'utiles informations au ministre du Commerce et à celui de la Guerre...

Le consul y trouva aussi malaises et ennui : « Au total vaut-il la peine de vivre ? » demandera-t-il à di Fiore en 1840.

En ces heures grises, sa pensée devait se reporter aux temps plus heureux de son congé en France. Il faisait le recensement de ses souvenirs et de ses relations ; nous en avons la trace sur les marges d'un Almanach Royal et National pour l'an MDCCCXL qui porte sur la page de garde l'habituel « to M. Beyle » et une date, celle de l'achat sans doute, 29 juin 1840. A la fin du livre se trouve une autre date, 19 août 1840, et deux mots que nous croyons lire fra Leghorn (ou Sephora) ; leur sens nous échappe. Dans cet in-8º de plus de 1.000 pages, Beyle n'a rien écrit. Seuls, quelques traits au crayon attirent notre attention sur certains noms. Dans le monde des lettres, la liste des membres de l'Académie Française offre bien des noms soulignés : était-ce en vue d'une prochaine candidature ? 17 académiciens sur 40 sont ainsi mis à part et ce sont Chateaubriand, Bonald, Villemain, Casimir Delavigne, Royer-Collard, Lebrun, Barante, Lamartine, Cousin, Dupin, Thiers, Nodier, Scribe, Guizot, Mignet, Molé, Flourens.

Beyle multiplie les coups de crayon lorsqu'il s'agit des milieux diplomatiques. Dans les ambassades étrangères à Paris, il paraît avoir connu surtout les représentants des cours allemandes : sur 21 noms pointés, 15 appartiennent aux pays de la Confédération germanique et 2 aux états italiens. Il y faut peut-être voir la conséquence de ses fonctions administratives à Brunswick, en Autriche et en Saxe sous Napoléon. Lorsqu'il s'agit du personnel de la diplomatie française, Beyle souligne presque tous les noms : il était de la maison... Il notera de même 19 évêques de France qui eurent probablement recours à ses bons

offices de consul, mais, chose curieuse, trois cardinaux seulement : Patrizi, Amat et Tosti, ministre des finances de Grégoire XVI. Enfin, nous ne pouvons expliquer pourquoi, parmi les cours royales, [celle de Besançon, seule, voit souligné le nom de presque tous ses magistrats.

Stendhal aurait pu reprendre son manuscrit de *Brulard*, interrompu en 1836, car il lui restait beaucoup de choses à dire à ses lecteurs de 1880, mais il n'y songea pas. Les critiques de Balzac lui firent apporter tous ses soins à une révision de la *Chartreuse de Parme*. D'ailleurs, en cet esprit que la maladie obscurcissait parfois, la flamme des souvenirs était désormais insuffisante pour que disparût la lourde impression de la solitude. On connaît ce passage touchant d'une lettre à Colomb écrite en juin 1841 :

J'ai deux chiens que j'aime tendrement ; l'un noir, épagneul anglais, beau mais triste, mélancolique ; l'autre Lupetto, café au lait, gai, le vif, jeune bourguignon en un mot; j'étais triste de n'avoir rien à aimer.

Il avait fait, une fois de plus, un testament, le 28 et 29 septembre 1840. Il en fit un autre en 1841, dont le texte, croyons-nous, est resté inconnu. En 1840, il avait demandé que le marbre qui devait porter la fameuse inscription « Arrigo Beyle, Milanese » fût placé sur sa tombe « sans aucune platitude élogieuse ». Notons qu'il n'y mettait pas son titre de consul. L'idée de la mort lui devenait familière, surtout après la longue crise qui, entre mars et mai 1841, faillit l'emporter. Le congé qu'il demanda en août lui était indispensable. Guizot le lui accorda le 15 septembre ; à la fin d'octobre, Beyle quittait l'Italie.

Après avoir repris contact avec ses amis parisiens, il eut sans doute l'espoir de prolonger son congé, peut-être jusqu'à ce qu'il ait droit à une retraite. Il pria donc son ami Donato Bucci de sous-louer son appartement de Civitâ-Vecchia.

Il n'y devait plus revenir. Dans la soirée du 22 mars 1842, en effet, ce consul sans vocation fut frappé, bizarrerie du sort, devant le ministère des Affaires Etrangères, d'une attaque d'apoplexie dont il mourut quelques heures après.

FERDINAND BOYER.

GUINOISEAU

OU

LE MOYEN DE NE PAS PARVENIR[1]

CHAPITRE XI

L'EMPHYSÈME EMPÊCHE ABSCOC DE COURIR SUR LA ROUTE DE LA CINQUANTAINE. — QUELQUES TRAITS DE SON CARACTÈRE, DE SON EXISTENCE AMOUREUSE. — LE RÈGNE DES COCHONS BLONDS. — DESBROSSES ET ADRIENNE REPARAISSENT DANS SA VIE, CE QUI LEUR VAUT DE RECEVOIR DE RUDES MAIS SAGES PARADOXES EN PLEINE POITRINE.

D'un pas traînant, d'un souffle court et emphysémateux, mangeant son éternelle cigarette — dont il ne se nourrit pas exclusivement d'ailleurs — maintenant cette élégance naturelle qui pare des vêtements tachés et usés et prête un certain chic à une cravate vagabonde, pauvre, joyeux, inquiet, musard, curieux, noctambule, bourgeois, débonnaire et bohème, Abscoc s'achemine vers la cinquantaine. Il commence à remarquer que la seconde moitié de son siècle ne sera probablement pas aussi longue que la première. Mais, au fond de lui-même, il cultive la vague arrière-pensée de se tromper. Evidemment son corps commence à donner les premiers signes de lassitude, fatigué d'être soumis à de rudes épreuves : nuits blanches, manque d'exercice, nourritures fortes et vins corsés à jet continu... Le médecin lui a conseillé de supprimer la viande de son alimentation, de se désincarner, comme il dit ; aussi, quand il parle de sa mort évoque-

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 623, 624 et 625.

t-il toujours des planètes où il se réincarnera enfin. En attendant cette solution extrême, il vit dans la ferme intention de commencer le régime qu'on lui a imposé et dont il sent la nécessité... le lendemain. Quelquefois, il déclare à Pâquis :

— C'est fait, j'ai commencé... sauf pour la viande.

Or, tout le régime consiste à ne manger que des légumes. Et il ajoute, avec une exquise naïveté :

— Ne le dis pas au bon docteur.

Mais il pense, dans les replis de son inconscient, que la mort, sur laquelle il médite pourtant souvent, est une blague qui arrive à d'autres, mais qu'on ne fera pas à lui. C'est ce qui explique qu'il se soit forgé une vieillesse prématurée... dans l'espoir de s'y installer pour l'éternité. Il accentue maintenant sa manie ; il parle comme s'il avait assisté à des événements qui se sont passés quand il n'était même pas en ce bas monde.

— Nous qui avons vu la Schneider, dit-il à un homme qui faisait la fête sous le second Empire. Et quelle troupe alors au Palais-Royal !

Cette coquetterie très spéciale le fait souffrir quand il rencontre dans une société un convive plus vieux que lui, ce qui lui arrive heureusement fort souvent. Il traite « d'enfants » les hommes de quarante-trois ans. On le voit, après dîner rester debout, accroché au dossier d'un fauteuil comme s'il craignait, en s'asseyant, de s'y endormir d'un sommeil sénile :

— Merci, merci, j'aime mieux rester debout, c'est la conséquence d'un vieux, répondit-il à l'insistance des maîtresses de maison, dans l'espoir de faire admirer qu'il soit encore si robuste à son âge.

Pourtant, son affectation d'avoir atteint l'époque de la vie bien heureuse chantée par Cicéron, l'époque désabusée et indulgente, s'atténue singulièrement quand il se trouve en face d'une femme qui lui plaît. Assurément il dort presque nu et portes ouvertes dans les hôtels ; il se

présente à n'importe qui, en chemise de nuit, il offre ses jambes nues — qu'il a toujours belles — à l'admiration des femmes de chambre, et il répond, quand Pâquis lui fait remarquer que son ventre soulève obscènement le court devant de son vêtement de sommeil :

— Bah ! qui pourrait être encore troublé par ma pauvre anatomie !

Il n'en est pas moins vrai que, secrètement, il a toujours des prétentions à séduire et qu'il ne se demande jamais — peut-être parce qu'il l'admet comme une évidence — s'il plaira à la femme qui lui plaît. Il compte, pour désarmer les préventions, sur son esprit — et il n'a pas tort. Les femmes aujourd'hui n'aiment plus les beaux éplorés. La mode est passée des fronts tragiques, des lèvres silencieuses, des yeux baignés de rêve. Les amantes n'ont plus le temps de se demander ce qu'il y a derrière. Elles sont, d'autre part, dégoûtées jusqu'à la nausée de l'ingénieur ou de l'explorateur qu'elles trouvent désormais peu pratiques ; l'aviateur lui-même commence à déchoir dans la cote amoureuse. Elles aiment le monsieur qui possède une auto de grande marque, celui qui les conduit au combat de boxe, l'homme qui a des relations à la Santé, ou simplement le compagnon qui les amuse. Le don Juan moderne, c'est surtout Dranem. Les statistiques ne laissent aucun doute à cet égard. Or, Abscoc amuse les femmes, il les conduit au music-hall et il leur laisse espérer un rôle à tourner dans un film. Il fait donc encore des conquêtes.

Dès trente-cinq ans, il a parfaitement et définitivement fixé le type de femme qui lui convient : ses Cochons blonds, comme il les appelle avec une grande perspicacité. Car elles sont toutes blondes. Elles ont le nez en pied de marmite, des yeux dont la vulgarité est ennoblie par une certaine canaillerie, des jambes irréprochables, des fesses hautes et dures. Elles remplacent, sauf exception, l'intelligence dont elles sont dépourvues et qu'il ne

réclame pas, par une certaine roublardise naturelle. Il ne tient nullement à ce qu'elles aient des idées personnelles sur Debussy ou sur Renan. Il cite volontiers une pensée d'Hugues Rebell : « Et j'aime mieux la dureté de ton... derrière, ma chère, que ton opinion sur Richard Wagner.» Beaucoup d'entre elles le tiennent par une bestialité naïve qui lui plaît. Cet homme qui n'a jamais cherché nulle part à se faire remarquer et qui a poussé la modestie jusqu'à ne signer que rarement ses œuvres, promène toujours dans la vie, au restaurant et aux générales, de tapageuses maîtresses, voyantes et bruyantes, pavoisées avec tous les blancs, rouges, verts, noirs du rayon de parfumerie de la Samaritaine et qui, pour le plaisir de leurs contemporains, exhibent à tout propos cuisses et poitrine. Abscoc, nous l'avons dit, est l'homme du monde le moins jaloux et qui est, en amour, le moins doué de l'instinct de la possession. Il doit avoir du côté des Roués du XVIII[e] siècle une hérédité insoupçonnée. « Si j'avais prétendu ne pas être trompé, cela m'aurait brouillé dans l'existence avec un grand nombre de jeunes femmes et d'hommes charmants », a-t-il coutume de dire. Il y a beau temps qu'il a réduit l'amour au plaisir. Le vieux bourgeois angevin qui, malgré les apparences du fond de sa personnalité, gouverne sa vie, ne peut se départir d'un certain mépris pour tout ce qui n'est pas la « mère ». Ce dédain, à peine voilé, l'a conduit à admettre que, n'ayant pas les moyens de s'offrir pour soi seul une maîtresse, il n'a aucun droit, quand il a pris lui-même tout le plaisir qu'il réclame, d'empêcher ses amies d'exercer lucrativement leur métier. Abscoc, pas plus à cinquante ans qu'à vingt, n'a connu les affres des ruptures, parce qu'il a toujours ignoré les égoïsmes de l'exclusivité. Le Cochon blond qui charme quelques mois des dernières années de sa cinquième dizaine fréquente, en même temps que la sienne, la couche d'un de ses vieux camarades perdu de vue depuis dix-huit ans. A la demande de

l'un et de l'autre, elle s'occupe de ménager une rencontre à ces deux anciens amis et ce n'est pas assurément la faute d'aucun des trois si cette cordiale entrevue n'a pu encore s'organiser.

Elle vient chez Guinoiseau, rue de Stockolm, le lundi et le jeudi de cinq à sept heures. A peine est-elle entrée qu'elle est déjà nue et ce n'est guère un tour de force, car, à tout hasard, elle ne porte jamais qu'une chemise sous sa robe. Dans cette tenue primitive, elle entretient Abscoc des potins et des anecdotes de Montparnasse où elle passe sa vie, de la porte d'Italie, où habite son père, inspecteur d'assurance en retraite et des Gobelins où elle loge elle-même. Elle lui parle de ses amis. Elle lui décrit leurs amours, leurs embarras d'argent, leurs parties de manille ; elle énumère les consommations qu'ils préfèrent, les cuites de la semaine ; les coucheries, les aubaines et les lapins de Jenny, d'Yvonne ou de Gisèle. Elle mêle tout cela de récits de coco, de morphine et d'opium ; elle tape sur ses opulentes cuisses, palpe sa ferme et belle poitrine et fume la provision de caporal de l'ironiste. Elle se lève, va au robinet de la cuisine, tire et boit un grand verre d'eau qui calme mal son gosier embrasé par tous les alcools artificiels et tous les stupéfiants qu'elle a absorbés, et pendant sa courte absence, Abscoc se dit qu'elle a une bien belle peau fraîche et des lignes bien agréables. Puis elle revient et on passe à des exercices plus précis et plus intimes pour quoi, d'ailleurs, elle a monté cinq étages. A tout autre qu'à Guinoiseau, malgré les perfections de ses formes, son visage taillé à la hache et sa vulgarité foncière seraient insupportables. Mais lui, en homme revenu des autres illusions, il attache surtout du prix à la chair. Le reste lui est parfaitement indifférent. Et puis, elle a vingt-deux ans. Cette considération prime tout pour lui qui professe que l'amour pour une femme de trente ans tient le milieu entre le vampirisme et l'homosexualité. Il est vrai que c'est une règle

— boutade qui souffre des exceptions puisque.... Mais n'anticipons pas.

La vie amoureuse et sensuelle de Guinoiseau est parfaitement organisée, comme ses parties de poker, comme quelques dîners réguliers. Outre ce Cochon blond bi-hebdomadaire, il a mensuellement — depuis 10 ans — la visite d'une petite femme de Limoges, femme mariée, femme adultère, « mon adultère ego », comme il l'appelle, femme de trente-cinq ans, il faut bien l'avouer, au risque de rompre l'unité de doctrine de notre héros. Il l'a connue jadis, au temps où elle était petite fille et où sa jeunesse à lui commençait à s'inquiéter des premiers duvets aux jambes des gamines de la génération suivante. Elle a, pour des raisons opportunes, épousé un fonctionnaire repoussant. Une fois casée, elle songea à vivre. Ce fut, avec une joie, une vraie joie et une grande espérance de voluptés qu'elle rencontra dans l'existence, suffisamment faisandé pour qu'il pût satisfaire ses ardentes curiosités, le camarade qui s'était intéressé jadis à ses formes naissantes. Et quel agrément de n'avoir point à lier connaissance, de pouvoir, tout de go, s'entretenir du passé, des amis, de son mari aussi, aux instants où l'on reprend haleine !

Les amours de Guinoiseau sont donc solidement organisées sur cette double base. Elles ne font que rentrer d'ailleurs dans la ligne générale de sa vie méticuleusement tracée, dès sa jeunesse, rue Vauquelin. Recherché par chacun pour la blague avec laquelle il considère — au moins superficiellement — les choses de l'existence, parce qu'il est toujours au courant du dernier « mot » de Paris, parce qu'il sait beaucoup de bonnes histoires qu'il conte bien, il a pu choisir à droite et à gauche divers éléments qui constituent l'armature de ses jours : quelques maisons de bonne cave et de bonne cuisine — encore que sa faiblesse sache mal refuser même les invitations où il sait qu'il ne fera qu'une chère médiocre — quel-

ques autos d'amis qui lui assurent des dimanches et des jours de fête loin de la capitale, qui, l'été, le transportent d'une villégiature à une autre ; nous l'avons déjà dit, mais nous le répétons car c'est là un trait essentiel du double caractère — bourgeois et bohème — d'Abscoc, dès le mois de décembre il a déjà établi le schéma *ne va rietur* des vacances de l'année qui vient : du 5 juillet au 3 août en Dauphiné, du 3au 10 août à Paris, du 10 au 25 août en Bretagne, du 25 août au 4 septembre à Paris, du 4 à fin septembre à Biarritz. Avec une régularité d'automate, il occupe chaque année, chez ses amis du Finistère et chez ceux des Pyrénées-Occidentales, la même chambre, aux mêmes époques. Ila son restaurant, ses cafés, ses jours fixes de cinéma, ses heures de travail — la nuit de une heure à sept heures — ses heures de sommeil — de 7 heures à 14 heures — il a ses tapeurs attitrés, ses rentrées fixes chez un éditeur et dans un journal. Ce bohême a donc une existence des plus régulières, même dans les exception qu'elle comporte.

D'ailleurs l'amour de la règle est si vif en lui qu'il inspire à cet anti sportif une sympathie irrésistible nour une partie de foot-ball, à ce doux qui n'aime pas le sang, la passion des courses de taureaux — jeux réglés.

Cet humoriste, cet ironiste — nous continuons à analyser les grandes contradictions dont est pétri son âge mûr — vit d'inquiétudes et de regrets. Il passe le réel au crible de sa blague, le déforme dans le miroir bleu de ses yeux qui se moquent, enferme la vie dans un à-peu-près qui la dépouille soudain de sa ridicule gravité. C'est entendu. Mais il a continué à attendre quotidiennement toutes les grandes et les petites catastrophes : quand il s'agit de choses précises, toute sa moquerie ne parvient pas à dissimuler la réalité de ses angoisses. Pour lui, les lettres qu'il dépose dans une boîte ne parviendront jamais ; un ami qu'il attend ou qui a du retard a été écrasé ou assassiné par sa maîtresse ; il est convaincu

qu'il ne trouvera pas de place dans le train qu'il doit prendre ; il est sûr d'avance que la blanchisseuse de l'hôtel martyrisera son linge. Quand il prend un rendez-vous avec Pâquis ou qu'il doit partir avec lui en voyage, il lui confirme par trois ou quatre pneumatiques, l'heure et le lieu où ils se retrouveront. Il se fait écrire un nombre incalculable de fois sur des feuilles qu'il place dans tous les compartiments de son portefeuille le nom de l'hôtel où ils descendront de peur qu'une erreur l'empêche de recevoir son courrier qui est une des principales affaires de sa vie. Il ne faut pas rire de ce menu pessimisme d'un homme gai. Au fond — il l'explique lui-même — la vie n'a jamais manqué de lui jouer toutes les farces qu'il redoutait. A son âge, trois fois ruiné, privé d'affection, c'est-à-dire d'une femme et de gosses, sans famille, n'ayant plus que sa carcasse à faire vivre au jour le jour, le malheur ne peut plus guère l'attaquer dans les grandes choses. Alors il transpose dans le domaine du détail l'expérience de déceptions qu'il a durement acquise. Ce n'est qu'une des explications de sa perpétuelle inquiétude. Naturellement, il faut faire aussi, dans l'importance qu'il attache aux petites choses qui le touchent, la part de l'égoïsme de l'homme isolé et bien malgré lui.

Les enfants de ses amis lui mettent aux yeux des larmes d'envie et c'est peut-être d'en être privé qu'il fait le plus grief à la vie. Aussi n'y a-t-il pas qu'une fantaisie parisienne dans la parenté éminemment artificielle qu'il a créée entre lui et la fille Lolo. Rassasié de sa chair et de sa jeunesse, il a trouvé en elle un grand cœur, comme le sien submergé par une chienne d'existence moderne qui se préoccupe fort peu d'accorder à ce muscle essentiel sa place. Leur filiation surnaturelle est faite d'un même dédain de l'argent, de la même insouciance, de la même imprévoyance, de la même faiblesse, de la même bonté, des mêmes malheurs, du même j'menfichisme. Guinoi-

seau a vraiment pour Lolo une sorte de goût paternel. Il ne cesse de s'informer, lui assez indifférent en cette matière vis-à-vis des autres, de sa santé. En voyage il s'inquiète quand ses nouvelles tardent à arriver et lui envoie chaque jour au moins une carte. Il la regrette avec sincérité à chaque bon repas, à chaque grande bouteille. Il lui expédie de province des spécialités locales. Il adopte ses amants, pour ainsi dire, ses gendres, comme il les appelle, les protège et les défend. Chose étrange, dans cette affection singulière et réciproque, c'est la fille qui est surtout paternelle. Chaque semaine, malgré les dancings, les bars, les noces, les nuits où elle essaye d'oublier des amours qu'elle n'aime guère, elle trouve le temps de venir aux heures où elle le sait seul — bien qu'elle connaisse, elle aussi, toutes ses maîtresses et veille subtilement et secrètement à ce qu'elles ne troublent sa paix ni sa vie — elle trouve le temps de venir rue de Stockholm, de jeter un coup d'œil — et un coup d'aiguille — aux pauvres vêtements, au modeste trousseau, d'établir un peu d'ordre, d'expulser un peu de poussière. Elle s'occupe de ses bagages quand il doit partir et vient le réveiller pour les trains matinaux. Elle le gâte de temps en temps, quand ses moyens le lui permettent : une pipe, du papier à lettre, une petite étagère... Affranchie sensuellement, en même temps que lui, elle regarde sans nulle émotion le lit où elle fut à lui, le lit où elle eut faim à côté de lui, aux jours de dèche, le lit au fond duquel ils entendirent, un triste matin de porte-monnaie vide, un Prince royal frapper à leur humble porte pour leur apporter la fortune, le lit d'où partirent à l'adresse du visiteur inconnu une bordée d'épithètes plutôt salées ; oui, sans émotion... elle est fille comme il est père. Chacun d'eux, à part soi, escompte l'heure où ils se retrouveront définitivement côté à côté, quand il ne sera plus qu'une épave de l'âge et, elle, une épave de la beauté. Ils referont alors, en toute chasteté,

vie et chambre commune, guéris de la vie, simplement pour avoir chaud ensemble.

Lolo est d'ailleurs parfaite cuisinière et Abscoc n'ignore pas ce détail. Elle est sans doute, avec Pâquis, l'être qui l'aime le mieux. Ils sont peut-être seuls tous deux à l'aimer sans intérêt. Si elle n'est nullement jalouse des maîtresses auxquelles il ne donne hebdomadairement et à heure fixe que son corps, elle est, comme Pâquis, féroce pour ses autres amis ou relations qui lui volent des jours de sa vie et de son intimité. Pâquis et elle se sont exceptés l'un l'autre de ce violent sentiment qu'ils partagent ; ils savent l'un et l'autre qu'ils font, chacun à leur manière, du bien au bon cinquantenaire souvent exploité moralement et matériellement par beaucoup de ceux qui vivent ou s'amusent de lui. Il est vrai que Pâquis et Lolo sont un peu loin quand ils criblent de leur jalousie aveugle, même les rares amis qui sont utiles à l'homme de lettres.

Mais il faut reconnaître qu'à l'exception de deux ou trois vieux copains d'enfance, trop de ses familiers prennent Abscoc pour un pantin qui les fait rire et ne devinent rien de la tendresse déçue, de l'amertume contenue, des ruines du cœur, des nausées qui palpitent et qui se soulèvent dans la gaîté ironique de ce gros homme : Battifo, le puissant agriculteur du Centre, au million de rentes, sorti plus riche que jamais de la guerre, terne et morne quand il ne s'agit pas de troupeaux et de récoltes, immuablement livide, qui sait mieux huiler une machine à faucher que scruter un cœur, l'emmène avec ses actrices et ses bagages dans sa Renaud dernier modèle, et, moyennant les frais de la tournée, se distrait des histoires qu'il lui fait raconter. Abscoc dissimule le goût étrange qu'il manifeste pour le brasseur d'affaires derrière l'intérêt qu'il a à le fréquenter. Supercherie et qui correspond peu à son mépris de l'argent et à son inaptitude à le conquérir. Pâquis s'étonne de le voir aliéner son indé-

pendance pour quelques promenades et quelques dîners :

— Mon vieux, lui répond-il, j'ai toute honte bue... et bien autre chose encore.

Liansol, l'avoué à la mode, l'invite à sa maison des champs avec une prodigalité dont il n'est guère coutumier parce qu'il compte sur lui pour rabattre dans son cabinet des cabots en mal de procédure ; il lui emprunte, ce qui est mieux dans son caractère, des mots avec lesquels il se taillera à bon compte une réputation d'esprit. Il le sert à ses invités, en numéro, comme il sert Mistinguett, Carpentier, Mlle Sorel... Il y a encore le doux et bêlant Bottinger, industriel richard qui pense lui offrir le souverain bonheur quand il l'emmène chez sa vieille tante de Poitiers. Il y a Fardot — tête « aux Saints des derniers jours » — qu'il a connu au contrôle des dépêches, qui se tape sur la cuisse, qui postillonne, bruite de tous les côtés, le bourre de coups de poings et l'a choisi comme exutoire de sa gaîté souvent scatologique.

Il y a tous ceux — et bien d'autres encore — qu'Abscoc supporte avec résignation, pour ne pas leur faire de peine, parce qu'ils ont une auto, parce qu'il est bon bougre, parce que, il faut bien le dire, il trouve souvent un plaisir inexplicable dans certaines sociétés qui ne correspondent ni à ses goûts, ni à son esprit, ni à son cœur. « J'ai accepté la pauvreté pour rester libre » a-t-il coutume de dire, mais il a compté sans les esclavages que lui impose l'indulgence de son caractère. Mais ses relations sont si étendues qu'elles comportent encore, heureusement pour lui, quelques maisons dont on comprend plus aisément qu'il aime à les fréquenter.

Desbrosses est installé à Paris depuis quelques années. Il y est demeuré le provincial qu'il était lors de sa visite rue Vauquelin. Les affaires terminées — et ce sont elles seules qui l'ont déterminé à affronter la capitale qu'il déteste — il s'enferme dans son quartier, réduisant sa vie aux limites de quelques rues, à la fréquentation de

boutiquiers qui le connaissent, aux voluptés d'un petit café où il a sa place chaque soir retenue, et où, chaque soir, il commente, pour les habitués, le garçon et la caissière, avec un esprit à la mesure de l'établissement, les événements et la vie. Là, son étroitesse, ses préjugés, passent pour du « caractère » et font loi. On y rappelle inlassablement, entre soi, cette soirée où le plus fringant, le plus orgueilleux des sociétaires de la Comédie-Française, égaré par l'amour dans ce quartier, entra au « Commerce » pour y attendre l'heure de la bergère. Amusé par le spectacle de ces fossiles rétrécis, curieux de connaître les mœurs des indigènes de cette contrée lointaine, il condescendit à établir entre eux et lui des relations. Puis, après quelques instants de conversation durant lesquels il leur laissa le loisir d'admirer sa cravate et la coupe des revers de son veston, il se décida à produire son effet :

— Je suis, dit-il avantageusement, Paul Lartidally, sociétaire de la Comédie-Française.

Un grand silence ému tomba dans la salle emplie de l'odeur des vermouths cassis et des picons curaçaos. *Le Café,* pris en tant que collectivité mondaine, comprit qu'une grande heure venait de sonner. Paul Lartidally ! Quel effet, ce soir, aux tables de famille quand les Habitués annonceraient aux épouses et aux enfants qu'ils s'étaient liés avec lui !

Ce fut dans cette émotion muette que tomba la voix traînante et nasillarde du bon Angevin :

— Ah ! Monsieur est Arlinquin !

C'était tout le Gasneau qui parlait par sa bouche !

Desbrosses a ainsi reconstitué et emmené sa province à Paris, mais sa province sans la lumière dorée de la Loire, sans l'air léger qui a voluptueusement traîné sur les cerisiers des environs de sa ville, sans la paix, la divine paix des hommes et des choses.

Abscoc se plaît à rejoindre quelquefois son ami au

« Commerce ». L'irréductible fond d'Anjou, le vieux résidu petitvillard qui conduit toujours obscurément sa vie s'épanouit une fois par quinzaine dans ce milieu étriqué et dans les anciens souvenirs. Il éprouve une volupté à amenuiser tout à coup son existence, à mesquiniser, pour ainsi dire, sa destinée tumultueuse, brillante, multiple et boulevardière. Il ressent une joie rétrécie à se réfugier dans cette petite salle endormie et momifiée et, inerte, à laisser couler autour de lui les flots de la vie et du grand Paris.

Parfois, à son jour de dîner, il monte directement chez Desbrosses qui habite une des impasses de la rue de Vaugirard. Le petit appartement est entièrement meublé de solides meubles venus d'Angers et dont l'usure raconte l'histoire de toute une famille, Le Louis-Philippe triomphe dès la petite entrée. Chaque cheminée est bouchée par sa planche tapissée, à bouton de cuivre, les unes tendues d'un papier luisant et sombre où, en couleurs, une jeune femme agite un mouchoir vers un esquif qui emporte un tendre éphèbe dans un encadrement de feuilles d'acanthes ; les autres, en étoffe, hérissées de gros pompons de laine verte, semées de fleurs, en laine aussi, de teintes impossibles et passées.

Les chaises ont des courbes lourdes, les marbres sont chargés de cuivre et de bronzes sans grâce ; adieux d'Andromaque, chandeliers, Hercule aux pieds d'Omphale. Les commodes sont luisantes, ayant été polies par les frottements quotidiens de deux générations, de manière à ne plus jamais réclamer d'entretien. Le vert-bureau domine, aux abat-jour, aux rideaux ; les fauteuils du salon sont en velours grenat avec une bande de tapisserie. Il y a des tabourets bien carrés et hauts sur pieds. L'aspect général est désuet, mais cossu, suranné, mais massif ; c'est sérieux, posé, bourgeois.

Guinoiseau se sent délicieusement à l'aise dans ce décor qui pourrait venir de son grand-père ou de sa

grand'mère Gagnères. Il y retrouve l'essence de lui-même, sa petite enfance ; avec une aisance surprenante il y dépouille instantanément ce qu'il a acquis en trente-deux ans de parisianisme. Il y reprend son parler gras et haut, ses yeux s'y font plus bleus.

En attendant Desbrosses qui termine sa manille au « Commerce », il s'assoit, sous la vieille suspension, près de la table mise. Adrienne reprise les chaussettes paternelles, ou brode une nappe à thé, ou crochète de la dentelle, une dentelle infiniment modeste, pour son linge. Elle a bien changé depuis le jour lointain où, rue Vauquelin, elle fondait une compagnie pour la navigation dans le tub d'Abscoc. Elle est grande, fine, avec, sous les cheveux blonds, lisses et réguliers, les yeux timides des jeunes provinciales qui savent qu'il y a derrière chaque volet mi-clos et chaque rideau un regard qui surveille la rue. Elle n'a de joie que dans sa bouche, sur ses lèvres plaisantes.

Guinoiseau est pour elle tout le Paris qu'elle a entrevu, qu'elle ne connaît pas, qu'elle redoute. Elle regrette qu'à sa table il ne parle que d'Angers, de la Loire, des amis de là-bas. L'homme dont elle lit les drôleries dans les journaux doit avoir autre chose à dire : les actrices, Montmartre, les restaurants... il entre une bouffée de tout cela dans l'austère appartement quand le vieil ami en ouvre la porte.

Elle se lève souvent et va contrôler l'œuvre de la cuisinière. Alors le nez de Guinoiseau se dilate sous ses yeux brillants d'espérance joyeuse, au-dessus de sa bouche gonflée d'expectative agréable, quand il saisit, venant de l'antichambre, la subtile annonce d'une matelote aux pruneaux, d'un cul-de-veau, parfois, quand Adrienne a pu se procurer du sang de porc, de gogues fumants.

Puis, c'est la clef de Desbrosses dans la serrure. Ces dîners angevins et d'Angevins sont la joie de sa vie. Ils l'arrachent tout à fait à ce Paris contre lequel il entre-

tient une haine secrète. Il serait parfois curieux d'interroger Guinoiseau — il refuse de l'appeler Abscoc — sur la vie de la grande ville qu'il n'aperçoit que du fond de son quartier. Mais il craint que son ami ne se laisse aller à conter devant Adrienne une histoire scabreuse. Un jour, pendant qu'elle réparait une bévue de la cuisinière, son hôte lui a révélé un mot de Forain, et Desbrosses, tout en riant à pleine gorge, tremblait que sa fille ne revînt trop tôt. Il éprouve pour son compatriote un sentiment mêlé d'inquiétude. Pourtant, il a conçu pour lui une certaine considération depuis qu'il voit son nom au bas d'articles de publicité. Publicité pas bien sérieuse assurément, bourrée d'à-peu-près et de plaisanteries, mais qui aide pourtant à « vendre » quelque chose et qui constitue une occupation fixe et honorable.

A la fin du repas, la nappe, devant Abscoc, est couverte de taches, de miettes, de détritus, de brins de tabac qui, par un phénomène obscur d'harmonie préétablie, se répètent et se retrouvent sur le gilet et sur les revers de son veston. Il désigne du doigt les preuves flagrantes de sa maladresse native qu'il invoque... pour s'éviter de passer le sucre ou de verser à Desbrosses du Guignolet d'Angers dont il recharge son propre verre. La légende de sa maladresse — qui n'est pas sans fondement d'ailleurs — est une de celles auxquelles il tient le plus, car elle le dipense de rendre à ses voisins de table et amis ces petits services et de prendre ces petites peines dont est tissé un repas. Quand on la conteste et qu'on tente de lui confier une délicate mission, il n'hésite pas à arroser avec du Chambertin l'assiette de petits fours — histoire de fortifier la foi des incrédules. Il se plaît encore à raconter qu'il est un des seuls hommes au monde qui ait réussi à démolir toute une garniture de cheminée en mettant ses bretelles.

Desbrosses essaye doucement, à chaque réunion, de ramener Guinoiseau à la pratique de la religion.

— Mais, mon vieux, je n'ai jamais renié la sainte Eglise catholique, ma mère — et Abscoc esquisse un salut comique en parlant d'une voix à la fois sifflante et solennelle. J'ai dit et je répète que je ne crois pas en Dieu, mais je ne conseille à personne de venir me chicaner sur la présence réelle dans l'Eucharistie.

Desbrosses bondit :

— Tu ne crois pas en Dieu ! Voyons, mon vieux, voyons Guinoiseau...

Et Desbrosses sort pour la centième fois toute la vieille argumentation théologique :

— Comment veux-tu, rétorque Abscoc impassible et obstiné, que j'admette un Dieu qui m'a laissé, par l'entremise de mon père, six cent mille francs de dettes sur les bras, qui m'a envoyé onze accidents d'auto, qui me force à loger dans un appartement où il n'y a ni électricité, ni salle de bain, tiens...

Abscoc en proie à un formidable rhume de cerveau éternue :

— Voilà son dernier forfait.

Et il tire un mouchoir qui rappelle les étendards les plus éprouvés des Invalides.

— C'est honteux. Tu n'as pas de remords, parfois ?...

— Les remords vont vite.

— Quand on pense à nos bons pères de Sainte-Euserpe...

— J'ai revu dans la vie notre bon abbé Dousco, raconte Guinoiseau, et il passait dans ses yeux une joie malicieuse et assez cruelle. Le bougre, à force de vitupérer dans ses cours contre la poésie légère, a eu l'idée d'en étudier d'un peu plus près les origines, l'évolution et les inspirations. Tu devines la suite.

Adrienne comprend que le moment est venu pour elle de se retirer...

— Et la dernière fois que je l'ai rencontré, c'est à la terrasse d'un café de la rue de Rennes où il remontait

aux sources de Marot, en offrant une grenadine à une gamine de quinze ans...

Desbrosses esquisse un geste d'horreur et tente de protester :

— Quinze ans ! C'est évidemment un peu vieux, continue imperturbablement Abscoc ; que veux-tu, nous ne sommes plus au temps du pauvre Gilles de Rais. Mais que la petite amie de l'abbé Dousco, qui d'ailleurs ne portait pas plus de soutane qu'elle de pantalon, avait de jolies jambes ! C'est grâce à lui que j'ai pu assister à une messe noire.

Un silence tombe où palpite tout le désespoir épouvanté de Desbrosses. Guinoiseau le rompt bientôt :

— Tout cela n'empêche pas que — ne croyant toujours pas en Dieu — une des plus fortes émotions de ma vie n'ait été un office à l'Abbaye de Solesmes. — Ah ! les bougres qui ont eu l'idée de faire chanter jusqu'aux murs !... D'ailleurs rassure-toi, mon vieux, je ne suis pas assez idiot pour être anticlérical. L'Eglise ! la seule force organisée qui traverse paisiblement les siècles ! C'est quelque chose, cela. Et note que je ne suis pas antisémite non plus. J'ai toujours eu avec les Juifs d'excellents rapports et fait avec eux d'honnêtes affaires. Mais, suivant le mot d'un de mes éditeurs, qui appartenait au culte mosaïste, je n'oublie pas qu'ils ont inventé Dieu et je ne le leur pardonne pas plus qu'aux bons naïfs de la Révolution qui ont inventé l'humanité. Ce devait être charmant, au temps des Grecs, de rencontrer des dieux à tous les coins de rue, et d'ailleurs avec des concubines, d'avoir chez soi de belles esclaves qu'on faisait fouetter sans craindre aucun ennui... N'oublions pas encore à l'actif des juifs d'avoir engendré Offenbach qui a démoli l'idée que nous nous faisions de tout cela ; car les Israélites ont un don spécial et que j'adore pour ravager les légendes !

Desbrosses mâchonne sa pipe, horriblement gêné.

— Etant célibataire, poursuit Guinoiseau, je ne considère que les principes ; j'en veux personnellement au seul Juif Jésus d'avoir peu pratiqué le tub et d'avoir apporté au monde la monogamie. Il est vrai que l'Eglise y a ajouté le correctif de l'adultère... Ceci dit pour te prouver que je m'entendrai toujours mieux avec un bon père jésuite, sois-en sûr, qu'avec un quaker de l'Amérique sèche, et surtout que je déjeunerai quand on voudra — et tu sais que je ne déjeune jamais — à la table d'un bon curé de chez nous.

Guinoiseau, sur le coup de minuit, laisse toujours derrière lui un Desbrosses exaspéré, déprimé, rugissant et navré.

Par les moyens les plus rapides, et il connaît comme pas un les correspondances d'autobus et de métro qu'il étudie sans cesse, — pour se résoudre généralement à prendre un taxi — par les moyens les plus rapides, il regagne le quartier de la gare Saint-Lazare où il accomplit invariablement deux cérémonies avant de rentrer chez lui : il va acheter les journaux au seul kiosque de Paris ouvert toute la nuit, au coin de la rue de Rome ; là, il s'entretient familièrement avec la directrice de cet établissement qui, à des dons de somnambule extra-lucide, joint des vues personnelles sur la littérature contemporaine. Puis, de cette marche en diagonale qu'il pratique quand il tente de lire les dernières nouvelles malgré le double obstacle de l'obscurité et de sa myopie et quand il jette la tête d'un côté et les yeux de l'autre pour apercevoir les caractères autour, par-dessus ou par-dessous son lorgnon inutile, de sa marche en diagonale, il gagne la brasserie Jacqueminot-Graff où il satisfait, en compagnie de quelques noctambules, son goût étrange pour la bière. Le souvenir du pauvre et grand Gandillot plane parmi la fumée de la salle et les odeurs de choucroute et de gratinés.

Rentré chez lui, déshabillé — Abscoc travaille toujours

en chemise de nuit ou, par les trop grands froids en costume de marin breton — il livre son âme à l'éternel combat. — Une fois de plus, il a devant lui une fiche méthodiquement établie des besognes qu'il a à faire : un papier pour *l'Echo du soir*, un autre pour *On s'amuse*, trois lettres urgentes, la copie d'un catalogue de conserves (urgente aussi)... Mais d'autre part, il a à côté de lui trois journaux bien allèchants, deux illustrés et une nouvelle édition d'*Eugénie Grandet* qu'il n'a pas relue depuis longtemps. Il a de plus une de ces grandes envies hebdomadaires de feuilleter quelques-unes de ses huit mille cartes postales. Déchirement quotidien de cette âme indécise ! Il vient s'asseoir devant sa table où les boîtes en paille, en laque, en dards de porcs-épics, en porcelaine qu'il a la manie de collectionner, sont rangées avec soin, tandis qu'un désordre vieux et poussiéreux préside seul à l'ordonnance des paperasses : c'est bien là le double aspect de son caractère. Il hésite un instant entre le devoir (papiers et catalogue) et le plaisir (journaux et livre). C'est le mois du terme, il a sa blanchisseuse à payer, trois chemises à acheter pour compléter sa demi-douzaine... Papiers ?... Catalogue ? Mais d'autre part,sa misère ne lui confère-t-elle pas le privilège de faire ce qui lui plaît ? Journaux ? Sa décision est prise. Il commence, suivant la règle immuable de sa vie, par le plaisir.

CHAPITRE XII

GUINOISEAU DÉJEUNE, CONTRAIREMENT A SON HABITUDE, ET EN PROFITE POUR TRACER LE PROGRAMME POLITIQUE ET RELIGIEUX DU PARTI ANARCHISTE-CONSERVATEUR. — JEAN, LE RESTAURATEUR DES BELLES-LETTRES ET DE LA POLITIQUE, EST ÉMU D'ASSISTER A CET ÉVÉNEMENT.

Guinoiseau ne pénétrait jamais chez Jean sans un battement de cœur. C'était l'artiste-restaurateur de son rêve.

Nourri au biberon, si l'on ose dire, avec les succulents poulets sautés d'Angers, le virginal Beurre Blanc, les belles pièces de veau, il avait gardé une certaine prédilection pour la cuisine naturelle et simple. Il aimait donc les œuvres robustes, abondantes et loyales de cette table qu'il avait découverte et lancée. Cette savoureuse et puissante gastronomie bourgeoise correspondait, au fond, au goût le plus intime de ce fantaisiste, las des grands restaurants coutumiers où le traînaient Battifo et autres et des dîners d'apparat auxquels il était presque quotidiennement convié. Et puis ce Basque de Jean, rien qu'en projetant en trombe ou en insinuant en reptations dans l'encombrement de son établissement son corps court, trapu et agile, toujours précédé d'un plat confortable porté à bout de bras, en lui jetant un sourire d'intelligence de sa face ronde, barbue et transpirante, lui rappelait de belles années, et de belles amours au pays de la pelote et de la garbure.

Ce jour-là, il était l'hôte du patron avec Pâquis et la fille Lolo.

Tous les quatre ou cinq mois, le brave Jean invitait le trio à un de ces repas substantiels dont il avait gardé la tradition et qu'il était heureux de partager avec eux, voluptueusement, tous clients partis. Il était avide à la fois de faire plaisir à des habitués qui n'étaient pas étrangers à la prospérité de son restaurant,de s'instruire à leur conversation, de déjeuner avec des gens de lettres et de recueillir au café l'expression de leur sincère et compétent enthousiasme. De toutes les invitations dont il était accablé, c'était celles de Jean qu'Abscoc préférait. Comme on ne se mettait à table qu'à deux heures et demie, quand le calme était revenu dans la maison, il n'était pas tenu à des acrobaties matinales, il pouvait se tuber et se raser sans hâte et même, en gagnant la rue Sainte-Anne, s'intéresser aux mollets féminins des générations montantes, en musant sur le trottoir :

« Le bitume, comme il disait, est une seconde nature. »

Guinoiseau, en entrant ce jour-là, ne perçut d'abord devant ses yeux de myope que le tohu-bohu gastronomique d'une salle encombrée de déjeuneurs ; il n'entendit, au premier contact, qu'une sonate de verres et de fourchettes, avec accompagnement de conversations, cuivres des appels aux serveurs, bourdonnement confus de cette gaîté qui émane toujours d'une humanité qui déjeune bien. Non sans qu'ils stimulassent son désir, il voyait et sentait passer sous son nez les onctueux cassoulets sûrs de leur effet, au fond de leur confortable boudoir de terre dorée ; les gras rôtis de porc blanc et juteux ; les canetons froids réconfortants à l'estomac, snobs charmants à la mode de ce printemps brûlant. Il cherchait, de ses yeux effarés et malhabiles, les deux autres convives du déjeuner de Jean qu'il supposait déjà installés. Il maudissait cette foule... et en jouissait aussi. Le restaurant plein à craquer, complet, triomphant, était un peu son œuvre. Il y avait pénétré jadis, alors que dix ou douze initiés, tout au plus, perdus dans le désert de la salle vitrée, tournaient autour de la platitude d'un billard. Immédiatement, les quatre plats quotidiens, bien mitonnés, abondamment servis, l'avaient séduit. Nouveau Christophe Colomb, mais d'une Amérique noble, belle et violemment humide cette fois, il s'était promis de garder secrète pour lui et pour deux ou trois intimes son inappréciable trouvaille. Il savait par expérience comment le succès trop complet gâte irréparablement un restaurant et l'ennui de ne plus trouver de place dans une maison qui vous a été pendant quelque temps presque réservée. Mais, bon garçon, aimant à contribuer au bonheur des autres, désireux aussi de rendre service à l'aimable patron et, en assurant sa fortune, de se ménager des titres particuliers à sa reconnaissance culinaire, il avait murmuré tout bas au Tout-Paris qu'il tutoyait : « Garde cette adresse pour toi... n'y conduis personne...

évite l'envahissement... Mais va donc déjeuner chez Jean... »

Il pestait donc, avec un secret orgueil au cœur, contre la cohue qu'il avait amenée autour de ces tables, quand il aperçut Pâquis et la fille Lolo. Incapables de trouver le moindre coin libre pour siroter l'apéritif consolateur et trompeur de faim, ils s'étaient réfugiés dans l'enfoncement du monte-charge, couvrant leur aile droite par le comptoir, se gardant à gauche au moyen de la glacière, mais fortement assaillis quand même, en arrière, par Denise, Paul, Charles, qui venaient cueillir les plats émergés de la cuisine sur un petit ascenseur spécial et comme les fées des dessous du Châtelet.

Les trois convives, enfin réunis, éprouvaient les sentiments qui émeuvent les explorateurs partis en même temps de Tombouctou et du Sud-Oranais et qui opèrent mathématiquement leur jonction en plein désert. Mais, la première satisfaction passée, jetant les yeux sur la mer montante des déjeuners dont la marée ne semblait pas prête à baisser, un immense désespoir étreignit leurs trois cœurs. Ils ne pouvaient même pas se raccrocher à l'espoir qu'une table devînt libre. A quoi bon ? Pour que le patron pût reprendre la disposition de lui-même, c'est-à-dire déjeuner avec eux, il fallait que toute cette foule dévorante eût fini de déguster, de s'abreuver, de s'empiffrer, de papoter et que le dernier client eût consenti à évacuer la place. Or le nombre de Parisiens est prodigieux qui ont du temps vide pour déjeuner longuement et pour s'entretenir encore plus longuement devant un filtre et un kirsch, de choses inutiles.

La pendule centrale qui marquait inexorablement, en même temps que l'heure, la frontière entre la salle du devant et la salle vitrée et qui était escortée de deux piliers de fonte sans lesquels toute l'économie de l'immeuble eût été brusquement bouleversée, la pendule centrale indiquait froidement une heure dix minutes. Et les trois

convives de Jean marinaient dans une atmosphère chargée de tous les parfums de rôtis, de sauce au beurre, d'ail et de friture capables de donner l'appétit au plus pâle végétarien. Ils étaient toujours debout. Heureusement que le sort avait choisi pour leur imposer cette situation malcommode et cette boulimie qui croissait de minute en minute, non seulement deux hommes capables de souffrir pour des fins — et des faims — solennelles, mais encore la brave fille Lolo qui comprenait les choses et que la vie avait dressée aux vicissitudes. A une heure vingt, elle prit pourtant le parti de téléphoner à son dentiste de ne point l'attendre au rendez-vous qu'il lui avait fixé à deux heures. A une heure et demie, elle avertit au bout du fil une amie de ne pas compter sur elle. Elle n'hésitait pas une minute entre les obligations de l'hygiène, les devoirs de l'amitié et un repas dont on ne savait pas encore le menu, mais dont les précédents laissaient bien augurer. Il devenait évident que le déjeuner se prolongerait jusqu'au crépuscule et Guinoiseau calculait qu'avant de gagner la salle à manger vespérale d'amis bimensuels, il n'aurait que le temps, à la fin de la journée, de ne pas toucher dix louis à un journal qui le payait mal ordinairement et qui prendrait prétexte de l'heure tardive pour ne pas le payer du tout.

Les évolutions tango-chaotiques auxquelles étaient obligées les trois personnalités parisiennes dont nous parlons ci-dessus pour livrer passage aux portions, pièces et victuailles transmises des profondeurs terrestres à la lumière du jour par le monte-plats béant derrière eux, émurent un légitime couple ami, attablé à l'aise et que la présence de la fille Lolo avait incité jusqu'alors à la réserve. La fière épouse, bien disposée par des fraises à la crème, fit elle-même, de son doigt sanctifié par l'alliance, signe aux naufragés de se réfugier en face d'eux. A les voir enfin casés, une grande tranquillité envahit l'esprit de Jean. Il sentit qu'il terminerait en paix et sans

hâte sa besogne, ce qui reportait le déjeuner d'une bonne demi-heure. Rasséréné, il reprit goût à la galéjade et, tandis qu'il se projetait à droite et à gauche, affairé, vers quelque client qui réclamait son fromage ou son eau-de-vie ou ses hors-d'œuvre, il lançait en passant à ses convives quelques consolantes plaisanteries :

— Les homards terminés !... Fini le caneton... Il ne reste plus qu'un peu de jambon et de la salade... Mais c'est le plaisir de déjeuner ensemble, n'est-ce pas ?...

Ces facéties d'ailleurs étaient débitées à la mode du Midi sur un ton si sérieux qu'une angoisse obscure envahit l'âme des trois conviés que la faim empêchait complètement de comprendre la saveur de cette ironie.

Le brave Jean, heureusement, ne lançait pas que des facéties à ses hôtes. Il avait aussi lancé devant eux, en se jouant, trois verres et, en se jouant toujours, dans ces verres, des flots de Madère vieux, comme on n'en boit plus qu'en rêve.

Ce nectar, qu'il dégustait en connaisseur, ne parvenait pas pourtant à adoucir la rudesse soudaine du regard de Guinoiseau. L'ironiste avait bien en principe l'habitude de sauter à pieds joints par-dessus le déjeuner des simples mortels, pour le plus grand bien de son budget, sinon de son embonpoint qu'il entretenait le soir en doublant les rations. Cependant, à mesure que son existence se raccourcissait et qu'en approchant de la cinquantaine il se disposait à en entamer la seconde partie, un seul repas chaque jour ne suffisait plus à satisfaire aux invitations nombreuses qui l'accablaient. Peut-être aussi, loi commune à tous ceux qui comprennent que l'instant va venir où les biens terrestres leur échapperont, se laissait-il, tout en protestant, mais avec une intime satisfaction, faire une douce violence pour ne pas s'en tenir à un plaisir de gueule monoquotidien et pour doubler la somme de joies qui lui restaient à savourer. Il s'était donc résolu aux accommodements et, sans bouleverser encore radi-

calement ses règles de vie, il remplaçait parfois, et bien que sa situation de fortune souffrît de ces incartades, le travail nocturne par un bon sommeil qui lui permettait de déjeuner le lendemain. Mais quand il se mêlait de repas du matin, c'était avec une puissance d'absorption qui n'eût jamais laissé supposer que ce n'était là qu'un déjeuner de concession. Guinoiseau — c'est un des traits les plus remarquables de sa personnalité — pouvait avoir faim à volonté et, ce jour-là, s'étant levé pour déjeuner, il prétendait ne pas avoir bouleversé ses habitudes pour rien : sur le coup de deux heures, son caractère — à l'ordinaire si doux et si égal — commençait à n'être plus que le jouet lamentable de son appétit.

Dans ses yeux, tout à coup devenus plus clairs et plus froids, piqués en leur centre d'un point de jais soudain ardent, erraient quelques-uns de ces regards qui avertissaient ses intimes qu'il ne fallait plus plaisanter. La faim ! La faim ! La bourrasque ! Son buste se courbait en une attitude dédaigneuse ; au-dessus il secouait ses épaules comme un défi et ses mâchoires se dilataient en entraînant les coins de sa bouche.

Une auto stoppa dans la rue Sainte-Anne, devant le restaurant. Deux déjeuners en retard, confortables et cossus, passèrent contre la chaise de Guinoiseau qu'un simple madère, même excellent, ne pouvait plus contenir !

— Des riches ! fit-il à Pâquis, avec son grincement traînard et méprisant des minutes de mauvaise humeur. Des riches, tu vois, des patrons, probablement. Vieux vagabond, je meurs votre ennemi ! Voilà le fond de mon âme. Sainte Révolte, je suis ton fils. Je ne le dis pas, mais c'est toi que j'ai au cœur. C'est ma joie et mon honneur d'être pauvre et un pauvre que les patrons paient mal.

Il lui arriva d'une table voisine un commentaire sur la dernière catastrophe de chemin de fer. Il suffit à faire rebondir sa rage :

— Les écrabouillages, ah ! oui, les sabotages... tant mieux, quand cela tombe sur de bons sleepings pleins de millionnaires en pyjamas de soie...

Et cet homme que la vue de la douleur la plus minime remuait exagérément, faisait de ses mains maladroites des gestes qui voulaient simuler le tamponnement et l'annihilation de trains de luxe imaginaires, mais qui, surtout, avaient l'air d'un jeu d'accordéon.

— Je ne le dis qu'à toi, continuait-il en s'adressant à Pâquis, je suis un vieil anarchiste. Je me suis ruiné deux fois et je me suis laissé exploiter pendant toute mon existence. J'ai le droit de parler. J'ai écrit trente volumes que je n'ai pas signés et je n'ai pas un sou à moi. Je crèverai à l'hôpital, dans une salle commune. Evidemment, je ne crois pas à leurs machines de collectivisme et de socialisme. C'est encore des trucs de millionnaires. Non, parle-moi du bolchevisme qui serre la vis et qui commande, d'un Trotsky qui désorganise tout, qui ravage tout, qui anéantit tout. Ils la dansent en Russie, les riches, ils sont comme moi : ils n'ont plus qu'un complet, troué aux coudes, encore comme celui-ci. Je t'avoue que j'ai une certaine tendresse pour Lénine. C'est un bourgeois. Mais c'est les bourgeois qui la feront, l'anarchie. Ce sont les seuls vrais anarchistes. L'ordre actuel, vois-tu, c'est la plus grande bouffonnerie des siècles ; la fortune devrait appartenir de droit aux gens bien nés, comme jadis. Aujourd'hui il n'y a plus de pognon que pour ceux qui vendent des pantoufles, des sous-marins ou pour les patrons de b... On peut se curer les dents avec son couteau à dessert et cracher sur le tapis, ça n'a pas d'importance quand on sait se débrouiller...

Et pour mieux appuyer ses opinions, il se mit à proférer d'abominables blasphèmes :

— Je constate une fois de plus dans toute cette fripouillerie et dans tout ce banditisme un effet de la bonté

de Dieu ! Fallait-il que son Fils connaisse bien les idiots d'hommes pour leur avoir conseillé de recevoir des gifles avec le sourire, de ne pas bouffer, de ne pas faire l'amour, de ne porter que des moitiés de veston et un tas de fariboles de ce genre ! Pour moi, chaque fois que Dieu a pu m'envoyer quelque chose sur la gueule, il ne m'a pas raté... Tiens, ces inondations qui dévastent l'Anjou... c'est une des plus belles manifestations de son sadisme de douanier...

Il élevait la voix pour atteindre, scandaliser et horripiler la fille Lolo ; mais elle avait trop faim pour s'indigner — les mêmes causes ayant des effets différents, — il s'efforçait toutefois de ne pas être entendu du « patron » très riche qui leur avait offert l'hospitalité de sa table. Quand il fut parti il continua plus haut :

— Ah ! oui, le Dieu de ces salauds de richards... qui monte la garde devant leurs banques...

A ce moment précis la loyale main de Jean se posa sur son épaule et la voix de l'artiste-restaurateur, redevenue joyeuse avec le départ de la foule des « cochons de payants », claironna :

— Le champ de bataille est à nous. A table, M. Abscoc !

Abscoc se leva lourdement en déclarant à mi-voix que sa faim était passée ; la fille Lolo le suivit en annonçant qu'après une éclipse, entre une et deux, la sienne était revenue.

L'installation fut laborieuse. Abscoc chercha longuement sur la banquette l'assiette de son gros corps et, comme entrée en matière, renversa avec le coin de sa manche son verre de Saint-Barthélemy en voulant attraper le pain dont il fit écrouler la pyramide sur la table et jusque sur le plancher. Le premier verre de ce divin liquide qu'il réussit à porter sans encombre à sa bouche mêla un miel singulier aux menaces anarchistes et aux invectives qu'il avait continué à proférer. On reconnut que sa fureur destructrice commençait à se calmer

quand, ayant entendu l'épouvantable accent anglo-saxon des deux derniers clients attablés, il constata :

— Les accents ont toujours tort.

Le homard à l'armoricaine eut la vertu de l'apaiser dans une notable mesure. Le caneton aux oranges l'enferma dans un religieux silence qu'il ne rompit que pour apprécier la bête, complimenter le cuisinier, exprimer son admiration et émettre un à-peu-près définitif. A la troisième reprise, son corps à corps avec la partie antérieure de la cuisse du volatile — son morceau préféré — fut accompagné de soupirs de satisfaction et de roulements d'yeux vers le ciel :

— C'est un canard qui nous réhabilite un peu, nous autres journalistes, fit-il à Pâquis.

Il avait coutume, par paradoxe et pour le plaisir de se calomnier lui-même, de placer la profession de journaliste parmi les plus basses manifestations de l'activité humaine, entre le métier de comédien et celui d'avocat, encore qu'il lui appartînt par son goût du travail court, son instinct du public, son amour de la vie fuyante, par d'autres liens plus profonds encore. Jean lui tendit encore une fois le plat. Il se fit prier, refusa, puis au moment où il comprit que Jean allait prendre au sérieux sa décision, il planta sa fourchette dans le dernier morceau en murmurant :

— Allons, un dernier effort... Soyons faible.

Lolo travaillait, elle aussi et puissamment, depuis le début du repas. L'élégance, le souci de ses ongles roses, le respect de ses lèvres faites ne tenaient jamais longtemps devant un crustacé résolument à « l'armoricaine ». La serviette largement étalée sur la poitrine, elle avait attaqué les pattes à la main, jetant la fourchette et le couteau de côté.

Et n'ayant plus d'épée, il leur jetait des pierres.

Le canard auquel elle s'était ensuite consacrée était

loin de l'avoir laissée indifférente et elle l'avait prouvé. Bien installée, la serviette toujours au cou pour éviter, autant que faire se pouvait, de polluer sa gracieuse et aérienne blouse, elle s'acquittait du plaisir de bien déjeuner en solide fille que le snobisme des demi-diètes n'a pas encore atteinte et en femme qui, habituée aux déboires, estime qu'un bon repas, c'est toujours deux heures que la vie n'aura pas. Abscoc l'aimait pour beaucoup de raisons, mais — entre autres — pour sa résistance à table et sa connaissance des vins.

Pâquis se sustentait de son côté, fortement, préoccupé cependant d'analyser ses goûts et ses sensations et de se créer le plus possible de tourments imaginaires. Il ne se privait de rien tout en supputant les influences pernicieuses que ses agapes auraient sur ses reins et en se remémorant les affres récentes de coliques néphrétiques. Il était partagé entre la crainte d'un retour offensif de l'acide urique et l'espoir qu'il en était délivré pour toujours par la cure qu'il venait de faire à Vittel, « à l'heure et à la source » lui avait écrit Abscoc.

La venue sur la table d'une immense côte de bœuf froide, rose et bien en son point, le parfum sucré du Rabelay qui l'accompagnait, induisirent Abscoc à métaphysiquer. Il déclara une fois de plus qu'il s'attachait fermement à l'espoir de revivre sur Vénus ou sur Mars, muni d'une trompe à liquide qui lui permettrait de consommer abondamment et avec le moindre effort.

— Mais, ajoutait-il, car c'était son obsession et une de ses phrases favorites, vous allez voir que nous arriverons sur Mars le jour de la mobilisation.

Depuis la guerre, cette appréhension avait pris un sens bien précis.

La côte de bœuf avait réveillé toutes les ardeurs. Bientôt, il n'en resta plus que le souvenir et l'os dénudé que Jean, émerveillé de ces appétits, brandissait triomphalement :

— Elle a fondu, remarqua Abscoc, dans la chaleur de nos premiers baisers.

Ah ! que ses yeux étaient redevenus doux et épicuriens !

En attendant les pâtisseries qu'on était allé chercher, il expliqua à Lolo et à Pâquis qu'une vie viendrait où nous nous rappellerions toutes nos existences antérieures.

— Quand nous nous retrouverons dans trois ou quatre mille ans, par où commencerons-nous pour nous raconter tout ce qui nous sera arrivé ?

A la mirabelle, servie naturellement dans des verres à dégustation, Jean, que la perfection de son déjeuner et les compliments qu'il en recevait faisaient exulter, en vint aux confidences. Il tirait, sur un rythme probablement basque, sa petite barbe courte et noire. Il ne restait plus dans sa figure que ses mâchoires proéminentes et deux petits yeux si luisants qu'ils semblaient vernis. Tout le reste avait disparu, dilué dans l'Anjou qui coulait à flots. Des souvenirs de sa jeunesse il en vint aux ennuis de sa maturité et à déplorer la lourdeur des impôts. Abscoc, rassasié, n'attendait que cette invitation pour proclamer sa volte-face politique et reprendre des formules qui lui étaient chères :

— Voyez-vous, Jean, si nous avions le Roi, vous n'auriez pas tous ces embêtements. Vous ne seriez pas dévoré par six cents députés qui se fichent de vous et qui ne s'occupent que d'eux et de leurs amis. Sous le roi, quand la canaille s'appelait Colbert et faisait les affaires de la France en même temps que les siennes, on la gardait et on la comblait d'honneurs. Quand elle s'appelait Fouquet et qu'elle ne pensait qu'à sa fortune personnelle, on la bouclait. Il faut un homme qui gouverne et qui soit responsable. Le Roi, au moins, c'est une tête qu'on coupe. Dans notre triste république, nous n'avons aucune tête à couper au nom de l'autorité et de la tradition, et

c'est lamentable ! Il faut qu'il y ait des aristocraties qui gouvernent, qui reçoivent les faveurs, qui possèdent la fortune... de nos jours surtout, où il est nécessaire de mater ceux qui veulent sortir de l'ordre, de la règle, et les ouvriers. Abel Hermant fait dire à un de ses personnages : « Je n'aime pas les ouvriers. » Je suis de son avis, parce que je n'ai jamais vu un ouvrier travailler. Mais plus qu'eux, je déteste encore les politiciens. Je n'en connais aucun, mais je ne désire rien tant que d'avoir l'occasion de dire à l'un d'eux son fait. Les politiciens, c'est l'aventure quotidienne ; les nobles, c'était la tradition, la Sainte Tradition, qui assure la continuité dans les destinées d'un pays, essence même des nations comme des familles. Les nobles avaient l'habitude d'être riches, on s'apercevait ainsi beaucoup moins qu'ils l'étaient. Il est salutaire, croyez-moi, qu'un homme qu'on appelle le Roi, chaînon d'une race, se charge, entouré d'aristocrates pétris de la leçon des siècles, de toutes les sales nécessités que comporte la politique. Sous un tyran, tout marcherait mieux, le luxe, la limonade, la littérature, le commerce et les affaires publiques.

Il saisit le coup d'œil malicieux que Lolo et Pâquis, mus par une même pensée, se jetaient.

Il repartit au galop :

— Et puis, voyez-vous la République, c'est le triomphe des gens mal élevés. Le monde, au fond, se divise entre gens bien nés et gens mal nés.

— Fardot, hasarda Pâquis.

— Idiot. Il n'y a de « bien nés » au monde que parmi les Français, les Chinois et quelques Anglais. Les gens bien nés, ça se sent à des gestes, à des qualités de cœur, à une manière de porter le veston. Ça se reconnaît après dix secondes.

A vrai dire, Jean partageait fortement son attention entre une élégante cliente qui venait de commander une

menthe à l'eau et son personnel qui écossait des petits pois. Quant à la fille Lolo et à Pâquis, ils savaient depuis longtemps que l'anarchisme et le royalisme dont Guinoiseau venait, en moins de deux heures, de faire profession, étaient essentiellement interchangeables, qu'ils se manifestaient indifféremment, suivant les circonstances, avant ou après le repas et qu'au reste, ils représentaient réellement deux des faces de son caractère.

CHAPITRE XIII

OU L'ON PÉNÈTRE UN PEU PLUS AVANT DANS LA VIE INTIME DU FUTUR CINQUANTENAIRE ET OU L'ON FAIT CONNAISSANCE AVEC SA CLIENTÈLE. — ABSCOC EST DEMANDÉ EN MARIAGE ET OPTE ENTRE DEUX FROMAGES.

A onze heures, la femme de ménage fit entendre ses harmonies geôlières : bruit de clefs, grincement dans la serrure, porte violemment poussée. Elle composait tout le domestique de Guinoiseau. Son arrivée était théoriquement déterminée par la nécessité dont il l'informait chaque jour où il se trouvait de se lever à une heure plutôt qu'à une autre ; en fait, elle était subordonnée à ses seules commodités personnelles. Comme rien, ni réveille-matin, ni coup de canon ne pouvait tirer Abscoc assez complètement de son sommeil pour qu'il ne se rendormît aussitôt, Adèle avait pour mission de le secouer, ce dont elle s'acquittait, sans se préoccuper de ses rendez-vous, tantôt à onze heures, tantôt à quatorze heures. Dans ces conditions, quand il était dans l'obligation impérative de se lever tôt, il préférait passer la nuit. Ah ! où étaient les réveils si doux de sa trentaine, quand la fraîche Annie, ayant posé à la cuisine son croissant, son œuf et son lait, se dévêtait rapidement, laissant apparaître sous sa livrée de femme de journée les plus trou-

blants dessous de professionnelle, et le tirait de son sommeil en venant le partager !

Adèle profitait de sa présence dans le minuscule appartement pour déplacer un peu de poussière à l'aide d'un balai ou d'un plumeau, pour allumer le gaz et offrir à la flamme bleue un cul de vieux broc à caresser. Comme les femmes ne passaient que rarement la nuit dans le logis d'Abscoc, que d'autre part son âge et son aspect physique la mettaient personnellement à l'abri des entreprises de son débonnaire mais ardent patron, les choses de l'amour et même les allusions à l'amour étaient totalement exclues des relations entre Abscoc et Adèle. Elle ne connaissait que la fille Lolo qui venait de temps en temps, à toutes les heures de la matinée, surveiller le ménage et les vêtements et elle voyait bien qu'Abscoc ne salissait sous aucun prétexte son sentiment paternel par quelqu'obscure concupiscence de ce corps auquel il avait renoncé depuis longtemps.

Ces précisions ne sont pas, comme on pourrait le croire, oiseuses et superflues : Nanette, qui avait précédé Adèle était une petite Bretonne arrivée tout droit de son Finistère. La concierge l'avait envoyée à Abscoc en un moment où il se trouvait privé de toute collaboration domestique, et lui avait appris les usages : « On ne parle , avait spécifié cette digne femme, au monsieur du cinquième dont vous allez faire le ménage, qu'à la troisième personne. »

Et le lendemain, vers les treize heures et demie, la blonde enfant de l'Armorique, ayant ouvert la porte d'Abscoc, s'était cérémonieusement écriée, selon les règles enseignées :

— Eh bien ! celui-là... S'est-il assez reposé ?... Va-t-il se lever ?... On lui prépare son chocolat... Faut-il aller le secouer ? (1).

(1) Cf. *Les Facéties de M. Radinois,* qui éprouva une aventure assez semblable.

Ce langage à la fois pompeux dans la forme et familier dans le fond avait attiré l'attention somnolente de l'ironiste. Il avait soulevé les deux paupières, aperçu un nez selon son cœur, en pied de marmite, des yeux assez vicieux, en trou de pipe, une tignasse informe mais blonde, une poitrine qui ne pointait pas plus que l'inflammation de deux piqûres de guêpe, au bon endroit, des hanches rondes, des jambes sans défaut. De la main qui n'était pas occupée à fourrager la toison de son robuste thorax — geste familier aux dormeurs qui viennent de s'éveiller — il lui avait fait signe de s'approcher... Il l'avait assise sur son lit... et depuis lors Nanette avait été dispensée des formules protocolaires et s'était complètement désintéressée des contingences du ménage. En revanche elle s'était attribué certains droits sur sa vie sentimentale.Abscoc avait horreur, une fois l'essentiel terminé, de conserver une femme dans son lit durant le reste de la nuit. Il aimait dormir seul et à son aise, mais il arrivait qu'en hâtant le départ de ses amantes, il provoquât des oublis. Nanette prit vite prétexte d'un gant suspect ou d'une épingle à cheveux qui traînaient sur la table pour rappeler à son ironique patron qu'elle lui avait consacré sa jeunesse et offert sa pudeur. Ces reproches eurent de graves conséquences et Guinoiseau, à toutes les autres raisons qu'a la bourgeoisie contemporaine d'être privée de domestiques, en ajouta une supplémentaire.

Adèle, ce jour-là, trouva Guinoiseau plus éveillé que d'habitude à pareille heure. A la vérité, l'œil qu'il promenait sur l'ornementation assez spéciale de sa chambre à coucher n'était pas encore très lucide. Il y avait une brume légère entre son cristallin et les plaques de chemin de fer, écriteaux de café et affiches diverses qui ornaient l'asile de son repos. On lisait sur tous les murs : *Dames seules... Il est dangereux de laisser les enfants jouer avec la serrure... On est prié de ne pas faire monter*

les chiens sur les banquettes... Il est défendu de monter sur le siège des cabinets. L'œil s'arrêtait surtout sur la pancarte bleue et blanche d'une Ligue de vertu quelconque accrochée au chevet du lit et qui amusait follement les demoiselles en train de se déshabiller dans cette pièce: *Avant d'agir, demande-toi toujours : « Qu'en penserait Maman ? »*

Abscoc avait mal dormi. La veille au soir, sur la scène du Palais-Royal, il avait revu Chimène Kiludi, promue au rang de grande vedette et tout le goût de sa jeunesse lui était remonté aux lèvres. Il se réveillait avec un cerveau gris d'avoir trop repensé aux clairs soleils de sa vingtième année. Chimène — et pour cause — avait moins vieilli que lui. Mais quand même !... Le déjeuner au« Chimpanzé », la rue Vauquelin, le Vachette...

Son triste retour sur lui-même, et sur les autres, fut interrompu par des bruits étranges qui venaient de l'étage supérieur à travers la fenêtre ouverte. Halètements qui n'étaient certes pas arrachés par le déplacement laborieux d'une armoire, soupirs qui n'avaient rien à faire avec la mélancolie, interjections absolument dénuées de toute terreur... Kiludi, la jeunesse, , « le Chimpanzé » étaient déjà au diable ! Abscoc étendu sur son lit et appuyé sur son coude, dans l'attitude d'une femme de Henner, écoutait avec un plaisir non dissimulé les modulations de cette riche harmonie par où des voisins amoureux manifestaient qu'ils n'avaient point prononcé de vœux de chasteté. Son imagination sensuelle se peuplait de toutes les images dont elle se repaissait à l'ordinaire ; quelques cris, un peu plus accentués et prolongés, avaient pour lui le charme d'une suite licencieuse du XVIIIe. Mais au plus beau d'un appel inarticulé... un coup de sonnette retentit, et Adèle, légèrement bousculée, laissa entrer, à son corps défendant, Pulder. C'était le cabot dans toute sa belle horreur, le cabot qui, avec une gueugueule glabre à grimaces, s'apparente au jockey,

poids plume. Il parlait avec tout son corps, proférant les choses les plus saugrenues avec un froncement comique d'un de ses sourcils et un petit rire satisfait qui prétendait souligner l'esprit qu'il se prêtait. Il faut lui rendre justice : incapable de produire autre chose qu'une imitation de Louise Sylvain pour laquelle il était toujours engagé, il n'embêtait, ne rasait point ses interlocuteurs avec les choses du théâtre. Il ne s'enthousiasmait que pour les combinaisons de baccara. Les martingales étaient le seul objet de sa conversation. Artiste de septième ordre, il ne touchait certes pas les cachets de M. Lucien Guitry, mais il gagnait quand même, avec ses contorsions anglo-tangotiques, autant qu'un professeur au Collège de France, en tous cas deux fois plus que Guinoiseau avec sa plume. Il eût convenablement vécu de son gain professionnel s'il n'eût été possédé du tapis vert. Toute sa matérielle filait au jeu. Pas de quinzaine où il ne débarquât chez Guinoiseau, jaune et gris d'avoir passé, après la représentation, la fin de sa nuit au tripot :

— J'ai maintenant la combine certaine, mon vieux, mais tout à l'heure, je me suis trompé dans mes calculs. Je dois six cents balles. Prête-moi cinq louis. Je suis sûr de faire le gros coup la nuit prochaine...

Et le pauvre argent, péniblement gagné, de Guinoiseau, extrait des feuilles d'un livre de la bibliothèque, promu coffre-fort de sûreté, passait dans la poche du comédien-baccariste, beaucoup plus riche que l'écrivain qu'il tapait.

De temps à autre, il est vrai, Pulder apportait à Abscoc quelques demi-londrès à soixante centimes, ornés de bagues somptueuses, ramassés, la partie finie, sur la table de jeu.

Abscoc s'exécutait chaque fois avec une résignation embêtée. Car, s'il était capable de refuser quelque chose, ce qui n'est pas certain, ce n'était, en tous cas, pas de

l'argent. L'état de ses finances le contraignait à rabattre sur les prétentions du tapeur et à n'accorder qu'un ou deux louis. Il s'en excusait timidement et dans des termes qui eussent laissé croire à qui les eût entendus qu'il était le débiteur de son obligé. Et de fait, Pulder le quittait, cigare au bec, avec la démarche superbe et dégagée du monsieur à qui l'on doit la forte somme. Lui parti, Abscoc ajoutait son nom — une fois de plus — et la somme prêtée sur la liste où il inscrivait méticuleusement l'argent qui lui était emprunté et où Rouclet tenait une place des plus honorables. Cette comptabilité — la seule qu'il eût jamais tenue — ne procédait nullement de l'idée de se faire rembourser un jour. D'ailleurs il ne possédait aucun reçu. Non. Mais il éprouvait une amère satisfaction à connaître exactement le nombre de billets que, lui, pauvre et bohème, avait dispensés à ses contemporains plus fortunés.

Ceci fait, il changea de livre les deux ou trois billets qui lui restaient pour finir le mois, car sa fortune était toujours éparpillée entre les pages de divers volumes.

La scène que nous venons de conter avait été dénuée de toute majesté,étant donné qu'Abscoc avait reçu Pulder en chemise de nuit. Aussitôt seul, il passa dans son cabinet de toilette. Ah ! ce cabinet de toilette ! qu'il était loin de réaliser l'idéal de salle de bain que se forgeait l'ironiste, hanté de visions de piscines claires dans des décors blancs et bleus ! Etabli dans un placard, sa décoration consistait uniquement en taches de bougie et en éclaboussures d'eau. Du moins l'internationalisme de ses objets rachetait-il la pauvreté de son meuble : un rasoir américain, des éponges napolitaines, des loofas tunisiennes, un tub anglais, de l'eau de Cologne rhénane, une boîte espagnole, une autre monténégrine, un savon suédois. Il n'y avait guère qu'une petite boîte en fer blanc de sucre d'orge de Rouen où s'abritait le susdit savon qui fût d'origine nationale. Il semblait que Guinoiseau, dont

tout l'ameublement était résolument vieux-français, avait réservé ce placard pour sacrifier au goût moderne de l'exotisme.

Il prit avec volupté ce tub qui était sa constante préoccupation, puisqu'il tirait quelque vanité de promener, contrairement à beaucoup de ses contemporains, une chair propre dans des vêtements crasseux. Il frotta longuement son corps poilu et gras. Puis il commença sa bataille quotidienne contre les objets qui témoignaient à son égard d'une constante hostilité. Chaque jour, il était la proie d'accidents intimes qui n'arrivaient qu'à lui. En tentant de vaincre la résistance de ses cordons de chaussures, il en arracha une des languettes de cuir. Puis il se heurta au mauvais caractère de ses bretelles, il se mesura avec l'éclatement d'une boutonnière de sa chemise et la fantaisie de sa cravate : conciliant, en fin de compte, il finit par la laisser lâche et négligée pour lui permettre de tourner plus à son aise sur la piste cirée de son faux-col.

C'est à ce moment que Crestoboulo se présenta pour sa petite visite hebdomadaire. Il dépendait d'Abscoc de l'allonger ou de la terminer immédiatement. Il lui suffisait de choisir le moment où il tendrait à cet hidalgo des asiles de nuit le billet de cinq francs qu'il lui accordait en rente régulière. Mais Guinoiseau était d'une timidité extrême à l'égard de ses obligés. Il laissa Crestoboulo lui conter les invraisemblables calamités qui l'avaient accablé et qu'Abscoc connaissait par cœur depuis le premier et lointain tapage.

Il fut contraint de prendre un taxi pour ne pas arriver chez Jean, où l'attendait Pâquis, avec plus de trois quarts d'heure de retard.

Il entra dans la salle bondée, bruyante et fumeuse : une forêt de boules noires, blanches, blondes, chauves, piquée, comme de fleurs géantes, de chapeaux féminins. Dominant cette foule mastiquante, dans un jour triste

qui tombait de la cour par une verrière, une forme circulait, trapue, qui portait à bout de bras, comme une massue, un magnifique jambon de Parme dont l'extérieur rugueux ressemblait à l'écorce d'un chêne.

— Abscoc, Abscoc...

Abscoc fut happé par vingt bras et appelé par cent gestes.

Il allait de l'un à l'autre, serrant avec effusion des mains indifférentes, jetant des mots, des coups d'yeux comiques. Capus, Dorgelès, Pierre Veber lui lançaient d'amicales injures, des rendez-vous, des nouvelles.

Enfin il vint s'asseoir auprès de son vieux Pâquis qui l'attendait devant un verre vide qui avait contenu un Rochecorbon corsé.

— Je te demande pardon, j'ai eu en m'habillant la visite de Pulder et de Crestoboulo. Ça m'a coûté une partie de mon terme.

— Idiot, va ! un Pulder qui gagne trois fois plus que toi.

— Oui, mais il s'est trompé cette nuit dans sa martingale. Il se tut un moment et ajouta :

— Il n'y a que les pauvres qui partagent, je te l'ai déjà dit.

Il consulta la carte.

— Qu'est-ce que je mangerais bien ? Je suis mal fichu ce matin, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, j'ai pris froid, je n'ai pas faim. Tiens, je commencerai par des tripes à la mode de Caen. — Ensuite... ensuite... votre sauté d'oie est bien ?... Oui... un sauté d'oie qui peut compter pour un hors-d'œuvre et comme légume un petit salé avec de la saucisse... c'est toujours un grand repos d'estomac. Non, je ne mangerai rien d'autre. — Ces réveils matinaux me tuent. Avec ça je tiendrai.

Mais un garçon parut, défaillant sous le poids d'un gigantesque poisson. Abscoc se laissa séduire :

— Pourtant, pour débuter mettez-moi en rapport avec ce saumon.

Il passa sa main sur son front et ses yeux comme pour détendre, en les massant, les muscles de sa face. Il essaya d'atteindre la bouteille de Rochecorbon, renversa, naturellement, un verre, heureusement pas très plein, car, fait étrange, sa maladresse naturelle au milieu des massacres de vaisselle, des lacs artificiels de sauce, ne s'attaquait jamais à un verre bien rempli d'un grand vin.

Ayant reçu de Pâquis une rasade de ce nectar qui lui rappelait la Loire aimée, il dilata ses yeux bleus, pinça, gonfla ses lèvres soudées, en hochant la tête, ce qui était sa manière d'exprimer une surprise admirative et un heureux étonnement.

— Ces tripes sont fort bonnes...

— Ta maladie ne t'empêche pas de manger ?

— Ni même le manque d'appétit. Je peux manger toute une journée sans avoir faim.

Mais Abscoc devait avoir très soif. Il se pencha soudain vers son ami :

— As-tu remarqué les bottes de la dame au chapeau mauve ? Jean l'a invitée à déjeuner exprès pour toi.

— Tiens, tiens... Mais je vais te récompenser de ta sollicitude pour mes vices. Il t'a échappé probablement que la petite femme de la première table du milieu, près de la colonne, porte des chaussettes...

Abscoc assura son binocle et chercha éperdument de son regard de hibou myope... Il avait un goût de plus en plus prononcé pour cette manière de meubler une jambe, car il attachait désormais à cet objet de bonneterie de charmants et vieux souvenirs.

— C'est vrai et des chaussettes à carreaux encore ! Mais les jambes ne sont pas parfaites, le mollet pas assez rond et la cheville un peu haute. Si tu voyais les jambes de la fille de ma femme de ménage ! Adèle m'a révélé

hier, pour la première fois et pièces en main, qu'elle s'était reproduite à l'état domestique... les jambes de Torellia à dix-huit ans ! et ce n'est pas peu dire, car c'est ce que j'ai vu de plus beau dans ma vie, avec la poitrine de la fille Lolo jadis, et les fesses de Suzanne Largière. Quelle gamine, mon vieux ! Quinze ans juste, des robes courtes, les cheveux dans le dos et vicieuse... elle a une façon de fouetter sa poupée... oui, je ne te dis rien de plus. Elle va venir à cinq heures m'apporter du linge que sa mère a raccommodé chez elle...

Et Abscoc éteint son regard dont il a honte, car il le sent trop brillant de projets obscènes, en attaquant un Bourgueil framboisé qu'on vient de poser devant eux.

— Quand tu as, comme ce matin, le teint plombé, de profil tu ressembles plus que jamais à Louis XVI, remarqua Pâquis.

— Avec la tête et l'intelligence en plus... Le seul roi de France qui ait vraiment rempli sa fonction essentielle en se faisant guillotiner !

Pâquis ne blague qu'à moitié en examinant son ami. Le nez est Bourbon par la manière dont il s'emboîte dans le front et par son modelage dans la cavité des yeux, mais d'un bourbonisme atténué, puisqu'il se termine en boule. Le menton et la bouche ressemblent assez à certains portraits du souverain. Le menton proprement dit est fin et mignon, mais son entourage est inquiétant pour le foie de son propriétaire : ce menton n'est pas double, en effet, il est perdu dans une vague graisseuse en forme d'auréole retournée qui, maintenue, contenue entre les pointes du col et l'ossature, déborde, s'épanouit et se confond avec le cou en une masse molle où les plantations de barbe se présentent en quinconces. Au-dessus, la bouche est irrévérencieuse et semble faite pour dépouiller au passage les mots de toute la gravité, de tout le sérieux dont les hommes les ont revêtus. Une excroissance vio-

lâtre au coin de la lèvre inférieure, un grain de tabac dans une coupure, semble depuis trente ans attendre le moment de devenir, en cas d'accident, un « signe distinctif légal ». Plus haut encore la petite moustache, taillée depuis quelques mois à l'Américaine, ressemble à quelqu'obstacle de champ de course. Jadis, quand elle était fournie, dans toute sa gloire, elle tombait des deux côtés de la bouche pour permettre aux gouttes de potage de s'écouler plus facilement sur les revers du veston et elle s'harmonisait, à la chinoise, avec les deux sillons profonds qui font autour du nez — déjà nommé — un accent circonflexe tronqué. Des joues bajouteuses complètent la masse du sous-menton, offrent un large espace poli, une plaine glabre, grasse ; les yeux sont très bleus gris ; le front vaste, poli, bombé, intelligent, effleuré par quelques rides, appartient à un tout autre système psychologique : sur lui, pas plus de volonté assurément n'est inscrite que dans le menton ou dans la bouche, mais là, la carcasse solide, l'ossature robuste arrive à fleur de peau : une évidente malice, unie à toutes les marques de l'indolence, étale sur ce beau front un mépris contre lequel la chienne de vie vient briser ses dents. Il faut passer à travers la forêt clairsemée de ses cheveux pour retrouver la graisse qui est en somme une des matières dominantes du corps de Guinoiseau. Un observateur, placé au sommet du crâne, la verrait apparaître tout à coup sous forme d'un énorme bourrelet roulant, trinquebalant, ondoyant au bord du col, au bas d'une arrière tête abrupte, taillée d'un seul coup de hache, en ligne à pic. Et puis, il y a le ventre !...

C'est lui que Pâquis considère, sans envie, car il en possède lui-même un qui suffit amplement à son orgueil. Guinoiseau, suivant le regard de son ami, admire un instant leurs deux abdomens :

— C'est par là que nous mourrons... le nettoyage par le bide... Mais c'est égal. Ils sont beaux !

Abscoc se sent bien auprès de ce vieil ami. Ils se sont créé leur atmosphère personnelle avec des souvenirs quotidiens — ou presque — de trente ans. Ils ont passé la vie côte-à-côte ; ils ont eu en commun des cheveux noirs, des torses fiers, des reins sveltes, des femmes jolies. Ils se félicitent à tout bout de champ d'être nés au même siècle, sur la même planète et de s'être rencontrés. Combien d'êtres exquis, que nous eussions adorés, ont vécu il y a dix mille ans ou à quelques millions de lieues de nous, dans un monde ou dans un siècle lointains ou dans une ville des antipodes terrestres, ou même porte à porte, sur le même palier que nous sans que nous ayons jamais eu l'occasion de les connaître ! Abscoc et Pâquis frémissent en songeant qu'ils auraient pu ne jamais se lier. Au fond, Abscoc — en secret, sans en avoir l'air — fait parfaitement dans son cœur la différence entre ses quatre vieux amis et ses cinq mille connaissances. La preuve, c'est qu'il consent à « déjeuner » avec Pâquis. Mais il met un point d'honneur à ne pas le laisser paraître.

— Et Robert et Arlette vont bien ?

Guinoiseau s'intéresse prodigieusement aux enfants. C'est le regret amer et toujours plus cuisant de sa vie de n'en pas avoir. Il était peut-être né époux, assurément père.

Tout à coup, enchaînement d'idées, les noms des deux enfants de Pâquis le décident sans transition à une confidence :

— Sais-tu que j'ai été demandé en mariage cette semaine ?

Et malgré le grotesque dont il essaie de teinter cette nouvelle, avec ses joues soufflées, ses lèvres écrasées et ses yeux rieurs, il y a, dans son intonation et dans l'arrondissement avantageux de ses bras sur ses cuisses, un monde de regrets de n'avoir pu accepter.

— Oui, la fille de mon ami Desbrosses, Adrienne, qui s'est mis dans la tête de se marier avec moi.

—Eh bien ! mon vieux, il est temps de goûter les joies d'un intérieur, la douceur des dîners en pyjama, la sécurité de la vieillesse, et les soucis que nous apportent les gosses.

— Tu es fou... elle a vingt-cinq ans de moins que moi !

— Puisque tu lui plais.

— Jamais une femme ne me laissera travailler de minuit à sept heures ! Et elle me forcera à déjeuner tous les jours.

— Possible, tu changeras tes habitudes. Tu as assez couru les restaurants et traîné ton estomac aux quotidiennes invitations.

— Il y a autre chose encore. Tu sais combien j'aime la vie régulière, organisée, paisible. Or, à quarante-neuf ans, après bien des efforts et avec beaucoup de patience, je suis arrivé à me créer une existence bien réglée : une fois la semaine, à dix-sept heures, mon Cochon blond qui a de jolies jambes ; une autre fois, à la même heure, ma gigolette de Ménilmuche ; une fois par mois ma gosse de Limoges. Le mariage dans les conditions où il se présente avec une femme qui a l'extravagance de penser à moi, c'est le dérèglement, la folie, la fantaisie, l'amour à toutes les heures du jour et de la nuit. Adrienne n'a eu cette idée que pour que je la conduise au music-hall et peut-être parce qu'une amie, qui a lu les bouquins de Cramlott, lui aura monté la tête avec certains talents que j'y laisse deviner. Non, non. Je tiens à mon horaire fixe, à mes nuits tranquilles, à ma vieillesse bien arrangée et à ma liberté. Et puis, tu sais, à quarante-neuf ans, je ne suis plus un grand quotidien, — à peine un bi-hebdomadaire. — Je me rappelle un proverbe d'Anjou : Quand ça te donne faim, ça va bien, quand ça t'altère, faut plus l'faire, quand ça t'endort, va moins fort... Et j'ai des

somnolences. Il se tut un moment et reprit :

— Je me regarde dans la glace pour me raser. Adrienne est un amour et je ne suis plus qu'un vieux monsieur. Je comprends bigrement que ma môme de Limoges me trompe avec un étudiant qui est joli !... si tu savais quelle ravissante gueule il a.... et vingt-trois ans de moins que moi : comme elle a raison !

La caissière interrompit ce grave entretien en envoyant à Guinoiseau un paquet étrange fait d'un vieux journal mal attaché d'une vieille ficelle. Il le secoua. Il en sortit un bruit métallique :

— Tu ne sais pas ce que c'est que cela. Pendant tout le mois, je collectionne dans une petite boîte de savon à barbe toutes les pièces d'argent et tous les jetons que je peux ramasser. Jean m'en fournit toujours pour vingt ou trente francs. Et le vingt-cinq de chaque mois, je change ce métal accumulé à ma blanchisseuse qui me refile trois ou quatre billets de vingt francs. Cela m'assure toujours une petite réserve, c'est une sorte de caisse d'épargne pour les fins de mois.

Oh ! brillant chroniqueur ! si tes mondaines et millionnaires lectrices savaient ! Et si elles voyaient de quel geste de paysan angevin tu emboîtes ce paquet de monnaie sous ton bras !

Les deux amis en étaient au Bourgogne et au fromage. Guinoiseau tâta le camembert du bout du couteau :

— Celui-ci, comme dit Courteline, va profiter d'un moment d'inattention pour gagner la porte.

Il arrêta sa bienveillante attention sur un Brie gras, épais, odorant qui flemmait sur un lit de paille.

A ce moment précis, Jean, qui avait l'œil à tout, s'aperçut que l'on avait placé devant les deux gastronomes des petits verres à Bourgogne en même temps qu'une bouteille de Chambolle. Il bondit, bredouillant d'indignation :

— Garçon, regardez donc ces messieurs... Ont-ils des

« gidouilles » à boire du Chambolle dans des verres à cognac ?...

Le serveur ahuri changea les verres :

— Beaucoup de Brie pour rien, fit Abscoc en entamant le fromage.

MARCEL ROUFF.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Pierre-Louis Duchartre : *La Comédie italienne*, Librairie de France. — Adolphe Boschot : *Chez les Musiciens, 2me série*, Plon-Nourrit. — Emile Bourgeois et Louis André : *Les Sources de l'Histoire de France, XVIIe siècle, Journaux et Pamphlets*, Auguste Picard.

Les curieuses et importantes publications de MM. Bernardin et Prunières contribuèrent à dissiper l'obscurité dans laquelle restait enseveli le théâtre italien. Malgré les actives recherches de ces deux érudits, ce théâtre demeure pourtant encore mal connu, surtout dans ses manifestations du xvie et du début du xviie siècle. La rareté des documents empêche d'identifier d'une façon précise ses acteurs à cette époque. De son répertoire ne subsistent que des fragments informes.

Les pouvoirs publics témoignaient alors une médiocre estime aux troupes d'outre-monts. Celles-ci étaient aussi pourchassées par les bandes de comédiens français, qui craignaient leur victorieuse concurrence. Elles abordaient Paris avec appréhension, car les Confrères de la Passion, munis de leurs privilèges, leur fermaient les portes de la capitale. Tout au plus pouvaient-elles, durant la période des foires, monter leurs tréteaux dans des conditions précaires. Henri IV, Marie de Médicis, Louis XIII, ce dernier avec circonspection, les appelèrent parfois à la cour. Elles ne commencèrent à florir que vers le milieu du xviie siècle. Encore Mme de Maintenon réussit-elle à les chasser de nos théâtres, où elles ne s'installèrent véritablement que le xviiie siècle venu.

Elles apportaient pourtant un appréciable élément de distraction. M. Pierre Louis Duchartre qui consacre à la **Comédie italienne** un volume savant, écrit en une langue alerte et pittoresque, pleine de faits résumés avec art, agrémenté, de ci, de là, par des documents nouveaux, inédits même, embelli par une typographie esthétique, riche d'une admirable iconographie (la

plus complète que nous ayons rencontrée sur ce sujet) nous donne la certitude que le public appréciait vivement l'étonnante bouffonnerie de ce théâtre.

Son étude, forcément rapide, puisqu'elle englobe toute l'histoire de ce théâtre, en établit avec pénétration les titres d'antiquité et de noblesse. Les comédiens italiens furent, à son sens, les héritiers directs des farceurs hellènes dont ils adaptèrent à leur usage les procédés de comique. Comme eux, ils portaient le costume burlesque et le masque. Ils perpétuèrent la pantomime inventée par leurs ascendants et très probablement propagèrent des types créés dans un lointain passé.

M. Pierre-Louis Duchartre nous dit quelles tribulations ils subirent en France. C'étaient pour la plupart de merveilleux improvisateurs, mâtinés d'acrobates et de musiciens, qui, sur de simples canevas, imaginaient individuellement leurs rôles et parvenaient, par une admirable cohésion de la troupe, à réaliser des ensembles d'une savoureuse virtuosité. Mariés entre eux, ils se transmettaient, de génération en génération, ces rôles, les perfectionnant graduellement. Forcés d'inventer leurs dialogues, ils les renouvelaient sans cesse et leur communiquaient une vie trépidante. Plus tard, ils perdirent, en partie, cette tradition. Evariste Ghérardi, au XVIIIe siècle, écrivit maintes de leurs farces, et Rivière-Dufresny, Regnard, plusieurs autres auteurs alimentèrent leurs scènes.

M. Pierre-Louis Duchartre nous fournit des renseignements sur les dispositions intérieures de leur théâtre, simple tréteau à l'origine, palais magnifiques plus tard, ornés de somptueux décors, animés par une active machinerie. Il étudie les différentes troupes qui, obscures souvent, mais souvent aussi jouissant d'une énorme célébrité, évoluèrent en France, s'y fixèrent aussi pour un temps plus ou moins long. Ces troupes attirèrent toujours la curiosité par leur furieuse gaieté, la fertilité de leurs inventions, un sens du comique démesuré. On leur a reproché de ne sortir guère de la farce. A leur école pourtant se formèrent les comédiens français qui connurent la popularité la plus étendue. Gaultier Garguille et ses acolytes, Guillot-Gorju et les siens, c'est-à-dire deux générations d'amuseurs. Le Pont-Neuf, avec ses histrions, Mondor et Tabarin, tous deux Français, Gilles le Niais, l'Orviétan, Brioché, puisa à leur sources de gaillardise. Molière

lui-même fut l'élève de Scaramouche, s'il faut en croire Le Boulanger de Chalussay d'une part, et de l'autre l'estampe qui représente notre grand acteur en compagnie de l'hilare Italien.

M. Pierre-Louis Duchartre, dans une seconde partie de son beau volume, s'est efforcé, avec une rare finesse d'analyse, de retracer la psychologie des personnages-types de la comédie italienne : Arlequin, Trivelin, Brighelle, Scapin, Mezzetin, Pantalon, le Docteur, Pulcinella. Il a aussi dressé leur généalogie, nous précisant par quels acteurs furent tenus ces rôles à travers le temps, quelles transformations subit le modèle original dans son esprit, dans son jeu, dans son costume.

Voilà donc un volume fort curieux, d'une lecture attachante et, nous le répétons, accompagné d'un commentaire iconographique d'une abondance merveilleuse. On ne peut guère reprocher à son auteur que d'avoir négligé, dans son exposé remarquable, la vie intime du comédien italien, les détails de mœurs qui complètent si savoureusement les faits de l'existence publique. Il est vrai, ces renseignements nous sont déjà fournis, au moins pour les xviie et xviiie siècles, par les actes contenus dans les ouvrages de Campardon.

Il semble que la plupart des historiens se désintéressent trop de l'étude des mœurs, ou bien qu'ils soient effrayés, par les incidents que certaines archives, celles du Châtelet entre autres, révèlent sur des groupes sociaux. Ce n'est pas le cas de M. Adolphe Boschot, le parfait psychologue, le « recréateur », si l'on peut ainsi dire, de Berlioz, le musicographe de la période romantique.

M. Adolphe Boschot ne saurait étudier une œuvre sans comprendre combien elle est mêlée à une vie, qu'elle est l'image d'un tempérament, que ce tempérament doit être comme pénétré avant toute autre investigation, que le milieu influe aussi sur cette vie et cette œuvre, enfin qu'un travail historique participe de toutes les sciences et de tous les arts.

Cet écrivain, dans ses divers ouvrages, — et c'est pourquoi nous l'estimons fort — nous apporte des détails de mœurs fort savoureux, cueillis aussi bien dans le passé que dans le présent. Nous avons déjà signalé la première série de ses travaux, publiés sous le titre : **Chez les musiciens**. La seconde, qui vient de paraître, contient des chapitres plus courts, mais aussi significa-

tifs. Elle embrasse deux siècles de musique et de musiciens et prouve que son auteur ne néglige rien de ce qui, dans le domaine historique où il promène sa curiosité, mérite une attention.

Un dialogue avec Hoffmann qui fut, en même temps qu'un conteur fantastique, un bon musicien, sert de préface à cet ouvrage et nous fait l'effet, dans certains de ces passages, de contenir une fine satire contre les snobs du temps présent. Deux chapitres sont consacrés à des violonistes d'autrefois, Jean-Marie Leclair et Gaviniès, qui laissèrent des œuvrettes charmantes, dignes d'être jouées encore. L'un finit tragiquement après une existence fort mouvementée. L'autre, que les femmes cajolèrent trop, acheva dans la misère une carrière brillante. On trouve d'ailleurs beaucoup de misère dans ces carrières d'artistes. M. Boschot nous parle, par exemple, avec émotion, des déboires de Mozart, de son sentiment de la mort, des circonstances pénibles dans lesquelles fut créée l'admirable *Flûte enchantée*. Il consacre à Berlioz, alors au conservatoire, et à sa cantate d'élève, longtemps perdue: *Orphée déchiré par les Bacchantes*, une page amusante. Plus loin, il étudie l'iconographie de Beethoven et s'évertue à retrouver la véritable image physique de l'illustre compositeur.

De ci, de là, dans ce livre varié, il mélange les souvenirs personnels aux faits historiques, nous dit, par exemple, ses impressions d'auditeur aux *Wagner-Festspie* de Munich, nous rapporte quelques détails de ses relations avec Reyer, etc... De savoureux chapitres sont consacrés à Grieg, Chabrier, César Franck, aux musiciens russes, aux grands interprètes des artistes, à diverses œuvres notables, anciennes ou nouvelles, exécutées au cours de récentes fêtes musicales. Les vies, les faits, les œuvres, choisis avec soin, commentés par un homme habitué à la réflexion, exactement renseigné sur plusieurs siècles de productions musicales, empruntent un attrait à la qualité d'un style animateur et coloré.

Ce n'est point le style qui peut faire le mérite du travail de MM. Emile Bourgeois et Louis André : **Les Sources de l'Histoire de France, XVII• siècle, Journaux et Pamphlets**, bien que ces deux auteurs nous prouvent, dans leur préface, nette, bien équilibrée, et résumant excellemment les grands mouvements politico-satiriques produits par les événements d'autrefois, qu'ils sauraient écrire un parfait ouvrage sur le sujet choisi

par eux. Un volume de bibliographie doit surtout présenter de la clarté, de la concision, des divisions précises et le moins possible d'oublis.

MM. Bourgeois et André se montrent très avertis sur la question qu'ils traitent. Leurs trois premiers chapitres surtout, 1610-1617, 1618-1624 et 1625-1642, contiennent l'essentiel de la production florissante que fournirent d'innombrables pamphlétaires. Leurs études concernant ces pamphlétaires constituent de très bons résumés. Peu de lacunes importantes. Pourtant nous ne trouvons pas, dans leur nomenclature, l'ouvrage de M. Maximin Deloche : *Autour de la plume du cardinal de Richelieu*, travail essentiel pour l'histoire des polémiques de l'Eminentissime. Mathieu de Morgues nous paraît être aussi jugé trop sommairement. Cet ennemi majeur du ministre fut, ce semble, très supérieur aux plumitifs de ce dernier.

Le chapitre de MM. Bourgeois et André consacré au ministère du cardinal Mazarin, suffisant pour ce qui concerne jansénistes, jésuites et protestants, paraît incomplet pour la période de la Fronde. Sans doute Moreau, avec sa *Bibliographie des Mazarinades*, paraît une référence convenable. Mais les mazarinades ne sont pas rangées par genres dans cette bibliographie. Peut-être MM. Bourgeois et André auraient-ils pu faire un choix parmi celles ci, indiquer par exemples celles des écrivains célèbres : Scarron, Cyrano, Adam Billaut, Laffemas, Sarasin, Retz, etc.., donner une liste des journaux : *Courrier françois*, *Gazette des Halles*, *Le burlesque On de ce temps*, etc.., indiquer les pièces dirigées contre les financiers (il en existe plus de 50 et nous n'en voyons qu'une citée.)

Nos observations, de peu d'importance en somme, ne nous empêchent pas d'apprécier le difficile travail de MM. Bourgeois et André, d'approuver vivement les conclusions de leur Introduction et de reconnaître que leurs recherches, sur certains pamphlets, ont très souvent abouti à d'heureux résultats. Leur ouvrage sera utilisé avec profit par les étudiants et même par les érudits.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Roger Dévigne ; *Le Cheval magique*, « l'Encrier ». — André Breton : *Clair de Terre*, s. n. d'édit. — Ivan Goll : *Le Nouvel Orphée*, « éditions de la Sirène ». — Luc Durtain : *Perspectives*, Delamain, Boutelleau. — Lucien Jac-

ques : *La Pâque dans la Grange*, avec des bois de l'auteur, E. Malfère, Amiens. — Ernest Prévost : *Le Livre de l'Immortelle Amie*, Jouve. — Georges Vidal : *Devant la Vie*, « La Librairie Sociale ». Charles de Bussy : *La Muse-Enfant*, Ducrocq. — Philippe Dufour : *Le Trèfle d'Apollon*, Chiberre. — Paul-Auguste Nicolas : *La Sieste sous l'Olivier*, « Les éditions Pan ».

Si les vrais amateurs de beaux livres en pouvaient être avertis, si les purs amateurs de vers subtils, tendrement ironiques et discrètement douloureux, hélas ! n'étaient pas seulement les poètes jeunes, ardents et démunis de ressources monnoyées, ce livre exquis par la présentation et exquis par son contenu, **Le Cheval Magique**, par M. Roger Dévigne se trouverait entre leurs mains et occuperait leurs mémoires.

Je n'en connais point de plus sympathique. Une belle couverture d'un papier uni d'un bleu ni vif ni trop sombre, heureusement choisi et qui ne doit se faner, porte en lettres bien disposées et proportionnées le nom de l'auteur, le titre, l'indication de la maison d'édition et la date, avec un très discret cul-de-lampe. C'est tout. Des marges, des espaces harmonieusement ménagés, et un format ni menu, ni étriqué, non plus exorbitant, commode, agréable à voir et à manier (0,20 × 0,265). Volume qui ne pèse point et qui cependant emplit la main, nombre de pages proportionné au format, tout s'y répond et s'y équilibre à merveille. Le livre s'ouvre enfin sur un papier clair, solide sans pailles et sans taches, et une typographie nette, soignée, sûre (deux bévues sont corrigées en dernière page, il en est d'autres rares, très légères : un *a* retourné page 35 ; un abverbe s'orne, page 37, d'une *s* signe du pluriel...) ; mise en pages parfaite ; sobriété d'ornements, culs-de-lampe originaux, d'un trait cursif, amusant, d'un mouvement joli et rapide. Livre établi, en somme, dans un goût parfait, avec la science la plus consommée.

Or, ce n'est pas un éditeur professionnel, ce n'est pas un imprimeur, c'est l'auteur, M. Roger Dévigne, qui se dissimule sous l'enseigne de *l'Encrier* : c'est lui-même qui a conçu, exécuté matériellement le livre ; c'est lui-même qui en a tiré les quelques trois cents exemplaires sur une vieille presse à bras qu'il possède et qui, naguère, lui servait à publier un petit journal, « l'Encrier », dont l'impression était loin d'être aussi réussie que celle du présent livre.

Voilà pour les dehors. Mais le plus extraordinaire, c'est que le dedans, les poèmes correspondent à ces dehors. Ces poèmes

d'ingénuité qui se méfie nonchalamment, de tristesse qui se contient, d'espoir et d'illusion féerique qui savent fort bien où les interrompra l'irruption des réalités, et qui, d'ailleurs, de cette réalité même s'amusent en la grandissant, en l'interprétant, ces poèmes, d'un ton, d'un tour, d'une intention et d'une réussite si personnels (en dépit parfois de rapprochements possibles avec la manière de Verhaeren), ces poèmes sont délicieux. Soit qu'ils présentent, en le raillant un peu, le Don Quichotte s'exaltant au cœur du poète, soit qu'ils tisonnent le brasier à demi éteint des sentiments vieillis et les cendres des heures d'enfance ou d'innocent amour, soit qu'ils entonnent frémissants, reconnaissants, la chanson des linotypes, soit qu'ils chantent quelque spectacle familier de la rue (Bateaux parisiens, Catherinettes...), invoquent le dieu des petits enfants :

> Dieu des petits enfants, donnez-moi la beauté
> Intérieure,
> Faites éclore en moi comme un lys de clarté
> Cette fine philosophie
> Qui rend plus légère la vie
> Et meilleure...

Soit enfin qu'ils consolent gentiment un désespoir du beau poète Tristan Derème, ou fassent allusion (ou concurrence) à quelque vieux rythme populaire. Les tons les plus divers dans un ton général, original et nouveau.

Clair de lune : la fantaisie assez laborieuse de M. André Breton, avec portrait par M. Pablo Picasso, raconte avec précision en une suite d'images volontairement désaccordées *cinq rêves*, et c'est la partie la plus attachante de son livre :

> Une partie de ma matinée s'était passée à conjuguer un nouveau temps du verbe être — car on venait d'inventer un nouveau temps du verbe être...

Telle la prose, assez pesante, qui appuie et explique, tels les vers (sinon en de faciles facéties), comme *Pièce fausse* — et toujours en quête d'un nouveau temps du verbe être... à découvrir.

Chez M. Ivan Goll la fantaisie apparaît plus naturelle, et les parties dramatiques de son recueil **Le Nouvel Orphée** forcent, par l'outrance clownesque qui sans cesse se ravive, au rire, je crois, irrésistible. Les poésies lyriques, plus que les grands les

petits morceaux suggèrent des impressions mystérieuses et durables, sans grimace ni excessive affectation d'afféterie. Portrait par M. Robert Delaunay, dessins amusants de M. Fernand Léger pour *La Chaplinade*, poème cinématographique.

Cette horreur de la rhétorique, cette crainte du développement, le désir de ne point répéter ce qui a été écrit ou dit, comme les hommes de culture l'ont écrit et l'ont dit, c'est le secret des **Perspectives** que M. Luc Durtain recherche. Un instant la curioriosité attache à cette manière brusque, le plus souvent énumérative, sinon haletante, saccadée, abréviative, sans grâce ni aucun alanguissement de charme, timbres juxtaposés où n'ondule le cours de nulle mélodie qui se soutienne ou évolue. Bientôt la surprise lassée, pourquoi, se demande-t-on, M. Durtain — ou ses camarades, qui comme lui prétendent à ne donner de leur art que les points forts, ou l'essentiel, ne comprennent-ils que, dépourvus du concours contrasté, périodique, de l'accompagnement détaché ou non d'un fond constant, leur effort demeurera vain, et n'engendrera que monotonie à la longue, que fatigue ? C'est un art de procédé et qui manque de souplesse, une répétition d'effets toujours analogues, un art peut-être encore de boursouflure. A côté de lui, M. Arcos, M. Cendrars, M. P.-J. Jouve surtout, et M. Georges Duhamel composent leurs poèmes avec plus le souci primordial du chant et de la musique.

Un *rustique*, un artisan, M. Lucien Jacques, traduit dans les chants émus de **La Pâque dans la Grange** ses douleurs, ses souffrances, ses compassions durant les quatre années terribles. Et le jet en est tout naturel et simple. Rien de fabriqué ni de contraint. Si cela rencontre le rythme et l'expression musicale, nul détour n'est essayé qui échappe à cette convention, à cette mimique de routine. De jolies pensées, des images fraîches, une franche humeur de décision, du gai savoir aussi, ni méchanceté, ni colère vaine. Un homme livre son cœur, et la puissance de ce livre sincère est très grande : de la bonté clairvoyante et généreuse. Certes, la matière d'art ne s'assouplit point à des merveilles subtiles ou compliquées; le cœur y trouve plus de satisfaction que les yeux ou le cerveau.

Le Livre de l'Immortelle Amie, poèmes d'ardente tendresse, de passion exaltée et religieuse, par lesquels M. Ernest Prévost développe les élans de foi, non tant mystiques que réflé-

chis et d'une sagesse quasi philosophique, dont il encense la pureté de l'amie en qui se résume l'idée sacrée de la Femme. Son vers toujours plus éloquent qu'inventif, plus véhément que pénétrant, se développe en longues laisses parfois un peu tumultueuses, sans effort, et magnifie avec la beauté de l'amour humain la splendeur inaltérable et éclatante de l'univers. La religion de la tendresse s'y fond éperdument en un panthéisme en quête de la sérénité.

M. Georges Vidal — **Devant la Vie** — s'attarde dans l'attente d'un renouveau social, peut-être d'une violence révolutionnaire. Hélas ! les transformations sont lentes au gré du contemplateur même, car elles ne dépendent ni du consentement des hommes ni de l'inspiration des politiques. Ces leurres ne prévalent pas contre la marche inéluctable et insensible des habitudes morales, les lois ne font qu'enregistrer les modifications des mœurs; quand elles prétendent y faire obstacle, elles sont caduques et dépourvues de vrai pouvoir. Qu'on s'y oppose, qu'on y accède, les mœurs régissent les relations sociales, juridiques, familiales, nationales ou internationales. Il se peut, il n'est que trop vrai, qu'on en souffre, qu'on y succombe écrasé, et certains en tirent profit. L'idée universelle de la justice et du droit véritable, du respect en autrui de soi-même ne s'est pas encore implantée au cœur des hommes. Jusque-là toute autre attitude que de s'accommoder de ses souffrances et de ses maux, chercher de son mieux à en adoucir le tourment et regarder autour de soi la beauté des choses demeurera vaine et inefficace. M. Georges Vidal s'est beaucoup démené sur les routes diverses de la vie ; il a agité des espérances grandioses et des haines véhémentes. Qu'est tout cela en présence d'un simple, d'un pur, d'un fidèle amour terrestre? Qu'est cela auprès de la stupeur, de la tristesse du départ, auprès de la résignation d'une séparation ? *Les Virilités*, mirages exaltants et futiles, aboutissent aux *Apaisements* bienfaisants et naïfs, si bons à l'âme ; puis la solitude et le recueillement magnifient la pensée. En rythmes spontanés non moins que fervents, M. Georges Vidal nous fait assister au cours heureux de cette saine transformation, *Devant la vie*.

Le mérite des « fables et bambineries » qu'a rassemblées M. Charles de Bussy sous le titre **La Muse Enfant**, c'est de n'étaler aucune prétention tout en évitant la niaiserie. Joliment

composées, joliment pensées, joliment écrites, elles ne peuvent manquer de plaire au petit public auquel elles sont destinées. Elles sont simples et pimpantes.

Il existe un certain nombre de poètes qui, déjà, sont mieux que de simples versificateurs. Modestes, conciencieux, épris d'un métier probe dont ils accomplissent avec méthode et appliquent diligemment les procédés les mieux éprouvés, l'honorabilité de leur labeur s'élève au dessus de tout soupçon. Ce qu'ils écrivent est bien, on ne le saurait autrement caractériser. Respectueux de leurs maîtres et des traditions, ils ne vont pas s'enliser dans des terrains hasardeux dont ils ne connaissent pas les sentiers. Ils ne cultivent dans leur jardin aucune essence neuve ou inconnue. On ne les peut que largement estimer. Tout ce qu'ils écrivent est très bien. Il est rare, cependant, que leur inspiration, plus studieuse que spontanée, soit portée au ciel sur l'aile de la musique divine, et le frémissement sacré fait généralement défaut à leurs poésies les meilleures. Pourquoi donc M. Philippe Dufour fait-il précéder les poèmes combinés en *terze rime* aux mesures variables, qu'il intitule joliment **Le Trèfle d'Apollon**, de cette diatribe en guise d'avant-propos, où il se démontre incapable de rien comprendre aux recherches ou innovations, les unes triomphantes, d'autres mort-nées ou mal engagées, auxquelles, à tort ou à raison, se sont livrés certains symbolistes et de plus jeunes poètes ? Je ne crois pas plus que lui que l'abandon de la rime soit désirable, ni même toujours possible, mais je ne méprise pas de parti pris l'artiste qui tente de s'en passer. Nous verrons. Le fait que le *Kaïn* de Leconte de Lisle est un poème admirable ne suffit pas à interdire que l'on conçoive et que l'on construise après lui un poème sur des données toutes différentes. Parce que M. Edouard Dujardin a cru bien faire d'expliquer, de démonter vers par vers un sonnet de Mallarmé, je ne suis pas persuadé que, indépendamment de cette explication que je n'ai lue ni entendue, on ne puisse jouir de la fluidité musicale de ce sonnet, ou que des images mobiles et fécondes n'aient été par lui semées en maint cerveau. Les poèmes de M. Dufour, pour estimables qu'ils soient, n'aboutissent pas souvent à un tel résultat. J'aurais préféré ne pas l'affliger, mais pourquoi, au lieu d'œuvrer de son mieux, comme je ne saurais trop l'en féliciter, essaye-t-il de bafouer ou d'avilir d'autres soucis d'art, d'autres soins plus subtils, qui lui échappent ?

Mais suivons plutôt M. Paul-Auguste Nicolas qui, par mille détours en des paysages de lumière, de sonorité, de splendeur ardente, d'ombre parfumée, nous invite, en ses rythmes nuancés, purs et souvent pittoresques, à jouir, auprès de lui, de **La Sieste sous l'Olivier**.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS FÉMININS. Christiane Aimery : *Le masque du devoir*, Librairie Perrin. — Madeleine Gautier : *Satan, qui le connait ?* Librairie Baudinière. — Paule Régnier : *La vivante paix*, Bernard Grasset. — Camille Marbo : *Les cahiers de Francine*, Albin Michel. — Camille Mallarmé : *L'amour sans visage*, Albin Michel. — Marie Gasquet : *Le métier de Pénélope*, Ernest Flammarion. — Yvonne Schultz : *Précoce avril*, Bernard Grasset. — Henriette Celarié : *L'étrange aventure*, Plon. — Christiane Fournier : *Adam, Ève et le Serpent*, éditions du « Monde Nouveau ». — Mémento.

Le masque du devoir, par Christiane Aimery. Point de romancières chez nous qui innovent, comme en Angleterre, où les May Sinclair, les Dorothy Richardson, les Virginia Wolf et les Katherine Mansfield peuvent passer pour les chefs de cette école impressionniste dont le but est d'évoquer, par des séries de touches significatives, les personnages et leurs milieux. Nos romancières demeurent fidèles à ce genre de fiction qui fait l'histoire des caractères et des événements et les suit parallèlement, à mesure qu'ils se développent, s'ils ne s'enchaînent. Preuve que les femmes sont, ici, traditionalistes — avec force et originalité, toutefois. Six ou sept bons romans féminins sur une quinzaine que je viens de lire, et trois, au moins, tout à fait remarquables ; je ne m'attendais pas, en vérité, à pareille récolte ! Celui-ci, en particulier, de Mme Aimery dont j'ignorais encore hier le nom, m'a révélé un disciple puissant de MM. Paul Bourget et Edouard Estaunié, c'est-à-dire un écrivain d'imagination, sûr de sa technique, un psychologue et un observateur de mœurs pénétrants. Resté veuf avec une fillette de six ans, indisciplinable, mais séduisante comme l'instinct, Richard de Sauges, gentilhomme campagnard de belle allure, songe à se remarier pour donner à l'enfant qu'il adore une gouvernante, sinon une mère. Il fixe son choix sur une demoiselle de la bourgeoisie, un peu terne, ardente cependant, sous le masque que le devoir lui impose. Laure apporte à parfaire l'éducation de Clairette la

même application passionnée qu'elle a mise à élever son frère ; mais elle ne réussit pas à conquérir cette âme fière, et sans doute dédaigneuse. Ce sont deux races, deux mondes différents qui s'affrontent, et ne se mêleront pas. Laurence, au surplus, ne connaît de dévouement que celui que le devoir commande. Elle ne comprend pas Clairette. Elle veut la soumettre à sa loi rigide ; elle ignore le moyen de faire le bien de la jeune fille en interprétant avec souplesse la règle qui la gouverne. Elle la jalouse, enfin, de distraire d'elle l'affection de son mari. Et quand Clairette, après une erreur ou une faute, s'éprend du frère de Laurence, celle-ci se dresse en face d'elle autant en rivale triomphante qu'en justicière pour lui interdire le bonheur et la pousser au suicide. Seul, un cœur généreux eût permis à la petite bourgeoise de surmonter les difficultés que lui créait sa situation d'épouse de Richard et de belle-mère de Clairette. Mme Aimery a admirablement analysé son humiliation, et par des nuances rendu sensible sa douleur muette et concentrée. Elle a écrit un roman tout ensemble social et moral sans tomber dans la thèse ni sacrifier, à aucun moment, la vérité psychologique de son drame, déterminé par les passions des personnages. De la mentalité de ceux-ci son style souple épouse jusqu'aux courbes les plus secrètes et il en dessine les traits avec une exactitude qui ne se dément pas. Il est étonnant qu'on n'ait pas fait à ce livre le succès qu'il mérite.

Satan, qui le connaît ? par Madeleine Gautier. Il y a, comme le dit M. Camille Mauclair en la présentant, mieux que des promesses dans cette première œuvre de Mme Gautier : des dons d'écrivain et de peintre à la fois délicats et forts, et surtout, chose rare, ce pouvoir d'objectivité qui atteste le romancier véritable. Mme Gautier n'analyse ou ne raconte pas qu'elle-même. Elle sait entrer dans les consciences étrangères et nous en révéler l'intimité, et les personnages même dont elle se borne à esquisser la physionomie sont enfermés dans des traits précis et expressifs. Souveraine et Brigitte, deux sœurs, deux natures. L'une tout âme, l'autre tout sens. Mais le cœur les unit par des liens puissants, et dont la tendresse n'est pas, d'un côté, du moins, sans mélange. Un homme ardent, sincère, et parmi les meilleurs, à tout prendre, que Satan saura, cependant induire en faute, suscitera le drame entre elles... Rien de forcé, dans tout cela.

L'enchaînement de circonstances le plus naturel. La vie, enfin, dans un décor avec grâce et sobriété évoqué. Je le répète : pour un livre de début, le roman de Mme Gautier autorise les plus belles espérances.

La vivante paix, par Paule Régnier. Ce n'est ni sans gaucherie ni sans embarras que se développe comme, le long d'une voie antique bordée de tombeaux, marcherait une veuve sous de lourds voiles noirs, le lent récit de Mme Régnier, lauréate du prix Balzac. L'art de conter et celui de choisir, voilà ce qui manque le plus à cette romancière, émouvante et sincère, cependant. C'est *une vie* de femme, aussi sombre que celle qu'écrivit Maupassant, dont elle retrace avec minutie les événements, et si, par défaut de perspective, elle échoue à donner à ceux ci leur importance propre aux yeux du lecteur, s'il lui arrive d'exagérer certains traits de ses modèles ou d'en pousser la déformation jusqu'à la caricature, le caractère central de son livre demeure fidèle à lui-même, et finit par s'imposer à l'esprit par mille détails véridiques. Fille malheureuse, amie déçue, épouse lamentable, amante déchirée, l'héroïne de Mme Régnier s'en va s'ensevelir un jour, à bout de courage, dans la neige qui tombe sur la chère forêt de son enfance. Dénouement symbolique. Cette victime de la Fatalité, et qui se débat au milieu d'une atmosphère sinistre, comparable à celle des romans de Thomas Hardy, ne pouvait trouver le repos que dans une mort telle que celle des loups dont la font sœur l'indépendance et la sauvagerie de son caractère. C'est une figure qui a de la grandeur, et l'on doit rendre hommage à Mme Régnier d'avoir su nous forcer de l'admirer, tout en la montrant, en somme, antipathique.

Les cahiers de Francine, par Camille Marbo. Francine réveille ses souvenirs de jeune fille : les figures d'une amie de pension et de la mère de cette amie, celle-ci tyrannique dans ses affections, celle-là tendre, naturelle jusqu'à l'ingénuité. Que la mère veuve songe à se remarier, le premier mouvement de sa fille sera de s'opposer jalousement à la réalisation de son bonheur. Elle s'y résignera, enfin, mais pour obéir à son propre fiancé, avec une secrète réprobation. Francine, témoin du drame, en suit passionnément les péripéties, à ce point sensible qu'elle fait sienne la cause de la mère et partage presque son amour... Que tout cela est donc joliment français ! Mme Marbo crée de la vérité en tres-

sant ensemble, d'une main légère, toute sorte de petites choses sans éclat, un peu simples, qu'on pourrait trouver quelconques, au choix desquelles, en tout cas, aucun souci formel d'art ne semble avoir présidé. Mais bien écrire, quand il s'agit d'un roman, ce n'est pas tant écrire avec recherche qu'avec convenance, j'entends en rapport étroit avec le sujet qu'on traite.

L'amour sans visage, par Camille Mallarmé. Une foi ardente, et qui brûle aussi pur que le cœur fleuri d'une étoile, confère à ce nouvel ouvrage de Mme Mallarmé son principal mérite. Cette foi, c'est qu'il n'y a pas d'objet plus élevé à atteindre pour l'écrivain que la traduction, dans la musique des mots, des résonances profondes des âmes, que la révélation du mystère où elles flottent comme des méduses, irisées par les pressentiments... Affinités subtiles, rêveries vagues, fugitives aspirations, désirs contraires de l'esprit, c'est tout le jeu des innombrables nuances de l'amour que Mme Mallarmé ambitionne de faire rayonner dans son livre. Mais ces nuances, elle les a plutôt réfléchies dans les propos qu'elle prête à ses personnages, surtout à son héroïne, qu'elle ne les fait naître des mouvements intérieurs de leurs êtres. *L'amour sans visage* n'en est pas moins une œuvre rare, riche de suggestions métaphysiques et qu'on lit avec un plaisir délicat.

Le métier de Pénélope, par Marie Gasquet. J'avoue n'aimer guère ces histoires dont le héros — d'autant moins personnel qu'il se veut plus original — se tient comme à la surface de lui-même pour épuiser, en esthète, les multiples jouissances de la vie. On connaît le personnage que Wilde emprunta aux Préraphaélites, mais pour gourmer ses attitudes de snobisme, et dont d'Annunzio, en le replaçant dans son pays d'origine, fit une sorte d'humaniste exalté. Mme Gasquet lui oppose une créature harmonieuse et simple, aussi calme qu'il est agité, et qui s'efforce de le soumettre à la discipline classique qu'elle incarne. En vain. Si elle séduit, elle ne peut retenir l'enchanteur dont le destin est de se disperser et qui ressemble aux débris d'étoffes somptueuses qu'elle essaie de fixer sur la solide toile de ses ancêtres, mais qui s'en vont en haillons. Un roman, le livre de Mme Gasquet ? Non. Un poème. C'est que la poésie, chassée par la rigueur des temps de la forêt orphique, se réfugie dans la prose. Mme Gasquet, qui a de belles qualités plastiques, écrit dans

une langue musicale où son lyrisme, avec bonheur, s'épanouit.

Précoce avril, par Yvonne Schultz. Ce qui fait le charme émouvant de cette étude d'âme de fillette, c'est, plus que la fraîcheur des détails dont elle abonde, l'ardente exaltation qu'elle diffuse. Je sens bien la vérité des menus incidents qui composent la vie de la petite Doria, romancière et poétesse à sept ans ; mais cette vérité en enveloppe une autre, plus profonde, d'une signification éternelle, et qui est que le besoin d'amour commande impérieusement la destinée de la femme, naît avec son cœur et grandit avec lui, inséparable des moindres mouvements qui l'animent. Toutes les pensées, toutes les aspirations, tous les actes d'Eve ont l'amour pour cause et pour objet. Je ne fais pas un mince mérite à Mme Schultz de nous l'avoir moins affirmé qu'exprimé, non sans ironie douce et comme attristée, en poète autant qu'en observateur précis et pittoresque.

L'étrange aventure, par Henriette Celarié. L'exercice littéraire est élégant, mais assez fastidieux qui consiste à narrer des histoires du temps passé dans cette langue du XVIIe siècle où l'on était tenu d'avoir du génie pour montrer de l'originalité. Ici, cependant, quoiqu'il s'agisse de l'enlèvement par des Corsaires, puis de l'emprisonnement d'une jeune fille dans un harem, environ l'époque où les soldats du Roi combattaient « les Turcs », « en Alger », l'archaïsme prend de l'intérêt grâce à la comparaison qu'il permet de faire entre le Maroc d'autrefois et celui d'aujourd'hui. Mme Celarié, qui montre de l'esprit en traduisant les impressions d'une bourgeoise du grand siècle dans l'Empire du Sultan, témoigne, en plus, qu'elle a vérifié sur place ses souvenirs de lectures. Son livre se lit avec plaisir et bénéfice.

Adam, Eve et le Serpent, par Christiane Fournier. Je réserve mon jugement sur les qualités romanesques proprement dites de Mlle Fournier, dont ce premier livre, sans doute juvénile, s'encombre de trop d'éléments parasites pour ne pas embarrasser le critique qui demande à un écrivain romanesque autre chose que des mérites purement littéraires. Non que je n'aie trouvé de l'observation dans ce roman, un peu décevant dans l'ensemble. Mais — et c'est, peut-être, que Mlle Fournier s'est placée à un point de vue par trop philosophique — les caractères de ses personnages sont insuffisamment cernés par la réalité. Il s'agit ici, d'étudiants, il est vrai, et l'on ne saurait être surpris

de la part que fait l'auteur à leurs préoccupations intellectuelles. Je ne lui reproche que d'avoir paru s'intéresser moins aux âmes qu'aux idées.

Mémento. — Si la définition de M. Bourget est exacte qui dit le roman une symphonie et la nouvelle un solo, c'est bien une nouvelle qu'avec distinction, mais sans afféterie, Mme Marcelle Vioux a écrit sous ce titre : *Amour de printemps* (Flammarion). L'on appréciera le charme du cadre où elle place son idylle, et on lui saura gré d'avoir, avec impartialité, donné, dans le couple, le rôle sympathique à l'amant. Un peu naïf, celui-ci, ou trop romanesque... Mais comment résisterait-il à la sédution de sa jolie cousine, faible, sensuelle, n'attendant que d'être reprise par l'époux volage ? — Il y a de la sensibilité, de l'observation fine et malicieuse dans les croquis que Mlle Geneviève Duhamelet a rassemblés à l'école de la *Rue du chien qui pêche* (Bloud et Gay). Ses gosses ne sont pas ceux de Frapié, ils ne sont pas non plus ceux de Poulbot ; ils sont eux-mêmes. Mlle Duhamelet les a étudiés d'après nature. Son art, un peu frêle, mais nuancé, excelle à composer l'atmosphère convenable à l'évocation de ce microcosme qu'est une classe de cinquante petits primaires, et sa sincérité la garde contre les effets faciles. — Une conception *métapsychique* de l'art, voilà ce qu'on trouve dans le roman dramatique de Mme Valentine de Saint-Point, *Le Secret des inquiétudes* (A. Messein). On y voit l'âme d'un musicien se débattre dans l'enveloppe physique qui l'enferme contre les forces inférieures. Celles-ci finissent par dissocier son unité. Mais vient la mort libératrice : le musicien ressuscité rentre dans l'Infini, sa patrie céleste, où lui sera livré le secret des harmonies. — Mme Hélène Lemery, dans ses *Enchantements* (Editions du « Monde Nouveau »), a composé avec grâce une galerie de dames du temps jadis, comparables aux reines, familières aux amoureux, du jardin du Luxembourg... On devine qu'elles n'ont pas la rigidité de leurs sœurs de pierre, et qu'elles se présentent en attitudes plus touchantes et plus tourmentées. — Attachante, et par les mœurs qu'elle évoque, pittoresque, est cette histoire où Mme Elissa Rhaïs conte les amours de Nedjma et du pâtre Ali : *La fille du douar* (Plon). Vendue par un tuteur cupide à Sid-Abd-el-Kader, Kabyle érotique et efféminé, Nedjma ne se résigne pas à la captivité du harem et pousse son sauvage amant au meurtre. Mais si nous nous intéressons à l'humanité primitive dont Mme Rhaïs nous révèle les passions sauvages, et aussi les sentiments naïfs et généreux, ce n'est pas sans éprouver l'impression qu'on pouvait tirer, peut-être, un meilleur parti de leur peinture. — Rien qui réponde à son titre : *Les forçats de la volupté* (Albin Michel) dans ce roman négligemment écrit, qu'on dirait composé avec les notes d'une voyageuse en Espagne.

Ce n'est pas à la volupté que sont enchaînés, en effet, la femme peintre et le romancier, librement unis, dont Mme Renée Lafont nous conte la vie errante et lamentable. Ces deux êtres romantiques soutiennent on ne sait quelle invraisemblable gageure où le vice a d'abord sa part, où l'amant semble bientôt pousser au delà des limites permises le plaisir d'humilier l'amante. Mme Lafont a du prendre à écrire son livre plus de plaisir que nous n'en éprouvons à le lire. — Mme Gyp ne m'a pas semblé inférieure à elle-même dans ce nouveau roman dialogué (*Elles et lui*, Flammarion) où ses fidèles retrouveront les effets comiques qu'ils aiment. Mais comme ce genre de caricature a vieilli ! Le trait en est gros, qu'une main raisonnable et plus bourgeoise qu'aristocratique a tracé, sans le mouvement qui endiable la charge et lui confère une sorte de lyrisme.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Auguste Blanc : *Rayonnement*, préface de Charles Fabry, collection Armand Colin. — Eugène Darmois : *L'éclairage*, préface d'André Blondel, Gauthier-Villars. — Henri Pariselle : *Les instruments d'optique*, collection Armand Colin. — Maurice Leblanc fils : *L'arc électrique*, « Le Journal de Physique ». — Maurice de Broglie : *Les rayons X*, « Le Journal de Physique ». — Héloïs Ollivier : *Cours de Physique générale*, III, Hermann. — Albert Forestier : *L'énergie rayonnante*, préface de Marcel Boll, Blanchard.

La lumière a joué un rôle essentiel dans le développement de la civilisation et, même aujourd'hui, elle est le facteur principal de la précision des mesures scientifiques. Les premières lois de l'optique géométrique furent établies par Archimède, qui se rendait compte implicitement, dans son expérience fameuse des miroirs ardents, que l'absorption d'un rayon lumineux produit une élévation de température. Newton montra que la lumière blanche est décomposable en une suite continue d'une multitude de radiations simples — les couleurs de l'arc-en-ciel — et Huyghens jeta les bases de la théorie des ondulations. Au début du siècle dernier, on connaissait déjà des « lumières invisibles » : les rayons infrarouges, qui constituent la chaleur rayonnante, et les radiations ultraviolettes, provoquant des réactions chimiques énergiques, d'où la possibilité de la reproduction des objets par la photographie. La vision fut dès lors considérée comme un phénomène subjectif, sans rapport direct avec la nature objective du rayonnement, et la lumière visible ne possède aucune

propriété particulière, sauf précisément d'impressionner notre rétine.

En 1866, le physicien anglais Maxwell, par sa théorie électromagnétique de la lumière, prévit l'existence d'ondes analogues, créées par des circuits électriques, et ces ondes, mises en évidence expérimentalement en 1886 par Hertz, professeur à Carlsruhe, sont couramment utilisées en radiotélégraphie et en radiotéléphonie.

Enfin l'Allemand Röntgen trouva en 1895 une nouvelle sorte de radiations, les rayons X, qui furent prolongés dès 1899 par les rayons γ spontanément émis par les corps radioactifs (qui venaient d'être découverts par Henri Becquerel et par Pierre et Marie Curie).

Jusqu'en ces toutes dernières années, ces trois groupes de radiations formaient trois tronçons isolés : oscillations électriques, lumière, rayons X ; mais, en 1920, le physicien français Holweck réussit à produire des rayons X identiques à certaines radiations ultraviolettes déjà connues et, depuis, l'Américain Nichols réalisa des radiations infrarouges à l'aide de circuits électriques oscillants. Le domaine de l'énergie rayonnante s'étend ainsi depuis les ondes hertziennes jusqu'aux rayons γ sur une soixantaine d'octaves (1), parmi lesquelles une seule est capable d'agir sur l'œil humain. Ces radiations ont, toutes, la propriété de se propager dans le vide à raison de 300.000 kilomètres par seconde; toutes, par absorption, se transforment en chaleur; elles ne diffèrent les unes des autres que par leur période, dont la valeur peut atteindre plusieurs secondes pour certaines oscillations électriques et qui, à l'autre bout de l'échelle, est si petite qu'il s'effectue un trillion de vibrations dans moins d'un trillionième de seconde!

Auguste Blanc, professeur à la Faculté des Sciences de Caen, a rédigé, pour l'excellente collection Armand Colin (dont je suis amené à parler souvent), un petit volume tout à fait remarqua-

(1) Est-il besoin de faire remarquer que l'histoire du « rayon ardent » ou « rayon diabolique », dont la presse quotidienne a été remplie ces temps-ci, n'apparait que comme une nouvelle entreprise de fabrication d'une gloire factice? Malgré leur petit air de supériorité, les déclarations des deux « savants » (l'un Américain, l'autre Français), démontrent surabondamment qu'ils n'ont aucune idée nette sur la question qu'ils ont choisie pour devenir illustres....

ble, « visant à instruire le lecteur plutôt qu'à le distraire ». La première partie, **Rayonnement**, qui donne à l'ouvrage son titre, est consacrée aux lois générales de l'énergie rayonnante, dues principalement aux physiciens allemands : Kirchhoff, Stefan, Boltzmann, Wien, Planck. La seconde moitié traite des *principes scientifiques de l'éclairage*, photométrie et rendement des sources de lumière : flammes, incandescence, décharge électrique ; le but de l'auteur n'est pas de donner des détails pratiques sur les appareils, leur réglage et leur entretien, mais il a réussi à faire bien comprendre les problèmes qui se posent et leurs principales solutions.

Ce précis d'initiation serait utilement complété par le livre d'Eugène Darmois, **L'Eclairage** (*solutions modernes des problèmes d'éclairage industriel*). Les principes fondamentaux sont rappelés peut-être un peu sommairement et avec, çà et là, quelques inexactitudes. Mais cette monographie rendra les plus grands services aux architectes, aux ingénieurs, aux industriels, voire aux simples amateurs, par les renseignements qu'ils y puiseront sur les diverses sortes d'éclairage — naturel, domestique, industriel, extérieur, — sur la physiologie de la lumière et l'hygiène de l'éclairage, sur les améliorations que les lois scientifiques nous permettent d'espérer. Ce sont là des questions qui ont été surtout étudiées, depuis quinze ans, aux Etats-Unis et il est assez pénible de constater avec l'auteur que, « préparée par des découvertes en partie françaises, une application ne soit considérée comme intéressante que lorsqu'elle nous revient de l'étranger ». Des ouvrages comme ceux de Blanc et de Darmois attireront l'attention sur la profession d'ingénieur éclairagiste, pouvant se recruter parmi les anciens élèves de l'Ecole de Physique et de Chimie de Paris ou de l'Institut d'Optique théorique et appliquée, de création plus récente.

Si les problèmes de l'éclairage ont passionné les Américains, c'est aux Allemands que sont dus les travaux les plus approfondis en optique géométrique, base indispensable aux **Instruments d'Optique**. Pour tenter de réagir contre cet état de choses, peu avant la guerre, le regretté Jean Blein, professeur au Lycée Louis-le-Grand, tué à l'ennemi, avait publié un excellent précis d'*Optique géométrique* (Doin), dont Henri Pariselle, professeur à la Faculté des Sciences de Lille, s'est justement

inspiré pour la rédaction du petit ouvrage de la collection Armand Colin paru dernièrement : il y traite, brièvement et avec le simple secours des mathématiques élémentaires, la théorie des « systèmes centrés » comme introduction à l'étude de l'œil, de l'objectif photographique, des lunettes et du microscope. Pour reprendre la remarque de Bouasse et Brizard, vingt personnes en France utilisent des télescopes, quelques milliers de microscopes, quelques dizaines de mille des objectifs photographiques et trente-six millions n'emploient comme appareil dioptrique que leurs yeux. L'ouvrage de Pariselle sera le bienvenu pour apprendre, à ceux que la question intéresse, comment tous ces appareils fonctionnent.

§

Deux « conférences-rapports de documentation sur la physique » traitent de sujets se rattachant à la présente chronique. **L'arc électrique**, par Maurice Leblanc fils, examine tout d'abord les principales formes de la décharge électrique à travers les gaz ; puis il passe en revue les arcs au charbon, les arcs à flamme, l'arc au mercure,..... et en montre les diverses applications techniques. Bien que l'importance de cet appareil aille plutôt en diminuant, il constitue néanmoins un phénomène curieux, complexe et encore insuffisamment expliqué.

Maurice de Broglie, qui, à la suite de remarquables recherches sur **les Rayons X**, est entré récemment à l'Académie des Sciences, a publié une mise au point de la question. Indépendamment de leurs applications pratiques, en radiographie, en radioscopie et en radiothérapie, les rayons X nous fournissent de précieux renseignements sur la constitution de l'atome, en même temps qu'ils nous permettent de photographier, pour ainsi dire, la structure des cristaux. C'est dire tout l'intérêt qui s'attache à une monographie bien documentée, comme celle de Maurice de Broglie.

§

Le tome III du **Cours de Physique générale** d'Héloïs Ollivier, professeur à la Faculté des Sciences de Strasbourg, s'occupe surtout des phénomènes périodiques, c'est-à-dire, au fond, de l'optique, tandis que l'étude thermodynamique des radiations

fait partie du tome II. Ainsi que le reconnaît le physicien N.-R. Campbell dans la revue anglaise *Nature* (23 sept. 1922), c'est « un guide idéal pour les étudiants en physique » ; ce n'est « ni un traité de mathématiques pures, qui néglige la distinction entre les expériences possibles et celles qui ne le sont pas, ni une simple collection de formules familières avec des preuves qui ne prouvent qu'une incapacité à penser avec précision. L'auteur nous dit comment les grandeurs essentielles sont mesurées et ce que suppose le fait de leur mesure ; il montre que définir une grandeur et dire comment on la mesure sont une seule et même chose... ». Campbell souhaite que ce traité « prenne place dans la bibliothèque de tout physicien sérieux » ; et, si les auteurs qui parlent de science avaient pris la peine (ou avaient été capables) de l'étudier et de l'assimiler, ils ne courraient pas le risque — comme Pierre Achalme, René Brocard, Lucien Fabre, l'abbé Moreux ou Charles Nordmann — de s'entendre dire de dures vérités (1).

Enfin, je signalerai le travail sur l'**Energie rayonnante**, qu'Albert Forestier m'a prié de présenter au public : les principales caractéristiques du rayonnement électromagnétique (ondes hertziennes, chaleur rayonnante, lumière, radiations ultra-violettes, rayons X et γ) sont présentées sous forme de *tableaux synoptiques*, auxquels est joint un résumé des théories actuelles. Cette publication aura certainement le succès qu'elle mérite, car le besoin s'en faisait sentir, tant à l'étranger qu'en France ; elle rassemble de nombreuses données, utiles à la fois aux recherches théoriques des savants et aux applications des industriels, dans un vaste domaine qui offre encore des espoirs insoupçonnés.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Georges Davy : *Eléments de sociologie. Sociologie politique*, Delagrave. — Joseph-Barthélemy : *Le Gouvernement de la France*, Payot. — Bertrand Russel, *Principes de reconstitution sociale*, Payot. — Mémento.

En écrivant ses **Eléments de sociologie**, dont le premier volume seul, **Sociologie politique**, a paru, M. Georges

(1) Cf. *Mercure de France*, 15 février 1924 (p. 187), 15 mars 1924 (p. 758-761), 15 avril 1924 (p. 472), 15 juin 1924 (p. 758 759).

Davy, doyen de la faculté des lettres de Dijon, a rendu un véritable service à tous ceux qui ne connaissent de la sociologie que le nom et qui ne se doutent pas, plus particulièrement, de la part importante qu'y tiennent les penseurs français.

La sociologie n'est sans doute pas une science française, uniquement française. Aucune science n'est monopolisée par aucune nation et ce n'est pas parce qu'Auguste Comte a forgé, d'ailleurs assez mal, ce mot gréco-latin sociologie qu'on peut faire de la science qu'il a baptisée une propriété de son école ou de son pays. Il y a toujours eu des sociologues. Dans les temps antiques, Xénophon, Platon et Aristote ont parfaitement droit à ce titre. Mais dans les temps modernes les Français ont été nombreux depuis Bodin à étudier la question de la formation et de l'évolution des sociétés et des Etats. Au XVIIIe siècle notamment, Montesquieu, Voltaire et Rousseau ont laissé leur marque sur des idées dont nous vivons encore, et c'est ainsi que la théorie de la souveraineté, qui est à la base de la sociologie politique, a été renouvelée de nos jours par des esprits aussi remarquables que Maurice Hauriou et Léon Duguit. Toute la première partie de la Somme sociologique de M. Davy est consacrée à cette étude de la théorie de la souveraineté, et tour à tour il confronte la doctrine de la volonté générale de Jean-Jacques, la théorie de l'institution sociale d'Hauriou, l'individualisme classique d'Esmein et le réalisme négatif de Duguit.

Ces vocables ne disent peut-être pas grand'chose au lecteur, c'est dommage. L'homme étant un animal politique, suivant le vieux mot d'Aristote, il serait indispensable qu'il se fît, dès qu'il est capable de raisonner, une idée de cette politique dans laquelle il est aussi plongé que dans l'atmosphère, et qui lui est aussi nécessaire. Je parle, bien entendu, de la politique qu'il faudrait écrire avec un *P* majuscule, et qui étudie les relations de l'individu et de la société, et non de la basse cuisine électorale aux relents nauséabonds, dont se délectent tant de narines de bas étage. Au fond, il n'est rien de plus intéressant pour le penseur que cette étude sociologique du droit et de la souveraineté, tant dans leur essence que dans leur évolution à travers les siècles, et cette recherche des conclusions qu'on peut en tirer sur le principe des nationalités et le patriotisme. Malheureusement, ce sont questions trop complexes et trop difficiles pour qu'on puisse en donner une idée suffisante en quelques lignes ; il faut se contenter de les si

gnaler ; mais, encore une fois, celui qui, avec l'aide de M. Davy, pourra suivre le duel d'idées de Duguit et d'Hauriou (je ne parle pas des théories beaucoup moins sérieuses de Durkheim, dont on s'exagère la valeur) connaîtra quelques-unes des jouissances intellectuelles les plus réelles qui soient.

Il n'est pas inutile d'ajouter, à ce propos, que M. Georges Davy est l'auteur, avec M. Moret, d'une étude *Des Clans aux Empires*, qui a paru dans la « Collection de synthèse historique » publiée à la *Renaissance du Livre*, et qui y a été très remarquée.

§

Le livre de M. Joseph-Barthélemy: **Le Gouvernement de la France**, ne scrute pas précisément ces hauts problèmes, encore que l'auteur, professeur de droit comme Hauriou et Duguit, et de plus membre du Parlement et délégué de la France à l'Assemblée de la Société des Nations, ait tout ce qu'il faut pour les traiter à son tour ; il se contente de dresser, comme le dit le sous-titre de son volume, *le tableau des institutions politiques administratives et judiciaires de la France*, et cette nouvelle édition mise au courant (j'ai rendu compte de la première ici en mars 1920) sera consultée par tous, non seulement avec fruit, mais encore avec plaisir, car il est impossible de traiter ces questions de droit constitutionnel avec plus d'agrément et de compétence que l'auteur.

La conclusion de l'ouvrage est très favorable à nos institutions. Notre régime républicain a duré trois fois plus que le plus durable des régimes antérieurs, et rien ne fait supposer qu'il ne continue pas à durer indéfiniment. Il a sans doute contre lui deux ennemis irréductibles, les tenants de la dictature personnelle héréditaire et les tenants de la dictature collective perpétuelle, mais les premiers ne sont qu'une intime minorité (la plupart de nos royalistes sont, très louablement, des royalistes constitutionnels) et les seconds, beaucoup plus nombreux, près de 900.000 voix aux dernières élections, et beaucoup plus dangereux, peuvent jusqu'ici être assez facilement tenus en échec. Quant aux partisans du régime présidentiel calqué sur les Etats-Unis, ce sont des antiparlementaires, mais ce ne sont pas des antirépublicains, et avec eux on peut s'entendre. J'ai dit à plusieurs reprises les raisons qui me paraissaient devoir faire préférer notre système

parlementaire (qui s'est montré plus souple et plus fort pendant la grande crise, le cas du président Wilson ayant justement mis en lumière les inconvénients du régime américain) ; mais je reconnais que toutes les choses humaines sont corruptibles, et que si le système des Mares stagnantes devenait un jour par trop cynique et abject, on pourrait recourir à la formule des autres républiques du monde (car la nôtre est la seule de son espèce).

Justement, les derniers événements montrent que notre présidence doit être modifiée. Les constituants de 1875 avaient voulu en faire une sorte de monarchie septennale, extérieure et supérieure au pays et contrebalançant par sa stabilité relative la fugacité de la représentation électorale. Le pays semble ne plus admettre ici (je dis semble, parce que les élections ne se sont pas faites sur cette question constitutionnelle et que d'ailleurs des éléments d'actualité fugitive y ont joué le principal rôle) et préfère, toujours semble-t-il, avoir un président qui marche complètement d'accord avec la majorité. Si ceci était bien constaté, il faudrait en conclure que le président de la République devrait être nommé par le Parlement aussitôt après les élections et pour la durée seulement de la législature, soit quatre ans seulement comme aux Etats-Unis. Et ceci peut très bien se soutenir. Mais n'en arrivera-t-on pas, alors, à demander par imitation que le Sénat soit également nommé pour quatre ans et aussitôt après les élections ? Cela se peut, et nous aurions alors un gouvernement vraiment homogène. Mais comme ce serait dangereux ! Et comme la majorité subordonnerait tout à sa réélection ! Et comme cette majorité aurait chance de ne plus représenter du tout le pays, mais seulement la petite camarilla de l'assiette au beurre ! Assurément, par rapport à ce système vers lequel nous allons, le système américain serait très préférable : le président élu pour 4 ans, soit au plébiciste universel direct, soit à un vote à deux degrés, et le Parlement ne jouant qu'un rôle de contrôle, la Chambre d'ailleurs s'effaçant presque complètement, pour ce contrôle, devant le Sénat. Oui, ce serait à voir.

§

Tout le monde connaît le grand philosophe anglais Bertrand Russell, mais on n'a encore traduit de lui qu'un livre sur la *Logique mystique* qu'apprécieront les disciples de Récéjac et Godfer-

naux (est-ce curieux que l'auteur de *Triplepatte* soit un grave philosophe !). Aussi faut-il louer M. de Clermont-Tonnerre d'avoir traduit avec élégance, et M. Payot d'avoir édité, mais en impression un peu trop dense, les **Principes de reconstruction sociale** de ce grand penseur.

Tour à tour, Bertrand Russel étudie l'Etat, la Guerre, la Propriété, l'Education, la Population, l'Eglise, mais cette énumération, qui pourrait aussi bien être celle de n'importe quel bouquin médiocre, ne donne aucune idée de la richesse et de la profondeur des aperçus qui s'ouvrent à chaque page. Je ne crois pas avoir lu chez les Anglais de livre aussi substantiel depuis *l'Evolution sociale* de Benjamin Kidd, qui est déjà assez ancienne.

Pour donner une idée de son principe directeur, car il m'est impossible, hélas ! de suivre l'auteur dans les féconds méandres de sa pensée, je rappellerai le mot de Pascal que cite le traducteur : « C'est le combat qui m'attire et non pas la victoire. » A sa façon, Bertrand Russel déclare que « l'impulsion a plus de force que le but conscient », ou que l'effort vaut mieux que le résultat, et cette réaction contre le pragmatisme de tant d'Anglo-Saxons donne déjà à la philosophie sociale de l'auteur un caractère personnel. Elle n'est pas d'ailleurs contraire à l'âme anglo-saxonne, qui proclame volontiers, et avec raison, qu'un « self government » est préférable à un bon gouvernement, et qui se reconnaîtrait volontiers dans le mot de Guillaume le Taciturne : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. » Pour en revenir à Bertrand Russel, il ajoute qu'il y a deux sortes d'impulsions, celles de possession et celles de création, et que celles-ci sont très supérieures à celles-là. De bonnes institutions politiques, dit-il, devraient favoriser le sens créateur de préférence au sens possesseur, et mettre en suspicion, ou tout au moins en observation, tout ce qui s'appelle Etat, Guerre ou Propriété, en réservant sympathie et protection à tout ce qui se nomme ou devrait se nommer Education, Mariage et Religion. Et l'on devine, à cette simple vue, le bouleversement que l'auteur apporte dans nos idées courantes, et comment les champions du droit de propriété et les hérauts du sentiment religieux vont se trouver tout surpris d'être dans des camps opposés. Mais en lisant l'auteur, on comprendra ce qu'il veut dire, et on s'apercevra que l'originalité de l'esprit est autre chose que la truculence niaise ou que le sot fanatisme ;

en critiquant l'Etat, la Guerre ou la Propriété, Bertrand Russell ne tombe pas plus dans la folie anarcho-communiste, qu'en prônant le Mariage, la Famille et la Religion il ne glisse vers l'étroitesse sacristino-bourgeoise. Il est simplement sociologue et grand sociologue.

Mémento. — Charles Ballot: *Introduction du machinisme dans l'Industrie française*, publié par Claude Gévol, avec préface d'Henri Hauser et Elie Halévy, Lille, Marquant et Paris, Rieder. Ce gros et docte volume fait partie de la collection du *Comité des travaux historiques et scientifiques* (section d'histoire) du ministère de l'Instruction publique, et en le publiant le Comité a rendu un juste hommage au mérite de l'auteur, agrégé de l'Université, tué glorieusement devant Verdun. M. Charles Ballot étudie tour à tour l'introduction du machinisme dans les industries textiles (coton, laine, lin, soie), métallurgiques et chimiques, et l'on reste vraiment confondu devant la somme de recherches que représente son travail. Il élucide notamment avec un soin extrême la question de la comparaison de ces deux transformations au XVIIIe siècle en Angleterre et en France. Son livre sera indispensable aux historiens de notre évolution économique. — Charles Lamool: *L'Organisation syndicale du petit commerce dans le département du Nord depuis la guerre*, Lille, Marquant. L'auteur explique clairement les difficultés auxquelles le petit commerce a eu à faire face après la guerre : difficultés de refaire les stocks, dommages de guerre, prorogation des baux, exigences du fisc, de la vie chère, etc., et la façon dont l'organisation syndicale en est venue plus ou moins à bout. Rien de plus légitime et de plus salutaire que ce genre de syndicalisme qui n'a rien de commun, il n'est pas besoin de le dire, avec l'épilepsie communiste ou révolutionnaire. — Karl Marx: *Le Capital*. Tome II : *Le Procès de la Production du Capital*, Alfred Costes. Personne jusqu'ici n'avait lu Karl Marx et en parlait d'autant plus. Maintenant tout le monde pourra le lire, et espérons-le n'en parlera plus, car vraiment cet entassement de renseignements et de raisonnements n'a aucune valeur scientifique. J'ai déjà dit ici (15 janvier) ce qu'était la grande ineptie du marxisme qui, aujourd'hui, même aux yeux de ses meilleurs fakirs comme Georges Sorel, n'a qu'une valeur d'illusionnisme, de mythe. Mais quand on n'est ni mythomane, ni illusionné, ni fakir, on ne peut que laisser ce livre, avec beaucoup d'autres, dans son coin de toiles d'araignée.

HENRI MAZEL.

ÉDUCATION PHYSIQUE

Autour des Jeux Olympiques : Le stade de Colombes. — Les tournois de rugby et d'association.

Malgré les atermoiements et les fausses manœuvres qui ont présidé à l'organisation matérielle des Jeux Olympiques, le stade nautique des Tourelles et le stade athlétique de Colombes ont pu, en temps opportun, ouvrir leurs portes. Je n'ose pourtant pas écrire : tout est bien qui finit bien. Je persiste à croire que ces deux installations fort coûteuses ne pourront rendre que des services momentanés car leur entretien et leur utilisation, les jeux olympiques passés, seront hors de proportion avec les résultats qu'on peut en attendre et, sans vouloir être mauvais prophète, je ne serais pas autrement étonné si, un beau jour, elles étaient abandonnées. Et je ne suis pas le seul de cet avis. A preuve que l'on commence à discuter la question de savoir si le Racing Club pourra assurer la charge du stade de Colombes, qui lui est pourtant acquis, sous certaines réserves, par les traités passés avec le Comité Olympique français, et qu'en ce qui concerne le stade nautique, un journal sportif a pu reproduire, il y a peu, l'appréciation suivante du secrétaire d'une Fédération de natation étrangère : « Très bien, votre stade nautique, mais quant à sa transformation et à son exploitation en piscine, vous pourrez certainement en faire une caserne ou une école, mais une piscine jamais ! » Passons ; il n'en reste pas moins que ces organisations grandioses rempliront parfaitement le rôle qui leur est dévolu pour les Jeux Olympiques. Dommage seulement que ces Jeux ne nous reviennent que tous les vingt ou trente ans ! Le stade de Colombes nous offre la silhouette d'un grand vaisseau en ciment dont l'aspect serait assez plaisant si la proue et la poupe ne s'étaient trouvées écourtées, par suite, m'a-t-on dit, du manque d'espace libre. Il est hors de doute que l'aménagement de ce stade, dont l'enceinte mesure 250 mètres de large sur 350 de long, a été très bien compris. Les tribunes couvertes pourront contenir 10.000 places assises et les gradins des courbes peuvent loger 40.000 personnes, soit un total de 50.000 personnes qui me paraît plus conforme à la réalité que celui minimum de 60.000, donné officiellement. Tribunes et gradins entourent le terrain d'honneur, dont la pelouse souple et bien venue voit sa tache verte emprisonnée par le ruban rose de la piste. La construction de cette piste qui mesure 500 mè-

tres de long sur 8 mètres de large a été particulièrement soignée. Elle est recouverte d'une couche de mâchefer calciné qui en accentue l'élasticité. Il est à prévoir qu'au cours des grandes journées athlétiques, les records du monde dans les diverses courses vont subir un rude assaut ; le champ de la lutte est digne des compétiteurs. Les arrivées des courses se feront devant la tribune d'honneur. En ce qui concerne les concours, quatre sautoirs sont aménagés et plusieurs axes de lancement sont prévus. Sauteurs et lanceurs seront également fort à leur aise. On pénètre sur le terrain par une galerie souterraine à rendement limité, ce qui est une fort bonne chose. Il faut espérer que le terrain ne sera pas envahi par une foule de soi-disant officiels qui sont une gêne pour la bonne vision du public et pour la bonne marche des épreuves. Une grille en fer protège les concurrents contre les excès possibles de l'exubérance des spectateurs. Le compartimentage des diverses tribunes est très bien compris, leur accès est facile. Des numéros bien détachés permettent au public de s'orienter. Il semble bien que les mesures prises pour transporter et canaliser la foule sont suffisantes, contrairement aux craintes formulées, car, à l'occasion de la finale du tournoi d'association, qui avait attiré à Colombes une foule telle que plusieurs milliers de personnes n'ont pu avoir accès sur le stade, aucun incident regrettable ne fut à déplorer.

Les résultats financiers obtenus jusqu'ici par les compétitions qui constituent en quelque sorte les levers de rideau des journées olympiques proprement dites, sont certainement supérieurs aux prévisions des gens les plus avertis. Les jeux d'hiver à Chamonix ont rapporté 130.000 francs, le rugby 310.000, le tournoi de football-association a été clos sur la somme de 1.798.751 francs et la seule finale Uruguay-Suisse, disputée le 9 juin, a rapporté 516.575 francs, ce qui bat de loin le record français pour semblables spectacles... Certains organes sportifs en profitent pour chanter bruyamment victoire. Evidemment, je ne considère pas comme négligeable cette réussite financière et j'y applaudis pour deux raisons, la première parce que ma qualité de contribuable m'y intéresse directement, car l'Etat se trouve engagé dans une garantie de huit millions, et la deuxième parce que j'espère que, cette garantie étant couverte, le supplément sera employé à des organisations plus modestes et plus adaptées aux besoins de nos

sociétés et de nos écoles. Mais tout de même cette façon de jauger le succès de la cause sportive d'après des résultats financiers, qui tend à devenir une règle générale, me chiffonne un peu et je ne puis voir sans quelque amertume l'argent jouer un rôle toujours plus grand dans les milieux sportifs au grand dam de la beauté morale du sport. Et dans le même ordre d'idées, mon cœur *d'amateur* ne saurait se réjouir à voir la publicité faite autour du pont d'or offert à l'équipe uruguayenne d'Association par des pays comme l'Italie, la Suisse, la Belgique, désireux de voir opérer sur leurs grounds les nouveaux champions du monde du ballon rond ! Evidemment un onze champion du monde amateurs ne peut pas exiger moins qu'un champion de boxe professionnel ! Je finirai par croire que l'Anglais avait raison, qui déclarait il y a peu que si l'on faisait à Colombes la part des vrais amateurs, les jeux ne pourraient avoir lieu, faute de concurrents.

Le tournoi de rugby n'a présenté qu'un médiocre intérêt. Trois puissances seulement étaient représentées : les Etats-Unis, la Roumanie, la France. Et encore la Roumanie nouvelle venue à ce sport n'avait aucune prétention à la victoire et était venue simplement s'instruire auprès de bons camarades. Aussi elle ne retirera de sa défaite aucune amertume, d'autant que son équipe, qui fut très courageuse, a été très applaudie. Sans doute les amateurs français du ballon ovale ont-ils voulu soulu souligner la parenté indéniable qui se manifeste entre les riverains du Danube et ceux de la Garonne, tant dans leurs possibilités d'action que dans leur compréhension du jeu. La victoire facile obtenue par les Américains sur notre équipe nationale ne fut pas sans nous causer quelque désillusion. Non pas qu'à l'exemple de certains braillards qui ont manifesté à Colombes à cette occasion un chauvinisme de mauvais aloi, nous émettions le moindre doute sur la régularité de cette victoire ! Les Américains ont gagné et bien gagné. Leur team était peut-être moins érudit que le nôtre dans la technique du jeu, mais la valeur athlétique des composants et leur parfaite condition physique leur ont permis de surclasser nettement des équipiers surentraînés, sans moral et qui n'ont peut-être pas été préparés au rude sport qu'est le rugby par une éducation physique appropriée, Et puis nos joueurs se ressentaient sans doute des fatigues imposées par la dispute pendant l'hiver d'un nombre exagéré de matches nationaux et internatio-

naux. Toujours est-il que dès les premières minutes du jeu s'évanouirent les espoirs que d'aucuns caressaient de voir le drapeau français se hisser au mât olympique à l'occasion de cette compétition. Et nous applaudissons de tout cœur à la victoire des représentants américains qui sont vraiment des athlètes dignes de ce nom.

Le tournoi d'Association a indéniablement connu le grand succès. Sur les vingt-trois nations engagées, une seule avait déclaré forfait. Les éliminatoires donnèrent lieu à des matches bien équilibrés et à aucun moment l'intérêt ne faiblit. L'équipe d'Espagne, que les pronostiqueurs comptaient parmi les meilleures, fut éliminée par l'Italie. La Belgique se fit écraser par la Suède, cependant que notre team était nettement surclassé par l'Uruguay. Les Belges, qui avaient fait pendant l'hiver de bonnes exhibitions, donnèrent l'impression d'être hors de forme. Il semble bien que là encore l'abus de la compétition a fait des siennes. Et je ne crains pas d'étendre cette opinion à notre équipe nationale. Les joueurs Egyptiens se révélèrent comme souples, habiles, possédant et utilisant bien une grande vitesse. A la grande surprise des spectateurs, ils éliminèrent la Hongrie, dont l'équipe jouissait d'un certain prestige. La Tchéco-Slovaquie succomba devant la Suisse, après un premier match nul, qui démontra une classe certaine chez ses représentants. Dans les quarts de finale, la Suède triompha facilement de l'Egypte, la Suisse de l'Italie, la Hollande de l'Irlande. Restèrent donc pour les 1/2 finales l'Uruguay, la Suisse, la Hollande et la Suède. Il est à noter que ces quatre nations comptent parmi celles dont la population est la plus réduite, ce qui accroît en quelque sorte la valeur de leur succès. Je sais bien qu'on a fait remarquer que ces quatre pays sont des neutres et par conséquent ne furent pas éprouvés pendant la guerre. Il n'y a pas lieu d'insister sur de pareilles explications. Les Hollandais et les Suédois furent éliminés en demi-finale, et le 9 juin fut disputée, devant plus de 50.000 fervents du ballon rond, la finale Uruguay-Suisse. Vraiment, cette lutte entre l'équipe sud américaine, ignorée jusqu'ici, et le team suisse, dont la valeur nous était bien connue, fut émouvante. Les Latins furent véritablement supérieurs et leur victoire par 3 buts à 0 est parfaitement méritée. Ils possèdent au plus haut point la vitesse, la précision, l'esprit de solidarité et la technique du jeu. Leur

souplesse d'évolution est incomparable ; ils savent arrêter ou intercepter le ballon et le garder. Ils ont un souci de la correction qui leur a rallié tous les suffrages. Tout au plus pourrait-on leur reprocher de fignoler un peu, de vouloir à tout prix faire remarquer leur habileté à feinter l'adversaire. S'agit-il là d'une technique ou simplement d'une teinte de panache ? Dans le dernier cas, il ne nous appartient pas à nous, Français, de leur faire reproche de ce léger défaut qui est l'apanage des Latins. Quoiqu'il en soit, l'énergie, la force athlétique et la science réelle des équipiers suisses ne purent résister à un pareil brio. Le drapeau uruguayen fut hissé au mât olympique.

Nous applaudissons de tout cœur à cette victoire. Le football américain nous était inconnu. C'est avec plaisir que nous constatons qu'il est d'une classe supérieure au nôtre. Nous regrettons simplement que les Argentins et les Brésiliens qui, d'après les résultats de récentes compétitions, sont certainement très près des champions actuels, n'aient pu traverser l'Atlantique. Il est hors de doute que le vieux continent aurait eu fort à faire pour résister à une pareille vague. Le succès des petites nations dans un sport comme le football-association, dont la vogue grandit chaque jour, ne peut que tendre à augmenter le nombre des compétitions internationales qui, en dehors du rôle intéressant qu'elles jouent au point de vue des progrès de la technique sportive, présentent, au point de vue des bonnes relations de pays à pays un intérêt dont l'importance ne saurait être méconnue.

RENÉ BESSE.

FOLKLORE

Comte de Montessus de Ballore : *Ethnographie sismique et volcanique*, Champion. — Louis Brunot : *La Mer dans les traditions et les industries indigènes à Rabat et à Salé*, Leroux. — André Mazon : *Contes slaves de la Macédoine sud-occidentale*, Champion. — Gabriel Jeanton : *Le Mâconnais traditionaliste et populaire*, fasc. 4, Mâcon, Protat. — Noël Amaudru : *Pays de Loups, souvenirs et impressions*, Poligny, P. Birou.

M. Montessus de Ballore, qui fut directeur du Service sismologique du Chili, a eu l'idée de rassembler, sous le titre d'**Ethnographie sismique et volcanique**, toutes les croyances et observances qui concernent, chez les divers peuples anciens et modernes, les tremblements de terre, les éruptions

volcaniques, ainsi que tous les autres phénomènes telluriques. Il avoue qu'il a eu beaucoup de peine à classer ses matériaux bruts ; je le crois volontiers. Il s'agit, en effet, de faits non seulement disparates, mais aussi épisodiques ; les tremblements de terre et, sauf exceptions rares comme le Vésuve (et encore !), les volcans ne jouent pas un rôle essentiel et durable dans l'organisation des religions, des magies ni des sociétés. Aussi, les croyances et rites qui les concernent ne constituent nulle part un ensemble régulier, cohérent et évolutif soit de notions, soit d'actes particularisés. Au contraire, les notions et les actes qui se rapportent aux phénomènes telluriques appartiennent à des catégories fixes ; ils n'émergent que selon l'occasion. Il s'ensuit que le livre de M. Montessus de Ballore n'apporte aucun élément profitable aux systématisations dont, je l'ai dit, a maintenant besoin la science des religions : au contraire, pour comprendre les faits qu'il publie, il faut posséder des notions générales en magie, en religion et en sociologie théoriques.

Mais du point de vue de l'anecdote et de la curiosité sans plus, ce livre est fort intéressant. On y verra qu'un même phénomène à manifestations en somme peu différentes est expliqué très diversement par les divers peuples ; et que, par suite, les moyens prophylactiques préalables, les incantations, les charmes, etc., diffèrent aussi beaucoup. Le classement ne pouvait, dans ces conditions, qu'être extérieur, non pas synthétique. On y rencontre le thème folklorique des villes englouties (*catch-word* : la Ville d'Ys) ; celui des Eboulements ; celui des Animaux supportant la Terre et qui, quand ils remuent, la font trembler ; celui des Pierres et des Montagnes Chantantes (*catch-word* : Statue de Memnon), celui des Tremblements apocalyptiques, etc.

Quant aux interprétations demi-civilisées, elles sont pour la plupart construites sur la théorie générale de l'animisme : animaux souterrains, esprits des ancêtres, Titans et Géants, démons infernaux, sorciers, personnages maudits comme Ponce Pilate. Une troisième partie étudie la valeur mantique des tremblements de terre : en bien des pays, on les a considérés comme des prophéties complètes ou fragmentaires. Très intéressants sont les chapitres consacrés aux sacrifices, pèlerinages, amulettes, etc., contre les séismes, et aux supplices infligés à ceux, sorciers, missionnaires, etc., qu'on regardait comme responsables de ces cataclys-

mes. D'excellents index, chose qui devient rare sous prétexte d'économies de papier et d'imprimerie, terminent ce volume amusant, dans lequel on trouvera non seulement des extraits d'ouvrages antérieurs, mais aussi un assez grand nombre de faits inédits recueillis directement sur place, dans l'Amérique du Sud, par l'auteur et sa collaboratrice, Mme Saunière.

§

Spéciale aussi, la monographie de M. Louis Brunot sur **La Mer dans les traditions et industries indigènes à Rabat et à Salé**, au Maroc. Les catégories folkloriques et rituelles ne présentent rien de particulier ; elles rentrent normalement dans des cadres connus. Mais c'est la première fois qu'on étudie à fond chez un peuple relativement primitif, assez proche de nous, tout ce qui concerne la mer. Sébillot, Bassett, puis Lowell et quelques autres se sont sans doute occupés du folklore des pêcheurs, mais très superficiellement : récemment Malinowski a, on l'a vu ici, étudié la vie maritime en Nouvelle-Guinée. Mais M. Brunot nous apporte des faits qui nous touchent de plus près, et qui permettront de comprendre par comparaison maintes croyances de l'antiquité méditerranéenne et maintes superstitions de pêcheurs et de marins, encore vivaces en Italie, en Grèce, en Espagne, en France même. Je crois que ce livre peut être indiqué aux folkloristes comme un modèle à suivre, je veux dire comme un cadre tout prêt pour y inscrire les faits inédits recueillis le long des côtes européennes.

Un premier fait remarquable, et dont les preuves lexicologiques, historiques et psychologiques ont été réunies par M. Brunot, est que les populations côtières marocaines éprouvent pour la mer une aversion presque insurmontable ; cette terreur de l'Océan a contribué à le rendre sacré ; on le regarde comme animé, on le traite de « sultan », on lui fait des sacrifices et des oblations. D'autre part, des saints musulmans, qui peut-être remplacent d'anciennes divinités littorales préislamiques, sont invoqués contre les esprits dont la mer est soi-disant l'habitat. L'eau salée, selon la théorie du « pivotement du sacré », sert aussi de remède, et comme ingrédient dans toutes sortes de sortilèges. D'où suivrait, je crois, que les populations, de nos jours maritimes, de cette partie du Maroc y sont venues relativement

tard de l'intérieur des terres, n'appartiennent pas à une de ces populations spécifiquement maritimes dont on connaît quelques exemples, et descendent peut-être de peuples néolithiques. Je donne cette hypothèse pour ce qu'elle vaut : mais c'est une loi générale que maintes populations ont été ainsi bloquées le long de la mer par des envahisseurs venus de l'arrière-pays continental, tels les Bataves. Par contre, les Normands sont un cas de marins reprenant racine dans un pays maritime ; on voit la différence.

Le recueil fait sur place par M. Brunot de légendes, de croyances et d'observances de toute sorte, est précieux pour la comparaison ; tout aussi importante est la partie du livre qui traite en détail des saints musulmans maritimes ; leur hagiographie contient des éléments qui semblent vraiment archaïques.

Les sections géographique et historique de l'ouvrage ne nous concernent pas ici, ni la description des diverses espèces de poissons. Mais les modes et les ustensiles de pêche des Marocains, les précautions magico-religieuses et les chansons de travail dont ils accompagnent leur métier sont d'un haut intérêt folklorique. On comparera aussi les types de bateaux marocains décrits minutieusement par M. Brunot aux types méditerranéens anciens et atlantiques européens. Bref, monographie de premier ordre. Pas d'index.

§

Linguiste spécialisé dans l'étude des langues slaves, M. Mazon, mobilisé en Macédoine, a utilisé ses rares loisirs à récolter des contes populaires et des légendes locales. Bien que dans son recueil de **Contes slaves de la Macédoine sud-occidentale**, les principaux matériaux ne proviennent que d'un seul village, celui de Gorno-Nevolani, près de Lerin (Florina), ils présentent un intérêt général, tout comme ceux de Cosquin, qui ne provenaient aussi que d'un seul village de Lorraine, celui de Montiers-sur-Saulx. C'est, quand elle est applicable, la bonne méthode, et qui a cet avantage aussi de donner la physionomie linguistique locale avec plus de sûreté. M. Mazon s'est ensuite donné la peine de chercher dans les recueils bulgares, grecs, roumains et généraux (Cosquin, Bolte et Polivka, etc.) les parallèles aux textes de Gorno-Nevolani, de sorte que, pour un certain nombre de thèmes, une cinquantaine environ, le travail de comparaison est définitivement fait.

La position de ces thèmes dans le folklore international est donnée dans la troisième partie, intitulée *Notes de folklore*, la première étant consacrée à l'étude descriptive et comparée du dialecte bulgare local, et la deuxième à la publication des textes et de leur traduction, page contre page. Les thèmes folkloriques sont rarement complets : ce qui n'a rien d'étonnant, vu les vicissitudes politiques de ce pays. Les mieux conservés sont ceux qui se rattachent, plus ou moins, à l'Ancien et au Nouveau Testament, ainsi qu'à certains apocryphes. J'aurais même cru que ceux-ci auraient donné davantage. Les légendes historiques sont représentées par des fragments des cycles de Constantin et de Marko, qui sont à peu près slaves communs, et de Rèlo, qui semble local. Parmi les contes et facéties, je signale comme caractéristique le thème de l'*Imberbe*, qui correspond au Bossu des pays occidentaux, malin, méchant et portant malheur ; il est d'ailleurs apparenté aussi aux contes occidentaux de Jean sans Barbe, René et son Seigneur, etc., mais présente en pays balkaniques un facies spécial, de même que le spirituel Nasr Ed-Dîn Khodja turc, qui correspond au non moins spirituel Si Djoha des Berbères nord-africains. En Macédoine comme ailleurs, chaque conte est le plus souvent une combinaison de thèmes passe-partout ; mais parfois on semble être sur la piste de thèmes localisés, inconnus ailleurs. Il serait bon, puisque M. Mazon a pris goût au folklore, qu'il poursuive ses études dans ce sens et donne au public français, ignorant plutôt les langues slaves, le moyen de profiter de cette riche et amusante littérature populaire. L'université de Strasbourg, où M. Mazon professe, devrait se faire une spécialité de ce genre de recherches, souhait peut-être inutile, puisque le volume de M. Mazon a été publié par l'Institut d'Etudes slaves de Paris : est-ce cet Institut qui entreprendra cette œuvre de longue haleine ? Pas d'index.

§

Avec le fascicule 4, consacré aux cérémonies de la naissance, du mariage et des funérailles, se termine l'enquête de M. Jeanton sur **Le Mâconnais traditionaliste et populaire**. On y trouvera, comme dans les précédents, beaucoup de matériaux inédits ; qui aurait cru que le Mâconnais était encore si riche en survivances archaïques ? Les planches représentent sur-

tout divers types de maisons paysannes et divers ustensiles (tasses à vin en argent ciselé, coupes de mariage, bijoux, etc.) en usage lors des cérémonies énumérées. Un supplément complète les trois fascicules antérieurs.

Jointe au volume est une circulaire relative à un ouvrage en préparation du même auteur sur les *Cheminées sarrazines de la Bresse*. Elles ont une forme spéciale, et on discute de leur origine. L'ouvrage est en souscription chez l'auteur, secrétaire-adjoint de l'Académie de Mâcon, 1, rue Rambaud ; il contiendra 24 phototypies et coûtera environ 6 fr. édit. ordinaire, et 14 fr. éd. de luxe. Il faudrait beaucoup de monographies de ce genre pour arriver à voir clair dans le folklore de l'habitation française ; d'où cet appel, afin que M. Jeanton puisse publier la sienne.

Quant au petit volume de M. Amaudru, **Pays de Loups**, je crois bien que son auteur a voulu surtout nous mettre l'eau à la bouche. On y trouve des indications sommaires sur une épidémie de lycantrophie collective dans une certaine région du Haut-Jura (environs de Poligny) et des survivances de cette manie des loups-garous : des paysans se revêtaient réellement d'une peau de loup, et déchiraient réellement leurs victimes. D'autres chapitres sont consacrés aux feux de la Saint-Jean, à la messe des contrebandiers, au baisement d'une relique de Saint Ponce, ou à des légendes historiques (Napoléon, Mandrin, Crestin seigneur de la Ferté, etc.) A chaque instant, on rencontre dans ce petit volume des notes sur des coutumes intéressantes, notes trop brèves. Je sais bien que la Franche-Comté a été étudiée par des spécialistes comme Thuriet, Beauquier, et d'autres. Mais il reste beaucoup à trouver; M. Noël Amaudru est bien placé pour nous donner de sa région de Poligny une monographie sur le type de celle que M. Jeanton a consacrée au Mâconnais, ou comme celle que je poursuis pour la Savoie : avec localisations cartographiques.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Capitaine de vaisseau Castex: *Questions d'Etat-major*, tome I, in-8, Fournier. — Capitaine de corvette Ven : *Les Armes nécessaires dans une Flotte*, in-8, Challamel. — Lieutenant de vaisseau d'Halewyn : *La Bataille décisive*, in-8, Challamel.

A M. Jacques Mauvières, de la Flottille du Rhin.

Je me trouve bien en retard avec quelques ouvrages de marins, parus ces derniers temps. Cette sorte d'ouvrages offre presque toujours un intérêt très vif. Car, ou ils ont un certain mérite propre, ou bien, à défaut de valeur intrinsèque, ils nous découvrent avec ingénuité la psychologie de l'auteur, découverte toujours savoureuse. Nous suivrons, pour en parler, l'ordre des préséances.

M. le capitaine de vaisseau Castex m'écrivait, en m'adressant un volumineux ouvrage intitulé **Questions d'Etat major**:

Commandant, je me souviens des encouragements que vous avez bien voulu me donner autrefois, il y a quatorze ans, lorsque j'ai eu l'occasion de traiter bien imparfaitement, une partie de ce vaste problème, et c'est ce fait, encore présent à ma mémoire, qui m'encourage à soumettre à mon aîné une édition très agrandie de ce péché de jeunesse.

Les péchés de jeunesse appellent toujours l'indulgence. Les péchés de la maturité sont plus graves. M. le commandant Castex en a commis quelques-uns. Je ne veux pas manquer de les lui signaler.

Cet officier, doué d'une extraordinaire fécondité, est l'auteur d'un tel nombre d'ouvrages que j'hésite à les dénombrer. Je me suis toujours demandé où il prenait le temps d'écrire tout ce qu'il a écrit. J'ai loué, autrefois, avec autant de plaisir que de sincérité plusieurs de ses ouvrages, qu'il appelle aujourd'hui ses « péchés de jeunesse ». J'avoue moins de sympathie pour ses derniers nés, depuis qu'il est devenu, en quelque sorte, le porte-paroles officiel de notre grand Etat-major naval. Il est arrivé au commandant Castex ce qui est arrivé à nombre de ses aînés : à mesure qu'ils approchent du port, où leur barque se trouvera désormais en sécurité, leur carrière faite, certains marins font preuve d'une prudence, dont celle du serpent ne peut donner qu'une faible idée. Il s'agit de ne pas toucher un écueil au moment d'entrer au havre de salut. Ils tâtent le vent, et surtout les idées régnantes. Ainsi s'évanouit le plus souvent leur personnalité, au moment de leur confier de hautes responsabilités.

L'ouvrage le plus caractéristique de la dernière manière du commandant Castex est sa *Synthèse de la guerre sous-marine*, dont le premier Lord de l'Amirauté anglaise a fait état au Congrès de Washington, pour créer un incident, autour duquel la presse française a propagé les bavardages les plus sots. Cet ouvrage est

une macédoine d'idées hétéroclites, les plus opposées, développées avec un remarquable talent d'avocat. On y trouve l'apologie de la guerre sous-marine, à la manière boche, ce qui n'est pas blâmable en soi, car, s'il faut tout faire pour empêcher la guerre, il est nécessaire, si on doit la subir, de la conduire avec la dernière énergie. Mais une telle apologie, parue dans l'organe officiel de l'Etat-major de la Marine, à peine la guerre terminée, était au moins prématurée ; elle touchait au vif nos alliés de la veille, au moment où de graves dissentiments éclataient entre eux et nous. On leur faisait sentir la menace, à nouveau, d'une tactique de guerre que venait de faire ses preuves et avait été bien près de les faire tomber à genoux. Ce manque de discrétion leur fut particulièrement désagréable. Ils ne laissèrent pas passer l'occasion de nous le dire et de nous obliger à nous amender. Ce fut à notre tour de nous mettre à genoux, ce que nous fîmes, en reconnaissant à la fois l'excellence du sous-marin et le bien fondé de la convention Root, qui en interdit à peu près l'usage. A l'apologie enflammée du sous-marin, succédait sous la plume de M. Castex, en manière de conclusion, un panégyrique embarrassé des flottes cuirassées.

Celles-ci, disait-on, avaient gagné la guerre, à l'abri derrière leurs estacades, en gardant l'inaction la plus complète. Je dis qu'il devient délicat de juger un officier, qui se fait le défenseur de pareilles théories. Une comparaison fera mieux comprendre toute notre pensée. Si nos armées, en 1870, avaient été victorieuses sur la Loire et avaient ainsi obligé les Allemands à débloquer Metz, le maréchal Bazaine aurait-il été autorisé à se prétendre victorieux, en arguant qu'il avait conservé une armée à la France ? Sa conduite eût-elle moins mérité le blâme ? La Flotte principale française s'est bloquée elle même pour éviter le risque des destructions par les sous-marins ennemis. Elle s'est conservée à peu près intacte ; soit. Mais elle n'a exercé aucune influence sur les directions de la guerre. Voilà la vérité. D'autres ont fait la guerre pour elle. Prétendre aujourd'hui que l'inaction complète peut être génératrice de la victoire implique une réelle sophistication de l'esprit. C'est pourquoi je me sépare nettement, sur ce point, de M. le commandant Castex, aussi bien que de tous ceux qui, avec lui, tendent à faire un corps de doctrine d'un ramassis d'erreurs les plus condamnables.

Arrivons maintenant à son dernier ouvrage, qui est purement didactique. Il prétend instaurer les principes de l'organisation et du fonctionnement d'un Etat-major, chose qu'on aurait ignorée jusqu'ici. Le commandant Castex écrit :

J'avais été frappé, comme beaucoup de personnes, du contraste que présentaient, dans la marine française, la valeur des éléments qui la composaient et le peu de rendement qu'on en tirait... Avec de tels matériaux, égaux et même supérieurs à ceux de bien d'autres milieux, nous n'avions pas été capables, tant en paix qu'en guerre, d'atteindre les mêmes résultats que l'armée française, par exemple, ou que certaines armées ou marines étrangères ! La cause de cette choquante anomalie paraissait résider, sans aucun doute, dans le défaut d'organisation que l'on constatait dans la tête directrice de notre marine, représentée par son commandement et ses Etats-majors.

Nous sommes tout à fait d'accord avec l'auteur, qui apporte ici un solide appui à toutes nos critiques antérieures.

Le commandant Castex s'est donc mis à l'œuvre pour créer un cours d'Etat-major.

Il a, à ce propos, dans sa préface, quelques lignes d'une rare élévation, dont je veux citer un extrait :

Le propre de ces spéculations militaires, dit-il, ce qui les distingue de beaucoup d'autres activités en apparence identiques, c'est l'appel qu'elles font aux forces morales en même temps qu'aux forces intellectuelles, c'est l'appui qu'elles demandent à ces éléments spirituels qui échappent souvent à la raison pure.

Voilà qui est d'un penseur à la Vauvenargues. On se laisserait volontiers aller à admirer, si à la page suivante on ne se trouvait en présence de l'affirmation la plus fantaisiste. Le commandant Castex nous donne l'arrêté du 29 février 1920, réorganisant l'Etat-major général de la Marine, et celui du 2 juin 1922, organisant les Etats-majors des commandants en chef de frontières maritimes, comme dérivant de sa propre conception. Si cela était, il n'y aurait pas lieu de s'en vanter ; mais heureusement pour les principes que défend le commandant Castex, et qui ne lui appartiennent pas en propre, il n'y a rien de commun entre ces principes et les mobiles qui ont inspiré les arrêtés dont il vient d'être question. Ces arrêtés témoignent uniquement de la volonté de notre Marine de s'étendre à terre, de se multiplier, de pulluler, sans aucun souci d'économie ni de logique. Comment dès lors

ne pas hésiter devant le « sentiment d'idéal et de foi » dont se déclare pénétré M. le commandant Castex ?

Au surplus, il n'y a rien d'original dans cet ouvrage qui ne fait qu'emprunter les règlements, existant depuis plus de vingt ans dans l'armée, pour les approprier à la Marine. Chose curieuse, autrefois les marins prétendaient qu'il n'y avait aucune similitude entre l'armée et la marine ; ce qui convient à l'une, disaient-ils, ne s'ajuste pas à l'autre. En quoi, ils se trompaient souvent.

Aujourd'hui, à en croire nos néo-marins, il existe une parfaite symétrie entre l'armée et la marine, et tout ce qui va à l'une peut faire pour l'autre. L'erreur n'est pas moins naïve. La preuve de ce que j'avance est que le commandant Castex s'abstient, dans ce long exposé de 368 pages, de nous parler des ordres de combat à la mer, dont la préparation ne peut avoir rien de commun, il doit s'en douter, avec celle des ordres d'une opération à terre. Mais l'idée la plus dangereuse de ce livre est dans la prétendue nécessité d'une direction centrale des opérations navales à Paris. Ceci est simplement une conception de marin terrien. Nous aurons d'autres surprises, si la marine ne trouve pas enfin l'homme qui la remette énergiquement dans sa voie naturelle.

§

M. le capitaine de corvette Ven expose les grandes lignes de la Doctrine actuellement régnante rue Royale, dans une étude intitulée : **Les Armes nécessaires dans une Flotte**. Cette étude est extrêmement concise. Ce serait un grand mérite, si cette concision ne rendait pas plus apparentes les graves erreurs qu'elle contient.

L'auteur, voulant nous faire comprendre la nécessité d'une puissante marine, écrit : « Trafalgar a eu comme conséquence Waterloo, et la victoire japonaise de Tsu-Sima a permis la défaite russe de Moukden. » Cette stupéfiante affirmation s'étale en première page ; elle peut donner une idée de la légèreté de sa documentation.

La bataille de Moukden se termine le 10 mars 1905, et la victoire japonaise de Tsu-Sima a lieu le 27 mai suivant. Comment celle-ci a-t-elle pu permettre la débâcle de Moukden ? Quant aux journées de Trafalgar et de Waterloo, que dix années séparent, il n'y a pas plus de relations entre elles qu'entre la

bataille d'Arbelles et celle de Lépante. Mais ce sont là des lieux communs que les marins, à la suite de Mahan, ont coutume de répéter, sans en vérifier la valeur. M. le commandant Ven aurait profit à lire les *Heresies of Sea Power* du regretté Fred. Jane.

M. le commandant Ven, pour nous montrer que 175 sous-marins allemands n'ont pas tenu en échec les flottes de l'Entente, ce qu'aucun auteur sérieux n'a jamais prétendu, nous donne le chiffre des transports de troupes françaises pendant la guerre. Certes, ce chiffre est imposant. Mais un tel résultat est dû à l'activité et au dévouement de la marine marchande, à laquelle, M. le commandant Ven ne peut pas l'ignorer, il n'a été accordé des escortes qu'à partir de 1917. Or, les grands transports de troupes des Dardanelles et de Salonique sont antérieurs à cette époque. Quant au transport de l'armée serbe de Corfou à Salonique, opéré avec tant de succès, M. le commandant Ven ne peut pas ignorer davantage que si aucun transport n'a été coulé par sous-marins, c'est, avant tout, parce qu'il ne s'est produit aucune attaque. Voilà la vérité. Tout le reste est bourrage de crâne. La première leçon qui se dégage de la guerre est la nécessité d'avoir une flotte marchande nombreuse, dont les plus fortes unités doivent être armées en croiseurs auxiliaires, dès le temps de paix ; la seconde leçon est l'inutilité des flottes cuirassées.

Entrant dans le vif de la question, M. le commandant Ven définit les objectifs d'une marine de guerre : 1° assurer à son pays l'usage exclusif des voies de communications maritimes ; 2° détruire ou bloquer les forces principales ennemies, etc. Ce sont là des concepts purement académiques, irréalisables dans beaucoup de cas. Ferions nous la guerre à l'Angleterre, au Japon ou aux Etats Unis, que nous serions dans l'impossibilité de satisfaire à ces conditions, même en y employant toutes nos ressources financières. On saisit là combien certains marins, n'ont pas le sens des réalités. Je n'ai connu que deux grands marins, l'amiral Aube et lord Fisher, qui aient eu la notion exacte de ce qu'il convenait de faire en cas d'une guerre avec l'Allemagne : l'un et l'autre ont fait construire des navires qui avaient pour objectif une action intensive dans la Baltique, et non aux confins de l'Islande, comme nous l'avons vu faire dans la dernière guerre, au prix de difficultés inouïes et sans résultats appréciables. Tout est cas d'espèce.

M. le commandant Ven nous dit que la liberté des mers a été

assurée par les patrouilleurs, soutenus par les flottes cuirassées « prêtes à bondir derrière les barrages de Scapa-Flow et de Corfou ». La vérité est autre. Les patrouilleurs, clairsemés sur la surface des mers, jalonnaient les routes suivies par les navires marchands et servaient de poteaux indicateurs aux sous-marins ennemis. Quant à bondir de l'abri constitué par ses barrages, la flotte française eût été bien empêchée de le faire. Tous ses navires avaient leurs feux éteints, et dans les meilleures conditions, il aurait fallu six à sept heures à notre « invincible armada » pour sortir de la baie de Corfou. Ajoutons, qu'en bien des circonstances, la pénurie de charbon fut telle que notre flotte eût été empêchée de faire le moindre mouvement.

Laissons ces chicanes. M. le commandant Ven réclame des cuirassés, des croiseurs de bataille, des croiseurs légers, des torpilleurs, des sous marins, ces derniers pour travailler « en liaison intime » avec la flotte de surface. Ils ne feront, dans ce cas, pas grande besogne. Mieux vaudrait alors en faire l'économie. Il réclame également des dirigeables, bien que « l'usage fait par les différentes marines des aéronefs de 1914 à 1918 ne permette guère d'en déduire leur rôle au cours d'un prochain conflit, et que les espoirs placés en eux aient été toujours déçus ». Ce qui infirme l'audacieuse affirmation de notre Etat-major général, dont nous dénoncions l'inexactitude dans une chronique précédente. Il veut encore des escorteurs, des vedettes, des transports d'avions, une aviation d'escadre et une aviation des frontières maritimes. En somme, il ne consent aucun sacrifice. Il ne marque de préférence que pour les cuirassés, parce qu'ils encaissent, dit-il, et et il cite triomphalement les noms de trois cuirassés qui ont survécu à des avaries sous-marines ; mais il se garde de citer aucun de ceux, infiniment plus nombreux, qui ont capoté en engloutissant tout leur personnel, après une déchirure dans leurs œuvres vives. Nul doute à avoir ; ce programme, empreint de mégalomanie et dénué de tout sens critique, est bien le programme officiel de notre grand Etat-major naval.

Un papillon annexé à l'exemplaire qui nous est parvenu, et dont la teneur a d'ailleurs été communiquée à la Presse, nous avertit que les 2.000 exemplaires de la première édition de cet ouvrage ont été distribués à titre gracieux. Félicitons simplement l'éditeur.

Disons en terminant qu'il nous aurait été agréable de pouvoir louer compendieusement l'étude de M. le commandant Ven. Cet officier supérieur, dont nous avons gardé un excellent souvenir, a servi sous nos ordres pendant les premiers mois de la guerre.

Nous aimons à penser qu'il a gardé un souvenir non moins excellent de son ancien commandant, si nous nous en rapportons au témoignage d'estime qu'il nous a donné dans la dédicace de son ouvrage. Mais nous restons, malgré les apparences, trop attaché à la marine pour ne pas continuer à combattre, avec la dernière énergie, les idées subversives qui, depuis trente ans, ruinent peu à peu nos institutions navales dans l'opinion publique. Le bon sens reprend toujours ses droits ; et le public a aujourd'hui le sentiment obscur qu'il serait possible de posséder une marine active, d'une puissance en rapport avec le rang que nous tenons dans le monde, et n'ayant aucun des traits de la marine officielle actuelle. C'est notre conviction d'homme de métier et de longue expérience. Nous appelons de tous nos vœux le réformateur clairvoyant et énergique, qui accomplira cette œuvre de salubrité publique.

§

Il m'est agréable de louer, en terminant, une étude très originale : **La Bataille décisive**, de M. le lieutenant de vaisseau d'Halewyn. Elle mérite grandement de retenir l'attention. Son auteur, brisant avec les errements actuels, se préoccupe de fixer les bases *d'un art militaire naval*, inspiré directement des procédés de Nelson, et approprié aux qualités manœuvrantes des navires modernes. La tactique de combat des flottes actuelles a poursuivi jusqu'ici la solution sur le champ de bataille par le déploiement en interminables lignes de file, dont les dernières unités ne participaient pas à l'action. M. d'Halewyn propose d'engager celle-ci, en la poursuivant avec la dernière énergie, avec des groupements de forces, agissant en liaison, mais ayant chacun une mission très définie, les uns tendant à fixer l'adversaire, tandis qu'une masse de manœuvre agit en vue d'enfoncer la ligne ennemie. Cette étude, qui fait appel à un trop grand nombre d'exemples tirés des guerres continentales, est peut-être un peu confuse. Mais elle témoigne d'un goût très vif pour les études militaires et d'une parfaite compréhension de l'essence de la guerre.

Elle est pleine d'idées personnelles ; on a plaisir a constater qu'elle a été écrite en toute indépendance, hors du champ étriqué des idées régnantes.

JEAN NOREL.

LES REVUES

Les Marges : commémoration de Louis Codet ; un poème inédit ; Codet collaborateur de Bataille pour « Résurrection ». — *La Revue de Paris* : lettres inédites de P.-J. Toulet à Mme Bulteau et leur présentation par M. J.-L. Vaudoyer. — *La Muse française* : un sonnet de M. Vincent Muselli. — *Clarté* : les idées de M. Grosz, dessinateur communiste allemand. — Mémento.

Les amis de Louis Codet commémorent dans **Les Marges** (15 juin) cet écrivain délicat, cet homme qui méritait une vie heureuse. Son ami, le sculpteur Gustave Violet, peut écrire avec raison : « Louis Codet fut l'esprit le plus fin, le plus profond et le plus séduisant que j'ai rencontré sur cette terre. » Cette finesse, cette séduction et cette profondeur survivent dans l'œuvre de Louis Codet. « La guerre l'a fauché ainsi que tant d'autres en pleine force et *en plein rendement* », déclare M. André Maginot. C'est un peu du jargon parlementaire pour exprimer un regret délicat ; mais l'ancien ministre de la Guerre a bien connu et bien aimé Louis Codet. « Il possédait avant tout le génie de l'amitié », déclare Mme Andrée Viollis. Et M. Jean Viollis, de l'évoquer ainsi :

Il avait l'esprit le plus délicat, le goût le plus sûr, le cœur le plus rare, et qui s'en doutait ? Très peu, car une sorte de respect naturel de ces qualités l'empêchait de se produire. C'était un frère puîné de La Fontaine ; il aimait le plaisir, la fantaisie, les voyages, la compagnie des femmes, était gourmand, généreux, bon ami, vivait sans contrainte, jugeait sans aigreur et pratiquait la liberté sans la refuser aux autres. Un de ces dons suffit à faire l'agrément d'un homme ; il les réunissait tous.

Des poèmes inédits, des fragments de prose, des lettres, justifient toutes ces louanges de l'homme et de l'écrivain que fut Louis Codet. Il serait fort assourdi par l'actuel tintamarre. Le style abrégé mis à la mode par tant d'ignorance étonnerait ce lettré. Il oserait encore composer des vers tels que ceux-ci qui chantent « La femme nue » :

Je veux te respirer délicieusement,
Le long de notre lit neigeux, où tu reposes...

Tes seins — ô pommiers blancs, et vous, aubépines roses ! —
Tes seins sont parfumés comme un vallon normand...

Tes grands cheveux ont la senteur qu'on imagine,
De ces comptoirs chargés de fruits et de résines
Qui s'ouvrent au pays des marchands levantins...
Tu sens le foin des nuits d'été... tu sens le pain...

Puis, quel régal, enfin, pour mes fraîches narines,
Que cette mousse d'or animale et marine !...

A propos de lui, presque tous ses amis citent La Fontaine. Le Bonhomme, dont la correspondance est si savoureuse, a un arrière-neveu dans l'épistolier que fut l'auteur de *La petite Chiquette*. Et cette parenté existe entre eux par le lien de ces vers aisés et musicaux :

Dans le parc grandiose et pâle, qui descend,
Languissant,
Jusqu'à ces bois
Qui sont là-bas,
Près de l'herbeuse, et sinueuse, et transparente
Charente.

Dans le parc grandiose et pâle, et qui descend,
Tous les arbres ont mis leurs perruques lunaires :
L'effet est extraordinaire.

Et chante le doux piano
Sous les doigts de la jeune fille ;
Et la vieille dame tourne son anneau
De mariage ;
Et frise-moi, joli garçon,
Ta moustache de polisson.

Et, poète, fais ta chanson !...
Un soir de vieil amour sensuel et coquet
Tel que l'aimaient nos pères,
Un soir de vieil amour revient dans ces bosquets...

Tous les arbres ont mis leurs perruques lunaires...
L'effet est extraordinaire...

Voici un fragment de lettre à M. Louis Bausil (1er février 1902) qui fixe un point d'histoire littéraire fort intéressant :

Mme Bady m'a entraîné chez Bataille, qui m'a proposé une combinaison qui m'a plongé aussitôt dans la rêverie. Sache que dans un mois ou deux on va jouer à l'Odéon une pièce tirée de *Résurrection* de Tolstoï. Un jeune homme quelconque, ayant eu l'idée de faire cette pièce, obtint l'autorisation de Tolstoï, écrivit la chose et l'apporta à Ginisty, directeur de l'Odéon et son ami. Le manuscrit dont il s'agit est in-

jouable ; mais l'idée d'une pièce tirée de *Résurrection* plut à Ginisty. Le Ginisty appela donc Henry Bataille qui se chargea de faire la pièce, en négligeant complètement le premier manuscrit qui est idiot, mais dont l'auteur, ayant l'autorisation de Tolstoï, doit signer avec Bataille et toucher la moitié des droits.

Bataille ayant accepté, on commence à brosser les décors, on annonce dans les journaux qu'on vient de recevoir une pièce tirée de *Résurrection* ; on distribue le principal rôle à Mme Bady ; et tout va bien : il ne reste plus que la pièce à écrire. Bataille avait six semaines pour ce faire ; et pressé à ce point il songea à me proposer de le seconder : c'est-à-dire qu'il me demanda de lui faire, ou de lui préparer, trois scènes définies à l'avance, moyennant quoi je toucherais une certaine partie des droits d'auteur, sans que d'ailleurs mon nom apparût. Je t'ai donné tous ces longs détails parce que ces dessous de pièce m'ont amusé. Cette fièvre de l'action, je crois, est vraiment particulière à Paris ; et l'on ne saura jamais tout ce qui se cache de singulier à l'ombre de la littérature ! J'ai donc accepté les propositions susdites, bien qu'ayant une certaine pétoche intérieure de mal faire un travail si nouveau pour moi, à la fois si vague et si précis, et, je peux le dire, si difficile ; car j'y sue sang et eau. L'appât de quelques louis (encore qu'il soit assez problématique) n'a pas été étranger à mon acceptation, car j'estime depuis quelque temps ceux qui gagnent de l'argent ; j'entends ceux qui en gagnent par leur travail. J'ai donc fait parler tant bien que mal les jurés idiots qui jugent la pauvre Maslova ; je viens de passer trois ou quatre jours dans l'intimité de la princesse Sophia Vassilévna... Ce que je fais n'est pas merveilleux, mais Bataille peut s'en servir, comme il le désirait.

Mme Bady m'accueille avec mille grâces, c'est une jolie femme brune, qui a des formes, et qui semble avoir de l'esprit. Bataille est un garçon d'une finesse mystérieuse, au sourire énigmatique ; très ambitieux comme il sied à Paris ; assez méchant pour faire sourire ses amis, quand il parle des autres ; l'air anglais et maladif ; d'abord plus étonnant que sympathique, puis s'imposant singulièrement à la mémoire, dans sa fine froideur, dans son flegme souriant ; d'ailleurs pas poseur, et profondément artiste tout entier.

En résumé, cette occupation est fort intéressante.

. . . .

§

En même temps, **La Revue de Paris** (15 juin) donne des lettres inédites de P.-J Toulet à Mme Bulteau, que présente un bien bel article de M. J.-L. Vaudoyer.

En 1901, âgé de trente-quatre ans, P.-J. Toulet était un auteur à peu près inconnu. Dans ce temps-là, les débutants n'étaient point aidés comme ils le sont pour l'heure par la curiosité avidement indulgente du public ou par une retentissante et expansive publicité.

. . . .

Mme Bulteau fut l'une des premières à comprendre et à admirer ce que Toulet apportait de parfait et de rare. Elle s'attacha très vite à lui. De son côté, Toulet lui témoigna très vite aussi de la confiance, et même de la tendresse. Cet homme si replié, si facilement crispé, toujours prêt à faire le hérisson ou la châtaigne, se défendait ainsi surtout de lui-même. Sa brusquerie, ses dédains étaient des moyens de se cacher et de cacher aux autres une « sensitivité » dont il se méfiait et que probablement il n'approuvait pas.

Les lettres de Toulet rappellent beaucoup la correspondance de Laforgue. Entre eux, d'ailleurs, que de ressemblances! Le 29 septembre 1902, l'auteur de *Monsieur du Paur* et de *Mon amie Nane* écrivait ces lignes mélancoliques où il « dénoue le masque qu'il a mis à son cœur » :

Madame, je crois que vous aimez trop les mille formes de la vie pour ne pas avoir le goût de la mort. C'est un goût singulier à la bouche, et puissant. Ce matin, je rêve que ce devrait être dans une ville du midi, un dimanche matin qu'il fait soleil et que les filles courent avec leurs amoureux au sortir de la messe. Ou bien, ne pensez-vous pas que cela aurait encore quelque charme dans une ville des Flandres, étroite et dentelée, et fortifiée par Vauban. Il ferait un temps mou d'automne, un temps à couper au couteau ; et je me ferais lire un conte d'Andersen, celui des *Sept Cygnes*, par exemple, où il n'y a pas eu assez de chemise enchantée pour le petit frère et qu'il garde une aile d'oiseau, vous savez, Toche, de ces ailes, comme l'a dit votre ami, qui empêchent de marcher. Ce doit être délicieux, Toche, de mourir, de sentir toute la fatigue de la vie fuir par le bout des doigts, comme son sang dans un bain.

§

Dans **La Muse française** (10 juin), M. Philippe Chabaneix publie des « notes sur les poèmes de Vincent Muselli » où il imprime ce magnifique sonnet du bel artiste qui nous a donné *Les Travaux et les Jeux* :

Nature ! qu'il est faux qu'ayons mêmes destins !
Comme ils ne sont pas miens ta gloire ou ton décombre,
Tes plaines, tes forêts, ni tes soirs gonflés d'ombre
Ni l'orgueil qui flamboie et crie en tes matins !

Des saisons et des jours contempler l'ordonnance
Il n'est point là remède efficace à nos maux ;
Traitre qui, se flattant de suivre tes travaux,
Greffe sur la douleur sa pédante ignorance !

Fier et cruel Ailleurs ! O Lumière ! Oh, si loin !
Je partirai, tendu d'un intrépide soin,
Cherchant la catastrophe où jaillisse ma joie.

Périsse l'univers si l'Amour est vainqueur !
Ce n'est pas le soleil qui nous montre la voie
Et qu'importe la nuit s'il fait clair en mon cœur !

§

Clarté (15 juin) publie une conférence que M. Georges Grosz, « dessinateur communiste allemand », vient de faire dans son pays. Les dessins de M. Grosz sont d'une calligraphie agréable où la bourgeoisie est raillée par un trait, en somme fort sage, de bon dessinateur moyen. Sa parole est autrement vigoureuse.

Pour acquérir un style qui rendit la dureté grotesque et véritable et l'antipathie que je voulais exprimer, j'étudiais les manifestations immédiates de l'instinct artistique ; je copiais dans des urinoirs les dessins populaires qui me semblaient être l'impression et la brève traduction d'un sentiment fort. Les dessins d'enfants m'inspiraient aussi, à cause de leur naïveté. Ainsi j'arrivais peu à peu à ce style tranchant comme un couteau que je désirais acquérir pour rendre les observations que me dictait la haine absolue des hommes, que j'éprouvais alors. Je notais, dans les rues, dans les cafés, dans les « Variétés », etc..., sur de petits calepins, mes observations avec grand soin et, en passant j'analysais, parfois par écrit, mes impressions.

Voici une profession de foi de M. Grosz :

A cette époque d'avant-guerre, voici qu'elles étaient mes conclusions: les hommes sont des cochons ; le radotage de la morale est un mensonge, destiné aux imbéciles. La vie n'a pas d'autre sens que de contenter sa faim de nourriture et de femmes. Il n'y a pas d'âme. Le principal, c'est d'avoir le nécessaire. Il est dégoûtant de jouer des coudes, mais c'est nécessaire. Dans cet esprit, mes œuvres traduisaient un profond dégoût de la vie, qui n'était seulement surmonté que par l'intérêt que je prenais aux événements. Quand le dégoût était trop grand, alors on s'enivrait !

M. Grosz a fait la guerre comme soldat prussien. Il pense autrement qu'il ne pensait avant les tueries. « L'art, s'il peut encore avoir quelque sens, doit prendre rang après les problèmes

sociaux », déclare le dessinateur. Avant 1914, il haïssait les hommes qui, tous, étaient pour lui « des cochons ». M. Grosz a applaudi au dadaïsme. Il y a vu un système.

La Révolution qui venait nous donna la conscience de ce système. Il n'y avait plus de motif de rire, il y avait des problèmes plus importants que le problème de l'art ; et si l'art pouvait encore avoir quelque sens, il devait prendre rang après ces problèmes. Ce sont les problèmes de l'avenir, de l'humanité future, les *problèmes de la lutte de classes*.

Aujourd'hui je ne hais plus les hommes sans distinction ; aujourd'hui, je hais vos mauvaises institutions et leurs défenseurs. Et si j'ai une espérance, c'est de voir disparaître ces institutions et la classe d'hommes qui les protège. Mon travail sert cette espérance. Des millions d'hommes partagent cet espoir avec moi : ce ne sont évidemment ni des amateurs d'art, ni des mécènes, ni des marchands de tableaux ! Mais si l'on veut appeler mon travail de « l'art », on ne peut le faire que si l'on partage l'opinion que j'ai, à savoir que l'avenir appartient à la classe des travailleurs.

Etrange discours, en vérité ! Quand le communisme aura exterminé la classe moyenne qui inspire les dessins de M. Grosz, que fera de ses crayons et de sa vengeresse ironie, ce travailleur au talent expressément bourgeois ? S'il ne savait pas dessiner, s'il ne savait rien, on le comprendrait à la rigueur. N'est il donc que l'ignorance pour lier les hommes ? L'homme pour n'être plus un loup à l'homme, doit-il n'être que matière brute ? M. Grosz a su tirer un enseignement des *graffiti* qui décorent les urinoirs. Il pourrait reconnaître quelque valeur sociale à une intelligence cultivée.

MÉMENTO. — *Revue Mondiale* (15 juin) : « Les poètes tués », un appel émouvant de M. Fernand Divoire en faveur de l'Anthologie des Ecrivains morts à la guerre que va publier l'Association des Ecrivains combattants et qu'a préparée le pieux labeur de M. Thierry Sandre. M. Divoire termine par un rappel de « la dette qu'il faudra toujours leur payer ». Tous ont cru, tous, qu'ils faisaient *la dernière guerre*. La paix est partie intégrante de la dette des survivants.

Revue des Deux Mondes (15 juin) : Des lettres de Renan à la Princesse Julie, fille du prince de Canino. Elles ont été écrites entre 1865 et 1875. L'après-guerre d'aujourd'hui ressemble tant à l'après guerre de 1870, que l'on dirait souvent que Renan juge le temps actuel. — « Le pardon Glazik », de M. André Chevrillon, qui continue ses belles descriptions du pays breton. — « L'esthétique de Zola », un inédit de Gabriel Vicaire qui prouve qu'il était meilleur poète que critique.

La Revue de Genève (juin) : « Stendhal et Duvergier de Hauranne », un essai de M. Jacques Boulanger que liront avec gratitude tous les stendhaliens.

La Grande Revue (mai) : fin des lettres insensées de la tsarine au tsar Nicolas II. — « Les amis du douanier Rousseau », par M. Charles Chassé. — « La fameuse histoire du Père Loriquet », par M. Camille Pitollet.

La Revue universelle (15 juin) : « Le droit national et le Droit démocratique », par M. Charles Maurras. Il est bien instructif, ce papier. L'auteur y accorde « une âme de légitimité » à la Marseillaise et

une part de légitimité différente et obscurément concordante dans la chanson de fidélité lancée dans l'autre sens :

Vive le roi
Et la cocarde blanche,
Vive le roi
Et le comte d'Artois !

Le premier chant avait raison de vouloir à tout prix repousser l'invasion étrangère ; l'autre n'avait pas tort d'affirmer que la fidélité à la couleur royale était la véritable garantie d'unité, de vigueur et d'indépendance françaises.

Cela, c'est de l'excellent Maurras.

Littérature (n° 13, sans date) dit tenir de Paterne Berrichon : « Un cœur sous une soutane. Intimités d'un séminariste », un inédit de Rimbaud, « texte écrit au collège ». Par qui ? On y retrouve si peu Rimbaud ! On l'y retrouve, tout à coup, tellement « lui-même enfin », que l'idée d'un pastiche, par incorporation d'un texte authentique, traverse l'esprit.

L'Ane d'Or (mai) : Un bel adieu de M. Henry Cabrillac à « Paul Arnaud », poète, qui vient de mourir à 24 ans. — « Un dimanche avec Carl Sandburg », par M. Jean Catel.

Le Correspondant (10 juin) : « Fachoda », par le général Baratier. — « Le drame intérieur de Charles Guérin », par M. Charles Nanteuil.

Europe (15 juin) : M. Luc Durtain : « La barque sur le volcan. » — « Walter Rathenau », poème de M. Fritz von Unruh. — Un article tout à fait remarquable de M. Maxime Leroy : « La société professionnelle des nations. Un projet d'Henri de Saint-Simon. »

C. A P. (mai-juin) : « Souvenirs sur Odilon Rodon », par M. Georges Fayet.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les mots étrangers (l'Action Française, 13 juin). — *Humiliation protocolaire* (Journal des Débats, 21 juin) — *Littérature sportive* (Paris-Soir,

24 juin). — *Un super-sonnet en hommage au super-romancier Henri Seguin* (Les Nouvelles Littéraires, 21 juin).

A propos des « mots étrangers », Orion écrit dans l'**Action Française :**

Dans le carnet d'hier, à propos du livre de Jacques Boulenger et d'André Thérive, nous avons écrit *whisky* à la française, mais de trois manières : ouisque, visque et ouiske. Le lecteur malicieux qui l'a remarqué ne nous gêne pas du tout. Ce ne fut pas par inadvertance.

Le passage d'une langue à l'autre est assuré par les tâtonnements de l'usage, non par décret. Nous tâtions le terrain.

Puisque l'occasion nous en est offerte, insistons. Nous allons démontrer que rien ne nous oblige à respecter l'orthographe originelle d'un mot étranger qui nous est nécessaire.

Quand on respecte superstitieusement cette orthographe il arrive de deux choses l'une. Ou bien nous prononçons comme l'étranger et nous introduisons en ce cas dans le dictionnaire une manière de lire qui jure avec tout notre alphabet. Ou bien nous lirons à la française le mot tel quel, et nous obtiendrons un vocable burlesque, d'ailleurs plus éloigné de la prononciation étrangère que ne l'eût été le même mot hardiment francisé.

L'ancienne langue procédait ainsi. En général, elle transcrivait au moyen de nos propres lettres et de leurs sons la prononciation étrangère, autant qu'il était expédient. Ce principe lui-même était oublié ou corrigé, à l'occasion. L'on avait égard aux analogies, à l'oreille, au bon air typographique. Seul comptait le résultat, qui était une parfaite naturalisation. Par exemple, *vetturino* devenait *voiturin*.

Tous les mots que nous citions jeudi ont pris de cette manière leur forme française. Rappelez-vous *abricot*. L'espagnol disait *albaricoque* (en prononçant l'*e*). Il faut être étymologiste pour reconnaître aujourd'hui leur origine. Ils ont véritablement enrichi le français.

Votre superstition de l'orthographe primitive l'embarrasse, au contraire, l'étouffe et nous expose aux moqueries de l'étranger.

Si l'on avait imprimé *mitigne*, le peuple ne dirait pas *métingue*, qui est d'ailleurs moins bête que ce *mee-ting* que vous vous efforcez d'articuler, en coupant, en brisant tout le rythme de votre phrase. Remy de Gourmont avait adopté *métingue*, mais c'était une erreur ou c'était bien pis : une affectation, ce qu'on appelle dans un bel argot un coup de chiqué contre, ou du moins une coquetterie. Jamais l'on ne décidera les gens de bonne compagnie à dire *métingue*. Or, ce qui importe en toutes choses, c'est d'aboutir. L'ignorance des langues étrangères est supposée honteuse. Fort bien. Nous ne conseillons pas d'ignorer. Nous conseillons de savoir, mais de savoir supérieurement. Lors-

qu'on sait très bien une autre langue, on est capable aussitôt de franciser le mot dont on a besoin. Les touristes qui ont passé la semaine sainte à Séville, en essayent de dire la *jota*, c'est le nom d'une danse. et ils font rire. Mais les Français établis en Espagne disent la *rote*. Au XVIIe siècle, *bookmaker*, que l'Académie a eu le courage d'avaler d'un trait, aurait donné quelque chose comme *boumacre*.

Lecteur d'Orion, tu jures d'écrire un cloune, une intervioue (*intervioue*, dans les vers, si ce mot-là devait jamais entrer dans un poème et qu'il te fallût cette rime), un coquetel, un vagon, le spline, un tost, un joquet.

En linguistique, comme en poésie et en politique, *l'Action Française* est vraiment trop hypnotisée par le passé, et semble toujours en retard de quelques siècles :

« ... L'ancienne langue procédait ainsi... » Oui, mais la nouvelle procède autrement, et on pourrait poser ce principe, qu'à l'heure actuelle, aucun mot emprunté à une langue étrangère ne peut entrer dans notre langue qu'avec son orthographe et sa prononciation étrangères, même déformées. Et cela parce que le peuple est représenté par les journalistes qui sont souvent des demi ou des quarts d'érudits et qui se croiraient déshonorés s'ils n'écrivaient pas correctement les mots qu'ils empruntent aux langues étrangères.

Le peuple prononcera peut-être « métingue », ainsi que le voulait Remy de Gourmont (qui avait tout de même autant de compétence et d'intuition linguistique que M. Orion), mais il écrira ce mot tel qu'il l'a lu dans son journal, « meeting »... Il prononcera peut-être « hijlife » mais il écrira fort correctement « high life » et sera très fier de son érudition.

A l'heure actuelle, « vetturino » resterait « vetturino » ; et si ce fruit était nouvellement importé d'Espagne, nous mangerions avec délices des « albaricoques ». Ceci ne signifie pas que la langue française ait perdu sa capacité d'assimiler les mots étrangers, mais seulement que notre demi-érudition, généralisée par le journalisme et l'instruction obligatoire, empêche cette assimilation. Il est d'ailleurs à remarquer que ce phénomène se produit dans les autres langues, anglaise ou allemande par exemple, qui, lorsqu'elles empruntent des mots français, essaient de leur conserver leur pureté.

Dans l'état actuel de notre civilisation européenne, les langues s'associent, mais ne se mêlent plus.

§

Je lis, dans **le Journal des Débats**, l'allocution du Nonce, doyen du corps diplomatique, félicitant, au nom de ses collègues, M. Doumergue de son élection, et la réponse du Président de la République.

Très correctement, le Nonce s'exprime ainsi : « Monsieur le Président, c'est une bien belle tâche que celle qui devient vôtre... acceptez les vœux que nous formons pour votre bonheur, etc. »

M. Doumergue répond: « Je suis extrêmement sensible aux félicitations dont, au nom du corps diplomatique, Votre Excellence a bien voulu... En remerciant Votre Excellence... suivant la belle expression dont Votre Excellence... j'accueille les vœux que Votre Excellence... Le précieux concours dont Votre Excellence, etc... »

Est-ce un valet qui répond à son maître ? Un Président de la République française est, par sa fonction, sinon par sa personnalité, une individualité plus haute que n'importe quel ambassadeur, fût-il nonce du Pape. En vérité, un Président de la République française ne doit pas s'abaisser à parler à la troisième personne à un cardinal.

Pour être correct, M. Doumergue aurait dû répondre très simplement au nom de la France : « Monsieur le Nonce, je suis sensible à l'hommage du corps diplomatique, dont vous avez bien voulu vous faire l'interprète, je m'associe aux vœux que vous formulez. Cette plénitude de paix, à laquelle, suivant l'expression heureuse dont vous vous êtes servi, aspirent.... Aussi est-ce avec une vive satisfaction (et non : « la satisfaction la plus vive », qui est une satisfaction excessive), que, etc., etc... »

Je pense aussi qu'il serait de bon ton qu'un Président de République française, ou même un simple Président du conseil, lorsqu'ils parlent à un roi ou à un roitelet, s'expriment sans ridicule emphase et surtout sans bassesse : « Monsieur le Roi. Soyez le bienvenu... etc...

Si nous continuons à parler aux Rois et à leurs porte-clefs, comme des valets à leurs maîtres, on nous prendra pour des parvenus.

§

M. André Salmon consacre dans **le Matin** un article très émouvant à la fin tragique de la famille impériale russe :

L'énigme est aujourd'hui dissipée.

L'ancien chef de la mission française en Sibérie, actuellement commandant du 8e corps d'armée, à Bourges, le général Janin, a parlé.

Ce sont les déclarations qui nous ont été faites par cet officier général chargé, en 1920, d'assurer la retraite des troupes tchèques et de divers effectifs alliés jusqu'à Vladivostok par Chita, que nous allons rapporter sans qu'il soit besoin du moindre commentaire.

— C'est à moi qu'échut la charge difficile de ramener en France, pour les remettre au grand-duc Nicolas, les restes de l'empereur Nicolas II, de l'impératrice, du tsarevitch Alexis, des jeunes grandes-duchesses et de deux serviteurs. Ces pauvres restes ne sauraient plus être séparés. La cendre du souverain se mêle à celle des valets fidèles. Il n'y a plus rien de reconnaissable qu'un doigt. Les experts le tiennent pour un doigt de l'impératrice, parce que c'est là celui d'une femme d'un certain âge, ayant subi les soins de la manucure. Il y a là encore, macabre nomenclature, avec des pierres précieuses calcinées, des restes d'habits brûlés, la plaque de ceinturon du tsarevitch, des boutons d'uniforme, des objets de piété, dont plusieurs icones portatives, une informe petite masse de graisse humaine !

C'est qu'en effet le général Janin nous le précise, après l'indescriptible boucherie de la maison Ipatieff, où la famille impériale était prisonnière du soviet d'Ekaterinenbourg, les corps sanglants, défigurés, furent transportés, tout vêtus, dans une forêt, à une très courte distance des dernières maisons de la ville. Là on les déshabilla. On les dépeça. On les brûla. Sans doute fut-il procédé à l'horrible opération avec une certaine hâte. Toujours est-il que les cadavres n'ont pas été dépouillés de tout ce qu'ils portaient encore de précieux. C'est ce qui apparait à l'examen des reliques dont a été dressé un « état » ne comportant pas moins de trois cent-onze numéros, relatifs tant aux débris humains qu'aux bijoux ou pièces de vêtements.

Un coffret contient ces reliques et une simple valise abrite ce coffret.

— C'est la sépulture de la famille impériale de Russie !

Le général Janin ajoute :

— La valise au coffret s'accompagnait de trois autres, pas bien belles elles non plus, qui contenaient la volumineuse instruction du juge Sokoloff, reprenant pour l'achever l'enquête commencée par son collègue Serguievsky, et les pièces à conviction, entre autres des balles prises aux parois de la chambre où le massacre eut lieu. Ces quatre valises me furent confiées à Kharbine par le général Diderichs et M. Gilliard, précepteur du malheureux tsarevitch. Je pus enfin — après quelle odyssée ! après quels avatars ! — en faire remise, le grand-duc Nicolas en ayant ainsi décidé, à M. de Giers, ancien ambassadeur de Russie à Rome, le 16 octobre 1920. Cette remise fut effectuée à la Tronche,

faubourg de Grenoble. Le choix du lieu s'explique par le fait que j'avais dû tout d'abord conserver, dans ma propriété familiale du Dauphiné, les tragiques bagages, faute de trouver quelqu'un de qualifié à qui les remettre, lors de mon débarquement à Marseille.

Avant d'entrer dans le détail des divagations imposées aux reliques par les circonstances, l'état de guerre, la révolution gagnant de proche en proche, l'effondrement de Koltchak, de vaines négociations diplomatiques, l'indécision des uns, l'inquiétude des autres, fixons un point. A Ekaterinenbourg, furent seuls massacrés ceux dont le coffret contient les restes. C'est à Alapaevsk, à vingt kilomètres au nord d'Ekaterinenbourg, qu'ont été massacrés à leur tour les autres princes et princesses de sang impérial, arrêtés par les rouges dans la région.

Leur fin ne fut pas moins épouvantable.

— A Alapaevsk, ils étaient au moins six, sept peut-être : la grande-duchesse Elisabeth, veuve du grand-duc Serge ; le jeune grand-duc Serge Michaïlovitch ; les deux fils du grand-duc Constantin : Igor et Dmitri ; le fils de la princesse Paleï, une religieuse et aussi, croit-on, un maître d'hôtel.

« Tous furent précipités vivants dans un puits de mine. Alors on jeta sur eux des madriers et aussi des grenades. Le grand-duc Dmitri, rapportent des témoins, rendit l'âme comme un saint de sa foi ; il réconfortait ses compagnons d'agonie, les exhortant à bien mourir ; il priait à voix haute et même chantait des cantiques orthodoxes.

« Serge, qui se débattit plus longtemps ou avec plus de vivacité, fut achevé à coups de pistolet. »

A suivre un tel récit, n'en vient-on pas à fermer machinalement les yeux, comme si vraiment l'on voyait, trop bien, le spectacle d'épouvante ?

— Eh bien ! reprend le général Janin, j'ai pu, multipliant des démarches que je vous ferai connaître, assurer aux martyrs d'Alapaevsk une sépulture au cimetière orthodoxe de Pékin. Seul le corps du grand-duc Serge, allié à la famille royale serbe, fut dirigé sur Belgrade.

§

Avons-nous une littérature sportive ? Je ne sais, mais je constate que l'on fait de la bien mauvaise littérature autour du sport. Voici dans quel style, simili-poème en prose, le rédacteur de **Paris-Soir** rend compte de la première étape du Tour de France cycliste :

... Et alors que dans la nuit, par là-bas du côté d'Argenteuil, des terrassiers reprisaient la route, y mettaient des pièces, ils s'en furent avec joie, parce que déjà la victoire leur soufflait au visage son haleine parfumée.

Et tout de suite leur pédalée fut belle, harmonieuse, rythmée, sur la route montueuse et torte.

. . . .

Ils se perdirent dans la nuit, puis le jour vint les éclabousser de son soleil et nous eûmes la joie de les retrouver. Réveil triomphant avec eux. Devant nous le ciel et la terre et aussi les chemins qui serpentent dans les champs violets, où, comme de nombreuses blessures, s'égouttent les coquelicots. Et nous allâmes joyeux, les yeux désorbités sur la route qui transperce les villages encore ensommeillés, saute les ruisseaux, enjambe les rivières, passe les fleuves, sur la route dorée de la poussière de soleil.

. . . .

La Havre surgit avec ses faubourgs populeux. Et les trottoirs sont bordés de haies vivantes. Les coursiers passent, et les têtes, comme des branches que le vent bouscule, se penchent et toutes elles ont la même inclinaison pour admirer leurs visages et pour aussi lire les chiffres qu'ils transportent dans leur dos. Alors, devant 100.000 personnes, Bottecchia, coursier italien, gagne la première étape.

Ils sont partis de Luna-Park. Et comme je les aime et les admire, je les ai suivis et les suivrai encore par delà les Pyrénées, par delà les Alpes. Je veux les suivre jusqu'au bout, pour les admirer sans relâche.

Ne croirait-on pas que ce journaliste épique suit les Argonautes à la conquête de la Toison d'or ?

§

Le super-prix du super-roman a consacré, à l'unanimité d'un super-jury, Henri Seguin, auteur d'*Un train entre en gare*. super-prince des romanciers. Parmi tous les hommages émus qui sont venus se coucher aux pieds du roi des super-rois des romanciers, je ne veux citer que le super-sonnet de Pierre Benoît que publient en grosses capitales **Les Nouvelles Littéraires**. Ce journal littéraire, dont le jugement critique est toujours juste, souvent sévère, n'hésite pas, cette fois, à qualifier de « chef-d'œuvre » ce roman « du maître écrivain » que viennent de rééditer les « Editions du Siècle ».

Voici le super-sonnet de Pierre Benoît adressé du Liban par T. S. F.

> Les roses de Sidon et celles de Solyme
> Fanent ; et les pins même en hiver sont trop verts.
> Mais une éternité magnanime et sublime
> Dominera toujours l'empire des Grands Vers.

Plus près que Samarcande, Ephèse et qu'Esselrode,
— Tibur se dresse ainsi qu'un lis auprès des flots
Où rit son Dieu masqué d'un masque d'Emeraude,
Où le givre pierreux scintille aux purs cristaux.

C'est cette éternité que tu pris pour symbole.
Amoureux de la vie et des réalités
Les Dieux sereinement renvoient au discobole
Le disque lumineux que sa poigne a jeté.

Ton disque est aujourd'hui quelque chose de rare.
Cher homme, tu tiens bien le tien ; mais n'omets pas
Que dans la gloire il faut entrer comme en la gare
Le font les trains de luxe ou non : à grand fracas.

R. DE BURY.

ART

Le Salon des Tuileries. — Sélection. Seize cent-dix numéros, cinq cent-cinquante exposants. Est-ce une sélection complète de l'art français ? Il y manque Vuillard, Bonnard, Louis Legrand, L.-C. Breslau, Victor Charreton, Guillonnet, Charlot, Jean Boucher et Henry Martin, et Laurent, et Zarraga, et William Malherbe, Picasso, Valtat, Georges d'Espagnat, pour ne compter que d es chefs de file.

Tout est-il de qualité à mériter la présence en milieu sélecté? Pas absolument. La sélection se fait par groupes. Chaque groupe amène dans le flot quelque é pave ; c'est humain. Mais alors peut-on dire qu'il n'y a pas de mauvaise toile ? Il y en a. Les tendances hardies sont toutes représentées. Là, il ne peut y avoir excès. On s'évite ainsi de refuser des artistes qui, après quelques années de zigzags dans la recherche, finissent par trouver une voie personnelle et y marcher droit. Les évolutions des peintres sont parfois rapides, dans leur présentation tout au moins. Tel qui découpait des polyèdres apparaît l'année suivante avec des *ingrismes*. Evolutions dans la forme et aussi dans la pensée, mobilité nécessaire avant l'aboutissement complet ; ce qui commande le respect des formules hardies ; ce qui n'empêche qu'il y ait un pompiérisme novateur, imitation intolérante de la dernière formule trouvée par un initiateur, pompiérisme aussi agaçant que l'autre ; et de là, au Salon des Tuileries, quelques *navets*.

§

On fait grand état de la composition, de la recherche du tableau, de la mise en page du sujet. Albert Besnard se flatte

même que c'est là le point d'union entre les différents groupes de peintres de ce Salon. Il y aurait là une nouveauté et un signe de réaction contre l'Impressionnisme. Je ne vois pas que l'on ait dépassé le bonheur de composition du *Déjeuner*, de Monet, de la *Bretagne*, de Raffaelli, des *Cueilleurs de pommes*, de Pissarro, de la *Grande Jatte*, de Seurat, des ports de Signac, mais ce sont des aphorismes courants qui mettent du cœur au ventre aux chercheurs. On charge contre le morceau au nom de Cézanne peintre de morceaux. Tout cela ne tire pas à conséquence. Les bons peintres de l'Ecole française composent habituellement bien, surtout quand on les y convie en leur offrant une surface à décorer.

C'est le cas de ceux à qui Geffroy demande un carton pour la série des provinces françaises. Zingg, ici, chante l'Auvergne, dispose un immense foirail, avec une avalanche rectiligne de vaches calmes ou véhémentes parmi d'étonnants maquignons, de truculents joueurs de cartes au cabaret, au pied d'une montagne qui s'apaise de claires moissons, le tout encadré d'un jeu de fruits et de fleurs avec des médaillons d'hommes célèbres. M. Lombard groupe des personnages de comédie italienne dans un décor de jardin ; l'ensemble est séduisant; à l'attention, les figures semblent lourdes et les mouvements connus. La force décorative ne dépend pas des proportions, ni du sujet, mais de l'art du peintre. Vous la trouvez dans les *Baigneuses* d'Othon Friesz, si harmonieusement disposées, dans les petites esquisses où Charles Guérin renouvelle heureusement la matière de ses Luxembourg féeriques, dans les vastes *vendanges* si fortement et sculpturalement équilibrées de Jules Flandrin, dans la *Salomé*, de Quelvée, revêtant son manteau après la danse, intéressante par l'interprétation des sentiments d'horreur, de gaîté, d'indifférence des spectateurs et surtout par l'aménagement du décor, et dans une gamme classique vous rencontrez une rare puissance d'équilibre, d'agrément plastique, de lumière dorée, une impression de plénitude heureuse et de charme dans le *Doux Pays*, d'Angèle Delasalle. Par contre Jeanès, habituellement décorateur, paradoxalement harmonieux, mais très harmonieux, s'en va vers le réalisme avec sa *Fille aux oies*. Son *Aube à Venise* reste fidèle à ses ambitions de songe nuancé.

Dufrenne nous montre Jonas jeté à une énorme baleine d'une

étonnante souplesse. De la réelle habileté de décorateur, vous en trouverez dans les larges paysages concentrés, bien architecturés de Le Wino, comme dans les pittoresques cartons de Karbowsky pour un ornement de meubles. La puissance décorative ne dépend pas du sujet. Elle est toute dans la façon de s'exprimer du peintre. Les beaux tableaux de Girieud en seraient à eux seuls une démonstration.

§

Quelques peintres s'affirment très en progrès. Barat-Levraux avec un nu d'une jolie courbe, d'une mise en page hardie et décorative, et des paysages de Provence où la lumière court bien le long des collines fleuries. Henri Ramey assouplit singulièrement son faire. Il présente des natures mortes dont les éléments sont des jouets. Il donne aux poupées une sorte de vie capricieuse et juste et empreint ses tableaux de lumière heureuse. D'Astoy un excellent nu. De Sabbagh, un nu encadré d'un beau paysage clair ; Grunsweigh découpe, dans la banlieue immédiate de Paris, d'excellents paysages. Ekegardh, ce curieux artiste, s'amuse à figurer des chasses pittoresques et suit bien les reflets lumineux dans des intérieurs très construits. Jacob-Hians établit un bon portrait professionnel d'architecte. Ghy Lemm donne de frais paysages.

Geneviève Gallibert unit, en d'heureux caprices de couleur, les autos et les cavaliers dans des allées du Bois, schématiquement, mais joliment indiquées. Henri Franck a des études de chevaux sérieuses et de larges paysages aimables. Maurice Rétil rapporte, de Tunis, des coins de rue et des souks d'une très agréable lumière, aux ciels justes, avec surtout une étude du sol détaillée et précise. Demeurisse a un excellent portrait de femme en blanc, d'un art très élégant et sobre de bon imagier. Darel s'impose avec une *maternité* extrêmement solide et juste, imprégnée de mâle et sérieuse émotion, qui rappelle les primitifs, surtout dans la grande figure d'homme qui surplombe la mère et l'enfant. Adrienne Jouclard expose un bon portrait. Durey a des paysages intéressants, Klingsor, un portrait de Fagus, rose et picaresque, Goudiachvili, des scènes de chasse, Acher, un coin des Martigues de lignes très nettes, Irène Reno, une belle marine aux vastes horizons, aux barques bien construites et bien campées, Iser, un grand tableau décoratif, des *femmes turques* de

belle présentation statique, un peu serrée, mais de pleine carure; Domenjoz, un bon nu dans un clair paysage, Salvado, un carnaval espagnol d'un mouvement accumulé, de la plus habile disposition. Jean Saint-Paul, un portrait de jeune homme, intuitif et intime, et des natures-mortes ; du Marboré, un portrait vigoureux mais un peu schématique du Dr Marcel Lévy-Weissmann et des iris violents. Citons Mme Halicka, un atelier avec des portraits bien vivants, Georges Kohn, avec de minutieuses et humoristique scènes de vie juive, d'une étonnante précision et de bon modelé, Pailés avec de bonnes natures-mortes, Georges Carré avec un lumineux paysage. Ceria, des études du vieux Cagnes, Marcel Bach avec un très bon paysage de villa au bord d'une large rivière bien fluide, une nature-morte de Jeanne Baraduc, séduisante, de bons paysages de printemps d'Abel Bertram, les marchandes de poissons d'un goût précieux et hardi d'Hélène Perdriat, le bon port de Doelan robustement décrit par Pierre Bompard, de belles études féminines d'Albert Brabo, qui, depuis plusieurs années, progresse à chaque Salon, un paysage amusant de Mathelin, les très curieux chevaux de bois de Capon, un nu et des paysages de Lucy Caradek, le café de banlieue d'Hermine David, la danseuse mexicaine joliment anecdotique de Cheriane, de très bons portraits de René Thomsen, le paysage de Sola, le Marseille à contre-jour d'Henry Portal, les palmiers en paysage provençal, d'une très agréable vision de Mlle Magdeleine Dayot, le nu devant la glace de Mlle Odette des Garets, d'une élégance simple et rare de coloration, le très personnel restaurant de nuit de Gerber qui s'affirme bon peintre de la vie du soir de Paris, le nu de Gimmi, sobre et classique, la rue Gabrielle peinte avec relief et justesse par Léon Paul, le manège pittoresque de Mme Lewitska, une bonne étude de femme et d'enfant de Mercédès Legrand, un solide portrait de femme de Laglenne, d'une note très moderne, de style abréviatif sans excès, le pittoresque portrait de garçonnet de Feder, la tête de fillette de Per Krogh et encore Gozare, Chabaud, Zak, curieusement mystique, Chagall, schématique et chercheur, Kars avec un nu très vigoureux et d'excellentes natures-mortes, Bouquet avec un pittoresque Emmaüs, Bouche toujours curieux et inquiet, Mela Muter avec une maternité émouvante et un large et remarquable portrait. Andrée Fontainas avec un intéressant paysage florentin, Grillon, Fautrier,

Hoog, Farrey, Van Gingertael, Eberl, Mlle Bunoust, Barth, Ben Sussan, Lucien Maillol et ses danseuses aux robes à plis droits cassés, presque maçonnés, M. Hebuterne avec un bon paysage, Domergue Lagarde avec une étude de vieille gasconne, d'accent savoureux, M. Rion et M. Clairin qui peignent clair avec des attitudes décoratives, Valdo Barbey avec un robuste nu, Dethow, Roger Deverin, Jacques Denier qui s'attarde à une Afrique claire et rose, Marcoussis qui expose un solide portrait d'homme, Claire Fargue, qui peint expressivement, non sans raideur, Daragnès, l'excellent illustrateur avec une jolie impression de l'île Saint-Louis, Thevenet avec une tête d'enfant mélancolique, Kayser, Mondszain avec des *lutteurs* nus dans une vaste plaine, étude de nus en mouvements rapides, Rij Rousseau, etc...

§

Sans abandonner le système de décorations schématiques aux vives couleurs où il décrit les objets abstraitement par des jeux de lignes et d'harmonie, Albert Gleizes donne des tableaux moins hermétiques, où des paysages réels s'encadrent de lignes décoratives dans sa manière géométrique. Tobeen montre quelques tableautins très finis, d'un faire à la fois austère et velouté; c'est à peu près tout pour le cubisme.

Passons de ces audaces et de ces synthèses à des représentations plus simples de vie et de pensée. Elles n'en sont pas moins pénétrantes, pour être écrites dans une langue pure et finement nuancée. Voici, d'Aman Jean, le *repos après le duo*, l'évocation de Colette Baudoche et aussi celle de Clara Gazul, toute une vie nuancée et diaprée surgissant au tour de ce joli souvenir du romantisme, temps où la joie de la couleur était toute la vie. Aman Jean y ajoute la joie délicieuse de la nuance. Albert Besnard donne des souvenirs de son voyage au Pays de l'homme en rose, et note avec une prestigieuse ubiquité toute la symphonie légère des couleurs tendres et des chevauchées rapides, un jour de fêtes populaires dans le ciel matinal. André Suréda nous entraîne au cœur de l'oasis, avec de belles esquisses où la douceur des tons se relève de rareté; il donne tout l'accent solennel et singulier d'une assemblée de graves notaires en burnous et une délicate figure de Moresque enfantine et fardée. Des aperçus de vue provinciale de Prinet, un berger et son troupeau dans un paysage d'Etaples, fin, mélancolique et nuancé d'Henri Outrem.

Maurice Chabas apporte quelques-unes de ses apparitions séraphiques irradiantes comme des fleurs de feu et de larges paysages dont le calme harmonieux s'épanouit comme la plus sereine musique de l'été, paysages si calmes que l'impression en est religieuse autant que celles des belles figures de Maurice Denis ou des orageuses méditations de Desvallières. Il y a une claire suavité dans le *Recueillement* maternel de Maurice Denis, de la véhémence lyrique dans le projet d'affiche de Douaumont de Desvallières, et partout chez lui, une couleur rare et une belle ordonnance décorative. Nous avons dit le charme doré de l'Arcadie de Mlle Delavalle. Voici les portraits émus et les regards vivants que peint Mlle Bosnanska. Balande, ce maître de l'image décorative, se cantonne au paysage de moyenne dimension, mais quelle joie contenue et quelle discrète fête de la couleur parent son paysage de Buprac. Altmann n'a qu'une toile : un marché à Cannes, dans sa belle note provençale si juste et ardente de vérité lumineuse.

Trois toiles de Le Sidaner donnent un jardin neigeux, et des fenêtres sur l'été rose, lumineux, vaporeux, s'éloignant en luxe d'accords défaillants, vers l'horizon tiède et c'est d'une très délicate harmonie. De Jaulmes, un portrait d'une rare élégance et de vivants décors fleuris ; d'Albert André, deux claires natures-mortes de Paul-Emile Colin (que nous retrouverons parmi les maîtres-graveurs) la côte grave et majestueuse de Cefalu, et des paysans lorrains d'une vie robustement synthétisée. André Chapuy oppose, à la rigueur si profondément nuancée de ses neiges en Morvan, la suavité de ses nus que fait valoir l'élégance bleue du décor. Voici des fleurs éclatantes et douces de Gaudissard, *selams* lyriques d'un beau caprice de lignes, les fleurs très fines et vraies de Karbowsky, les fleurs vivantes de Pallady qui expose aussi de verveuses études de femme, les nus stricts, harmonisés de fonds gris et justes de Migonney, *l'ardoisière* de Jeanne-Marie Barbey, un des bons peintres du village breton que nous ayons, les paysages de Morisset, clairs jardins aux horizons ténus, le paysage de Galand ; et nous voici devant un groupe de peintres qui est la force même du Salon. Friesz avec ses *baigneuses* et son grand nu, si calme, d'une telle sûreté d'exécution ; Henri Matisse avec la souple élégance, la vie vraie, intense, naturelle jusqu'à l'apparence du négligé, puissant dans la gamme tendre de ses corps de

femme; Charles Guérin avec ses portraits de vie physique si totale; Urbain avec un paysage d'une large magnificence, le Val-Fer de Saint-Tropez, d'une sereine puissance d'émotion naturiste et *au bord de l'eau*, deux portraits traités avec une rare finesse dans un ensoleillement précieux, serti de jeux d'ombre et de fraîcheur d'eau tout à fait de premier ordre. Dufrénoy a un extraordinaire bouquet sortant d'un vase peint avec une nette maîtrise, et un beau paysage de Provence, large et calme. Laprade expose un délicat panneau, intitulé Musique, et rapporte la sérénité abondante et le léger frisson de verdure d'un beau paysage italien avec une très rare sensibilité; de Mme Maurel, à côté de deux très beaux bouquets, la grâce rose et nacré de baigneurs au bord de la mer, d'une transparence si jolie sur la grève blonde et sous le ciel doré. Un joli nu de fillette de Camoin.

Picart le Doux expose une belle toile décorative, avec, au centre, une figure de femme très solidement établie. Asselin une maternité d'une émotion de franc aloi, Jean Marchand, une dormeuse drapée de rouge d'une sobre et calme élégance, un des bons tableaux du Salon.

Notons les brillantes études de *Romanichels* de Thomas Jean, les belles roches de Belle-Isle où Villard fait tenir une si forte impression de silence et de solidité, les paysages justes de Gafsa par Vergé-Sarrat, le grand nu clair de Favory, le nu très robuste de Pierre Charbonnier, d'une note très moderne par la vie physionomique et l'allure du modèle.

Verhœven, sur des fonds aux accords hardis, simples et captivants, évoque des danses de Javanaises souples, avec un parfum d'exotisme profond. Van Dongen a un portrait de dame en noir au visage très maquillé qui eût plu à Baudelaire, qui l'eût traité peut-être de bijou noir, rose et vert. Il y a d'Ottman une très jolie étude de femme nue au bord de la mer, parée d'étincelants coquillages; des paysages très vivants du Wilder, Fujita a une curieuse nature-morte, faite de menus objets, fil, aiguille, etc., d'une extraordinaire habileté, et une femme couchée (tête et torse) d'un joli blanc nuancé, d'une étonnante vérité d'abandon. Citons le nu de Baignières, la jolie nature-morte de Mme Sermaise-Périllard, les aspects d'Ypres et de Reims de M. Bellan, les paysages parisiens très vivants, de séduisantes colorations et le faire très agile de Jean Lefort, les paysages d'hiver et de montagne de Jean Chal-

lié, la nature-morte de Cosyns, les toits rouges de Gobo, les savoureuses natures-mortes de Gonzolez, le nu de Maurice Gueroult, la fleuriste de Jodelet d'un art souple et juste, la belle page tunisienne de Gropeano, la nature-morte et la promenade d'agréable tonalité de Kissling, les paysages harmonieux de René Karbowsky, le Luxembourg fin et distingué de Raymond Kœnig, le farniente agréablement peint de Quesnel, de bonnes pages de Marcel Gromaire, etc.

§

L'exposition de sculpture au Salon des Tuileries est nettement très supérieure à celle des autres Salons. Presque tous nos grands ou nos bons sculpteurs sont là.

La paroi de fond du hall spacieux s'orne d'un vaste bas-relief en terre cuite de Bourdelle pour le théâtre de Marseille. Dans le beau passé romantique, David d'Angers a placé en bandeau au portail du théâtre de Castres une œuvre de pareille envolée. C'est un parallèle que Bourdelle n'a point à craindre d'affronter, quelle que soit la haute valeur de David d'Angers. Les figures qui entourent le motif principal, la naissance d'Aphrodite sortant des flots de la Méditerranée toute proche, d'Eros, des Heures, sont toutes d'une belle harmonie.

Le Verlaine de James Vibert qui va, placé sous les grands marronniers de l'Esplanade de Metz, commémorer le grand poète dans sa ville natale est du plus beau caractère monumental. On sent qu'il a été modelé avec piété. James Vibert est un des rares sculpteurs vivants qui aient connu Verlaine. Son buste est la meilleure effigie sculptée qu'on ait donnée du Pauvre Lélian.

La statue de femme de Drivier est de la plus belle harmonie de lignes, d'une flexion délicate de mouvements ; un judicieux emploi de la polychromie ajoute à la vie de l'œuvre le charme nuancé d'une transposition des tons de la chair. La Vénus de Philippe Besnard se présente d'un svelte et agile mouvement. Paul Mané dresse, pour un projet de fontaine, une expressive et noble figure de naïade. Il y a de la grâce dans la statue de Guénot, un excellent style sobre et résumé dans la figure de femme de Droucker, de l'élégance un peu contournée dans la figure de femme de Gimond, de la force gracieuse dans la *légende héroïque* d'Arnold, de la vigueur chez Lamourdedieu, chez Halon, de la grâce chez Loutchausky.

Et voici la petite sculpture.

Notez bien qu'entre la grande et la petite sculpture, il n'y a souvent qu'une question de format et que la plupart des statuettes que nous voyons ici pourraient être portées aux proportions monumentales sans perdre de leur qualité.

C'est le cas pour cette admirable évocation : *Le Silence*, qu'Anna Bass nous montre dans une jolie matière, un stuc bleu chauffé d'or, méditatif sur son large socle, absorbé dans le rêve éternel, formulé dans des lignes pures d'une svelte noblesse. De la même artiste un buste d'enfant très pénétrant.

L'exposition d'Anne Bass eût été plus complète, si une coïncidence de date d'inauguration ne l'avait empêchée d'exposer le très beau bas-relief à la gloire du colonel Renard qui orne, dès à présent, l'entrée du parc de l'aéronautique militaire à Chalais Meudon.

Despiau a trois admirables bustes, de cette facture précise et complète qui le met au premier rang de nos sculpteurs ; Jane Poupelet, deux mouvements féminins de la grâce la plus vraie et de grand style. Wlerick montre deux bustes de femme, très-expressifs, du plus beau métier. Contesse a un torse de femme aux lignes délicates, Dunach, une agréable étude de femme, Mme Gruzewska, un bon buste méditatif et presque évangélique, Niclausse, un très beau buste de paysanne briarde et une statuette d'athlète d'un grand élan, Pierre Vigoureux, un buste très stylisé, intéressant de sobriété, Mme Besnard-Desgranges, deux bustes de femme d'une très jolie simplicité.

Notons le bel effort de Max Jimenès et encore les œuvres de Carrière, David, les beaux animaux hiératisés par Mato Hernandez, le nu de Marius Cladel, les Anges de si puissante évocation que sculpte et laque Soudblinine, Chana Orloff, Celine Lepage. Quelques efforts cubistes : Lipschitz, Zadkine. Le plastique est rebelle à ces recherches curieuses. L'agrément et la lisibilité sont nécessaires à la sculpture. Des bas reliefs de cuivre de Marek Schwartz veulent ressusciter le vieux style des ornements hébraïques et ne sont pas inférieurs à cette ambition.

§

Dans les petites salles de la gravure Beltrand, large et méticuleux, voisine, avec P.-E. Colin, sculptural et synthétique, Perrichon,

classique et puissant, avec Laboureur, frémissant et moderniste. Le Zola d'Ouvré est une belle page d'harmonieuse couleur, Lebedeff, de riche imagination, s'oppose à Gusman, de style calme et simple, Drouart évoque, d'un faire très moderne, de jolies visions païennes. Notons encore Siméon, Beaufrère, Léopold Levy, très caractéristiques, et signalons de curieuses estampes du peintre Dufresne, dans le caractère pittoresque de sa peinture.

§

A l'art décoratif notre grand potier Lenoble, son émule Decœur, Massoul, Bastard avec le faste de grand goût de ses boîtes et de ses éventails, les belles céramiques de Durrio, les somptuosités de Dunand, les reliures du style le plus ample et varié de Kieffer, et les beaux cuivres de Brindeau de Jarny dont la lampe et le miroir offrent des exemples de style le plus logique et du plus bel assouplissement du cuivre.

GUSTAVE KAHN.

LES ARTS DÉCORATIFS

L'Art décoratif et l'Artisan français. — J'ai entendu un jour répliquer à un collectionneur qui, à juste titre, s'étonnait de l'encombrement de nos Salons : « Mais la surproduction sévit partout... demandez seulement aux médecins de quartier ! »

C'était une de ces explications lancées du tac au tac qui, s'imposant par leur simplicité et leur air de bon sens, nous satisfont jusqu'à ce que, rentré chez soi et resté seul, on découvre que leur simplicité n'est qu'ignorance et leur bon sens irréflexion.

Les raisons de l'excessive abondance de tableaux dans les grandes expositions annuelles sont aux antipodes de celles qui rendent la vie si dure aux débutants et aux moins favorisés dans les carrières libérales.

La profession médicale — pour nous en tenir à notre exemple — est presque une profession moderne, et la science qu'elle utilise s'est développée, depuis un siècle, plus que depuis Hippocrate. Celle du peintre, au contraire, très ancienne, possède une technique qui n'a pas fait un pas en avant depuis Claude Lorrain ; sa relative nécessité se fait — depuis l'invention du daguerréotype — de moins en moins sentir. On ne peut plus s'imaginer un village sans médecin : Jules Romains vient de tirer

de cet état de choses une farce de premier ordre. Il existe, par contre, des dizaines de chefs-lieux où l'on ne sait même pas la différence entre un photographe et un portraitiste.

Pour expliquer le nombre croissant des peintres, il faut chercher ailleurs que sur le terrain du progrès et des besoins sociaux. En l'espèce, la qualité n'a nullement suivi la quantité dans sa rapide ascension. Point n'est besoin de statistiques. Les habitués de nos Salons, les connaisseurs, les critiques sont d'accord sur l'énorme pourcentage de déchet, non pas seulement aux Indépendants — où n'importe qui peut envoyer n'importe quoi — mais à *la Nationale*, à *l'Automne*, aux *Artistes Français*, à la nouvelle *Société des Tuileries*, où les jurys font un choix. Il est même permis de croire que le nombre des artistes dont le talent domine (une époque a les peintres qu'elle mérite, bien entendu) ne dépasse pas aujourd'hui celui que l'on compte pendant chaque période d'histoire en France, depuis le XVII[e] siècle. Peut-être les petits maîtres seraient-ils plus nombreux... Nous en découvrirons facilement les raisons, tout à l'heure.

§

En laissant de côté les objets fabriqués par aveugles ou mutilés, on ne trouve de nos jours, dans les magasins et bazars, qu'un seul article fait à la main : le tableau peint à l'huile. Peu importe sa valeur d'art. Pour sa confection on n'a eu recours à aucune mécanique; c'est la main de l'homme armée d'un pinceau qui a brossé ces ciels bleus, ces roses rouges, ces colombes blanches, ces vaches pie qu'à des prix assez élevés on débite, encadrés d'ors, aux rayons de l'ameublement. Ces tableaux semblent peut-être anonymes à leurs peu exigeants acheteurs. Nous savons qui les a faits.

Ce sont les héritiers des marqueteurs, des faïenciers, des émailleurs, des ébénistes, des incrusteurs, des patients auteurs de fixés, des décorateurs sur verre et porcelaine, des sculpteurs sur bois, sur cuivre, sur ivoire, sur os, sur nacre, sur écaille, des boîtiers de jadis dont les charmants bibelots pour le tabac ou la poudre, les pains à cacheter ou les mouches, faisaient la joie de toutes les belles et de tous les beaux de l'Europe.

L'industrie — quoique n'arrivant pas à éteindre, d'un coup de baguette, leur race entière, a tué les métiers de ces artisans qui — à quelques exceptions près — se voyant interdire le joli

royaume des arts appliqués, crurent se sauver en demandant protection chez Apollon lui-même. S'évadant du Marais, ils arrivaient au Mont-Parnasse ou bien à Montmartre, qui veut dire Mont des martyrs.

Car ils ne surent pas tous se consoler en produisant des *marines* et des *natures-mortes* pour Dufayel ou Chauchard, — au lieu des aimables éventails ajourés ou des blondes bonbonnières étoilées de leurs pères. Certains — dont les malheurs du temps avaient exalté l'orgueil — vinrent au Salon des Indépendants renforcer l'armée des méconnus, et cela dans l'ignorance de leur unique ennemi : le *massenartikel*.

Nous ne voulons point prétendre que l'article en série, seul, nous vaut tant de mauvaise peinture et de mauvais peintres. Il y a une raison toute nationale, une raison — j'aimerais dire toute républicaine — à cette abondance. Elle date de David qui, à l'instar de son milieu politique, rêvait d'égalité ou, du moins, de la centralisation qui en représente un des aspects.

Quand, à l'instar de Jean de La Fontaine, avec quelques lettres d'introduction dans son portefeuille, on voyage à travers la France, en allant d'une ville à l'autre, on reste étonné du nombre de portraits d'ancêtres que, pieusement, gardent les descendants des vieilles familles. Les effigies de ce genre, que la Révolution fit changer de possesseurs, se retrouvent chez les antiquaires. On a l'impression que les plus petites cités avaient leur peintre ou leur pastilliste.

Depuis le plus fameux des apologistes néo-classiques de Napoléon, tout cela a changé. Il fallait, pour se faire un nom, pour obtenir une commande, qu'on passât à Paris. On finit par y rester, sauf pendant les stages à Rome ou les vacances à Barbizon...

Et malgré l'heureuse lenteur que les traditions mettent chez nous à se perdre, la diminution de la puissance aristocratique aidant et, surtout, les deux grandes inventions du dernier siècle, la locomotive et la photographie, il n'est pas exagéré de soutenir, en dépit d'un essai — sans continuité d'ailleurs, ni méthode et sans passion, hélas ! — de renaissance d'art régional, qu'il n'existe plus de peinture locale.

Voilà donc la deuxième charrette arrivant aux portes des Salons de la capitale, actuellement l'unique ville où croient pouvoir vivre et créer les artistes, même étrangers.

On sait à quel point ces derniers ont envahi les académies et les ateliers de la Butte et de la Rive gauche (1). Insulaires ou bolchévistes d'entre le Don et l'Oural, enfants des côtes méditerranéennes ou de la froide Scandinavie, à tous il faut le *trade-mark* du Grand Palais. Leur charrette est un immense express où sur les premières flotte la bannière étoilée, et sur les troisièmes le drapeau rouge aux emblèmes de Lénine.

Si l'on joint à cela l'utilitarisme de l'époque qui fait croire au moindre amateur, au moindre peintraillon du dimanche, que tout labeur vaut une récompense, l'encombrement des cimaises, aux manifestations picturales du printemps ou de l'arrière-saison, ne devient-il pas logique ?

§

Je sais bien que pour la catégorie d'artisans qui héréditairement appartiennent à leur caste, on me rappellera l'importance que depuis une dizaine d'années ont prise les sections d'art décoratif dans nos différentes expositions périodiques... et même qu'en 1925, va s'ouvrir l'immense *Exposition internationale des arts décoratifs et industriels*.

L'objection, au moins pour ce qui est du passé immédiat, ne tient pas, l'effort fourni s'adressant à un trop rare public, plutôt fortuné.

On m'objectera aussi que si les peintres de province viennent tous vivre à Paris, c'est qu'apparemment leurs acheteurs viennent les y voir. C'est probable, mais cela ne change absolument rien à l'encombrement des Salons, et ne nous rend pas cette délicieuse catégorie de coloristes rustiques qui appartenaient à leur coin de terroir comme les merveilleuses églises et les vieux hôtels à l'ombre desquels ils naquirent.

Mais il est évident que, dans le nombre, il s'est trouvé de véritables méconnus qui font d'excellents peintres de second ordre ; à ceux-là les circonstances ont permis un développement mérité : jamais, du reste, il n'y a eu moins de risques pour les jeunes d'être injustement traités.

Cependant, avec un plan bien établi de décentralisation, avec un système pratique d'encouragement aux entreprises d'artisannerie populaire, avec une série de lois protégeant le créateur français

(1) Voir à ce sujet mon étude sur « Une crise aux Indépendants », qui a paru dans le numéro de *l'Opinion* du 7 décembre 1923.

et supprimant, dans les palais nationaux, des manifestations qui nient le principe du jury — cela ne veut pas dire, et je ne le dis pas, qu'une exposition de refusés ne puisse avoir son utilité, — en menant une sévère campagne contre l'arbitraire qui règne à l'Ecole des Beaux-Arts et ses règles désuètes ; avec tout cela et beaucoup de temps, la confusion finira peut-être par se dissiper. On n'a guère partout le même intérêt à la voir disparaître. Ne recevons-nous pas une moyenne de vingt-cinq invitations par semaine pour de petites expositions particulières dans les magasins-galeries, aux alentours de l'Opéra et de l'Institut?

En attendant, nos intérieurs les plus modestes gardent l'instinctif besoin d'au moins quelque chose de « fait à la main ». On aurait mauvaise grâce à contrarier cet effet d'un précieux atavisme. Le panneau, même sans le moindre goût, maintient une sorte de principe traditionnel qui, en fin de compte, permet la gloire de ceux dont le talent sait illuminer chaque fois de poésie neuve les sujets les plus humbles et les plus usés.

Du reste — et j'ose l'écrire sans crainte d'être accusé de paradoxe — si l'automobile a fait revivre les vieilles routes et leurs hostelleries que le chemin de fer venait de mettre à l'index, pourquoi ne pas espérer que l'industrie, après avoir failli tuer la main-d'œuvre artistique, n'en cause un jour prochain la résurrection?

Nous essayerons sous peu de dégager des données nouvelles fournies par le projet de l'exposition de 1925 et ses résultats probables, les indications qui permettront peut-être un sain optimisme et des espoirs légitimes.

Je n'ai voulu, par ce qui précède, que jeter quelque lumière indispensable sur le conflit occulte qui met aux prises, sans qu'ils s'en doutent, artistes et artisans, victimes tous deux d'une confusion créée par l'inévitable action de l'énergie moderne.

VANDERPYL.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

Vente Alexandre Rosenberg : émaux peints, émaux champlevés, ivoires, orfèvrerie. — Vente Porgès : objets de Haute curiosité et du XVIIIe. — Vente de tableaux, en faveur d'un monument à Guillaume Apollinaire. — Collection Charles Testart : objets de Haute Curiosité et d'Extrême-Orient. — Quelques mots sur la vente des bijoux de Mme Thiers.

On comprendra qu'il est impossible, dans une grande Revue littéraire, de parler de toutes les ventes qui, au cours de l'année,

et surtout en mai-juin et novembre-décembre, ont lieu à l'Hôtel Drouot ou à la Galerie Georges Petit. D'ailleurs, il y a seulement intérêt à ne s'arrêter qu'à celles qui sont les plus caractéristiques. Parmi elles, la **Vente Alexandre Rosenberg**, faite à l'Hôtel Drouot, salle 6, les 12-13 juin, par Mes Lair-Dubreuil et Victor Hubert, assistés des experts Mannheim et Leman, mérite de retenir particulièrement l'attention.

Cette vente comportait à peu près exclusivement des objets de Haute Curiosité. Or, les connaissances en Haute Curiosité ne s'acquièrent pas du jour au lendemain. Elles supposent une forte culture générale, des études délicates, compliquées, soutenues, auxquelles naturellement il faut joindre un flair subtil, une éducation de l'œil toujours en éveil et un long maniement de ces sortes d'objets. Dans cette partie, il y eut, il y a encore des truqueurs si habiles que les plus avisés se trompent ou sont trompés. C'est donc la modestie qui, en principe, convient à tout le monde. Beaucoup possèdent cette vertu. Pourtant, il ne faut pas l'exagérer au point de douter de tout. La phobie du « faux », du « truqué » présente ce danger, notamment, que l'on passe souvent à côté de bonnes occasions. Mon vieil ami feu Paul Eudel avait coutume de dire et d'écrire que, en Curiosité, il sied d'être « athée ». Sa formule est aussi mauvaise que lapidaire. La mise en pratique serait la suppression de tout commerce d'antiquités. Une foi *éclairée* me paraît mieux ménager tous les intérêts, et selon moi serait l'idéal à atteindre. Elle suppose beaucoup de science et un peu de confiance en soi. On est surpris que de grands antiquaires, déjà vieux dans le métier, soient si peu sûrs d'eux-mêmes et subissent si facilement l'influence des « débineurs ».

Ceux-ci ne sont malheureusement que trop nombreux. Ils sont le fléau de la curiosité autant que les truqueurs.

Pour eux, tout ce qui est chez eux est vrai ; tout ce que possède le voisin est faux. Qui calculera le mal que font leurs bavardages ? Et comment ne voient-ils pas qu'ils sont eux-mêmes les victimes du trouble qu'ils provoquent dans l'esprit des amateurs ?

En général, les « débineurs » sont les derniers venus dans la Curiosité, et presque toujours leur ignorance égale leurs prétentions.

Ces quelques réflexions ne pouvaient que venir à l'esprit en-

entendant certains propos tant à l'exposition qu'à la vente de la collection Rosenberg.

Quoi qu'il en soit, et malgré tout, cette vente fut un grand succès et donna un total de 987.496 fr.

Dans les émaux peints, M. Durlacher, de Londres, obtint pour 39.000 fr., sur estimation de 40.000, une *Crucifixion* par Jean Ier Pénicaud. A M. André Seligmann fut adjugé pour 20.000 fr. un *Grand plat ovale*, par Pierre Courteys, dont l'expert demandait 30.000 fr.

Les émaux champlevés furent vivement disputés, les châsses surtout, encore qu'elles fussent au nombre de sept. M. Chappée, du Mans, poussa jusqu'à 42.000 fr. le nº 50 estimé 25.000 ; M. Stettiner jusqu'à 46.900 le nº 52 estimé 35.000, et adjugé 12.000 en 1906 à la vente Schevitch ; M. Brimo jusqu'à 40.000 le nº 54, adjugé 11.700 en 1900 à la vente Desmottes. Une colombe eucharistique, avec des parties refaites, monta à 41.000 fr. Les deux gemellions revinrent à M. Lambert pour 12.000 et 11.500 fr. Les prix atteints par les châsses permettent de constater qu'ils sont sensiblement en rapport avec ceux d'autrefois, si l'on compare la valeur de notre franc d'aujourd'hui avec celle de l'ancien franc.

Les ivoires se sont vendus dans les mêmes proportions. Le nº 88, *Vierge assise*, au bras droit mutilé, tenant sur son genou gauche l'enfant Jésus auquel manquent la tête et les bras, XIVe siècle, belle patine, a fait 31.200 fr. sur demande de 25.000.

Dans la **Collection Porgès**, dispersée les 17-18 juin chez Georges Petit par Me Lair-Dubreuil avec MM. Féral, Mannheim et Léman comme experts, figurait aussi, nº 1501, une *Vierge assise* de la même époque, en meilleur état, mais d'une patine assez terne. MM. Stora l'acquirent contre M. Lambert pour 33.500 fr.

Cette collection comprenait surtout du mobilier. M. Hodgkins donna 400.000, prix d'estimation, pour un salon en tapisserie de Beauvais, aux couleurs un peu passées, mais à sujets d'après Boucher, Huet et Oudry.

Du 16 au 18 juin on pouvait visiter à la Galerie Paul Guillaume une exposition d'œuvres offertes par des artistes amis ou admirateurs de **Guillaume Apollinaire**. Une vente a suivi cette exposition. Elle a produit 30.000 fr., destinés à l'érec-

tion d'un monument funéraire au poète, que regrettent encore ceux qui le connurent.

Dans la **Collection de feu M. Charles Testart**, dispersée à l'Hôtel Drouot, salle 10, par Me Lair-Dubreuil, assisté des experts Leman et Portier, on remarquait surtout de belles pièces en majolique italienne et en céramique chinoise.

La Vente des bijoux de Mme Thiers fut sensationnelle, par le grand nombre de snobs qui y assistèrent, par les 11.374.500 fr. qu'elle produisit, et par la réclame faite à M. Cartier, le bijoutier de la rue de la Paix, acquéreur du fameux collier.

JACQUES DAURELLE.

GASTRONOMIE

Maurice des Ombiaux : *L'esthétique de la table* (édition de la Vie intellectuelle). — Une lettre de Prosper Montagné. — Curnonsky et Marcel Rouff : *La France gastronomique : les environs de Paris* (F. Rouff, éditeur).

C'est une bien jolie idée qu'a eue Maurice des Ombiaux, le bel écrivain dont j'ai déjà entretenu mes lecteurs, de réclamer pour la gastronomie Nicolas Boileau-Despréaux, sur le compte de qui tant de générations, rebutées par le classicisme scolaire, se sont trompées et se tromperont encore jusqu'au seuil de la maturité. L'homme qui a rimé ces deux vers par où s'exprime tout le confortable des gens d'Eglise... quand ils s'en mêlent (*Lutrin*, chant I) :

C'est là que le prélat muni d'un déjeuner
Dormant d'un léger somme attendait le dîner...

était bien des nôtres. Ah ! ce « muni » ! Comme il exprime la sieste d'un bon estomac, la torpeur voluptueuse d'une digestion aisée et la qualité du repas qui a produit de si heureux effets !

Maurice des Ombiaux s'est donc avisé que Boileau avait écrit un chef-d'œuvre gastronomique ou plutôt de critique gastronomique dont on ne parle pas assez : la Satire III, *le Repas ridicule*. Il a repris le récit de ce repas et il l'a mis en scène, c'est-à-dire qu'il a raconté tout ce qui s'était passé avant que Boileau acceptât de s'y rendre, tout ce qu'il y avait enduré, tout ce qui lui était advenu quand il l'eut quitté subrepticement à la faveur d'une rixe. Cette idée ingénieuse a permis à l'écrivain-gastronome de brosser — et avec quelle science et quel bonheur de ter-

mes! — un large tableau de la cuisine, des cabarets, auberges et tavernes, de la question des vins au Grand siècle, de donner en passant quelques recettes, de poser réellement les lois de **l'esthétique de la table**, c'est-à-dire de ce qu'il faut faire et de ce qu'il faut éviter pour réussir un repas et pour vivre d'une chère agréable. Délicieux petit bouquin d'épicurisme délicat et qui dresse Boileau comme un des grands, si ce n'est le plus grand gourmet de son temps. C'est une gloire à n'en vouloir point d'autre.

Et, puisque nous parlons de l'art de la table au XVIIe siècle, abordons sans tarder la **lettre** que nous avons reçue **de Prosper Montagné**, le magnifique chef de la rue de l'Echelle, et que nous avons publiée dans *Comœdia*. Il importe d'y revenir, car elle pose une question des plus intéressantes. Montagné constate qu'à Carnavalet, dans ce délicieux musée parisien, les cuisines de la Marquise de Sévigné servent aujourd'hui de dépôt mortuaire aux cendres des premiers Parisiens qui se firent incinérer. « Depuis bien longtemps une idée me hante, ajoute Montagné. Dans cette partie du sous sol de Carnavalet, je voudrais voir reconstituer avec goût et précision une cuisine du grand siècle. La chose n'est nullement impossible. Sur les murs on peut voir encore des traces marquant l'emplacement de l'outillage culinaire du temps. La vaste cheminée existe encore, ou du moins existait lors de ma dernière visite en ces lieux. Tout cela permettrait de réinstaller la cuisine de Me de Sévigné telle qu'elle était au temps du grand roi. »

Inutile d'ajouter que j'appuie de toutes mes forces l'idée du grand artiste. La reconstitution serait d'un prodigieux intérêt. Si je suis bien informé, on en a réussi de semblables en Angleterre. Il est incroyable que la France, patrie de la grande cuisine, n'ait pas, elle aussi, au moins, un témoignage rétrospectif de l'histoire d'un de ses arts les plus essentiels.

Montagné termine sa lettre en lançant un autre projet, lié au premier et tout aussi séduisant : « Cette reconstitution, dit-il, pourrait servir d'amorce à un autre grand projet dont depuis longtemps je souhaite la réalisation : celui de créer, dans les sous-sols du pavillon Lefuel, au Louvre, là où jadis étaient les cuisines de Napoléon III, un Musée de la table française »... Se représente-t-on les splendeurs qu'on y pourrait réunir ? Il y aurait là, non seulement toute la suite des instruments de cuisine, des

meubles de cuisson, une bibliothèque des précieuses recettes et des livres gastronomiques, mais encore l'histoire de l'étain et du cuivre, de la faïence et de la porcelaine, de la verrerie et du meuble de salle à manger, de l'argenterie et du nappage, la collection des décorations de table, des menus illustres, les cartes de restaurants, les tarifs de marchands de comestibles et des halles, bref tout un ensemble d'art et de documents qui constitueraient réellement le conservatoire des mœurs et de la vie nationales. L'idée est immense et séduisante et dépasse de beaucoup la mesure d'une simple fantaisie curieuse. Il n'est pas besoin d'insister pour qu'on le comprenne. Les fonds publics et les collections particulières pourraient aisément fournir les premiers et riches éléments d'un dépôt de ce genre. Il nous faudra revenir sur ces deux beaux projets.

J'ai encore à vous parler aujourd'hui d'un nouveau volume de cette **France gastronomique** que j'ai souvent signalée à votre bienveillante attention. Cette fois Curnonsky et Marcel Rouff sont sur les routes de l'Ile-de-France. Le premier volume traite de la Seine, Seine-et-Oise et Oise ; le second nous donne les adresses et les recettes de l'Aisne et de Seine-et-Marne. Pour cette énorme région qui n'a aucune homogénéité culinaire, la besogne n'a pas été aisée. Nos pèlerins se sont heurtés non seulement au défaut d'unité, mais encore au nombre extraordinaire de maisons et à tous les inconvénients qu'entraîne le voisinage d'une ville tentaculaire comme Paris. Ils nous apportent pourtant une fois de plus, sinon toutes les bonnes maisons de la petite et grande banlieue de Paris, du moins un nombre respectable d'adresses où les Parisiens et même les visiteurs de la capitale pourront joindre les joies de la campagne aux plaisirs de la bonne table.

DODIN-BOUFFANT.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

De l'usage intempestif de la particule « de » dans le journalisme et en littérature. — En ces quelques pages nous voudrions appeler l'attention du grand public et de nos confrères sur un cas, à la fois grammatical et social, dont la fréquence, aussi banale que commune, ne laisse pas de faire sourire l'érudit ou d'exaspérer le puriste.

Nous voulons parler de cette particule « *de* », que le simple

ignorant ou le vaniteux intéressé considère comme inhérente à la noblesse et qu'on emploie inconsidérément à tout bout de champ dans l'imprimé comme dans la conversation.

Prenons, par exemple, le cas que nous offrait, il n'y a pas longtemp, lors de son élection à l'Académie Française, la personnalité sympathique de M. Georges de Porto-Riche.

Nous ne savons point — aussi bien cela nous importe peu — d'où provient le nom de M. Georges de Porto-Riche, et tout particulièrement la particule qui donne à ce nom une allure nobiliaire qui peut flatter son porteur, encore qu'il ne doive garder sur elle aucune illusion. Le nouvel académicien est d'origine israélite, comme chacun sait et comme il ne s'en cache point ; en fait de noblesse, il peut se targuer simplement d'être « de la plus grande aristocratie du monde » — pour rappeler l'expression de son coréligionnaire Isaïe Levaillant — celle qui « descend de Moïse » — et ce doit lui suffire... M. de Porto-Riche est un Israélite latin, en ce sens que, presque sûrement, il tient son patronyme d'une ville d'Italie, d'Espagne ou de Portugal, dont ses ascendants prirent le nom, à la suite d'un exode plus ou moins forcé. Le cas d'un nom particulé porté par une famille juive est banal dans les deux péninsules. Il est plus rare en France où tant de familles israélites — malgré le troisième paragraphe du décret impérial du 20 juillet 1808, ordonnant aux juifs résidant en France de prendre des noms en dehors de la Bible — ont choisi le nom des villes : Lyon, Carcassonne, Meyrargue, Bédarrieux, Crémieux, etc... où, depuis plus ou moins longtemps, elles avaient élu domicile.

Nous n'en voulons donc point à la particule de M. de Porto-Riche, qui n'est pas plus indicative de noblesse que nombre de particules d'origine purement française, lesquelles, bien loin de dénoncer une descendance aristocratique — comme cela est généralement cru et admis — révèlent bien souvent au contraire une origine roturière, surtout quand elles ne se précèdent point d'un nom sans particule, — comme vous le démontrera le premier paléographe ou héraldiste venu. Mais ceci est une autre histoire...

Nous n'entendons donc nous servir ici de la particule de M. de Porto-Riche que pour illustrer un exemple de faute commise trop souvent, dans la littérature et le journalisme, contre la langue et la civilité.

Ainsi, au lendemain de l'élection de M. de Porto-Riche — élection qu'il mérite mieux que tant d'autres et dont on ne saurait trop féliciter ces messieurs de la Coupole — nombre de gazetiers, qui voulaient paraître à la hauteur, écrivirent son nom sans le faire précéder de son prénom ou de Monsieur. C'est ainsi qu'on pouvait lire dans la même chronique :

De Porto-Riche à l'Académie... Enfin !... etc...
Car *de* Porto-Riche, c'est la bataille, etc...
D'autres, après *de* Porto-Riche... etc...
L'œuvre de *de* Porto-Riche... etc...

Tel que nous connaissons M. de Porto-Riche, l'insistance du journaliste à le particuler de façon aussi ridicule a dû l'agacer considérablement... Et nous le comprenons... Il fallait appeler l'auteur du *Passé* M. de Porto-Riche, ou Georges ou G. de Porto-Riche ou tout simplement Porto-Riche — comme l'ont fait quelques chroniqueurs ou journalistes connaissant leur monde ou le français.

Reconnaissons-le volontiers à la décharge du publiciste auquel nous empruntons ces exemples, cette faute est courante dans les romans les plus mondains comme dans les journaux les mieux pensants — et je n'assurerais point que M. Paul Bourget ne l'a point commise tout comme M. Michel Zévaco.

Où elle s'avère ridicule, c'est en haut de la couverture d'un livre ou en bas d'un article. A chaque instant, nous voyons par exemple dans les feuilles s'étaler la signature : *de Monzie*. Nous croyons qu'il se prénomme Anatole, ce « de Monzie », sénateur, il paraît... Eh bien ! qu'il signe : Anatole de Monzie, ce sénateur, ou A. de Monzie, ou Monzie tout court (1), ainsi que M. le duc de la Force, de la maison de Caumont, qui, tout récemment encore, signait simplement *La Force* les études qu'il donnait dans la *Revue de France* ; ou M. le vicomte de Bondy qui, depuis des années, signe simplement *Bondy* ses articles d'*Excelsior* ; ces deux messieurs pourraient très correctement signer leurs productions : *le Duc de la Force* ou *le Vicomte de Bondy* surtout s'ils sont en accord avec la loi d'investi-

(1) Nous ne savons si Monzie est un nom seigneurial ; en tout cas il n'a guère chance d'être nom de terre, puisqu'il ne figure pas dans le Dictionnaire des Postes et Télégraphes, qui ne mentionne qu'un Lamonzie-Montastruc et un Lamonzie-Saint-Martin, tous deux situés en Dordogne.

ture successorale des titres nobiliaires, toujours en exercice (1).

Rien n'est plus sottement vaniteux que cette manie de certains auteurs de signer, sans prénom ou patronyme, leurs ouvrages du nom particulé de lieu qu'ils assument à titre plus ou moins légitime.

C'est ainsi que nous avons sous les yeux le *Paradis Perdu*, de Milton, « traduit par de Pongerville, de l'Académie française » (1853), une édition d'*Obermann*, par « de Sénancour »... Y a-t-il rien de plus choquant, au point de vue onomastico-linguistique, que cette préposition qui arrive là comme un cheveu sur le potage ?... Si M. de Pongerville, si M. de Sénancour avaient leurs raisons pour ne pas signer leurs œuvres de leurs patronymes respectifs — en l'espèce, *Sanson* pour l'un et *Pivert* pour l'autre — ne pouvaient-ils faire précéder le nom de la localité qu'ils prenaient, à défaut d'un titre qu'ils n'osaient prendre, d'un prénom, voire de la simple initiale de ce prénom ?...

Voit-on un ouvrage signé par « de la Rochefoucauld », « de Montmorency », « de Rohan » !.. L'auteur des *Martyrs* signait « F.-R. de Chateaubriand » ou « le Vicomte de Chateaubriand » ; les *Mémoires d'Outre-Tombe* (1860) portent même — et sûrement sur l'indication de leur auteur — *Chateaubriand*, tout court.

En ce qui concerne M. de Sénancour, nous noterons avec plaisir que la charmante édition du livre : *De l'Amour*, publiée par le *Mercure de France* en 1911, porte simplement comme nom d'auteur : *Senancour*. Pourrait-on lire, sans lever les épaules : *De l'Amour, par de Sénancour !* — comme, hélas ! on lit : *De l'Amour, par de Stendhal* aux éditions Michel-Lévy (1863).

M. Louis Vian, avocat à la Cour d'Appel, fait ces excellentes réflexions dans son livre sur la *Particule nobiliaire* (1868) :

Le grand principe est de ne pas prodiguer les *de, du, de la*, et de les supprimer même autant que la clarté le permet. Ils ne se placent jamais seuls devant le nom. La politesse défend de signer au bas d'un article de journal ou dans un acte authentique : « de Montmorency, de Biron, de Noailles, de Poli », mais « Charles de Montmorency, duc de Biron, Paul de Noailles, vicomte de Poli ».

(1) Tout récemment encore, M. Henry de Jouvenel, ministre de l'Instruction publique, signait tout simplement — et très correctement — « Jouvenel » la lettre qu'au nom du gouvernement, il adressait à M. Anatole France, à l'occasion de ses quatre-vingts ans.

Si vous adressez un billet à un ami, si même vous avez l'honneur de prendre part à un traité international, mettez simplement : « Gramont, Richelieu, Mortemart ». Ce serait d'un parvenu d'énoncer votre petite syllabe et votre titre dans l'intimité ou à la face de l'Europe, quand les empereurs et les rois signent : Napoléon, Charles, Louis.

Au point de vue conversationnel, la remarque reste la même. C'est une faute de goût et d'éducation de faire précéder d'une particule le nom de lieu que porte une personne. Il est complètement ridicule de dire « Je viens de rencontrer *de* Rochefort, *de* Pompigny. » Il faut dire : Rochefort ou Pompigny, tout simplement, ou faire précéder le nom de ces messieurs de leur prénom : Louis de Rochefort ou Alain de Pompigny ; ou, si vous croyez que ça fait chic, leur donner leur titre, s'ils en possèdent un.

A ce propos, écoutons Bossuet dans l'*Oraison funèbre du prince de Condé* : « Mercy, que le prince de Condé, le vigilant Turenne, n'ont jamais surpris dans un mouvement irrégulier... » ; ou cette bonne caillette de Mme de Sévigné : « Mon cher Grignan, je vous embrasse... » (lettre du 27 mars 1671) ; ou encore Saint-Simon dans ses *Mémoires* : « La Feuillade, dedans la porte qu'il n'avait pas eu le loisir de passer... »

Euphoniquement, exception peut être faite pour les noms de terre précédés d'une voyelle ou d'une *h* muette. C'est ainsi que l'on dit : d'Adhémar, d'Hozier, d'Humières, d'Aguesseau, d'Agoult, d'Estrées, d'Aumont, d'Egmont, d'Hautpoul, d'Ornano, etc... — et encore M. Maurice Barrès nous a confié jadis qu'il disait et écrivait familièrement : Annunzio.

L'exception peut s'étendre aux noms d'une syllabe ou de deux, dont une muette ; c'est ainsi qu'on dit : de Thou, d'O, de Mun, de Sèze, de Noailles, de Dion, de Selves, etc... Et cependant, cette exception même ne faisait pas l'affaire de Joseph de Maistre. Dans le *post-scriptum* d'une lettre écrite à M. de Syon, officier au service du Piémont, il lui notifie ceci :

Me permettez-vous, Monsieur, de vous faire une petite chicane grammaticale ? La particule *de*, en français, ne peut se joindre à un nom propre commençant par une consonne, à moins qu'elle ne suive un titre. Ainsi vous pouvez fort bien dire : *Le Vicomte de Bonald a dit*... ; mais non pas : *De Bonald a dit*... Il faut dire : *Bonald* a dit... Et cependant on disait : *d'Alembert* a dit... Ainsi l'ordonne la grammaire. Vous êtes donc obligé, Monsieur, de dire : « *Enfin, Maistre a paru*,

etc... Alors vous ne pourrez plus être traduit en jugement que par la vérité ; la grammaire n'aura plus d'action contre vous... » (Lettre du 14 novembre 1820 ; *Œuvres*, XIV, p. 243.)

Notons encore une exception : celle qui concerne les noms d'origine flamande qui pullulent en Belgique et dans les plus humbles hameaux du Nord de la France ; le *de* flamand n'est qu'une traduction de notre *le* et, nobiliairement parlant, n'a pas plus de valeur que le *le* normand ou breton : *De Swarte* veut dire Le Noir ; *De Radder*, Le Chevalier ; *De Grave*, Le Comte ; *De Witt*, Le Blanc ; *De Bruyn*, Le Brun ; *De Kock*, Le Cuisinier ; *De Keyser*, L'Empereur ; *De Groot*, Le Grand ; *De Clercq*, Le Clerc, etc... Une famille flamande s'appelle même *De Smet de Naeyer* qui signifie littéralement en français Le Forgeron-Le Couturier.

Toutes ces exceptions ne font que confirmer une série de règles dont nous trouvons, par exemple, la stricte observance dans ce passage de la *Henriade* de Voltaire :

Plus loin sont la Trémoille, et Clermont et Feuquières,
Le malheureux de Nesle et l'heureux Lesdiguières ;
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal...

Ou bien encore dans une chronique de M. Frédéric Masson sur la guerre d'Amérique :

Il peut paraître que d'Estaing, Bouillé, Suffren, la Motte-Picquet, Guichen, de Grasse, Rochambeau surtout, avaient quelques droits à partager au moins la gloire de La Fayette...

Ce sont là traditions d'ancien régime, nous dira-t-on. D'accord. Mais puisque la noblesse et les titres nobiliaires subsistent toujours, que ceux-ci ont même existence légale, faut-il encore observer les traditions grammaticales ou de civilité qui les régissent.

Et M. de Porto-Riche nous pardonnera de les avoir évoquées, au sujet d'une particule dont il se soucie si peu et qui lui va si bien.

GEORGES MAUREVERT.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Les fêtes Breughel et la renaissance des corporations. — Le vingt-cinquième anniversaire du *Thyrse*. — Léopold Rosy. — L'exposition Emile Wauters au *Cercle artistique*. — La mort d'Emile Claus et de Marcel Jefferys.

Rien ne confirme le désarroi de nos tendances et de nos goûts

comme notre besoin de les unifier dans l'exaltation d'un grand homme. Autour de lui s'apaisent les divergences et s'aplanissent les conflits ; il domine les querelles, nivelle les opinions, calme les susceptibilités et courbe au pied d'un même autel les plus irréconciliables ennemis.

C'est ainsi que cette année, conjointement aux fêtes françaises de Ronsard, la Belgique organisa une manifestation breughelienne, à laquelle participèrent tous ses artistes.

Cette unanimité n'a pas de quoi surprendre, puisque depuis des siècles nous aimons la couleur et qu'il suffit à l'un des nôtres de brandir un pinceau pour qu'aussitôt nous lui fassions crédit. Comme la plupart de ceux qui s'y aventurent possèdent d'irréfutables dons et, qu'ils le veuillent ou non, se rattachent à une tradition implacable, nous prenons plaisir à dépister, sous leurs étiquettes d'école, leur filiation avec les maîtres dont ils perpétuent le souvenir.

Tôt ou tard, classiques, impressionnistes, néo-impressionnistes, luministes, fauves, cubistes et autres propagateurs de modes éphémères, lèvent le masque et, pareils à des enfants déçus, reviennent, après mainte aventure, frapper à la porte de l'antique maison flamande où les accueillent des ombres narquoises.

Autour des tables d'un tumultueux banquet, sept cents artistes belges apportèrent ainsi, sous les espèces de lourds boudins et de pétillant lambic, leur hommage à leur vieux maître, **Pierre Breughel**.

Et ce fut une fête digne entre toutes du Flamand goguenard qui, non content d'immortaliser la pittoresque misère de son bon peuple, assaisonna de sa malice l'histoire sacrée et profane.

On but, on mangea et on chanta. Quelle meilleure façon d'honorer un confrère qui, à ce que l'on dit, ne bouda point les franches ripailles? On discourut aussi, en français et en flamand, puisqu'il est entendu que les mânes d'un grand Belge imposent, à qui les évoque, les épreuves du bilinguisme. Et l'on finit par une promenade à travers les populaires quartiers de la Rue Haute, que Breughel habita et dont les marchands, heureux de les fêter à leur manière, avaient, revêtus de costumes du temps, organisé une grouillante braderie.

Mais outre le banquet, toute fête bruxelloise bien ordonnée comporte une réception à l'hôtel de ville et une cérémonie reli-

gieuse. Le bourgmestre Max reçut donc les artistes dans son palais, et le curé de l'église de la Chapelle, où Pierre Breughel est inhumé, les convia à un *Te Deum* solennel.

Le tombeau de l'artiste fait face à l'autel d'une chapelle collatérale. Le peintre y repose aux côtés de sa femme Marie Coucke.

Son arrière-petit-fils, David Teniers III, renouvela en 1676 l'épitaphe que Jean Breughel de Velours y avait fait placer.

Une toile de Rubens, *Le Christ remettant les clefs à saint Pierre*, la surmontait jadis. Malheureusement, la toile de Rubens a disparu et a été remplacée par une assez pâle copie.

L'inscription composée par David Teniers III est libellée comme suit :

PETRO BREUGELIO
EXACTISSIMAE INDUSTRIAE
ARTIS VENUSTISSIMAE
PICTORI
QUEM IPSA RERUM PARCUS NATURA LAUDEBAT
PERITISSIMI ARTIFICES SUSCIPIUNT
AEMULI FRUSTRA IMITANTUR
ITEMQUE MARIAE COUCKE EJUS CONJUGI
JOANNES BREUGELIUS PARENTIBUS OPTIMIS
PIO AFFECTU POSUIT
OBIIT ILLE ANNO 1569, HAEC 1578
D. TENIERS JUN. EX HAEREDIBUS
RENOVAVIT A° 1676.

Le jour du *Te Deum*, un autel avait été dressé dans la grande nef. La statue de N.-D. de la Chapelle y étincelait dans la lumière d'innombrables cierges. Devant le tombeau tendu de noir, une couronne offerte par le Roi et la Reine mêlait ses parfums choisis à celui, plus rude, des marchandes vêtues à la mode ancienne.

Des arbalétriers et des archers en costumes du XVIe siècle, les porte-drapeaux des vieilles gildes, des personnages officiels, des militaires et des prêtres, s'étaient unis aux artistes pour assurer au vieux peintre les bénédictions du ciel. Et usurpant, ce jour-là, un privilège jusqu'alors dévolu au clergé, du haut d'une chaire, le poète Thomas Braun et le romancier flamand Felix Timmermans firent descendre, sur la foule recueillie, les oiseaux de feu de leurs métaphores. Ainsi, tour à tour évoquée dans la liesse d'un quartier, devant une table de banquet, sous les lambris

d'un palais et les effluves de l'encens, l'âme de Pierre Breughel dit *Boeren Breughel* (Breughel des paysans) put constater que les Bruxellois d'aujourd'hui ne diffèrent que fort peu de ceux d'autrefois et sont restés dignes de sa géniale bonne humeur.

Généralement le souvenir d'un anniversaire s'abolit dans la fumée des dernières fusées et Breughel, pas plus qu'un autre, n'aurait échappé à la commune loi si, pour mieux perpétuer sa mémoire, les organisateurs de la manifestation n'avaient jugé bon de revivifier l'esprit du temps où il vécut.

Puisqu'on le compta parmi les francs-maîtres de la célèbre Gilde des peintres d'Anvers, pourquoi ceux qui s'affirmaient ses disciples n'auraient-ils pas ressuscité les Corporations si utiles à la sauvegarde de leurs intérêts et qui, à l'heure où s'affirment de plus en plus les sentiments de défense professionnelle, répondent, mieux que les syndicats, à leurs exigences et à leurs goûts?

Des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des littérateurs et des architectes s'associèrent donc dans cet esprit et en peu de jours jetèrent les bases de l'association nouvelle.

Dès à présent, la corporation des peintres, placée sous l'égide de Breughel, et celle des écrivains, sous le nom de *Corporation Emile-Verhaeren*, sont fondées. Elles partent de principes communs.

Créées en dehors de tout souci d'ordre philosophique, politique ou linguistique, elles ont pour but d'affermir l'entente qui doit régner entre leurs membres, dans la poursuite d'un idéal commun.

Pour renforcer cette fraternité morale, elles défendront, grâce à la collaboration de tous, la sécurité matérielle de chacun.

En adhérant à une corporation, les travailleurs d'art promettent d'apporter un dévouement complet à l'essor de leur groupe.

Ils s'engagent mutuellement à respecter l'effort de chacun d'entre eux, à l'encourager dans le sens qu'ils estimeront, en âme et conscience, le meilleur, nul ne devant abdiquer un élément, quel qu'il soit, de son originalité personnelle, mais promettant au contraire de les cultiver tous pour l'honneur collectif.

Chaque métier ne pourra comporter qu'une corporation.

Celle-ci ne pourra être formée que par dix travailleurs d'art que groupent dans un même métier de semblables préoccupa-

tions. Ils devront être de nationalité belge, être âgés de trente ans, avoir en Belgique leur principal établissement et s'être distingués dans l'exercice de leur métier par un travail constant, dont le mérite et la dignité auront été publiquement reconnus.

Les travailleurs d'un métier répondant à ces conditions auront le droit de réclamer leur admission au sein de la corporation par une demande motivée, appuyée par le parrainage de trois membres.

Toutefois, pour ce qui regarde la nationalité et l'âge, dans le cas où un artiste se serait signalé à l'attention de tous par des mérites exceptionnels, la corporation pourra, à l'unanimité des voix, proposer son admission.

Il faut noter de plus que chaque corporation admettra en qualité de *compagnons* — jouissant de toutes les prérogatives des membres, sauf la voie délibérative dans les assemblées — tous les artistes n'ayant pas atteint la trentaine et qui se seront distingués dans leur métier.

La hiérarchie corporative est constituée de la manière suivante :

I) Le *Collège des Anciens*, comprenant les membres de la corporation qui auront atteint la soixantième année.

II) Le *Collège des Jurés*, composé de trois membres élus par l'assemblée pour un terme de deux ans. Celui des littérateurs est formé par Jules Destrée, Auguste Vermeylen et Georges Ramaekers.

III) L'*Assemblée*, composée de tous les membres.

Les jurés des diverses corporations formeront la *Nation*, qui aura pour but d'unifier les efforts des travailleurs d'art et de créer, par ses initiatives, l'émulation nécessaire à la réalisation des fins collectives des corporations.

Elle étudiera spécialement les problèmes que pose l'organisation des forces du savoir et de l'intelligence, et mettra tout en œuvre pour suggérer aux pouvoirs compétents ou accomplir elle-même les réformes assurant aux travailleurs intellectuels le respect, une protection et une aide.

La *Nation* sera administrée par trois *Syndics* et un secrétaire, élus aux deux tiers des voix par les jurés et pour un terme de deux ans.

A chaque assemblée, la Nation élira son Président, qui portera le titre de *grand Syndic*.

Comme on pourra s'en rendre compte, la corporation diffère essentiellement du Syndicat, qui groupe tous les affiliés d'un même métier suivant un principe de quantité plutôt que de qualité, et qui par ce fait manque de prestige moral.

A en juger par l'enthousiasme qu'elle suscite, l'idée corporative risque d'imprimer au mouvement artistique belge une impulsion d'autant plus féconde qu'elle répond à des désirs longtemps formulés, et qui jusqu'ici n'ont trouvé que de vagues échos.

Sauf du temps de Jules Destrée, le ministère des Sciences et des Arts ne s'est jamais beaucoup occupé des intérêts des artistes et, malgré leur meilleure volonté, ses titulaires n'obéissent souvent qu'à d'occultes et parfois néfastes influences.

Grâce au vieux Breughel, le vent a tourné et ce ne sera pas un de ses moindres titres de gloire.

Pour avoir été plus discrète, la Commémoration de **Léopold Rosy**, depuis vingt-cinq ans directeur du **Thyrse**, n'en aura pas moins réjoui tous les amis des lettres.

Bien que Rosy ait signé de nombreuses pages, on connaît peu l'écrivain. Ce n'est du reste pas la gloire qu'il ambitionne. La seule œuvre qui lui importe est sa revue et, comme il pratique largement l'hospitalité, il oublie galamment, au profit de ses hôtes, les livres que, tout comme un autre, il aurait pu confier à l'éditeur. Depuis un quart de siècle, il tient à honneur de faire paraître tous les quinze jours son petit cahier de vers et de prose, au sommaire duquel il figure chaque fois que l'y convie la défense d'une noble idée ou d'une grande cause. N'est-ce pas à lui que l'on doit l'érection du Monument Max Waller, d'innombrables conférences sur des écrivains de Belgique et d'ailleurs, et ces banquets fraternels où tous ceux qui comptent dans les arts et les lettres furent à tour de rôle conviés?

Que l'on consulte la collection du *Thyrse* et l'on y découvrira les plus illustres signatures. Bien plus, il n'est pas rare de saluer au sommaire d'un numéro ancien des noms alors obscurs, glorieux aujourd'hui et qui doivent à Rosy l'éclat dont ils resplendissent,

Si, dans l'histoire des lettres belges, le *Thyrse* n'a pas la renommée de *la Jeune Belgique* et de *La Wallonie*, écloses aux temps héroïques de notre initiation littéraire, il maintient

depuis cinq lustres le culte désintéressé de l'art, dans un pays qui sans lui aurait persisté à méconnaître le talent de ses écrivains.

En offrant à son animateur, Léopold Rosy, le tribut de leur admiration et de leur reconnaissance, les écrivains français et belges n'ont fait que lui restituer la part de gloire qu'il leur a généreusement abandonnée.

Notre joie n'eût pas été complète sans une troisième glorification.

Nous avons fêté un peintre d'autrefois et un littérateur d'aujourd'hui. Un peintre d'hier, **Emile Wauters**, allait nous fournir l'occasion de satisfaire à la loi des nombres.

Wauters nous était connu par ses tableaux d'histoire du Musée de Bruxelles, par quelques portraits célèbres et par la réputation qu'il s'était acquise à Paris. Nous le respections un peu comme un ancêtre et voilà que l'exposition de son œuvre au *Cercle Artistique* nous révèle un maître qui non seulement s'impose par son éblouissant métier et son inaltérable verve, mais qui offre à ses jeunes confrères l'exemple d'une grande conscience et d'un constant effort : octogénaire, il ne renonce ni à l'attrait de la curiosité ni aux joies de la découverte, et tel de ses portraits récents, brossé comme par jeu, exhale l'allégresse d'un beau péril vaincu.

Wauters, du reste, a toujours aimé le danger.

Dès ses premières œuvres, il le brave et comme il ne cessera plus de le poursuivre, il déjouera de plus en plus aisément ses embûches.

Chacune de ses esquisses enregistre une victoire et il n'est pas une de ses toiles que ne magnifie une conquête.

Gestes, attitudes, expressions, jeux de lumière et d'ombre, tons d'étoffe ou de chair, sont, l'un après l'autre, notés dans l'élan de l'inspiration première et n'interviennent, comme éléments de l'œuvre définitive, qu'après le contrôle de l'œil et de l'esprit.

Quand cette œuvre naît, elle a vaincu d'avance la précarité de la mode et porte en elle son immortalité.

Van Dyck eût volontiers signé le *Portrait de Madame de Somzée*, Gainsborough celui du *Jeune homme à cheval* et Velasquez celui du *Capitaine-Commandant J. Wauters.*

Non qu'il y ait chez Emile Wauters imitation ou influence...

Il suffit que son art procède de la tradition des maîtres et en

épouse les rigueurs pour qu'il dépasse son époque et s'inscrive d'emblée dans les mémoires.

Il en procédait aussi, avec moins de sensibilité et plus d'instinct, le bon paysagiste **Emile Claus** qui vient de mourir à Astene. Ce Flamand malicieux, qui débuta en 1874 au Salon de Gand, avait, vers 1885, été conquis aux théories impressionnistes et s'y était converti. Brusquement, il ouvrit sa porte et, dans la blonde lumière des Flandres, il planta son chevalet asservi jusqu'alors au faux-jour de l'atelier. Dès lors ce fut une fête perpétuelle. La grâce enchantée du printemps, les jeux du vent dans les arbres, les ripostes de l'eau au soleil qui l'effleure, les blanches communions de la neige et des nuées, les préludes de l'aube et les larges rires des midis, furent prétextes à d'innombrables toiles. Mais à l'encontre des impressionnistes qui sacrifient souvent à la subtilité d'une notation l'esprit même du paysage, Claus, en vrai Breughelien, ne perd pas la notion de la matière qu'il incorpore à la lumière sans jamais l'y noyer.

Aussi ses plus belles toiles gardent-elles toujours une solidité bien flamande, et rares sont celles où, grisé par le lyrisme de son ami Camille Lemonnier, il perd le sens exact de la nature.

Pendant la guerre il avait émigré en Angleterre et transplanté à Londres sa vision émerveillée des choses.

Il y habitait une haute maison prenant vue sur la Tamise et en rapporta une série de curieuses toiles qui furent exposées à Bruxelles en 1921. Il en a été parlé à cette époque dans le *Mercure de France*.

Suivant de quelques semaines celle du peintre Jefferys, la mort d'Emile Claus est une grande perte pour l'art belge, qu'il avait contribué à sortir de sa somptueuse matérialité.

La *Chronique de Belgique* du 15 avril dernier a rendu compte de l'exposition de **Marcel Jefferys** à la salle Giroux.

Jefferys n'aura pas longtemps survécu à son triomphe. Il disparaît à 52 ans, avant d'avoir réalisé l'œuvre qu'il rêvait.

Celle qu'il nous laisse suffira cependant à lui assurer une large part de gloire.

GEORGES MARLOW.

LETTRES YOUGOSLAVES

Le centenaire de Branko Raditchévitch. — Aleksa Chantitch. — S. Pandourovitch et Jivoyinovitch : *Antologija najnovije lirike* ; Misao, Belgrade. —

Sibe Militchitch ; *Kenjiga vetchnosti, filigrani*, Getse Kon, Belgrade. — Milan Voukassovitch : *Moj Gavran*, Narodna Misao, Belgrade. — Mémento.

Selon que les peuples sont plus ou moins préparés par les expériences de leur passé immédiat à recevoir et à s'assimiler les leçons toujours inattendues du présent, ils peuvent d'un bond s'élancer aux sommets de la prospérité ou se précipiter aux abîmes. C'est affaire à leurs élites. Aussi bien, les poètes par leurs hymnes et leurs chansons ont-ils mission de donner un sens aux énergies collectives et d'entretenir le goût de la vie. L'unité yougoslave, aujourd'hui réalisée sinon stabilisée, naquit d'abord dans le rêve des poètes, pour fleurir ensuite dans le sang des soldats. Le traité de Versailles et ceux qui l'ont accompagné auront sans doute marqué la fin de cet âge romantique, qui agita tant de chimères généreuses, et dont l'aventure se symbolise tout entière dans un geste tel que celui de Lord Byron entrant à Missolonghi pour y mourir. Cette même année 1824, naissait à Brod en Slavonie le plus gracieux des poètes lyriques de la Serbie, **Branko Radicevic** (*Raditchevitch*), que l'on a comparé à notre Musset, mais qui doit davantage à Heine et aux chants populaires féminins de sa patrie qu'à toute autre influence, les anciens poètes de Raguse mis à part. La Yougoslavie fête aujourd'hui son centenaire. Il était né poète et le caractère irrésistible de sa vocation lui fit déserter la médecine, que la protection du Prince Michel lui permettait d'entrevoir comme une fructueuse carrière. Il étudia tour à tour à Semlin, à Karlovci, à Temesvar, puis à l'Université de Vienne, où il eut pour maître Vouk Karadjitch, rendu célèbre par ses travaux sur la langue et le folklore de son pays. Atteint précocement d'un mal qui ne pardonne pas et qui devait l'emporter à l'âge de vingt-neuf ans, c'est la sainte femme dont Karadjitch avait fait sa compagne qui devait prodiguer les derniers soins au malheureux poète. Au regard du temps mesuré dont il disposa — à peine deux lustres — Branko Raditchevitch a laissé une œuvre extrêmement riche et variée. On relit toujours avec agrément son *Congé des Etudiants*, et ses morceaux épiques : *Gojko*, *La tombe du Haidouk*, *Stoyan*, *Ouroche*, encore que byroniens d'allure, ne sont pas sans charme, à cause du vigoureux accent de sincérité qui les emplit ; mais le véritable génie de Raditchévitch éclate dans les pièces courtes, qui rappellent à la fois Pouchkine et les chansons

de femmes, parfois même Anacréon. Là, tout est grâce et souplesse, tendresse ailée est souriante, avec une pointe de mélancolie, qui s'accentue en tristesse angoissée, à mesure que le poète prend conscience du mal implacable qui le ronge. Dans la trinité romantique yougoslave, où figurent à ses côtés Pierre Préradovic pour la Croatie et François Presern pour la Slovénie, on peut dire que Branko Raditchévitch occupe la place de l'Esprit-Saint, parce que le don de chanter fut chez lui spontanéité pure. Moins amer et moins concentré que Presern, il n'est pas non plus hanté, comme Préradovic, par le problème de la Vie et de la Mort ; mais il excelle à peindre les gestes menus de la vie sentimentale, et la suavité caressante de ses accents est incomparable.

Ecoutez cette chanson ingénue, l'*Inconsolée* :

« Faible brise souffle ; — Le tilleul ne bouge, — comme naguère.

« La source gazouille ; — Il y a du feu à travers les feuilles, — comme naguère.

« En ces lieux, jeune, — Me revoici, — comme naguère. — Le soleil s'enfuit ; — Le mien n'est pas là — comme naguère.

Il ne semble pas que la longévité soit un don réservé aux poètes serbes. Exception faite pour Zmaj Yovan Yovanovitch, il n'en est pas un seul, je crois, qui ait atteint la soixantaine.

Le 2 février dernier, s'éteignait ainsi dans sa cinquante-sixième année l'un des plus ardents prophètes de l'Unité yougoslave, **Aleksa Chantitch**, qui avait puisé dans les chansons de femmes, lui aussi, l'amour passionné de sa patrie herzégovinienne, et qui sut célébrer le charme de sa terre en des vers d'une grâce parfois orientale. Une note finement voluptueuse, que l'on rencontre aisément dans le folklore de cette province à demi mahométisée, distingue les plus originales productions de Chantitch, celles d'inspiration rustique. La finesse d'Anacréon, la fantaisie d'Aubanel y rejoignent la nostalgie slave. Mais à sa lyre il attache également une corde de fer. Le guzlar alors prend une âme de haïdouk, et il ne faut point sourire de sa ferveur ; car sa religion est sincère, encore qu'elle ait chance de devenir en partie incompréhensible aux générations de demain. Chantitch a connu la persécution pour son idéal de libération nationale — sa santé en fut ruinée — et ce qui, chez d'autres, n'est qu'attitude empruntée reste pour lui article de foi pure, capable de dicter tous les sacrifices. Aleksa Chantitch était né à Mostar le 28 mai 1868 ; de là le pseu-

donyme de Ristov Mostarats, sous lequel il publia, dans la revue *Goloub* (*La Colombe*), son premier poème intitulé *Printemps*, en 1887. La vaillante Revue zagrébienne *Nova Europa*, dirigée par M. Curcin, devait insérer ses derniers vers. Chantitch collabora tour à tour aux meilleures revues de langue serbe : *La Vila, de Bosnie*, *Yavor*, puis à *Zora* (l'*Aurore*), à *Zvezda* (l'*Etoile*) *Delo* (l'*Œuvre*), enfin au célèbre *Srpski Knijevni Glasnik* (*Messager littéraire serbe*) ; aussi sa gloire rayonna-t-elle peu à peu à travers tous les pays yougoslaves. Cinq recueils de ses poèmes parurent successivement à Mostar de 1891 à 1913. En 1911, à Belgrade, la *Société littéraire serbe* publiait un choix de ses poésies. Par la suite, en 1918, le *Sud littéraire* prit à Zagreb une initiative analogue. Le poète avait sous presse, quand il mourut, un dernier recueil : *Pesmé*, qui vient de paraître à Belgrade, et qui peut être regardé comme son œuvre la plus caractéristique.

Chantitch est là tout entier, avec la vibration profondément humaine de son vers mélodieux. la grâce unie à la force. Il écrivit également en vers pour le théâtre, et traduisit Heine, dont l'influence est manifeste dans son œuvre. M. Velkovitch a publié dans la revue *Venats*, que dirige avec goût, à l'usage de la jeunesse, M. Jérémie Jivanovitch, une remarquable étude sur Chantitch. Le numéro de juin de la même revue éducative est, pour une large part, consacré à rendre hommage à Proka Jovkitch, qui mourut en 1915 à l'âge de vingt-neuf ans et qui fut un remarquable poète de la vie et de l'énergie. Il était originaire de la Batchka et dut s'exiler en Amérique. Sa *Poésie du Ciel et de la Terre*, son *Livre de la Vie et de la Lutte* contiennent des vers d'une force singulière. .

Parmi les revues serbes, *Misao* (*La Pensée*), à qui M. Sima Pandourovitch a su donner un essort impressionnant, groupe dans son sein les meilleurs écrivains. **L'Anthologie de la Poésie nouvelle**, publiée sous ses auspices, avec préface de M. Pandourovitch et commentaires de M. Jivoyinovitch, offre le raccourci du mouvement lyrique d'après-guerre. Vingt-huit poètes collaborateurs de *Misao* y sont rassemblés, parmi lesquels Augustin Ouyévitch, maître du vers et de la pensée mystique, Svétislav Stéfanovitch, dynamiste et païen qui fait songer à Constantin Balmont, Sibe Militchitch, chantre passionné de la

vie cosmique, Sima Pandourovitch, impeccable ouvrier du vers; Ivo Andritch qui, par ailleurs, dans *Ex Ponto,* marie avec souplesse, en des proses lyriques délicatement ouvrées, la pensée la plus ingénieuse au sentiment le plus ému, Miloche Tsrnianski, un jeune des mieux doués, Danitsa Markovitch, Gustave Krklets, D. Maksimovitch, Todor Manoïlovitch, V. Massuka, J. Militchevitch, etc. Croates et Dalmates sont présents dans cette galerie et encore ni Josip Kosor, le grand dramaturge et poète aux envolées cosmiques, ni V. Nazor, évocateur puissant, n'y figurent-ils point. Notre tâche prochaine sera de définir l'évolution du mouvement littéraire en Croatie, depuis les origines, et aussi d'insister sur le rôle historique de Doubrovnitk (Raguse).

Pour aujourd'hui nous conclurons cette chronique en insistant sur les deux figures originales de Sibe Militchitch (Milicic), Dalmate lui aussi, auteur du **Livre de l'Eternité**, suivi de **Filigranes**, et de Milan Voukassovitch, poète en prose, fabuliste ayant renouvelé le genre conteur à la façon d'Han Ryner, et styliste concis qui de chaque mot fait jaillir un reflet de la pensée. Son récent recueil de six contes, aussi fortement écrits que vécus et pensés, intitulé **Mon corbeau,** dénonce un grand artiste du verbe, en sa pleine maturité,

Le Livre de l'Eternité est un hymne à la Vie où les dons du musicien rejoignent ceux du peintre, mais où le verbalisme garde aussi sa part, reproche que l'on ne saurait faire aux *Filigranes*, qui sont de très parfaites et menues impressions de nature.

Mémento. — L'activité littéraire en Slovenie ne se ralentit point. Le nouveau drame d'Oto Zupancic suscite grand enthousiasme. M. Anton Debeljak, à qui ses compatriotes doivent de leur avoir révélé, en de parfaites transpositions, les plus belles fleurs de la *Poésie française moderne*, reste l'infatigable champion de notre culture, Son émule et ami M. Paul Karlin, auteur d'une thèse remarquée sur *Ch. Baudelaire et son influence sur les littératures slaves*, vient de publier une attentive traduction slovène des *Poèmes en prose* du même Baudelaire. Rythmicien accompli, M. Ivo Gruden met au service d'une sensibilité poétique très fine un métier plein de charme Ses deux recueils: *Narciss* et *Primorski Pesme* le classent auprès des maîtres. A côté de *Ljubljanski Zvon,* la revue *Dom in Svet* présente une collaboration littéraire de premier ordre, et donne large place en même temps à l'histoire de l'art. Nous y insisterons une autre fois.

Du côté serbo-croate, bornons-nous à mentionner encore : *Kosovski Bojouri* et *Srbliak*, poèmes de M. Filipovitch, en variation sur des thèmes du folklore héroïque. M. Filipovitch s'engage avec bonheur dans la voie ouverte naguère par le grand *Majouranitch* dans sa rhapsodie de *La Mort de Smail-aga Tchengitch*, rééditée récemment avec commentaires critiques par M. le D[r] Dragoutine Prohaska. Le reste viendra plus tard.

LIOUBO SOKOLOVITCH.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Quelques autres poètes. — Luis-F. Contardo : *Cantos del Camino*, « Universo », Santiago (Chili). — Juan Delgado : *El Cancionero Nomade*, « Matamoros », Managua. — Miguel-L. Rocuant : *Cenizas de Horizontes*, Rivadeneyra, Madrid. — Ernesto M. Barreda : *El Himno de mi Trabajo* (sans indication d'éditeur), Buenos-Ayres. — Emilio Oribe : *El nunca usado Mar*, M. Garcia, Montevideo. — Alberto Hidalgo : *Tu Libro*, Mercantali, Buenos-Ayres. — A. Martinez Mutiz, *Marmol*, « Universo », Santiago. — Rafael Lozano : *La Alondra Encandilada*, « Bibliothèque Ariel », Madrid. — Daniel Ruzo : *El Atrio de las Lamparas*, Mundo Latino, Madrid. — Francisco Bernardez : *Bazar*, Rivadeneyra, Madrid. — Mémento.

Il y a en ce moment tant de poètes dans les républiques sud-américaines que, bien que deux chroniques de suite leur aient été consacrées, il en demeure encore d'intéressants dont je n'ai pu m'occuper. Je voudrais que mes chroniques fussent le reflet plus ou moins fidèle du mouvement actuel de nos lettres ; c'est pourquoi, lorsque j'ai déjà présenté un écrivain, je diffère d'en parler de nouveau, de manière à disposer de l'espace nécessaire pour m'occuper d'autres dont il n'a pas encore été question. Méthode, à mon avis, meilleure que de s'occuper uniquement des écrivains qui se détachent le plus, car en traitant d'auteurs qui sont en pleine gestation de leur œuvre, il n'est pas possible de savoir lesquels parviendront à affirmer les plus hautes personnalités. Combien d'auteurs commencent avec brio pour s'arrêter à mi-chemin ? Et combien d'autres qui débutent gauchement ne parviennent-ils pas ensuite à donner des œuvres importantes ? Sans doute, malgré mes efforts, ne pourrai-je tracer un tableau tout à fait achevé. Car il y a dans nos pays des auteurs qui, par négligence ou par suffisance puérile, n'envoient pas leurs livres aux critiques. Mais cela est rare, et les lacunes qui en résultent dans notre labeur ne sont pas considérables. Je vais donc parler à présent de **Quelques autres Poètes**, aînés ou jeunes, qui ont publié récemment des livres intéressants.

Luiz F. Contardo a commencé d'écrire, il y a une vingtaine d'années, à l'époque du mouvement modernistequi a jeté les bases de notre véritable lyrisme. Mais ce poète, qui est dans les ordres, s'est tenu un peu à l'écart de la vie littéraire. Un recueil de ses poèmes publié depuis peu : **Cantos del Camino,** le révèle comme un lyrique fervent et délicat, qui excelle dans l'effusion intime et surtout dans le transport mystique. Traditionaliste par son éducation et par son tempérament religieux, il est également moderne par son inquiétude et par son goût des formes rénovées. Son livre, qui est un choix de ses poèmes, nous donne l'exemple de cette double attitude. Nous y trouvons, en effet, quelques longues pièces laudatives et un poème narratif, qui dérivent de la poésie espagnole néo-classique pompeuse et conventionnelle, quoique dans l'une de ces pièces on voie une tentative assez heureuse de rénovation de la vieille ode commémorative. Mais nous y rencontrons également de nombreux poèmes intimes ou religieux pleins de la sincérité et de la délicatesse du lyrisme contemporain ; si, dans les premiers, le poète n'arrive pas à être assez intense, dans les seconds, il parvient à atteindre parfois la plénitude de l'inspiration mystique. Les sonnets : « La Trace de Jésus », « Heures Sombres », où passe comme le tremblement des « sonnets théologals » de Verlaine, et sa série de pièces : le « Refuge franciscain » où l'on sent la brise de « l'Angélus de l'Aube », sont des poèmes religieux de toute beauté et qui ne pourraient être comparés, dans notre poésie, qu'à certaines créations de Ruben Dario, « comme « Chant d'Espérance » ou « les Motifs du Loup ».

Juan Delgado, Mexicain, s'est manifesté depuis quelque temps comme un poète d'une fécondité fougueuse et d'une volonté de beauté qui le portent à une production intéressante. Il a publié ainsi divers recueils qui lui ont valu les éloges de la critique de son pays : *Paris y Otros Poemas*, *Bajo el haya de Titiro*, *El Pais de Ruben Dario*. Grand admirateur du maître de *Prosas Profanas*, il le suit de près. Dans un de ses livres, il a chanté la belle terre où est né Ruben Dario et où il l'a connu, et dans un recueil qu'il vient de publier : **El Cancionero Nomada,** il reprend la belle attitude du poète de *El Canto Errante* ; celle de pèlerin illusionné de l'idéal et du rêve. Un culte aussi élevé indique bien la tournure de son âme et de son inspiration.

Miguel-Luis Rocuant, Chilien, a débuté vers le commencement du mouvement moderniste avec un recueil : *Brumas*, dans lequel, suivant l'initiateur de ce mouvement au Chili, Pedro Antonio Gonzalès, il reflète bien le goût nouveau, en même temps qu'il manifeste une certain penchant pour le lyrisme d'idées transcendantales. Après un silence de près de vingt ans, Rocuant nous a donné un nouveau recueil : **Cenizas de Horizontes**, où il affirme ses anciennes qualités d'artiste du vers, mais où il paraît moins préoccupé d'idées et plus sentimental. Beau livre qui ajoute ainsi une note nouvelle à l'œuvre de ce lyrique qui a été l'un des champions du Modernisme au Chili. Rocuant a publié, en même temps, divers livres en prose : un recueil d'études sur des écrivains de son pays : *Los Liricos y los Epicos*, et deux autres, d'articles sur des sculpteurs ou des peintres égalemen ses compatriotes : *Las Blancuras Sagradas*, *Tierras y Cromos*.

Ernesto-M. Barrea figure, depuis plusieurs années, parmi les meilleurs poètes argentins, et je l'ai présenté déjà comme un lyrique vigoureux et spontané, qui produit par poussée naturelle, telle une bonne plante de notre sol qui fleurit par la vertu de la terre et du ciel. Ce poète actif nous a donné dernièrement un recueil : **El Himno de mi Trabajo**, plein du frémissement de la vie libre et du parfum de la flore indigène. On y remarque quelques poèmes consacrés à certains types locaux, comme « le Petit Pâtre » et « la Tisseuse », bien sentis et bien versifiés. J'aimerais voir Barreda revenir à la strophe régulière, la forme qui me paraît lui convenir. Les essais de rythme brisé ou de vers nouveaux que renferme son livre ne me semblent pas heureux.

Parmi les poètes qui se sont fait connaître depuis peu, Emilio Oribe, Uruguayen, est un des plus intéressants. A l'examen de ses premiers recueils, assez artificiels, je m'étais permis de lui conseiller de chercher ses motifs d'inspiration dans sa propre terre, vierge encore pour l'art. Il les a demandés surtout à la mer. Dans un livre récent : **El Nunca usado Mar**, il exprime ses sensations émues de la traversée de l'Atlantique, mais il chante aussi le grand vent de sa terre, le « pampero », et nous confie ses impressions sentimentales. Ce sont des poèmes curieux, vigoureux ou délicats, assez personnels. Néanmoins, ce poète ne paraît pas dominer bien l'expression, et ses essais de vers-librisme ne sont bien que cela : des essais.

Alberto Hidalgo, Péruvien, que j'ai présenté déjà comme critique et pamphlétaire, s'est également manifesté comme poète. En même temps que ses livres de prose, il a publié quelques recueils : *Panoplia Lirica*, *Las voces de Colores* d'un lyrisme fougueux, audacieux, un peu excessif. Mais dans un recueil qu'il nous a donné dernièrement : **Tu Libro**, il a accompli, au contraire, une œuvre de mesure et de choix strict. Dans son désir de sincérité, il a renoncé à tout ornement verbal ou métaphorique, abandonnant la rime et même l'image pour nous donner l'essence lyrique pure. Et, chose admirable, il est parvenu de la sorte à créer quelques poèmes pleins de vibration et de juste émotion. Son livre constitue ainsi un effort digne de tout éloge. Mais Hidalgo vient de publier un nouveau recueil : *Quimica del espiritu*, dans lequel il exagère son attitude novatrice. On y voit, il est vrai, certains poèmes comme « Idylle sauvage », qui sont des trouvailles, mais il en est d'autres où il suit certaines formules européennes hier à la mode, aujourd'hui délaissées : le poncif scientifico-technique ou le calligramme qu'Apollinaire tira de vieux livres. Hidalgo est jeune et il est riche. Il a donc le droit de gaspiller un peu son temps et son talent.

Aurelio Martinez-Mutiz, Colombien, à l'encontre du précédent, est un fidèle de la tradition classique, qui se plaît aux sujets héroïques, au vers clair et ciselé. Dans un recueil publié récemment, **Marmol**, il nous offre un long poème narratif : *La Sphère conquise*, à côté de nombreux morceaux lyriques inspirés par son pays ou par les souvenirs de sa vie fervente. La forme se ressent parfois des défauts de notre vieille poétique : l'emploi de la transposition et de l'image usée, mais en général elle se montre rénovée, et le vers est harmonieux, la langue pure ; certaines pièces, à ce point de vue, sont admirables.

Rafaël Lozano, Mexicain, est un poète plein de ferveur et d'élan qui, très jeune encore, a quitté son pays à la recherche d'impressions. Il se donne comme un « flutiste aztèque que la lune a ensorcelé ». Et dans ses poèmes, parfois, il évoque les magnificences de l'antique race aborigène. Mais dans son premier recueil : *El Libro de los Cabellos de Oro, de los Ojos Celestes et de los Manos Blancas*, il chante surtout ses amours avec une belle des Etats-Unis, et dans son récent livre : **La Alondra Encandilada**, il nous dit notamment les impres-

sions de ses voyages : ses visions des villes des Etats-Unis ou des jardins de France ; il nous donne encore dans ce livre une suite d'hai kaïs. Tout cela dans une forme délicate mais un peu vacillante, où l'on sent l'influence de certains poètes aînés de son pays, comme Gonzalez Martinez et J.-J. Tablada, qui a le premier adapté le hai kaï à notre poésie. Le labeur de ce jeune lyrique, comme l'a dit l'auteur de la préface de son livre, L. Urbina, est ainsi une belle annonciation.

Daniel Ruzo, Péruvien, s'est révélé bon poète de la nature dans un recueil : *Asi cantaba la Nataraleza*, qui a la fraîcheur de la campagne et la sérénité du ciel bleu. Dans un nouveau recueil : **El Atrio de las Lamparas**, il nous donne un choix de son premier livre et quelques nouveaux morceaux qui se recommandent également par leurs qualités de sincère émotion de la nature. Francisco Bernardez, enfin, lyrique plein du sentiment de sa race et de sa terre, dans un premier livre : *Orto*, vient de publier un recueil : **Bazar**, fin et délicatement artificiel comme un jouet de Noël. On peut attendre beaucoup de ce jeune poète.

Mémento. — La déportation de D. Miguel de Unamuno, prononcée par le gouvernement espagnol, a produit une impression profonde dans les milieux lettrés de l'Amérique espagnole. Dans presque toutes les républiques, les intellectuels ont publié des manifestes de protestation contre cet acte inqualifiable, et d'adhésion aux idées du maître de Salamanque. La revue *Nosotros*, de Buenos-Ayres (février), a publié la protestation des intellectuels d'Argentine, avec signatures des meilleurs écrivains de ce pays. Lorsqu'une feuille littéraire de Paris a lancé un appel aux intellectuels pour protester contre la mesure du gouvernement de Madrid, je me suis empressé d'envoyer mon adhésion, mais, par une négligence inexcusable, cette feuille n'a pas même donné mon nom. Que ces lignes soient l'expression de mon énergique protestation !

Sous le titre de *El Camino*, une belle revue jeune, de lettres et d'art, a commencé de paraître à Montevideo. Son directeur est N. Fusco Sansone, et elle est illustrée par Federico Lanau. Dans le premier numéro, nous avons remarqué un beau poème de Juana de Ibarbourou ; dans le second, des vers curieux de Leandro Impuche. *Inicial* est une revue de lettres et d'idées qui vient d'être fondée à Buenos-Ayres. Quatre jeunes écrivains la rédigent : R. Ortelli, B. Caraffa, Q. Smith, H. Guglielmini. C'est une revue de combat en faveur de nouvelles valeurs littéraires et sociales. Il est regrettable qu'elle ne comporte pas cette rubrique indispensable en toute revue moderne : la

bibliographie. Nous signalons, dans le 1er numéro, une bonne étude de critique d'art : « Jorge Bermudez, peintre de la race », par R. Cugini, et, dans le n° 2, un suggestif article sur « Un aspect de la politique yankee en Amérique », par S. Ganduglia. Sous le titre *Riel y Fomento*, paraît à Buenos-Ayres un magazine de tourisme très bien présenté, qui concède une place étendue aux lettres et au folklore nationaux ; il publie en outre de très beaux dessins et des photographies de sites pittoresques du pays. Dans les derniers numéros, nous avons noté un beau conte, « l'Esclavage de la Peur », par Julio Aramburu (janvier) et une narration pittoresque, « la Bénédiction du Saint », de A. Garzon Roldan (février). C'est une publication plus intéressante que certaines revues littéraires.

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Luigi Salvatorelli : *Nazionalfascismo*, Gobetti, Turin. — Domenico Russo : *Mussolini et le fascisme*, Plon-Nourrit. — Maurice Pernot : *La crise italienne*, Grasset. — J. Gaudeaux : *Six mois en Russie bolcheviste*, Edition « Homme Nouveau ».

Le phénomène fasciste est un des événements de politique étrangère sur lesquels nous commençons à être bien renseignés. Plaquettes et volumes sont déjà nombreux qui nous mettent rapidement au courant; citons les derniers; en Italie, **Nazionalfascismo** de Salvatorelli, qui analyse remarquablement le rôle joué par la petite bourgeoisie dans la révolution mussolinienne; en France, **Mussolini et le Fascisme**, de Domenico Russo, qui s'efforce d'être impartial, y réussit souvent et présente les faits et les hommes avec sympathie, sans tomber dans des excès hagiographiques, et enfin l'**Expérience italienne**, de Maurice Pernot, où l'examen de la question est historique en même temps que philosophique; trois volumes typiques et bien faits pour se compléter l'un l'autre; celui qui les a lus n'est pas éloigné d'avoir sur ce qui passe en Italie une idée précise et exacte.

Mais ils ont le sort de tous les ouvrages de cette espèce; à peine sont-ils publiés que déjà les événements les font terriblement vieillir, s'ils ne les démentent pas. Car il y a une évolution du fascisme qui ne se fait pas toujours dans la même direction, et qui déroute souvent nos idées politiques françaises. Pour s'y reconnaître, le mieux est de s'en tenir à quelques faits essentiels

qui ne sauraient manquer d'avoir leur influence sur l'avenir de la politique italienne.

En particulier, si l'on veut saisir les raisons profondes de la loi électorale qui a amené au Parlement une forte majorité de fascistes, il faut y voir autre chose que la manifestation d'un désir immodéré de pouvoir personnel. C'est avant tout une réaction vive, et nécessaire, contre l'aboulie profonde et anarchique de l'Assemblée des députés avec laquelle un Nitti ou un Facta avaient gouverné. Cette assemblée était composée de groupes divers, dont deux étaient solidement constitués, le catholique populaire et le socialiste. C'était un étrange plasma sans consistance et sans vie; aucune volonté arrêtée, sinon celle du moindre effort; le programme semblait être comme chez les administrateurs apeurés : « pas d'histoires »; les députés avaient l'horreur des responsabilités et se sentaient incapables de former une majorité cohérente et disciplinée; le vieux parti libéral tombait en déliquescence ; le nittisme valait encore moins que le giolittisme; c'était un état qui était très voisin de l'anarchie. Le discrédit dans lequel était tombé le régime parlementaire explique le facile succès des fascistes, en novembre 1922. A ce triomphe il y a beaucoup de raisons; mais celle-là en est une des plus évidentes; on s'attendait d'ailleurs à voir M. Mussolini fermer les portes de Montecitorio et gouverner « fascisticamente ».

Il a laissé cependant la Chambre de 1921 mener une lamentable existence jusqu'au jour où il lui a plu de la dissoudre; il l a obligée à voter la nouvelle loi électorale, qui était justement destinée à empêcher le retour d'un aussi attristant spectacle. Puisque, pour gouverner, il fallait une majorité disciplinée, le Cabinet fasciste ne pouvait espérer revenir à un fonctionnement normal du régime parlementaire, qu'en faisant élire une majorité fasciste compacte. En somme M. Mussolini a agi quelque peu, *mutatis mutandis*, comme le second Pitt, en 1781; celui-ci avait rétabli insensiblement le régime parlementaire du jour où il avait pu faire élire à la Chambre des Communes une majorité qui lui était dévouée. Le *Duce* l'a emporté en Italie en créant un système majoritaire renforcé, qui assurait les 2/3 des sièges à la liste nationale (dont il savait bien qu'elle recueillerait le plus grand nombre de suffrages).

Les résultats de ces élections d'avril 1924 méritent qu'on les

analyse un moment. Ils furent largement favorables au fascisme. Mais malgré tout, l'opposition s'est révélée encore forte, et décidée à combattre. Il est arrivé ce qui arrive presque toujours en Italie; le Midi a voté en masse pour le gouvernement: il en était ainsi du temps de M. Giolitti; il devait en être ainsi sous le régime fasciste. Mais l'Italie septentrionale ne donna pas au « listone » une majorité aussi écrasante (1). Quelques chiffres éclaireront, mieux que toute considération, ce qui s'est passé.

Italie septentrionale (Piémont, Lombardie, Vénétie, Ligurie).

Listes fascistes...............	1.358.333 voix.
Listes de minorité............	1.430.228 —

Italie centrale (Emilie, Toscane, Marches, Ombrie, province de Rome).

Listes fascistes...............	1.351.310 —
Listes de minorité............	478.237 —

Italie méridionale, Sicile et Sardaigne.

Listes fascistes...............	1.980.370 —
Listes de minorité............	604.716 —

Les listes de minorité (liste di minoranza) comprenaient les communistes, les socialistes unifiés, les catholiques populaires, les démocrates, l'opposition constitutionnelle et les républicains. Il est indubitable qu'elles remportèrent un succès notable dans toutes les provinces du Nord, et que c'est au Centre et au Midi que M. Mussolini doit d'avoir une Chambre fasciste, où les 2/3 des députés lui assurent une majorité au premier abord solide et compacte. Les 374 parlementaires qui ont été élus grâce au *Duce* ne sauraient être que de fidèles « partisans », semble-t-il, aussi bien les 260 authentiques fascistes, que les 114 libéraux « filofascisti », qui ont figuré sur le *listone*. L'opposition est maigre avec 65 socialistes et communistes, 39 catholiques populaires, une cinquantaine de libéraux démocrates; maigre, mais non sans volonté.

Elle a pu voir, au cours du mois de mai, avec quelque joie, des fissures se produire dans l'imposante majorité. Les faits sont connus. Pendant que M. Mussolini allait remercier les populations siciliennes de leur adhésion enthousiaste au fascisme, et faisait de Palerme à Syracuse une tournée triomphale, plusieurs jour-

(1) Cf. à ce sujet une étude fort intéressante de M. Filippo Virgilii, professeur à l'Université de Sienne : *Il significato delle recenti elezioni politiche* «Nuova Antologia», 16 mai 1924).

naux « officiels » se lançaient l'invective à Rome et à Crémone. Un ministre, M. de Stefani, était pris à partie ; et pour remettre de l'ordre en cette affaire, M. Mussolini devait brûler les dernières étapes de son voyage, et revenir précipitamment au Palais Chigi.

Cet épisode est intéressant par bien des côtés. Il l'est d'abord par la personnalité de ceux qui se lancèrent brusquement dans cette controverse. Ce sont les mêmes qui, en octobre 1923, donnèrent au mouvement « révisionniste » la première impulsion : MM. Massimo Rocca et Giuseppe Bottai.

Au fond, que disent M. Rocca et ses amis? Si on laisse de côté l'incident de Stefani qui a été le prétexte, il n'y a dans leurs articles que des appels à la modération. Maintenant que les fascistes sont au pouvoir et ont remporté une victoire éclatante, à quoi bon rester l'arme au pied, dans l'attitude du combattant ? Ceux qui préparaient autrefois des massacres, comme celui d'Empoli, étaient sûrs de l'impunité ; aujourd'hui ils n'osent plus lever la tête. Puisque désormais le Gouvernement a l'appui de la nation, puisque le Parlement a une forte majorité fasciste, le mieux est que, désormais, chaque organisme de l'Etat se reprenne à fonctionner normalement. C'est donc un retour graduel au régime d'avant-guerre que désirent les « révisionnistes ». Comme en octobre 1923, ils protestent contre le régime des « vice-royautés » qui font vivre certaines provinces sous un régime d'exception.

L'affaire Matteoti vient de donner terriblement raison à MM. Rocca et Bottai. On peut dire que ce tragique attentat aux libertés politiques les plus élémentaires marque le déclin des « ras », des « intransigeants », de ceux dont M. Farinacci est le chef et que le *Travaso* représente vivant au milieu d'images terroristes et d'instruments de torture. Voilà un an que les « révisionnistes » luttent désespérément contre le régime de l'illégalité et de la violence. Voilà un an qu'ils auraient dû avoir raison. Malheureusement, depuis qu'il est au pouvoir, M. Mussolini n'est pas son maître, tout en étant le maître de l'Italie. Les cadres de l'armée qui l'a aidé à conquérir le pouvoir sont restés intacts. Encore aujourd'hui il n'ose toucher à cette « milice nationale », qui lui a juré fidélité ; il semble qu'il en soit le prisonnier, ou tout au moins qu'il soit le prisonnier de ses chefs.

Nous avons déjà dit ici même que les capitaines de ces légions finiraient par être gênants pour le dictateur. C'est ce qui est

arrivé. Peut-être d'ailleurs M. Mussolini ne pouvait-il faire autrement, et nous avons eu, en effet, parfois l'impression que c'était à contre-cœur qu'il se prononçait contre les « révisionnistes ». Il n'en est pas moins vrai que les événements ont marché plus vite qu'il ne pensait : et désormais le seul moyen de vivre est de rompre avec le passé, j'entends avec le passé immédiat. Car il n'est pas douteux que, dans un passé plus lointain le fascisme a rendu les plus grands services à l'Italie. J'irai même plus loin : cette dictature était nécessaire : les réformes qu'elle a accomplis étaient impossibles dans un régime parlementaire. Et puis n'oublions pas les innombrables crimes communistes de 1920 et de 1921. Ce qui explique que, dans la bourrasque, la personnalité de M. Mussolini n'ait pas été atteinte, et que son pouvoir n'ait pas été ébranlé, c'est que l'Italie se souvient d'une « terreur » bolcheviste qui n'est pas si vieille.

A dire le vrai, le moment est venu de la réflexion. Il est difficile de prévoir ce qui se passera demain. Mais il est un fait certain, c'est qu'un jour ou l'autre il faudra sortir de l'illégalité, et permettre le fonctionnement normal des institutions parlementaires italiennes... Mais alors M. Mussolini pourra être mis en minorité, et il devra s'incliner, un jour, devant la volonté de la Chambre. N'est-ce pas une éclipse qui se prépare ? M. Mussolini est-il homme à s'y résigner ? C'est la grande inconnue de la politique italienne de demain.

CŒLIO.

§

Le volume de M. J. Gaudeaux : **Six mois en Russie bolcheviste** est en quelque sorte une confession. Il partit pour l'ancien empire des Tsars, tombé dans l'immense gâchis que l'on sait, avec l'idée d'y rencontrer et constater les résultats merveilleux du gouvernement populaire. Envoyé à un Congrès international des syndicats rouges qui devait se tenir à Moscou (1921) M. J. Gaudeaux, qui a l'esprit surtout observateur a rapporté un livre qui semble vraiment impartial, ne déforme ou ne colore nullement les choses mais bien au contraire s'efforce de les ramener au jour cru des réalités. Passant en Allemagne il constate du reste qu'à Berlin existe une organisation policière russe qui avant même l'arrivée des délégués à Moscou, a envoyé sur chacun d'eux un rapport circonstancié. A la frontière les délégués sont accueillis

au chant de l'*Internationale* et quelque peu impressionnés par la mise en scène ; dès le premier village la réception est faite par le *Soviet* local. A Pétrograd il n'y a plus que 600.000 habitants au lieu des 2 millions qui existaient en 1914 ; mais le nouveau gouvernement a emmené tous les fonctionnaires — 400 000 environ — à Moscou. L'aspect de la capitale est lamentable. Tout y est fermé ; aucune animation. Dans certaines rues on a enlevé, par places, le pavé de bois pour le chauffage. A Moscou la majeure partie de la population est uniquement occupée de la question de la nourriture et à tirer des plans pour se procurer un supplément de victuailles. Elle n'a que la ration n° 3 qui est insuffisante. Au marché de la place Trouba les gens apportaient non seulement quelques denrées, mais tous ceux qui avaient des objets à vendre se tenaient là, immobiles, sans paroles, attendant l'acheteur problématique. Des soldats même venaient vendre sur ce marché ce qu'ils avaient pu économiser de leurs rations. L'un vendit quatre morceaux de sucre deux mille roubles. A l'époque, la banque du gouvernement donnait 100.000 roubles pour cent francs.

Autre question curieuse, — celle du logement. On expulse ceux qui ont plusieurs pièces et il faut faire la queue de longues heures avant d'arriver au fonctionnaire chargé de la répartition qui ne fléchissait qu'avec un pot de vin de plusieurs milliers de roubles.

L'autorisation de rouvrir les boutiques fermées en 1917 amena d'ailleurs en 1921 un véritable scandale par l'abondance des « arrosages » — arrivant à 1 ou 2 millions de roubles, qu'il fallait distribuer aux fonctionnaires, dont cinq cents furent arrêtés.

Avec les cartes d'alimentation, celle qui porte le n° 1, délivrée aux membres du Congrès et fonctionnaires importants, donnait droit à trois repas par jour ; la carte n° 2 à deux repas et la dernière à un repas seulement ; mais les trois repas en question ne représentent guère qu'un déjeuner ou dîner de chez nous. En outre une « carte alimentaire » donne droit aux « soupes communistes » distribuées un peu dans tous les quartiers de la ville. L'auteur constate que ces soupes se composaient d'un morceau de pain noir de 300 à 350 grammes et d'un demi-hareng « dont l'odeur seule faisait lever le cœur ». Souvent il a mis de côté les morceaux de pain et le beurre de ces repas, qu'il distribuait

au dehors aux faméliques dont il y avait des milliers par les rues D'ailleurs la délégation qui visita des usines constate que le travail semblait surtout improvisé pour la circonstance. Mais il y avait là 3.000 ouvriers qui recevaient par mois de 15 à 20.000 roubles, plus la nourriture pour eux et chacun des membres de la famille. Entre temps, l'auteur constate que les délégués venus en Russie sont tous sous la surveillance de certaine police féminine qui a mission de ne les pas quitter et qui fournit des rapports aux Soviets. Après différentes conversations sur les partis politiques, il est parlé de l'armée rouge et du général Chlachoff qui, avant d'être des leurs, faisait fusiller tous les communistes — et des gens qu'on arrête à tort et à travers, mais surtout lorsqu'ils se montrent hostiles au gouvernement.

Les tracasseries de la police fournissent du reste à M. J. Gaudeaux un important chapitre. Quand un particulier déplaît, on lui fait parvenir un ordre d'exil ; le fait arriva à des députés du Soviet de Moscou, — et il y en eut d'autres. La Tchéka (police) arrête d'ailleurs à tort et à travers. Je me demande, conclut l'auteur, ce que la classe ouvrière aura gagné au changement. Si elle compte sur le nouveau gouvernement russe pour plaider sa cause, j'ai bien peur qu'elle ne soit perdue d'avance.

Nous ne ferons pas de réflexions nouvelles sur les choses que rapporte l'auteur — qui se trouvait bien placé pour voir et entendre, et n'a pas cru devoir nier ce qu'il considère comme la vérité. Mais on se demande toujours si tout cela finira jamais et quel sera l'avenir.

CHARLES MERKI.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Général Buat : *Hindenburg et Ludendorff, stratèges*, Berger-Levrault. — Mermeix : *Fragments d'Histoire 1914-19... au sein des Commissions*, Ollendorff. — Général Thévenet : *La Grande Guerre 1914-1918*, Colin. — Ambroise Got : *Face à la mort*, Perrin.

Le regretté général Buat s'était passionné pour l'étude de la stratégie et des procédés tactiques, employés par le duumvirat Hindenburg-Ludendorff. Il avait consacré à chacun d'eux un ouvrage qui a pu servir d'introduction pour le public français avant d'aborder la lecture de leurs mémoires. Quelques mois avant sa mort, le général publiait, dans la *Revue militaire fran-*

çaise, un exposé un peu sec des opérations de 1914 et 1915 en Prusse Orientale et en Pologne. C'est ce travail, repris et complété par l'étude du rôle des directeurs de la guerre, après la disgrâce du général Falkenhayn, qui paraît aujourd'hui sous le titre : **Hindenburg et Ludendorff stratèges.**

Le général Buat a largement utilisé les mémoires de Hindenburg, d'un accent de sincérité et d'un ton de simplicité remarquables, les souvenirs d'une grande clarté et d'une parfaite sobriété de Falkenhayn, enfin la pesante contribution de Ludendorff, bourrée de faits, certes, mais d'un insupportable ton de vanité. Il en a extrait l'essentiel, pour permettre de nous rendre compte, d'un coup d'œil rapide, des divergences qui ont toujours séparé les conceptions du duumvirat des vues plus élevées de Falkenhayn. Il ne s'agit, en l'espèce, que d'une querelle d'Allemands, les plus représentatifs. Nous ne faisons que côtoyer la vérité. Nous n'avons en effet à notre disposition pour étudier les événements, dont la Prusse Orientale, la Pologne et la Terre russe furent le théâtre, que des documents de source allemande.

Aussi sommes-nous loin d'en connaître la véritable physionomie. Des innombrables officiers russes qui y jouèrent un rôle, un seul, à notre connaissance, — ce n'est pas le moindre, il est vrai — a parlé jusqu'ici, le général Daniloff, quartier-maître général des armées russes (1).

Mais il s'en est tenu à des généralités, après quelques explications, peu acceptables d'ailleurs, sur les directives suivies par la stratégie du grand Etat-major russe. On se souvient que ces directives déclanchèrent l'offensive des armées russes, en août 1914, en prenant pour point de départ, non pas la lisière ouest du saillant polonais, mais l'un des rentrants de ce saillant. Ces directives étaient, au moins en partie, la conséquence des nouvelles dispositions, concernant la mobilisation des armées russes, arrêtées en 1910, à la suite du refroidissement de l'Alliance. Ces dispositions, qui reçurent une vive approbation en Allemagne, trouvèrent alors, même chez nous, des publicistes pour les juger rationnelles. Les événements de 1914 ont mis en lumière leur vice fondamental, dans le cas particulier d'une guerre avec l'Allemagne. Il faudra bien revenir un jour sur ce sujet.

(1) *Revue militaire française* (mai 1923).

Un grand mystère plane encore sur les véritables causes de la mise hors de jeu, si rapide et brutale, des 1re et 2e armées russes, en août 1914. Sans doute, doit-on faire état de l'inertie, de la passivité, de l'esprit de fatalisme, de la confiance vaniteuse d'une grande partie du commandement russe, à tous les échelons. Une telle explication reste cependant insuffisante. Il faut faire intervenir, pour expliquer la réussite des manœuvres de Ludendorff, le fait que les mouvements des armées russes étaient signalés, jour par jour, au commandement allemand par un traître, le lieutenant-colonel Miassoyédow, l'âme damnée du ministre de la Guerre, le général Soukhomlinoff, que ce dernier avait nommé chef du service des renseignements de la 2e armée. Le traître finit par être pris, — M. Paléologue nous a raconté dans quelles circonstances,— et, son procès instruit, il fut pendu à Varsovie le 10 mars 1915.

La dernière partie de l'ouvrage du général Buat nous intéresse plus directement. Il y étudie les nouveaux procédés tactiques, mis en œuvre par Ludendorff, les 21 mars, 9 avril et 27 mai 1918 et il leur oppose les méthodes victorieuses du commandement français : « Une longue série d'actions offensives, d'abord séparées dans l'espace, puis devenues jointives et finalement transformées en une seule attaque générale. » Et cela fut bien le résultat d'une improvisation géniale, comme l'avoue le général Buat, et non celui de longues méditations datant de fin 1915, comme il voudrait nous le laisser entendre, en un autre endroit. Le chef, à qui nous devons le renversement brutal de toutes les méthodes inopérantes, jusqu'alors employées, a eu assez de peine à imposer sa manière. Aujourd'hui, tout le monde voudrait se donner l'apparence de l'avoir découverte. Rien n'est moins exact.

M. Mermeix continue la série de ses *Fragments d'Histoire* sur les événements qui se déroulèrent plus particulièrement dans les coulisses de la grande guerre. Il aura rendu les plus grands services à l'opinion en lui apportant une information abondante, avisée, souvent très complète, bien que discrète, en ce sens qu'elle est dépouillée de toute passion politique. Le septième volume de ses Fragments, **Au sein des Commissions**, est consacré à l'étude du monde parlementaire pendant la grande tourmente.

Le rôle de nos sénateurs et députés a-t-il été bienfaisant ou nuisible?

L'ingérence des grandes commissions parlementaires dans les affaires de gouvernement a-t-elle eu d'heureux résultats ou de fâcheuses conséquences?

Questions épineuses auxquelles M. Mermeix se garde bien de répondre lui-même. Mais le lecteur a désormais tous les éléments à sa disposition pour leur donner lui-même une réponse adéquate. La vérité est que cette action a été tantôt heureuse, tantôt malfaisante. Il serait injuste de généraliser. L'art. 2 du *Règlement sur le service des Armées en campagne* du 2 décembre 1913 prévoyait, pour le temps de guerre, la division du territoire national en trois zones : la zone de l'avant, la zone des étapes, la zone de l'intérieur. Au début, le G. Q. G. exerça une véritable dictature dans ces trois zones. Cet excès de pouvoir, qui semblait logique en raison de la situation critique où se trouvait le pays, eut cependant de fâcheuses conséquences. Les vues étroites du G. Q. G., ses entêtements auxquels succédaient de brusques variations d'opinion, son absolutisme borné devaient avoir des effets dont la répercussion était de plus en plus grave. Les Commissions parlementaires entreprirent résolument, en présence de cet état de choses, la conquête du droit de contrôle dans la zone de l'intérieur, puis dans la zone des Etapes, enfin dans celle de l'avant. Il est remarquable d'ailleurs que l'âpreté que mit le Parlement à s'acharner à cette conquête augmentait avec la résistance qu'y opposait le G. Q. G. Bien des difficultés auraient été levées dès la première heure, si ce dernier ne s'était pas enfermé dans une stupide obstination. « Optimisme et immobilité », telle était la devise, selon M. Messimy, qui concrétisait l'attitude du G. Q. G. en présence de la situation la plus critique de notre Histoire. Nous avions deux millions d'hommes dans les dépôts, qui restaient oisifs, inoccupés, en décembre 1914.

C'est à l'initiative parlementaire que l'on doit la création de nouvelles armées.

Il est indubitable que là, l'action du Parlement eut des effets bienfaisants.

D'ailleurs, tous nos chefs d'armée n'avaient pas la même attitude devant les exigences du contrôle parlementaire. M. Mermeix cite le mot de Foch aux délégués du Parlement : « Allez-y ; ce n'est pas moi qui vous boucherai l'œil. »

Le grand chef devait sentir lui-même la nécessité de sortir de l'atmosphère d'étouffement où l'on vivait aux armées.

L'initiative parlementaire eut par contre des conséquences nettement malfaisantes lorsqu'elle s'occupa, à la suite de Charles Humbert, des dotations de matériel des armées. Là, elle sortait de sa compétence ; son ingérence abusive a contribué à précipiter le gaspillage des finances françaises, pour doter nos armées d'un matériel qu'elles ne réclamaient pas et qui a été en grande partie sans effet utile sur les directions de la guerre (voir p. 309 pour la question de la grosse artillerie de côte, qui fut installée au front sur l'initiative parlementaire). Sur ce point, il faut se trouver résolument du côté du général Baquet, directeur de l'artillerie, qui résista tant qu'il put aux trafiquants de toute sorte, « apportant la corruption que les affaires traînent trop souvent après elles dans la politique ». Il faut lire ce que M. Mermeix dit lui-même (357) de ces honnêtes courtiers, « voletant comme des mouches vers une plaie en suppuration ». Ce fut alors la décomposition du moral de l'arrière qui commença, décomposition dont le Parlement reste le grand responsable, et dont l'écho se retrouvait, ces jours derniers, sur les affiches du parti communiste :

Je ravitaille
Verse ton sang
Je gagne à peine
Trois cents pour cent.

Tant pis pour la mémoire des hommes qui ont favorisé un tel état de choses !

Je signale avec plaisir un excellent petit livre du général Thévenet : **La Grande Guerre 1914-18.** Il n'était pas aisé de l'écrire, en conservant sa liberté d'opinion et en dégageant avec sincérité la leçon des faits, chaque fois qu'il y avait lieu de conclure. Le général Thévenet y a parfaitement réussi.

JEAN NOREL.

§

On se souvient de l'histoire tragique de Miss Cavell, fusillée en Belgique par les Allemands, au cours de l'occupation. L'aventure de M. Philippe Baucq, qui fut compromis dans la même affaire, condamné également et exécuté à Bruxelles, est contée

tout au long dans un volume de M. Ambroise Got : **Face à la mort**, qui donne, avec le journal du défunt, divers détails sur le procès et l'exécution.

Philippe Baucq, architecte de son métier, fut un des organisateurs, sinon le principal, de cette sorte de comité de défense contre la mainmise de l'Allemagne sur le pays, qui publia clandestinement la *Libre Belgique*, fit évader la plupart de ceux qui voulaient se soustraire aux exigences et prétentions de l'ennemi et rejoindre au Havre d'abord, puis sur l'Yser, les troupes royales qui combattaient pour l'indépendance. On l'arrêta le soir du 31 juillet 1915. Le domicile de Philippe Baucq fut envahi par des policiers allemands et, malgré ses protestations, les cris et clameurs des siens, il fut de suite incarcéré. Dans l'affolement de cette heure douloureuse, les parents et amis de Philippe Baucq, essayèrent de se débarrasser des paquets trop compromettants du journal clandestin, lançant la *Libre Belgique* sur la tête et dans les jambes des policiers. Le journal intime de Philippe Baucq, que publie intégralement M. Ambroise Got, donne avec abondance le détail des heures et journées qui suivirent. Les papiers qui furent trouvés sur l'inculpé suffisaient du reste à le faire condamner, — ainsi que les perquisitions qui furent effectuées à son domicile. On devait d'abord le juger à Aix-la-Chapelle, et on lui demanda d'indiquer l'imprimerie d'où sortait son journal, — question d'ailleurs assez naïve, — mais on finit par envoyer simplement l'architecte à la prison de Saint-Gilles. On l'accusa d'avoir fait de l'espionnage et du recrutement pour l'armée belge. On essaya encore de l'intimider de différentes façons, mais ce fut peine perdue. Après avoir été transféré de cellule en cellule, et l'instruction se trouvant terminée, M. Philippe Baucq dut comparaître devant un tribunal réuni pour les besoins de la cause.

Le procès englobait trente-cinq personnes ; bâclé par l'autorité militaire, il ne dura que deux jours (7 et 8 octobre). On sait que les Allemands eurent la cruauté de faire témoigner un garçonnet de quatorze ans contre sa mère, pour justifier sa condamnation.

La sentence fut enfin prononcée (9 octobre). Cinq personnes, dont Miss Cavell et Philippe Baucq, furent condamnées à mort ; les autres à des peines diverses. Philippe Baucq et Miss Cavell furent passés par les armes le 12 octobre au matin. Baucq arra-

cha le bandeau qu'on lui avait mis sur les yeux en s'écriant : « Je ne veux rien de ces cochons », puis tomba foudroyé.

On sait que pour miss Cavell, elle s'était évanouie. L'officier la fit apporter sur une chaise et ordonna aux soldats de tirer ; mais ils refusèrent. L'officier alors déchargea son revolver dans la tête de la condamnée.

Le corps de miss Cavell, on peut le rappeler, a été ramené triomphalement en Angleterre, après la victoire. Mais Philippe Baucq est plutôt oublié. Si un dallage marque au champ de tir la place où l'on exécutait les condamnés ; si une pyramide rappelle les noms des trente-cinq personnes que l'ennemi passa par les armes, la tombe de l'architecte mort pour son pays reste délaissée. Mais la sépulture de ce héros, — d'ailleurs comme celles d'autres victimes de la barbarie allemande — est restée un simple tertre surmonté d'une petite croix de bois, parmi des broussailles. M. Ambroise Got a raison de déplorer le délaissement quasi scandaleux de ces tombes, car elles témoignent de la résistance opiniâtre du peuple belge qui s'est redressé, pris à la gorge par la formidable Allemagne, et dont la résistance nous a permis enfin la victoire de la Marne.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Ewald Bender : *La vie de Ferdinand Holder*. Avec de nombr. illust. en couleur ; Rascher, Zurich. » »

Louis Flandrin : *L'art et les saints : Saint Paul*. Avec de nombr. illust. ; Laurens. 3 »

François Fosca : *Maurice Denis*, 26 reprod. de peintures et dessins précédées d'une étude critique, de notices biographiques et documentaires et d'un portrait inédit de l'artiste par lui-même et gravé sur bois par G. Aubert ; Nouv. Revue franç. 3 75

Aviation

Pierre Weiss : *Les charmeurs de nuages*. Préface d'Emile Krantz ; la Pensée française. 6 75

Esotérisme

Prof. Paviot : *Astral des sons* ; Edit. Adyar. 20 »

Finance

Gabriel Wernlé : *L'avenir du franc*, étude pratique sur le change ; Dunod. 4 50

Géographie

René Guénon : *Orient et Occident* ; Payot. 7 50

Graphologie

J. Crépieux-Jamin : *L'âge et le sexe dans l'écriture*. Avec 28 pl. Avant-propos du Prof. Charles Richet ; Edit. Adyar. 12 »

Histoire

Roger André : *L'occupation de la France par les Alliés en 1815* (*juillet-novembre*) ; Boccard. » »

Marquis d'Argenson : *Correspondance du Comte d'Argenson, ministre de la guerre. Lettres des Maréchaux de France* ; Messein. 12 »

Dr Cabanès : *Au chevet de l'Empereur* Avec de nombr. illust ; Albin Michel. 15 »

Littérature

Aurel et Han Ryner : *Le drame d'être deux* ; Ed. du fleuve, Lyon. 7 50

Léon Bazalgette : *Henri Thoreau, sauvage* ; Rieder. 8 75

Edgard Blosde : *Une théorie nouvelle : la Surpassion*· Préface de Jean Michel Renaitour ; La Griffe. 4 50

Emile Boulan : *Les amoureuses*, figures du XVIIIe siècle ; Arnette. » »

Léopold Chauveau : *Le roman de Renard*, version moderne ; Payot. 15 »

Gustave Cohen : *Ronsard, sa vie, son œuvre* ; Boivin. 8 »

Paul Dottin : *Daniel de Foe et ses romans*. Tome I : *La vie et les aventures étranges et surprenantes de Daniel de Foe, natif de Londres, auteur de* « Robinson Crusoé ». Tome II: *Robinson Crusoé*, étude historique et critique. Tome III. *Les romans secondaires de Daniel de Foe* ; Presses universitaires de France, chaque tome. 25 »

Lord Dunsany : *Le livre des merveilles*, traduction française de Marie Amoureux ; Figuière. 5 «

Alice Favre : *Pensées sur la vie* ; Edit. Sonor, Genève. » »

Julien Flament et Théo Fleischmann : *Les poètes de l'Yser*, anthologie, Sand, Bruxelles. 5 50

Chevalier de Lisle : *Lettres intimes au Prince de Ligne*, publiées par Félicien Leuridant ; Champion. » »

Georges et Madeleine Matisse : *Les sortilèges de l'esprit* ; Monde nouveau. 6 50

Guy de Pourtalès : *De Hamlet à Swann*, études sur Shakespeare, La Fontaine, Senancour, Benjamin Constant et Marcel Proust ; Crès. » »

Louis de Robert : *Paroles d'un Solitaire* ; Albin Michel. 7 50

Marcelle Tinayre : *La vie amoureuse de Madame de Pompadour* ; Flammarion. 6 50

P.-J. Toulet : *Lettres à Mme Bulteau*, avec une préface par Jean-Louis Vaudoyer ; Le Divan. » »

Lucien Wolff : *Georges Meredith, poète et romancier*, introduction à ; son œuvre ; Payot. 12 »

Musique

René Chansarel : *Suoni e colori* (*Des sons et des couleurs*) ; Eschig. 8 »

Gabriel Grovlez : *Deuxième recueil de chansons enfantines*, sur des poésies de Tristan Klingsor ; Eschig. 6 »

S. Joachim-Chaigneau : *Aperçus modernes sur l'art d'étudier, suivis des 20 exercices quotidiens essentiels à l'entretien et au développement de la technique du violon*. Avant-propos par Fritz Kreisler et Lucien Capet : Eschig. 3 50

Pierre Létorey : *Evocation* (*adieux aux Antilles*), mélodie, poésie de Jules Galmiche ; Eschig. 2 »

Jacques Thibaud : *Le sommeil d'Antinéa*, tiré de la musique de scène de *l'Atlantide* ; Eschig. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Mathias Morhardt : *Les preuves, le crime de droit commun, le crime diplomatique* ; Lib. du travail. 10 »

Philosophie

Pierre Busco : *Les cosmogonies modernes de la théorie de la connaissance* Alcan. 25 »

Poésie

Marcel Achard : *La muse pérégrine ;* Guitard, Toulouse. 6 »
Franz Ansel : *Les messes latines ;* Sand, Bruxelles. 4 50
Thomas Braun : *Le beau temps ;* Sand, Bruxelles. 5 »
Gaston Charbonnier : *Le grain des heures*. Préface de Robert de Flers ; les Tablettes. » »
Charles Conrardy : *Le visage des îles ;* Sand, Bruxelles. 5 »
Henri Courmont : *Les quinze sonnets Saint-Martin, rimés par Henri Courmont, Picard, et dédiés aux bons pions et ivrognes de ce temps* ; Imp. Charles Courmont et Cie, Paris. » »
Emile Desprechins : *Les mains noires;* Sand, Bruxelles 4 50
Albert Erlande : *Festival*. Avec des bois gravés par André Favory ; libr. de France. 40 »
Max Elskamp : *Sous les tentes de l'exode ;* Sand, Bruxelles. 3 50
Georges-Louis Garnier : *La grève du sang ;* le Divan. 6 »
Marie Gevers : *Les arbres et le vent ;* Sand, Bruxelles. 3 50
R. Hufey : *Le pentathle*, bois gravés de Georges Bruyer ; Ollendorff. 3 50
Pierre Nothomb : *Porte du ciel, poèmes, 1908-1917 ;* Sand, Bruxelles. 7 »
Georges Ramaekers : *Le cœur nostalgique ;* Sand, Bruxelles. 4 »
Gonzague de Reynold : *L'âge de fer ;* le Divan. 6 »
Prosper Roidot : *Les poèmes d'automne ;* Sand, Bruxelles. 4 50
Jules Trohel : *Le cœur en prière*. Avec une préface de Paul Ollivier et 3 dessins de Guy Terrier ; les Arts réunis, Laval. » »

Politique

Léon Cahen : *L'Angleterre au XIXe siècle, son évolution politique ;* Colin. 6 »
R. Laurent-Vibert : *Ce que j'ai vu en Orient ;* Crès. 7 »
M. Politis : *La justice internationale ;* Hachette. 12 »
Pierre Savoy : *La question japonaise aux Etats-Unis ;* Boccard. » »
G. Zinoviev : *Notre maître Lénine ;* libr. de l'Humanité. 2 »

Questions coloniales

Docteur J. Gasser : *Rôle social de la France dans l'Afrique du Nord ;* Crès. » »

Questions médicales

Dr R. Laforgue et Dr R. Allendy : *La psychanalyse et les névroses*. Préface de M. Henri Claude ; Payot. 15 »

Questions militaires et maritimes

H. Stroh : *Mines et torpilles*. Avec 40 fig. ; Colin. 6 »

Roman

Pierre Aguétant : *Les noces de la terre et de l'amour*, la Pensée française. 6 75
Raoul Auernheimer : *Le marchand de secrets*, préface et traduction de Marcel Dunau ; Plon 7 50
Claude Aveline : *Lorsque Candide fut parti*. Avec une lettre de Pierre Mille servant d'Epilogue ; Goulet. 3 »
Princesse Bibesco : *Le perroquet vert*. (Cahiers verts, n° 40) ; Grasset. 9 »
Emmanuel Bove : *Mes amis ;* Férenzi. 8 »
Dominique Braga : *5.000, récit sportif ;* Nouv. Revue franç. 6 75
Noré Brunel : *Le petit roi déchiqueté ;* Monde nouveau. » »
Albert Erlande : *A l'ordre de Dieu* le Divan. 10 »
Rose Cohen : *A travers la nuit*, traduit de l'anglais par S. Godet ; Renaissance du livre. 10 »
Maurice Dekobra : *Mon cœur au ralenti ;* Baudinière. 7 »
François Duhourcau : *La révolte des morts ;* La Vraie France, 6 »
Dominique Dunois : *Le faune ;* Calmann-Lévy. 6 75
Pierre Frelet : *Le temps de la femme ;* Baudinière. 6 50
Pierre Guéguen : *Marin de printemps ;* Rieder. 6 50
Henri Hertz : *Vers un monde volage ;* Rieder. 7 50
Marcel Laurent : *Les tendresses brisées ;*

Férenczi. 7 50

Guy Mayviel : *Au beau château dormant* ; Colin. 7 50

Gaston Picard : *Le dernier amour de Louise Payran* ; Edit. du Siècle. 7 »

Jean Michel Renaitour : *L'escadrille amoureuse* : Ollendorff. 4 »

Paul Reboux : *Arthur et Sophie ou Paris en 1860* ; Flammarion. 7 50

Gaston Riou : *Ellen et Jean* (la vie de Jean Vaucanson). Gravures de Ladureau ; Baudinière. 2 50

Henri Séguin : *Un train entre en gare*. Edit. du Siècle. 5 »

H. Sentis : *Blua Kardo*, traduit de l'espéranto par A. Chès ; Chiberre. 6 »

Léon de Tinseau : *La clef de la vie* ; Nelson. 4 50

Adrien Vély : *En voilà des histoires* ; Férenczi. 7 50

Sciences

J.-H. Fabre : *Souvenirs entomologiques*, 10e série. Nombr. illust. ; Delagrave. 20 »

Edmond Marcotte : *Communications scientifiques et faits industriels de l'année 1922-1923* ; Payot. 20 »

Louis Roule : *L'histoire de la nature vivante d'après l'œuvre des grands naturalistes*. I : *Buffon et la description de la nature* ; Flammarion. 7 50

Sociologie

Roger Lambelin : *L'impérialisme d'Israël* ; Grasset 7 50

Gina Lombroso : *La femme aux prises avec la vie*, traduit de l'italien par François Le Hénaff ; Payot. 7 50

Théâtre

Charles Foix : *Prométhée*. Orné par A.-J. Powilewicz ; Jonquières. » »

Shakespeare : *Roméo et Juliette*, traduction de A. Koszula. Texte anglais-français ; Dent. 5 »

Voyages

Jean-Richard Bloch : *Sur un cargo* : Nouv. Revue franç. 7 50

Albert Dauzat : *Toute la montagne* ; Fasquelle. 7 50

Albert Maybon : *Le Japon d'aujourd'hui* ; Flammarion. 7 50

Ferdinand Ossendowski : *Bêtes, hommes et dieux*. Traduit de l'anglais par Robert Renard. Introduction, par Lewis Stanton Palen ; Plon. 10 »

Jérôme et Jean Tharaud : *L'an prochain à Jérusalem !* Plon. 7 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Prix littéraires olympiques. — Boileau inspirateur de la Marseillaise. — M. Paul Vulliaud, Fathalla Sayeghir et Mme de Lamartine. — Emile Chasles et Mallarmé. — Madame Thiers. — Rectification. — Sur Lénine. — La première bachelière de France. — A propos du Palais de Justice du Caire. — Une enquête du « Mercure » sur Alexandre Dumas fils en 1896.

Prix littéraires. — Le grand prix de Littérature de l'Académie Française (10.000 francs) a été donné, pour 1923, à M. Abel Bonnard pour l'ensemble de son œuvre.

L'Académie Française a décerné le prix du Roman (5.000 fr.) à M. Emile Henriot pour son roman *Aricie Brun ou les vertus bourgeoises*.

Le prix de l'humour français (fondation du « Cri de Paris »,1000 fr.) a été décerné à M. Marcel Achard, l'auteur de *Voulez-vous jouer avec moâ ?*

§

Prix littéraires olympiques.— Le Comité des Jeux Olympiques a communiqué le palmarès suivant de son «Concours de littérature »:

Médaille de vermeil : à M. Géo Charles (Français), pour une pièce dramatique de plein air intitulée : *Jeux olympiques.*

Médaille d'argent, *ex æquo* : à M. Joseph Petersen (Danois), pour son poème en prose : *Euryale*,et Miss Margaret Stuart (Anglaise), pour sa poésie : *Le Chant de l'Epée.*

Médaille de bronze, *ex æquo* : à M. Gogarty (Irlandais) : *Ode pour les Jeux de Tailteann,* et M. C.-A. Gonnet (Français), pour son roman : *Vers le Dieu d'Olympie.*

§

Boileau inspirateur de la Marseillaise. — Sans vouloir diminuer en rien le mérite de Rouget de Lisle et la beauté de son chant, qu'il nous soit permis d'en divulger une source d'inspiration assez oubliée. On ne lit plus guère Boileau et cette ode qu'il fit « à l'âge de dix-huit ans », mais qu'il a « raccommodée », demeure généralement étrangère à la préparation du baccalauréat.

ODE

SUR UN BRUIT QUI COURUT, EN 1656,
QUE CROMWELL ET LES ANGLOIS ALLOIENT FAIRE
LA GUERRE A LA FRANCE.

Quoi ! ce peuple aveugle en son crime,
Qui, prenant son roi pour victime,
Fit du trône un théâtre affreux,
Pense-t-il que le ciel, complice
D'un si funeste sacrifice,
N'a pour lui ni foudre ni feux?

Déjà sa flotte à pleines voiles,
Malgré les vents et les étoiles,
Veut maitriser tout l'univers,
Et croit que l'Europe étonnée
A son audace forcenée
Va céder l'empire des mers.

Arme-toi, France ; prends la foudre.
C'est à toi de réduire en poudre
Ces sanglants ennemis des lois.
Suis la victoire qui t'appelle,
Et va sur ce peuple rebelle
Venger la querelle des rois.

Jadis on vit ces parricides,
Aidés de nos soldats perfides,
Chez nous, au comble de l'orgueil,
Briser tes plus fortes murailles ;
Et, par le gain de vingt batailles,
Mettre tous tes peuples en deuil.

Mais bientôt le ciel en colère,
Par la main d'une humble bergère,
Renversant tous leurs bataillons,
Borna nos succès et nos peines :
Et leurs corps pourris, dans nos plaines,
N'ont fait qu'engraisser nos sillons.

Dans la *Marseillaise*, le rôle des facteurs est interverti, c'est le peuple contre les rois, et non les rois contre le peuple, mais l'arithmétique permet cette interversion et le résultat est, comme on sait, le même. Le mouvement de l'ode de Boileau annonce le chant de Rouget de L'Isle. Les « féroces soldats » sont proches parents des « sanglants ennemis », « ces campagnes » sont une réplique de « nos plaines » et le hasard n'aurait su présider seul à l'identité de certaines images et de telles rimes, les rimes principales, pourrait-on dire, des deux poèmes :

Aux armes, citoyens, formez vos bataillons !
Marchons, marchons !
Qu'un sang impur abreuve nos sillons !

Rouget de l'Isle a su tirer, il faut en convenir, un meilleur parti de la généreuse colère que lui inspirait « ce peuple aveugle » et sa volonté de « maîtriser tout l'univers »; cela n'empêche l'ode oubliée d'avoir précédé de cent seize ans le chant fameux des Marseillais. — P. D.

§

M. Paul Vulliaud, Fathalla Sayeghir et Mme de Lamartine. — Si j'ai abrégé l'introduction que j'ai mise en tête de la *Véritable Histoire du Chevalier de Lascaris* (1), M. Paul Vulliaud eût dû se douter que c'était uniquement faute d'espace et non d'arguments et de documents. D'ailleurs il m'a paru que le contraste entre cette histoire et la légende était trop flagrant pour que les lecteurs du *Mercure* ne puissent tirer d'eux-mêmes la conclusion qui s'imposait. Cependant, par surcroît de précaution et pour couper court à toute controverse, je pris la peine de publier dans les *Nouvelles Littéraires* du 14 juin (2) un article justificatif, une sorte de préface critique, où j'énumérais et précisais les

(1) Voyez le *Mercure* du 15 juin.
(2) Sous ce titre : *Le Chevalier de Lascaris et les Arabes du grand Désert ou M. de Lamartine mystifié.*

preuves de la *mystification* (je maintiens le mot) dont Fathalla (1) Sayeghir fut l'un des auteurs et Lamartine la dupe. M. Vulliaud n'a vraisemblablement pas lu cet article, autrement il n'eût pas écrit l'écho imprimé à cette place le 1er juillet (2), — ni même publié la lettre de Mme de Lamartine, car cette lettre confirme en somme, — ce que nous savions déjà, — que Fathalla n'était pas seulement un imposteur, mais encore un *escroc*, puisque, non content d'avoir mystifié Lamartine, il osa exploiter jusqu'au bout sa mystification et, *faisant valoir des services qu'il n'avait jamais rendus*, soutira du gouvernement français des subsides et un poste pour lui-même et pour son fils ! C'est ce qu'il m'est très facile de démontrer à M. Vulliaud en reprenant ses deux principales objections.

1° Qu'il y ait eu à l'origine du récit de Fathalla une sorte de mystification la chose est fort possible, écrit M. Vulliaud. Mais si l'on garde à ce terme sa signification précise, c'est-à-dire : action par laquelle on abuse sciemment de la crédulité de quelqu'un, il ne me paraît pas que ce Fathalla ait été un mystificateur, par la bonne raison que lui-même fut le premier déçu d'avoir lié sa fortune aux destinées de Lascaris.

Tout d'abord Fathalla ne fut pas, comme l'assure M. Vulliaud, le guide et le compagnon, mais le domestique de Lascaris. Et c'est lui qui, « soit pour illusionner [M. de Lamartine] sur son importance, soit par forfanterie chimérique ou tout autre cause — et certainement pour gagner des piastres — s'est faussement attribué un rôle et des fonctions qu'il ne tint jamais. M. Vulliaud fort gratuitement accuse Lascaris d'avoir abandonné Fathalla « privé de toute ressource et sans lui avoir payé ses gages », alors que l'Alépin vécut longtemps aux crochets (3) de Sett'Maria Giorgiokan Guirguis, la femme du chevalier. Lascaris ne saurait non plus être tenu responsable de l'interprétation romanesque que, *quelque quinze ans après sa mort,* « le fidèle » (?) Fathalla devait donner à son existence nomade et tourmentée en Syrie. D'ailleurs il ne semble pas avoir fait de confidences à ce serviteur. Fathalla, en effet, est muet sur cette partie de la vie de son maître qui s'étend de sa sortie de Malte en 1798 jusqu'en 1809, date à laquelle l'imposteur aurait rencontré Lascaris à Alep. D'autre part, à partir de 1814, année vers laquelle Lascaris quitta la Syrie, Fathalla embrouille dates et événements, et commet de significatives erreurs. Quant à la prétendue mission qui remplit tout le *Récit,* l'infortuné Lascaris n'y fut pour rien et Fathalla l'a forgée avec la collaboration

(1) Et non Fatalla, comme l'écrit M. Vulliaud.

(2) Sous ce titre : *Lettre de Mme de Lamartine relative à Fatalla Sayeghir.*

(3) [Consul. General John Backer] ; *Syria and Egypt under the last five sultans of Turkey*, t. Ier, p. 225.

de Joseph Mazoliere (1), dans le « but d'abuser sciemment de la crédulité » de quelque *Emir frengi.*

2° Il y aurait peut-être mystification de la part de Fathalla s'il était vrai que son récit eût été composé dans le but de l'offrir à Lamartine, observe encore M. Vulliaud. En l'écrivant le compagnon de Lascaris ignorait que le poète viendrait en Orient...

C'est l'évidence même! Mais M. Vulliaud pourra se convaincre en consultant l'article des *Nouvelles* que Fathalla cherchait depuis longtemps à exploiter la crédulité d'autres voyageurs français et notamment de Poujoulat qui, soit qu'il en ait estimé le prix trop élevé, soit méfiance, n'a pas voulu de son manuscrit. Il était réservé à Lamartine d'être la « poire » dans cette affaire.

Pour ce qui est de la lettre de Mme de Lamartine (adressée à qui ?) elle n'a guère, je crois, l'importance ni même l'intérêt que M. Vulliaud se plait à lui reconnaître. On n'y trouve point d'autres précisions que celles qu'on rencontre dans le *récit* et surtout dans l'épilogue peu connu que Lamartine ajouta à l'édition de 1875 de son voyage. Si Mme de Lamartine a mis en français la traduction en *lingua franca* de Mazoliere, rien ne nous prouve que son mari n'ait revu ce travail (2). La part que Mme de Lamartine prit à cette rédaction fut celle d'une secrétaire, et c'est une raison pour que le poète ait passé la chose sous silence. Au reste M. de Lamartine ne procéda point autrement quand il accommoda la traduction de l'histoire de la Turquie de von Hammer. — AURIANT.

§

Émile Chasles et Mallarmé. — A la suite de sa note sur Emile Chasles et Mallarmé qui a paru ici-même, M. Charles Chassé a reçu d'un ancien élève de Mallarmé, le philosophe L. Brunschvicg, l'intéressante lettre qui suit :

Votre note du *Mercure de France* sur Emile Chasles et Mallarmé me tombe sous les yeux. Permettez-moi d'y épingler un souvenir : celui d'une inspection de Mallarmé par Chasles, dans la classe de sixième du lycée Fontanes, printemps 1881. J'avais onze ans et quoique nous ne fussions pas trop surpris de l'excentricité de notre professeur (car le recrutement des professeurs des langues vivantes était à cette époque une des choses les plus improbables du monde), je me rappelle très bien avoir eu le sentiment, quand le garçon apporta la table dans la classe, que l'inspection ne serait pas ordinaire. Si on allait nous poser des questions, comment nous tirerions-nous d'affaire avec des vers dont nous ne comprenions pas le sens, même en français, avec le « rappel de la règle » et des proverbes (c'était tout notre bagage) ? Mais Chasles

(1) Et non Mazoyer, comme l'écrit M. Vulliaud.
(2) Cette revision s'imposait, ne fût-ce que pour conserver l'unité de style du voyage.

s'avança vers Mallarmé, lui serra la main et ils se mirent à causer, en nous tournant le dos, je crois bien, la plupart du temps. Chasles interrompit seulement la causerie pour nous faire une conférence, avec de grands gestes, sur la grammaire anglaise : il nous dit que les Anglais avaient jeté les articles à l'eau. Et quand le tambour roula, nous sortîmes de la classe avec le même ahurissement résigné que les jours où il n'y avait pas eu d'inspection.

§

Madame Thiers. — La vente de son collier par le musée du Louvre auquel elle l'avait légué, a ramené l'attention, il y a quelques semaines, sur Mme Thiers. Sa mémoire devra à ce collier de ne pas avoir complètement disparu, car, il faut bien l'avouer, la femme du premier Président de la République fut une personne assez terne.

Tant qu'avait vécu son mari, elle avait mené une vie effacée, se bornant à tenir le ménage et à veiller soigneusement à ce que Mignet n'apportât pas à son ami Thiers de cette bouillabaisse, qu'en bon Marseillais il aimait tant que sa femme redoutait, pour lui, une indigestion.

Aussi un amateur passionné d'autographes ayant voulu, fût-ce à prix d'or, se procurer quelques lignes de la main de Mlle Dosne et de Mme Thiers, ne put-il trouver qu'un seul autographe de Mlle Dosne ; il était adressé à son boulanger, et disait : « Monsieur, je vous prie de tenir dorénavant le pain que vous nous fournissez un peu plus cuit. » De Mme Thiers, elle-même, il ne trouva rien.

Quand Thiers fut mort, sa veuve se consacra tout entière à son souvenir. Elle déploya, alors, des qualités qu'on ne lui soupçonnait pas. Elle classa les papiers, la correspondance, elle assista à toutes les cérémonies et manifestations organisées en l'honneur de l'homme d'Etat défunt, dont la mort, semble-t-il, avait suffi à réveiller sa brave femme, qui, alors qu'il était en vie, s'endormait modestement dans son fauteuil, place Saint-Georges ou à l'Elysée, lors des soirées officielles, cependant que son mari, de sa voix aigrelette, contait des histoires.

§

Rectification.

Paris, 16 juin.

Monsieur le Directeur,

Les lignes aigres-douces que consacre à *Accords*, dans le numéro du *Mercure de France* du 15 juin, votre collaborateur M. Charles-Henry Hirsch nous laisseraient indifférents, si elles ne fourmillaient d'inexactitudes et si un parti-pris trop évident ne s'y affirmait.

Pourquoi M. Charles-Henry Hirsch nous accuse-t-il de périodicité indéfinie lorsqu'on lit en gras caractères, sur notre couverture, *Accords, Cahiers mensuels de Littérature*? C'est là visiblement une volontaire déformation. Et si le directeur de *Accords* est anonyme, c'est qu'il

n'y en a pas. Nous avons choisi le domicile de l'un de nous et y faisons adresser la correspondance. Le mot « directeur » n'est qu'une commodité pour la poste et pour nos abonnés.

Sur cinq collaborateurs d'*Accords* cités par M. Ch.-H. Hirsch, trois voient leur nom déformé. Ce sont M. André Desson et non M. André Besson, M. Joseph Delteil (oui, M. Hirsch, ne vous en déplaise, l'auteur de *Sur le Fleuve Amour* et de *Choléra*) et non Jos Deltheil, M. François Gachot et non François Cachot. Un, deux, serait admissible. Trois accuse une intention maligne.

Ce ne sont là que détails, direz-vous. Sans doute, mais, détails qui témoignent bien fâcheusement de l'intelligence de votre chroniqueur.

Nous espérons, Monsieur le Directeur, que vous serez assez bon pour insérer la présente rectification.

Agréez nos sentiments distingués.

Au nom de la rédaction d'*Accords*,
ANDRÉ DESSON.
ANDRÉ HARLAIRE.

§

Sur Lénine.

Paris, 29 juin 1924.

Mon bien cher Vallette,

Je négligerais de répondre à M. Batault, s'il ne m'accusait de me « moquer outrageusement » des lecteurs du *Mercure*, parce qu'il m'a plu de leur faire connaître Lénine selon Gorki. Dans une phrase qui a l'accent fort d'un discours de réunion publique (page 278, nº 625 du *Mercure*) M. Batault parle du « sourd contentement », de la « joie mauvaise », avec lesquels j' « insulte à la Russie exsangue et suppliciée ». Il commet là trois erreurs. Je les signale sans y attacher d'autre importance, parce qu'elles émanent d'un polémiste et n'ont que la valeur d'intention de qui les commet.

Mon rôle ici est de choisir, dans les Revues, ce qui me frappe par un intérêt général. J'ai cité Gorki, à propos de Lénine, comme j'avais auparavant emprunté à la correspondance privée de feu la tsarine, aux mémoires de Madame la princesse Paley, aux souvenirs de M. Maurice Paléologue, etc., des passages qui me paraissaient apporter quelque lumière sur l'intérieur de la Russie. Ce que les uns appellent son agonie, d'autres le tiennent pour sa résurrection. Il en est de la Russie, depuis 1917, comme il en fut de la France de la Révolution jugée du dehors. La reprise imminente des relations diplomatiques entre les deux pays prouve, tout au moins, que l'on puisse accorder *aux Russies* des Soviets la confiance que l'on accordait officiellement à la Russie impériale et qui valut à la Cour et aux bureaux tant d'années brillantes et joyeuses.

On ne saurait écrire au jour le jour l'histoire d'un peuple en transformation. L'avenir dira peut-être que beaucoup du caractère d'un Pierre le Grand s'est répété dans Lénine. C'est l'opinion que j'ai entendue, plusieurs fois, de la bouche de Russes autochtones qui ont souffert dans leur personne, leurs amitiés, leurs biens intellectuels et matériels, du bouleversement social qu'avaient rendu inévitable la médiocrité mentale de Nicolas II et les abus d'une bureaucratie particulièrement amorale.

Veuillez croire, mon cher Vallette, aux sentiments de ma vieille amitié.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

§

La Première Bachelière de France. — C'est le 17 août 1861 qu'une femme, Julie-Victoire Daubié, força pour la première fois les portes de nos Facultés et passa brillamment son baccalauréat. Née le 24 mars 1824 d'une famille de Fontenoy-le-Château, dans les Vosges, elle était la plus jeune des huit enfants de Jean-Nicolas Daubié, un Lorrain de vieille souche, qui exerça longtemps les modestes fonctions de caissier. Après de bonnes études primaires, elle prépara seule le brevet qu'elle obtint le 31 août 1844. Sous la direction de l'un de ses frères, curé de Bazegney, dans les Vosges, elle entreprit alors l'étude du latin et du grec; préceptrice un peu plus tard, elle employa tous ses loisirs à compléter ses connaissances.

De bonne heure elle avait songé au baccalauréat; mais le plus difficile pour Julie-Victoire Daubié ne fut pas de préparer cet examen, ce fut d'obtenir la permission de le passer. Repoussée à plusieurs reprises tant par les professeurs de la Sorbonne que par le ministre de l'Instruction publique, elle s'adressa en désespoir de cause à l'Université de Lyon. Arlès Dufour, professeur à la Faculté des lettres, se fit son défenseur; le public s'intéressa à cette aspirante; le ministre céda et Lyon fut ainsi le théâtre de l'une des plus belles victoires du féminisme naissant. La première bachelière de France reçut les félicitations des célébrités littéraires du temps et, pendant deux mois, la presse parla de cet événement singulier.

Dix ans plus tard, Mlle Daubié passait sa licence ès lettres en Sorbonne. Non moins extraordinaire que le premier parut cet examen qui eut lieu le 28 octobre 1871; et des lettres de félicitations lui parvinrent de tous les coins de France. Elle préparait le doctorat lorsque la mort vint la surprendre en août 1874, à Fontenoy-le-Château, le pays de sa famille.

Julie-Victoire Daubié ne se laissa point absorber par la préparation de ses examens; elle publia trois opuscules qui font honneur à son esprit et à son cœur : *La question de la femme*; *Manuel du jeune*

homme; *La tolérance légale du vice*. Ses idées hardies et généreuses choquèrent les pouvoirs publics : par décision ministérielle du 26 février 1873, le colportage de ces trois brochures fut interdit. Dans un quatrième ouvrage : *La femme pauvre au XIXe siècle*, Mlle Daubié traita longuement de la condition économique, de la condition morale et de la condition professionnelle de la femme pauvre. Après sa mort on trouva le deuxième cahier d'un livre en préparation : *La femme dans la société romaine*; c'était probablement l'ébauche de sa thèse de doctorat. Ajoutons qu'elle fut membre de la *Ligue internationale et permanente de la paix*, et vice-présidence de *l'Association pour l'émancipation progressive de la femme*. Aucune des questions qui concernaient l'éducation de la femme et son émancipation ne la laissait indifférente ; les frayeurs qu'inspiraient, à son époque et dans son milieu, certaines théories, aujourd'hui courantes, la faisaient sourire. L'âpreté de sa critique prouve en faveur de sa clairvoyance et la générosité de ses intentions, de son vivant même, désarma ses adversaires. — L. BARBEDETTE.

§

A propos du Palais de Justice du Caire. — M. Max Edreï, dont nous avons signalé, dans notre rubrique « architecture » du 15 juin dernier, l'exposition au Salon d'un projet retenu pour l'exécution, le Palais de Justice du Caire, nous écrit pour nous dire qu'il n'est pas Egyptien, comme nous l'avions indiqué, mais Français, et qu'il tient particulièrement à cette rectification pour faire valoir une victoire française dans un concours international. M. Max Edrei nous informe en même temps que son projet commencera à être mis en exécution dans trois mois environ.

§

Une enquête du « Mercure » sur Alexandre Dumas fils, en 1896. — Nous rappelions, à l'occasion du Centenaire d'Alexandre Dumas fils, quelques-uns des éloges hyperboliques que provoqua, au lendemain de la mort du dramaturge (1895), son œuvre aujourd'hui si pénible à relire.

Le Mercure de France, pour se renseigner de façon plus complète, crut nécessaire, dès janvier 1896, de recueillir l'opinion d'« écrivains nouveaux » et la lettre suivante leur fut adressée :

Mon cher Confrère,

La presse a été unanime à dire Alexandre Dumas fils un grand écrivain et sa mort une perte immense pour les lettres. Mais il nous a semblé que peut-être l'unanimité de la presse quotidienne n'était pas celle de la littérature et qu'il serait intéressant d'avoir une opinion tout à fait complète, — et de savoir

si ce « mort illustre » jouit de la même réputation parmi les écrivains nouveaux que parmi ceux des générations antérieures.

Nous vous prions donc de répondre par quelques mots à la question suivante :

Quelle est votre opinion sur Alexandre Dumas fils ?

Nous prévoyons, outre le cas d'une opinion motivée, deux autres catégories de réponses :

1° N'avoir pas d'opinion précise sur son œuvre, *l'ayant lue* ;

2° *N'avoir pas lu* son œuvre.

Que l'une ou l'autre de ces réponses nous soient faites franchement : elles constitueraient, en effet, par négation, des opinions véritables et importantes.

Nous faisons cette enquête pour mesurer, s'il y a lieu, la largeur d'un fossé, sans autre parti pris que celui de satisfaire la curiosité d'un public, de notre public.

Les quatre-vingt une réponses qui parvinrent au *Mercure* étaient signées de Paul Adam, Henry Bataille, Tristan Bernard, Léon Bloy, Louis Dumur, André Fontainas, René Ghil, Remy de Gourmont, A.-Ferdinand Herold, Charles-Henry Hirsch, Francis Jammes, Pierre Louys, Maurice Maeterlinck, Maurice Pujo, Rachilde, Henri de Régnier, Jules Renard, Jean de Tinan, Alfred Vallette, Emile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin, etc.

Remy de Gourmont dégagea les conclusions de l'enquête dans une *Moralité* où il constata :

Il y a des appréciations motivées ; la plupart sont cruelles, dédaigneuses à l'excès ; toutes sont sévères, même quand elles paraissent favorables, car jamais on ne le proclame un absolu créateur dramatique ; au sommet du cône tronqué des enthousiasmes, il se crie que Dumas n'est excellent que par comparaison, supérieur à Augier, supérieur à Sardou.

Et Remy de Gourmont termina par cette phrase :

Il semble que, photographiées au gyroscope, les quatre-vingt-une lettres donneraient ce négatif : Alexandre Dumas fils n'est pas un grand écrivain.

Cette enquête fit grand bruit et fut, elle aussi, jugée sévèrement par les amis de Dumas fils et même par les écrivains qui, sans être de ses admirateurs, appartenaient à sa génération. C'est ainsi qu'Edmond de Goncourt, lisant l'enquête un dimanche, au Grenier, en conçut une grande colère et s'écria :

— Voilà comment ils nous traitent ces cochons-là !

Ils : les écrivains nouveaux. Et le substantif qui suit s'explique, si l'on se rappelle que Goncourt était né en 1822 et Dumas fils en 1824.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.